00101610

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS.

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS,

EXTRAITS DE L'ORIGINAL ARABE

PAR M. J. DE HAMMER,

Chevalier de plusieurs Ordres, Conseiller actuel aulique, premier Interprète de S. M. l'empereur d'Autriche pour les Langues Orientales, etc., etc.,

Traduits en Français

PAR M. G.-S. TRÉBUTIEN,

Membre de la Société Asiatique de Paris.

TOME TROISIÈME.

101610

OO. m. 14

PARIS,

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

IMPRIM.-LIBR.-MEMB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Libr. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent;

RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

M DCCC XXVIII.

God
Fr 398:2
Ara/Con
101610

00101610

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

CONTES INÉDITS

DES

MILLE ET UNE NUITS.

DCCCXCVII^e — CMXXVIII^e NUIT.

HISTOIRE

DU ROI DJILIA, DU VIZIR SCHIMAS, ET DE LEURS FILS.

Il y avait une fois dans les Indes un puissant roi qui gouvernait ses peuples avec équité, comblant de bienfaits les malheureux, et chérissant ses sujets, dont il était adoré ; il s'appelait Djilia. Soixante et douze vice-rois gouvernaient sous ses ordres ; trois cent-cinquante kadis, ou juges, rendaient la justice dans son royaume, et sept vizirs (1) étaient chargés du

(1) « On donne trois étymologies différentes du mot *vizir :* on le » dérive d'abord de *wizr*, qui signifie *poids, fardeau pesant ;* et en » effet, le vizir soulage le souverain en portant son fardeau. En se- » cond lieu on le dérive de *wezer* (refuge), et c'est en ce sens que

soin des affaires de l'état : leur chef, ou grand-vizir, s'appelait Schimas. A son entrée au ministère, c'était un jeune homme de vingt-huit ans, d'une éloquence douce et facile; il déployait dans les affaires une admirable intelligence, et, dès sa plus tendre jeunesse, il avait suivi le sentier de la sagesse et de la vertu.

Le roi avait la plus vive affection pour ce vizir, non-seulement à cause de ses qualités personnelles, mais encore parce qu'il secondait merveilleusement ses bienfaisantes intentions envers ses sujets. Djilia aurait été le plus heureux roi du monde, si le ciel lui eût donné un fils; c'était la seule chose qui manquât à son bonheur. Une nuit, il vit en songe un arbre immense qui s'élevait de son corps, et qui était entouré de plusieurs autres arbres : une flamme sortit de l'arbre du milieu, et consuma tous les autres ar-

« Dieu emploie le mot *wezer* dans ce passage de l'Alcoran : *Non, certes, il n'y aura point de refuge* (*la wezera*). Le roi, effectivement, a recours au conseil, à la prudence et à la sagesse de son vizir, et y cherche son refuge. Suivant la troisième étymologie, le mot vizir vient de *azr* (le dos), et c'est en ce sens que Dieu, dans le récit de l'histoire de Moïse, se sert de ces expressions : *Fortifie par son moyen mon dos;* le vizir est le soutien du roi, comme le dos soutient tout le corps. » Voyez l'extrait de *Khalil Dhaheri*, traduit par M. Silvestre de Sacy dans sa *Chrestomathie arabe*, t. II, p. 298, première édition.

bres qui l'environnaient. Le roi, saisi d'effroi, se réveilla tout à coup, et fit appeler sur-le-champ le vizir Schimas ; celui-ci trouva le roi dans son lit, et la terreur peinte sur le visage. Le vizir se prosterna contre terre, et fit les vœux accoutumés pour la conservation du monarque ; il lui demanda ensuite pour quel motif il le faisait venir à une pareille heure de la nuit. Le roi ordonna au vizir de s'asseoir ; et, après lui avoir raconté son rêve, il ajouta : « Je vous ai fait appeler, parce que vous êtes très-versé dans l'interprétation des songes. » Schimas sourit. « Qu'en pensez-vous ? reprit le roi ; parlez, car je m'attends à quelque chose de funeste. — Rassurez-vous, reprit le vizir, ce songe ne présage rien que d'agréable ; vous aurez enfin un héritier de votre couronne. C'est tout ce que je puis vous révéler maintenant ; le tems n'est pas encore venu de parler du reste. » Le roi supplia le vizir de s'expliquer plus clairement ; mais Schimas refusa de se rendre à ses instances. Le roi le congédia, et fit venir tous les interprètes des songes et les astrologues de sa cour, afin d'avoir une explication entière de son rêve. « Le vizir avait raison, dit le premier interprète des songes ; il vaudrait mieux garder le silence sur le reste : mais comme vos ordres sont absolus, sachez donc, grand roi, que ce

fils, qui doit vous naître, sera un feu dévorant pour ses peuples, et les traitera comme le chat fit une fois les souris. — Et comment les traita-t-il? demanda le roi Djilia.

— Un chat, dit le premier interprète des songes, après avoir long-tems rôdé, sans attraper aucune proie, aperçut enfin au pied d'un arbre un nid rempli de souris. Le chat s'en approcha; mais les souris se réunirent en peloton, et fermèrent l'entrée de leur demeure. « Pourquoi, mes sœurs, leur dit le chat avec une voix doucereuse, pourquoi me fermez-vous votre porte pendant cette nuit orageuse? je viens chercher auprès de vous un refuge contre la tempête. A peine puis-je me traîner de vieillesse; engourdi de froid, et pénétré jusqu'aux os par la pluie, toutes mes forces sont épuisées : c'est comme étranger, que j'implore un abri hospitalier. Vous savez que celui qui secourt les malheureux et les étrangers en sera récompensé au jour du jugement. Vous vous assurerez cette récompense, si vous voulez me recevoir seulement pour cette nuit; car, à la pointe du jour, je prendrai congé de vous, pour rejoindre mes compagnons. — Quoi! reprit la vieille souris, que je reçoive dans ma demeure mon plus cruel ennemi? comment pourrai-je me fier à vos paroles? — Je n'ose

point dire que vous auriez tort, reprit le chat d'un ton patelin ; mais oubliez le passé. Vous savez que Dieu pardonne à ceux qui pardonnent à leurs frères : j'ai été votre ennemi jusqu'à présent, il est vrai ; mais vos bienfaits, d'un ennemi, vous feront de moi un ami. Je jure, par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne point vous faire le plus léger mal ; comptez sur ma promesse. — Je me rappelle, répondit la souris, un proverbe qui dit, que « celui qui se laisse persuader par les paroles d'un ennemi, met sa main dans un trou rempli de serpens. » — Ah ! reprit le chat d'une voix faible, et presque mourante, ah ! je le sens, je vais expirer sur votre seuil ; ce sont mes dernières paroles. » La souris, douée d'un cœur compatissant, crut effectivement que le chat touchait à sa dernière heure ; et, se rappelant le précepte de Dieu, qui ordonne de pardonner à nos ennemis, elle ouvrit sa porte au chat, afin de faire une œuvre méritoire. Le chat referma la porte sur lui, de peur que sa proie ne lui échappât ; alors il s'élança sur la souris, et, la saisissant, il s'amusait à la faire passer d'une patte sous l'autre. « Où sont vos promesses et vos sermens ? s'écria la souris. Il avait bien raison celui qui a dit que, se confier à son ennemi, c'est courir à sa perte ; cependant, je mets mon espérance en

Dieu. » Au même instant, un chasseur vint à passer avec deux chiens : entendant du bruit dans le trou, l'un de ces chiens y avança le nez, et, aboyant de toutes ses forces, donna un coup de dent mortel au chat au moment où il allait dévorer la souris.

» Ainsi, grand roi, poursuivit le premier interprète des songes, il en sera de même de votre peuple, qui ne sera pas mieux traité par votre fils, que la souris ne le fut par le chat. Mais sa fin sera plus heureuse ; il rentrera enfin dans le chemin de la sagesse et de la vertu, où personne ne peut mieux le guider que votre grand-vizir, le vertueux Schimas. »

Vingt jours après, une des femmes du harem se trouva enceinte. Le roi Djilia fit appeler le grand-vizir Schimas, et lui dit : « Vous aviez raison, vizir ; une de mes femmes porte un enfant dans son sein. Priez Dieu que ce soit un prince pour hériter de ma couronne, et partagez toute ma joie et mon bonheur. » Schimas gardait un profond silence. « Pourquoi, reprit le roi, ne participez-vous pas à ma joie, et restez-vous ainsi plongé dans le silence ? — Que Dieu prolonge les jours de votre majesté ! dit le vizir, en baisant la terre. Je ne vois pas en effet pourquoi celui qui est assis sous un arbre touffu, ne pourrait pas se réjouir de l'ombrage de cet arbre ; je ne

vois pas non plus pourquoi celui qui a rencontré une source rafraîchissante, pour éteindre la soif qui le dévore, ne se réjouirait pas de cette rencontre ; mais il y a trois choses sur lesquelles on doit garder le silence avant d'en connaître la fin. Il ne faut point parler d'un voyage avant d'être de retour, d'un combat avant qu'il soit terminé, et d'un enfant avant qu'il soit né. Lorsqu'on en parle d'avance, on s'expose à s'abuser, comme le derviche qui calculait le bénéfice de son huile. — Racontez-moi donc cette histoire, » dit le roi Djilia. Le vizir raconta ce qui suit :

« Un derviche, qui vivait d'aumônes, était parvenu à recueillir plein une cruche d'huile, à une époque où l'huile était fort chère. Il avait suspendu le vase au chevet de son lit. Un soir qu'il s'était couché avec un bâton à la main, le derviche se mit à calculer le profit que devait lui rapporter son huile. « Je la vendrai cher, dit-il, et j'achèterai une brebis qui me rapportera tant d'agneaux la première année, tant la seconde, tant la troisième : les années suivantes, les agneaux se multiplieront, et je serai en état d'acheter un champ, où je ferai bâtir une vaste maison. J'aurai un grand nombre d'esclaves et d'animaux domestiques ; alors j'épouserai la fille de quelque riche personnage, et les noces seront célébrées avec la plus

grande magnificence. On servira les mets les plus rares et les liqueurs les plus exquises, et je veux que tout le monde, riches et pauvres, savans et marchands, y soient invités : rien n'y manquera, et l'on parlera encore long-tems après de cette noce. Ma femme me donnera un fils, qui recevra une excellente éducation ; je l'instruirai moi-même dans les sciences et la morale : ce sera un enfant doux et docile, qui suivra avec obéissance les conseils de son père ; mais s'il s'avisait de me résister, et de faire le mauvais sujet, ah ! comme je vous ferais jouer mon bâton sur ses épaules ! » En disant cela, et, dans la chaleur de l'imagination, croyant réellement battre son fils, le derviche frappa avec son bâton sur la cruche, qui se brisa, et l'huile se répandit sur son visage et sur sa barbe.

» Ainsi, grand roi, dit le vizir Schimas, il ne faut point parler des choses avant le tems. — Tu as raison, reprit le roi Djilia ; tu es vraiment un habile grand-vizir, et un sage d'une prudence admirable. » Schimas baisa la terre, en formant mille vœux pour le bonheur et la prospérité du roi.

Enfin, la femme du roi, qui était enceinte, donna le jour à un fils, et cet événement causa une joie universelle à la cour et dans toute la ville. On expédia des messagers dans toutes les provinces, pour inviter

les grands et les princes, les riches et les savans. Ils se rendirent tous à la cour du roi Djilia, et formèrent une immense réunion, présidée par le roi et les sept vizirs. Schimas, comme grand-vizir, ouvrit la séance par le discours suivant :

« Louanges à Dieu qui nous a comblés de ses bienfaits, et nous a donné la marque la plus signalée de sa bonté infinie, en nous accordant un roi qui est le père de son peuple; car un bon roi qui veille aux besoins de ses sujets, et les protége contre leurs ennemis, est la plus grande faveur de la Providence.

» Remercions donc le ciel de vivre sous l'ombre de la protection d'un semblable monarque, de vivre tranquillement comme des poissons dans un étang rempli d'eau. — Et comment les poissons y vivent-ils ? dit le roi Djilia, en interrompant le discours de son grand-vizir. — Ils vivent très-bien, répondit Schimas, lorsqu'ils ont de l'eau en abondance, et très-mal lorsqu'ils en manquent. Je pourrais vous raconter, mais elle n'en vaut pas la peine, l'histoire des poissons qui, se trouvant une fois à sec dans leur étang, vinrent consulter une vieille écrevisse sur le parti qu'ils devaient prendre dans cette circonstance. L'écrevisse leur conseilla de recourir à Dieu, et de lui adresser des prières, pour obtenir de la pluie. Les

poissons suivirent ce conseil, et leur étang fut bientôt rempli d'eau. Ainsi, lorsque nous commencions à désespérer de la naissance d'un héritier du trône, nous avons adressé nos prières au ciel, qui les a exaucées, en accordant un prince au meilleur des rois.

— Un roi, dit le second vizir, en commençant son discours, n'est vraiment digne de ce nom que lorsqu'il gouverne avec justice et équité, qu'il se montre le protecteur des lois, et le père de son peuple : un tel roi s'assure l'amour et le cœur de tous ses sujets, et se prépare une gloire immortelle dans ce monde-ci et dans l'autre. Apprécions le bonheur que nous avons de posséder un pareil souverain, et remercions le ciel d'avoir assuré notre félicité par la naissance d'un prince, qui nous promet le plus heureux avenir. Nous ne devons pas moins de reconnaissance au ciel pour ce bienfait, que les corbeaux qui virent leurs petits sauvés de la gueule d'un serpent.

— Racontez-nous cette histoire, dit le roi Djilia, qui était extrêmement curieux.

— L'histoire est très-simple, répondit le vizir. Deux corbeaux avaient bâti leur nid sur un arbre, au pied duquel un serpent avait aussi établi le sien. Les corbeaux veillaient sur leurs œufs avec la plus

tendre sollicitude. Cependant, la première année, le serpent les dévora avant que les petits fussent éclos. La même chose allait arriver l'année suivante; mais les corbeaux implorèrent le secours du ciel, et une cicogne enleva le serpent, au moment où il montait sur l'arbre pour dévorer les petits corbeaux.

» Dieu a écouté ainsi notre prière, et conservé la postérité d'un bon roi, comme il conserva celle des corbeaux.

—Salut, roi bien-aimé! dit le troisième vizir. Les rares vertus de votre ame sublime vous assurent l'amour des hommes et des anges; elles sont un précieux don du ciel; car c'est de là que vient tout ce que possèdent les hommes. Dieu est le dispensateur des grâces : aux uns, il accorde la puissance; aux autres, la sagesse; à celui-ci, les trésors; à cet autre, la vertu. C'est lui qui partage les biens et les maux, qui fait naître les maladies, et rend la santé; c'est lui qui fait les riches et les pauvres, qui donne la vie et la mort. Il a mis le comble à ses grâces et à notre bonheur, par la naissance d'un prince; recevons donc de ses mains ce bienfait avec un cœur reconnaissant. Gardons-nous de désirer au-delà de ce que nous a destiné la bonté divine, de peur qu'il ne nous arrive comme à ce renard, qui, se dégoûtant de sa nourri-

ture habituelle, voulut absolument manger le cœur d'un âne sauvage.

— Comment ! dit le roi Djilia, interrompant le vizir, qu'arriva-t-il à ce renard ?

— Il ne se contentait plus, reprit le vizir, de la nourriture journalière que Dieu lui avait destinée, et conçut un désir extrême de manger le cœur d'un âne sauvage. Un jour, il en trouva un qui avait été tué par un chasseur, il lui arracha le cœur, et le dévora ; mais il avala en même tems le fer de la flèche qui était resté dans la plaie, et qui lui causa la mort.

— Puisse le jeune prince, dit le quatrième vizir, entendre dès le berceau la sainte vérité, d'où dépend le bonheur des rois et des peuples ! Un bon roi est celui qui règne avec douceur et avec sagesse, et protége l'honneur et les biens de ses sujets ; un semblable monarque est le soutien de l'empire, et son règne n'est qu'une suite d'éclatans triomphes sur ses ennemis. Mais un prince tyrannique cause sa ruine et celle de son peuple ; il doit redouter le sort de ce roi inhumain, qui refusa l'aumône à un pauvre mendiant.

— Ce doit être une histoire morale, dit le roi Djilia ; racontez-nous-la.

— Un roi cruel qui régnait à Mogrib, reprit le vizir, avait un fils qui était tout l'opposé de son père. Le premier opprimait le peuple, absorbait presque tous ses biens, lui laissait à peine de quoi vivre. Le fils, au contraire, était très-bienfaisant ; il vivait comme un pauvre ermite, et voyageait de pays en pays, ne subsistant que d'aumônes. Etant revenu au bout d'un an dans la capitale de son père, il fut arrêté par les gardes, qui le dépouillèrent de l'un des deux habits qu'il possédait. « J'appelle de ce traitement à la justice du roi, dit-il aux voleurs. — C'est le roi lui-même, répondirent-ils, qui nous a ordonné d'agir ainsi. » Le malheureux prince attendit la sortie du roi à la porte du palais, dont on lui avait refusé l'entrée ; mais son père ne le reconnut point. Lorsque le roi eut écouté sa plainte, il lui dit : « Qui t'a poussé à venir dans cette ville ? ne sais-tu pas le traitement qu'on y fait éprouver aux étrangers ? Mais puisque tu te plains d'avoir été dépouillé de tes habits, j'ordonne qu'on te fasse expirer au milieu des tortures. » Ensuite il le fit jeter dans un cachot. Là, le jeune prince supplia Dieu de venir à son aide, et d'écouter les prières d'un opprimé. Au même instant, le feu tomba du ciel, et réduisit en cendres le palais et toute la ville du tyran. « Les soupirs d'un cœur op-

primé, dit le prince, se sont changés en flammes dévorantes. » Et, dès le lendemain, il quitta les ruines fumantes de ce séjour de l'iniquité, pour servir Dieu dans une sainte retraite, ainsi qu'il avait déjà fait précédemment.

» Tel est le destin du roi, qui ne vous ressemble point, sire ! Puisse donc le prince, votre fils, marcher sur vos traces, et mériter comme vous l'amour du peuple !

— La naissance de cet illustre rejeton, dit le cinquième vizir, est la récompense des magnanimes vertus de votre majesté; c'est le gage de notre bonheur et du bonheur de l'avenir. Jusqu'à présent, celui dont nous avons joui sous votre règne avait été troublé par l'inquiétude où nous jetait la privation d'un héritier pour vous succéder au trône. Nous devions craindre que, divisés dans notre choix lorsque nous aurions voulu nous élire un roi, nous ne tombassions dans le cas où se trouvaient les corbeaux qui...

— Dans quel cas se trouvèrent les corbeaux? demanda le roi Djilia, en interrompant le vizir.

— Les corbeaux, poursuivit le vizir, avaient vécu long-tems très-heureux sous un roi de leur espèce. Il mourut enfin, et tout devint confusion. Après sa

mort, les corbeaux ne purent s'accorder pour le choix d'un nouveau roi ; ils ne pouvaient surtout s'accorder entre eux. Mais il arriva tout à coup un faucon étranger, qui entama une négociation avec eux. Ils le choisirent pour roi, et s'empressèrent de lui rendre leurs hommages. « Le bonheur de mon peuple, dit le faucon, est le vœu le plus cher à mon cœur, et je le gouvernerai d'un manière convenable. » Cependant il se mit à dévorer les corbeaux, à leur rompre les os, et à leur arracher les yeux ; alors ils se repentirent, mais trop tard, de la faute qu'ils avaient commise.

» Il en serait peut-être ainsi arrivé parmi nous, sire, sans la naissance de ce gage de notre bonheur, qui assure à l'empire et à votre famille la durée de leur splendeur. Nous en sommes remplis de joie et de reconnaissance.

— Sire, dit le sixième vizir, vous avez employé le jeûne, les prières, les veilles, pour obtenir un héritier de votre trône, et le ciel a exaucé vos vœux. Permettez-nous d'en rendre de publiques actions de grâces ; mais en même tems nous prierons Dieu de les faire tourner au bien de l'empire ; car souvent les hommes ne savent pas ce qu'ils désirent. Comme exemple de cette vérité, on peut citer les enfans qui...

— De quels enfans voulez-vous parler ? demanda le roi Djilia.

— Pour exemple de cette vérité, dis-je, poursuivit le vizir, on peut citer ces enfans qui avaient longtems tourmenté leur père, pour qu'il leur montrât ce qu'il mettait dans un coffre toujours fermé. Le père refusa opiniâtrément de satisfaire à cette demande ; mais un jour, pendant son absence, les enfans ouvrirent le coffre, et il en sortit des serpens qui leur donnèrent la mort. »

Le septième vizir tint le discours suivant :

« J'applaudis à tout ce que les illustres vizirs, mes collègues, ont dit sur l'équité et la prospérité du règne de votre majesté. Je joins mes actions de grâces aux leurs, et je reconnais qu'il n'y a point au monde de plus grand bien ou de plus grand mal qu'un bon ou un mauvais roi. Je remercie aussi le ciel de vous avoir accordé un illustre rejeton que vous avez mérité, sire, par votre patience et votre résignation, comme l'araignée mérita le repos, après avoir essuyé beaucoup de tempêtes.

— Expliquez-vous plus clairement, » interrompit le roi Djilia ; et le vizir continua de la sorte :

« Un vent impétueux emporta un jour dans la mer une araignée qui reposait tranquillement dans sa de-

meure ; les vagues la rejetèrent sur le rivage. Elle s'adressa alors au vent, et lui fit les plus vifs reproches pour l'avoir enlevée ainsi. « Si je t'ai emportée, répondit le vent, ne t'ai-je pas aussi rapportée sur les vagues de la mer ? t'auraient-elles ramenée sur le rivage, si je ne les y avais point chassées ? » L'araignée, s'armant de patience, garda le silence, et attendit un tems favorable. Alors elle se remit de nouveau au travail, et ne fut plus interrompue.

» Ainsi, grand roi, vous avez cherché inutilement, pendant une longue suite d'années, à avoir un fils ; il vous a enfin été accordé par votre patience et votre résignation, ce qui vous assure beaucoup de gloire et de renommée. »

Lorsque le septième vizir eut achevé son discours, le roi lui-même se leva, et dit :

« Louanges éternelles au Dieu très-clément, très-miséricordieux, créateur de toutes choses ! C'est lui qui accorde la force et la puissance à celui d'entre ses serviteurs qu'il a choisi pour être son représentant sur la terre, pour faire observer sa loi et ses préceptes, maintenir la gloire et le bonheur des peuples. Heureux sont les rois qui gouvernent selon ses saintes lois ! ils seront l'objet de ses récompenses éternelles. Mais malheur à ceux qui se révoltent contre leur sou-

verain ; car leur rébellion sera punie en ce monde et dans l'autre.

» Nos vizirs ont déjà exprimé la reconnaissance que nous devons à la Divinité, pour la naissance du prince qui nous a été accordé. Je m'unis à eux, car je suis un serviteur soumis du souverain maître ; mon cœur est dans ses mains, et ma langue se conduit conformément à ses préceptes.

» Je prie le ciel d'accorder à mon fils les talens et les vertus nécessaires, afin qu'il règne un jour comme un roi juste et sage, qui n'a d'autres vœux que le bonheur de son peuple. »

Lorsque le roi eut terminé son discours, les vizirs et les grands de l'empire, les sages et les savans, se prosternèrent devant lui, et s'en retournèrent chez eux. Le roi, étant rentré aussi dans le palais, donna à son fils le nom de Wird-Khan, c'est-à-dire Roi-des-Roses.

Lorsque le jeune prince eut atteint l'âge de douze ans, il fut tems de songer à son éducation. Le roi fit bâtir un palais qui renfermait trois cent cinquante-six appartemens ; il choisit ensuite trente sages et savans qui devaient instruire le prince, en le conduisant tous les jours de l'un de ces trois cent cinquante-six appartemens dans l'autre, afin d'éviter l'ennui

qu'il aurait sans doute éprouvé durant ses leçons, s'il fût toujours demeuré dans le même appartement. Tous les sept jours, le jeune prince subissait un examen en présence du roi, et les progrès qu'il faisait dans toutes les sciences excitaient l'étonnement : c'était une merveille d'intelligence et de savoir, ce qu'il devait attribuer aux efforts réunis des sages et des savans chargés de son instruction.

Lorsque le prince eut atteint l'âge de quinze ans, ses instituteurs déclarèrent au roi que leur élève en savait maintenant plus qu'eux-mêmes, et ils félicitèrent le roi sur le bonheur dont l'avait comblé le ciel en lui donnant un fils semblable.

Le roi Djilia fit venir le grand-vizir Schimas, et lui dit : « Les instituteurs de mon fils m'assurent qu'il possède une connaissance approfondie de toutes les choses, et qu'il ne lui reste plus rien à apprendre ; qu'en pensez-vous, vizir ? — Le rubis, répondit Schimas, n'en est pas moins une pierre précieuse, pour être cachée encore dans le sein de la terre ; mais, pour que son prix soit connu des hommes, il faut le produire à la lumière du jour. Demain, si votre majesté le permet, je mettrai en évidence les connaissances du prince, que je compare au rubis. »

Le roi convoqua une nombreuse assemblée des

conseillers et de tous les savans, pour assister à l'examen solennel qui devait avoir lieu le lendemain. Lorsque Schimas fut entré dans la salle, il baisa la terre devant le prince, et lui demanda : « Qu'est-ce que l'être, l'existence, l'être dans l'existence, et la durée de l'être dans l'existence ? » Le prince répondit sur-le-champ : « L'être, c'est assurément Dieu; l'existence, la création; l'être dans l'existence, ce monde; et la durée de l'être dans l'existence, l'autre monde. » Schimas lui demanda ensuite sur quoi il fondait ces définitions, et de quelle manière on doit se conduire dans ce monde, pour être heureux dans l'autre; et le prince fit les plus belles réponses à toutes ces questions. Il compara ce monde à une maison où le maître a mis, pour y travailler, des ouvriers qui la refusent, jusqu'à ce qu'ils y aient trouvé un gâteau de miel, auquel ils prennent tant de goût, qu'ils n'en veulent plus sortir. Il le comparait encore à un roi injuste qui dépouille tous ceux qui passent dans ses états; il comparait l'autre monde à un roi juste et bienfaisant, qui récompense tous ceux qui le servent. Continuant ces allégories, il dit : « L'homme est un marchand envoyé par un roi juste auprès d'un roi injuste, pour y faire un commerce avantageux. Le marchand sait que le roi injuste s'em-

parera de tous ses biens, c'est-à-dire que le monde occupera exclusivement sa vie; et, comme un bon calculateur, il fait alors ses comptes : il ne sacrifie de son capital, c'est-à-dire de sa vie, que ce qui est nécessaire pour traverser les états du roi injuste, et s'attache à conserver le reste, pour pouvoir retourner quelques instans plus tôt dans le royaume du monarque bienfaisant, c'est-à-dire le bonheur éternel. »

Schimas lui demanda ensuite en quoi consistaient les punitions et les récompenses pour le corps et l'ame. Le prince répondit par la parabole de l'estropié et de l'aveugle, qui, se trouvant dans un jardin, formèrent le plan de manger des fruits. Ils réunirent tous leurs efforts pour y parvenir, ce que chacun d'eux n'aurait pu faire seul, puisque l'aveugle ne voyait pas où étaient les fruits, et que l'estropié ne pouvait les atteindre. Le maître du jardin étant survenu, voulut punir le coupable : ils rejetaient la faute l'un sur l'autre ; mais le maître du jardin les punit tous deux, ainsi qu'ils le méritaient.

SCHIMAS.

Quel est le plus précieux des trésors célestes ?

LE PRINCE.

La louange du Seigneur.

SCHIMAS.

Quel est le plus précieux des trésors de la terre ?

LE PRINCE.

L'obéissance aux préceptes de Dieu.

SCHIMAS.

Comment acquiert-on la science, le jugement et la raison ?

LE PRINCE.

On acquiert la science par l'étude, le jugement par l'expérience, et une intelligence pénétrante par l'examen et la méditation : ces trois qualités réunies forment un homme sage.

SCHIMAS.

L'homme sage peut-il succomber aux tentations de la chair ?

LE PRINCE.

Oui, comme l'aigle, qui, planant au haut des airs, aperçoit sur la terre un oiseleur qui a mis un morceau de chair pour appât. L'aigle fond dessus, et se prend dans les rets, au grand étonnement de l'oiseleur. L'homme sage sait dompter ses passions, comme le cavalier un cheval fougueux ; il retient la bride, et ne le laisse point avancer : l'ignorant abandonne les

rênes à son cheval, qui le précipite dans l'abîme, où il trouve la mort.

SCHIMAS.

Quand la science et la raison procurent-elles le plus d'avantages?

LE PRINCE.

Lorsqu'elles servent à mériter le bonheur éternel.

SCHIMAS.

Quel est le meilleur emploi que l'homme puisse faire de son tems?

LE PRINCE.

C'est de faire de bonnes actions.

SCHIMAS.

Comment faut-il partager son tems pour remplir ses devoirs envers le monde et envers le ciel?

LE PRINCE.

Le jour et la nuit se composent de vingt-quatre heures; il faut diviser ce tems en trois parties. On en consacre une aux occupations nécessaires pour se procurer l'existence; l'autre, au repos et à la prière, et la troisième, à l'étude et à acquérir la science; car l'homme qui ne s'instruit point ressemble à une terre inculte qui ne produit que des herbes stériles.

SCHIMAS.

A quoi servent le savoir sans jugement, et la science sans esprit ?

LE PRINCE.

Ils ressemblent à une horloge qui montre les heures, à un perroquet qui répète des mots, à un animal qui connaît mécaniquement l'heure où il doit manger, dormir ou veiller, sans en savoir davantage.

SCHIMAS.

Je vois que vous êtes instruit de tout ce qui concerne les sciences. Dites-moi maintenant comment l'homme peut devenir le maître du diable ?

LE PRINCE.

Lorsqu'il lui accorde peu de force et de puissance sur lui-même ; car Satan n'a de force et de puissance que celle qu'on lui accorde.

SCHIMAS

Quels sont les devoirs d'un roi envers ses vizirs ?

LE PRINCE.

Une confiance sans bornes ; dans toutes les circonstances importantes et difficiles, un roi doit s'aider des lumières de son vizir.

SCHIMAS.

Et quels sont les devoirs d'un vizir envers son roi ?

LE PRINCE.

Il doit tout sacrifier pour remplir dignement sa charge, et ne jamais passer les bornes du respect. En n'agissant pas ainsi, il se trouverait dans le cas de ce chasseur, qui, ayant vu un lion occupé à prendre son repas, le saisit tout doucement par la queue. Le lion se laissa prendre tranquillement la queue ; et le chasseur, s'enhardissant, s'imaginait déjà être maître du lion, lorsque celui-ci s'élança sur lui avec fureur, et le mit en pièces.

SCHIMAS.

Quelles sont les qualités principales qui rendent un vizir précieux à son maître ?

LE PRINCE.

Une fidélité à l'épreuve, une activité infatigable, de la promptitude et de l'énergie dans l'exécution des affaires.

SCHIMAS.

Comment un vizir doit-il se conduire envers un roi injuste, tyrannique, oppresseur de son peuple ?

LE PRINCE.

Il doit lui faire entendre la vérité, comme à un roi

juste et bienfaisant, mais en se gardant bien d'irriter les passions de son maître.

SCHIMAS.

En quoi consistent les devoirs mutuels des rois et de leurs sujets ?

LE PRINCE.

Le roi doit maintenir l'intégrité des lois, protéger l'honneur et les biens de ses sujets ; ceux-ci doivent obéir à ses ordres, partager sa joie et ses peines, payer exactement les tributs, et implorer le ciel pour la conservation de leur souverain. Le roi, avant toutes choses, doit veiller au maintien de la religion, des priviléges et des droits de ses sujets.

SCHIMAS.

Très-bien ! Maintenant, dites-moi, prince, que faut-il faire pour commander à sa langue, et ne point la laisser s'égarer ?

LE PRINCE.

On doit s'abstenir du mensonge, ne point mal parler de son prochain, et se garder de faire des réponses inconsidérées. Il ne faut jamais révéler les discours qu'on a entendus, et ne point parler des choses qu'on ne connaît point. La parole est comme une flèche qui ne peut plus revenir une fois qu'elle est décochée, et

garder le silence, est ce qu'on peut faire de plus sage.

SCHIMAS.

Quelle conduite doit-on observer envers ses parens, ses amis, et ses compagnons ?

LE PRINCE.

On doit respecter et honorer ses parens, les traiter avec douceur, et se montrer soumis à leurs volontés. Quant à ses amis, on doit toujours être prêt à sacrifier pour eux sa fortune, les secourir dans l'adversité, et avoir en eux une confiance sans bornes. Pour ses compagnons, on doit chercher à leur être agréable par des manières polies et un caractère aimable.

SCHIMAS.

Croyez-vous que le destin de chaque mortel soit fixé depuis l'éternité ; et doit-on, dans ce cas, chercher à augmenter son bonheur, ou bien négliger ce soin comme inutile ?

LE PRINCE.

Je suis de l'avis de ceux qui prétendent qu'il faut travailler, se donner des soins pour se procurer les nécessités de la vie ; mais qu'on ne doit pas s'inquiéter et se tourmenter de l'avenir, ni désirer, par avarice, d'entasser des richesses.

Le vizir et tous les sages rassemblés, surpris de

la justesse et de la vérité de ces réponses, se prosternèrent devant le roi, et le félicitèrent sur le bonheur qu'il avait de posséder dans son fils une si étonnante merveille d'instruction.

« Illustres vizirs, et vous, sages, source de toute science, dit alors le prince d'un ton modeste, éclaircissez-moi maintenant quelques doutes. Je suis un vase d'argile grossière ; mais vous le remplirez d'une liqueur précieuse : je suis un jeune homme en proie à la maladie de l'ignorance ; mais vous me guérirez par les remèdes de vos lumières. » Schimas répondit par un compliment analogue, et pria le prince de lui proposer ses doutes. Le premier concernait la création. « De quoi Dieu a-t-il formé l'univers ? demanda le prince. — De rien, répondit Schimas ; il l'a créé par le seul effet de sa toute-puissance. Si vous en doutez, considérez l'œuvre de ses mains, ces témoignages frappans de sa gloire, qui distinguent le jour et la nuit ; considérez le soleil et la lune à leur lever et à leur coucher.

LE PRINCE.

Je ne doute point de la toute-puissance de Dieu ; mais expliquez-moi comment elle se manifeste.

SCHIMAS.

Par la seule puissance de sa parole ; car c'est sa

parole qui a tiré du néant tout ce qui existe, et, sans sa parole, rien n'existerait.

LE PRINCE.

Puisque Dieu est la vérité même, et qu'il a créé toutes les créatures dans la voie de la sagesse, comment l'erreur a-t-elle trouvé entrée dans le monde ?

SCHIMAS.

Par les hommes qui ont abandonné le chemin de la vérité. Aussi Dieu a donné le repentir et le châtiment pour compagnons à l'erreur et à ceux qui désertent le sentier de la vertu.

LE PRINCE.

Mais, d'où vient cette différence entre les hommes, que les uns marchent toujours dans le sentier de la sagesse et de la vertu, sans jamais s'en écarter, tandis que les autres, passant continuellement leur vie dans le crime et l'erreur, attirent sur leur tête la colère du Seigneur ?

SCHIMAS.

Iblis (1) en est la cause : il était la plus parfaite

(1) C'est-à-dire, Satan. Voyez, dans le premier volume, les notes de l'*Histoire de Djamas.*

des créatures de Dieu ; mais, ayant refusé d'adorer Adam, il fut chassé du ciel ; et, depuis ce tems, jaloux du sort des hommes, il ne cherche qu'à leur nuire.

LE PRINCE.

Mais puisque Dieu est tout-puissant, comment les hommes, qui sont ses créatures, peuvent-ils agir contre sa volonté, et se montrer rebelles à ses ordres ?

SCHIMAS.

Ils ne le peuvent qu'autant que Dieu le permet ; et lorsqu'ils persistent dans la désobéissance, leur ruine est inévitable.

LE PRINCE.

Dieu a-t-il créé exactement ce qui est nécessaire, ou bien a-t-il créé plus ou moins qu'il n'était nécessaire ?

SCHIMAS.

Dieu a créé exactement tout ce qui était nécessaire, ni plus ni moins.

LE PRINCE.

Quelles sont les deux choses, dont l'une est agréable à Dieu, et l'autre excite sa colère ?

SCHIMAS.

Le bien et le mal, qui sont comme les coursiers du corps et de l'ame.

LE PRINCE.

Comment le bien et le mal pénètrent-ils dans notre corps et notre ame ?

SCHIMAS.

Par les cinq sens, qui sont les organes au moyen desquels on pratique le bien comme le mal. Ainsi, la langue articule la vérité ou le mensonge ; les yeux conduisent au bonheur éternel, lorsqu'ils contemplent les choses saintes, ou précipitent dans la perdition, lorsqu'on les arrête sur des choses scandaleuses ; les oreilles écoutent les louanges de Dieu, ou les discours impies ; les mains font l'aumône, ou s'emparent du bien d'autrui ; les pieds conduisent à la mosquée, ou dans les lieux de prostitution.

LE PRINCE.

Dieu savait-il d'avance qu'Adam mangerait du fruit défendu, et se rendrait coupable de sa désobéissance ?

SCHIMAS.

Assurément, Dieu le savait d'avance ; et c'était seulement pour prévenir Adam, qu'il lui annonça qu'il mourrait aussitôt qu'il en aurait goûté.

LE PRINCE.

Je comprends maintenant ; mais ce que je n'ai ja-

mais pu m'expliquer, c'est l'attrait que ce monde a pour les hommes, et la préférence qu'ils lui donnent sur l'autre.

SCHIMAS.

Cela vient de ce qu'ils ne s'occupent que de la vie présente, et ne songent point à la mort : s'ils y songeaient, le monde perdrait son attrait à leurs yeux, et ils s'occuperaient du bonheur à venir.

—Vous avez éclairé mon cœur, dit le prince, par les lumières de votre sagesse, et dissipé les nuages de mes doutes. »

Alors un des sages qui étaient présens se leva, et adressa ces paroles au prince · « Puisque vous savez tant de choses, apprenez-moi, je vous prie, quelles sont les plus grandes félicités de ce monde ? — Ce sont, répondit le prince, la santé du corps et de l'ame, une existence heureuse, un fils soumis et vertueux.

LE SAGE.

Quelles sont les trois choses dont tous les hommes s'accordent unanimement à vanter l'excellence ?

LE PRINCE.

Les plaisirs de la table, et les jouissances que font goûter le sommeil et les femmes.

LE SAGE.

Quelles sont les trois choses dont on ne peut se délivrer lorsqu'on le désire ?

LE PRINCE.

La stupidité, le mensonge et la sincérité.

LE SAGE.

Quel est le mensonge le plus innocent, bien qu'ils soient tous condamnables ?

LE PRINCE.

C'est celui qui empêche un mal, et dont il peut résulter un bien.

LE SAGE.

Quelle est la sincérité la moins digne de louanges, quoique la sincérité soit toujours louable ?

LE PRINCE.

La sincérité avec laquelle on se loue soi-même. »

Le roi et tous les assistans ayant entendu les réponses du prince, remplies d'une sagesse presque incroyable, ils s'écrièrent tout d'une voix : « Heureux le peuple qui sera gouverné par un roi si éclairé ! » Le roi Djilia reconnut solennellement son fils pour héritier de sa couronne, et toute la cour vint rendre hommage au prince en cette qualité.

Deux ans après, le roi Djilia fut attaqué d'une maladie mortelle. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il fit appeler auprès de son lit son fils, ses parens, et tous les grands de sa cour. « Je sens, dit-il alors, que ma mort n'est pas éloignée; écoute, ô mon fils! mes dernières paroles.

» Je te recommande dix choses qui te seront d'un grand avantage dans ce monde :

» Si la colère veut te vaincre, dompte-la.

» Si tu parles, pèse tes paroles.

» Si tu promets quelque chose, tiens ta promesse.

» Si tu rends un jugement, sois impartial.

» Si tu éprouves de la haine, pardonne à ton ennemi.

» Si tu es riche, sois libéral.

» Si tu es élevé au-dessus des autres, traite bien ceux qui te sont » soumis.

» Si tu es dans une classe inférieure, obéis à tes chefs.

» Si tu peux faire le bien, n'en laisse pas échapper l'occasion.

» Observe toujours les lois, écoute les conseils des hommes sages » et vertueux. Montre de l'indulgence envers les petits et les grands, » et sois prudent et circonspect dans ta conduite. »

Se tournant ensuite vers les oulémas qui étaient présens, le roi leur dit : « Je vous recommande l'obéissance envers mon fils; car maintenant vous êtes attachés à lui par les mêmes devoirs qui vous ont liés à moi jusqu'à ce jour, et il est votre maître et votre

roi. Puisse Dieu répandre sur vous les trésors de sa miséricorde ! » Alors sa voix expira sur ses lèvres ; et, serrant son fils dans ses bras, il rendit le dernier soupir. On lava son corps, et on lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe usitée en pareille circonstance. Proclamé roi, et revêtu des insignes de sa dignité, l'anneau et la couronne, le prince monta sur le trône.

Le prince marcha pendant quelque tems sur les traces de son père ; mais bientôt les passions s'emparèrent de son ame, et lui firent oublier les conseils de son père, et tous les principes de sagesse qu'il avait si bien développés dans son examen. Il s'abandonna surtout à un amour désordonné pour les femmes ; à peine entendait-il parler d'une belle femme, qu'il la faisait venir sur-le-champ pour l'épouser. De cette manière, il eut en peu de tems un harem plus nombreux que celui du roi Salomon, et il y passait non-seulement les nuits, mais encore les journées. Il demeurait des mois entiers enfermé dans son harem, sans s'occuper aucunement des affaires de l'état, dont il abandonnait tout le soin aux vizirs. Il ne répondait jamais aux rapports qu'ils lui adressaient, et qu'il ne lisait même pas.

Cette conduite excita bientôt le mécontentement

du peuple, qui commença à murmurer hautement contre le roi. Il faut, disait-on, nous adresser au grand-vizir Schimas; peut-être trouvera-t-il quelque moyen de salut : car si le roi continue de mener une semblable vie, l'empire est menacé d'une ruine inévitable. « Sage vizir, lui dirent les mécontens, notre roi a oublié les nobles sentimens de sa jeunesse; il se livre à un amour effréné pour les femmes, et nous sommes perdus, s'il ne change pas de conduite. Nous sommes des mois entiers sans le voir; il néglige toutes les affaires, et nous implorons vainement sa justice. Nous recourons donc à la vôtre, et nous vous supplions de remédier à cet état de choses; entretenez-vous avec le roi, et conjurez-le de rentrer dans la droite voie. »

Schimas résolut de faire son devoir, en se rendant auprès du trône l'organe de la voix du peuple. Il demanda une entrevue, pour s'entretenir avec le roi d'affaires importantes. « Vizir, lui dit le chambellan auquel il s'adressa, il y a plus d'un mois que je n'ai vu le visage du roi; comment oserai-je pénétrer jusqu'à lui, pour vous annoncer? Adressez-vous aux eunuques qui apportent de la cuisine les plats pour la table du roi; car ils sont les seuls qui approchent de sa personne. »

Schimas se rendit à la porte de la cuisine, où il attendit quelque tems, jusqu'à ce qu'un des cuisiniers vînt à passer. Le vizir lui dit qu'il désirait entretenir un moment le roi à table, si sa majesté voulait le permettre. L'esclave profita de l'instant favorable pour annoncer le vizir, qui, cette fois, fût introduit sur-le-champ. Schimas se prosterna devant le roi, et, lui baisant les mains et les pieds : « Grand roi, lui dit-il, Dieu vous a accordé des lumières et des connaissances qui surpassent celles de tous les autres rois; il vous les a accordées, non pour vous seul, mais encore pour le bien de vos sujets; vous les avez reçues, afin que vous puissiez gouverner l'état, connaître les besoins de votre peuple, et non pour vous plonger dans la débauche. La prospérité et le bonheur de leurs sujets, voilà les grands objets qui doivent occuper les rois. Rentrez dans une route qui vous conduira à la gloire, et renoncez à ces voluptés qui vous précipiteront dans l'abîme. Il pourrait peut-être vous arriver ce qui advint un jour à un pêcheur. — Et que lui arriva-t-il donc ? demanda le roi.

— Un pêcheur, reprit le vizir, marchait sur le bord d'un fleuve où il avait coutume de jeter ses filets. Ayant aperçu un grand poisson dans l'eau : « Que ferai-je avec mes filets ? dit-il; il vaut mieux que je

poursuive ce poisson, pour l'attraper à la nage.» Il se jeta dans le fleuve, et saisit effectivement le grand poisson par la queue; mais le courant du fleuve l'entraîna dans un gouffre, d'où il ne voyait aucune possibilité de sortir. Heureusement quelques bateaux de pêcheurs vinrent à son secours, et le sauvèrent. « Pourquoi, lui dirent-ils, après l'avoir retiré de l'eau, pourquoi as-tu quitté la droite voie, la voie du salut? pourquoi t'es-tu précipité toi-même dans le danger?»

» Tel sera votre destin, sire, si vous continuez de suivre la route périlleuse où vous avez marché jusqu'ici, et qui vous conduit à une perte inévitable; abandonnez-la donc, et livrez-vous aux soins que demandent les affaires de l'état.

— Que désirez-vous donc de moi? dit le roi; que faut-il faire? — Permettez, reprit Schimas, que je revienne demain, pour m'entretenir avec vous des affaires de l'état; sortez, et montrez-vous au peuple, qui est impatient de vous voir. — Je le ferai, répondit le roi.» Schimas se retira, et vint rendre compte de son entretien avec le roi aux envoyés du peuple, qui l'avaient prié de faire cette démarche.

Le roi avait une femme qu'il aimait plus que toutes les autres, et qui était presque toujours auprès de lui.

Elle entra précisément à l'instant où Schimas venait de s'éloigner; et, voyant le roi plongé dans de profondes réflexions, elle lui en demanda la cause. Le roi lui avoua l'inquiétude que lui causait le mécontentement du peuple. « Ah ! dit la femme, vos maudits vizirs veulent vous accabler de travail, sans vous laisser un instant de repos, afin de vous sacrifier à leurs intérêts, comme les voleurs sacrifièrent un enfant. — Je ne connais point cette histoire, dit le roi Wird-Khan, qui n'aimait pas moins les contes que ne faisait son père le roi Djilia; racontez-la moi, je vous prie.

—Une bande de voleurs, reprit la favorite du roi, s'étant introduits un jour dans un jardin, y trouvèrent un jeune enfant. « Monte sur cet arbre, lui dirent-ils, et abats-nous des noix; nous t'en donnerons ta part. » L'enfant monta sur l'arbre, et fit tomber les noix, en secouant fortement les branches de l'arbre, ainsi que le lui avaient dit les voleurs. Mais le maître du jardin survint tout à coup, et les attaqua. « Nous ne sommes point coupables, dirent les voleurs; nous avons trouvé ici cet enfant, et il nous a appelés pour venir ramasser les noix qu'il cueillait. » L'enfant eut beau se justifier; le maître du jardin lui fit porter la peine du larcin, et les voleurs se retirèrent.

»Vos vizirs veulent ainsi vous sacrifier à leurs intérêts, et se tirer d'affaire, en vous mettant dans l'embarras.

— Tu as raison, ma bien-aimée, dit le roi à sa favorite, je ne serai point assez fou pour me charger du fardeau des affaires; il vaut beaucoup mieux passer agréablement son tems dans des entretiens amoureux. »

Le lendemain, le vizir et le peuple se rendirent au palais, dans l'espérance de voir le roi; mais on ne les laissa point entrer. « Sage vizir, dit le peuple à Schimas, voyez quel insensé est notre roi! Pour mettre le comble à ses fautes, il se rend coupable de mensonge; mais il faut que vous lui parliez encore une fois. »

Schimas savait bien que ce changement dans la résolution du roi pouvait être l'effet de la ruse de ses femmes; il lui fit donc demander, et obtint une audience particulière. « Grand roi, dit-il, vous avez oublié bien vite vos sages projets. Vous ressemblez à cet homme qui avait coutume de traire sa chamelle toujours bridée; voulant épargner la bride, il essaya une fois de traire la chamelle sans être attachée; mais la chamelle prit la fuite, et le priva de tout le profit qu'il en pouvait retirer. Ainsi, vous courez le danger

de perdre votre trône, en voulant vous épargner la peine de mettre le mors et le frein à vos sujets. Croyez-moi, sire, pour purifier son corps, il n'est pas besoin de faire ses ablutions pendant toute la journée; pour jouir des plaisirs que nous font goûter les femmes, il ne faut point consumer tout son tems auprès d'elles. On mange pour satisfaire sa faim, on boit pour éteindre sa soif : l'homme sage en use de même envers les femmes, et ne les recherche que pour satisfaire les seuls besoins de la nature. Le jour est composé de vingt-quatre heures; il suffit d'en passer douze dans le harem, et de consacrer le reste aux affaires, à l'étude et au repos. Être sans cesse dans la société des femmes, est également pernicieux pour le corps et pour l'ame. De combien d'hommes les femmes n'ont-elles pas causé la perte ! Je pourrais en citer mille et un exemples. — Racontez-en un seul, reprit le roi; il suffira sans doute. » Schimas reprit ainsi :

« Un homme, qui s'abandonnait entièrement à sa femme, avait un jardin où il ne manquait pas d'aller tous les jours. Plus d'une fois sa femme avait voulu l'y accompagner; et, comme il ne pouvait se refuser à ses désirs, il l'emmena un jour avec lui. Deux jeunes gens se trouvaient précisément dans le jardin : croyant que ce couple y venait pour quelque galanterie, ils

se cachèrent dans un bosquet, pour voir ce qui allait se passer. A peine la femme était entrée dans le jardin, qu'elle pria son mari de lui donner sur le gazon des preuves de son amour. « Cela ne se peut pas, dit le mari ; car je crains qu'on ne nous aperçoive, et ce serait donner un scandale public ; d'ailleurs, il faut que je bêche et arrose le jardin. — Ah ! reprit la femme, c'est de moi qu'il faut vous occuper ; vous connaissez les préceptes du Koran sur les devoirs du mariage (1). » Le mari ne put se défendre plus longtems ; et, bon gré mal gré, il lui fallut se rendre aux désirs de sa femme. Les deux jeunes gens, qui étaient employés dans la police, persuadés qu'ils étaient témoins d'un adultère, sortirent de leur retraite, pour surprendre les coupables en flagrant délit. « Défendez-moi ! » s'écria la femme, en s'adressant au mari : celui-ci voulut en effet la défendre ; mais l'un des jeunes gens lui donna un coup de poing, qui l'étendit mort.

» Vous voyez ce qu'il arrive lorsqu'on suit les conseils des femmes, et qu'il faut les repousser tous comme des conseils pernicieux. Quoi ! sire, après avoir été si long-tems revêtu du manteau de la sagesse, pourriez-

(1) Il m'a été impossible de traduire littéralement ce passage.

vous le remplacer par celui de la folie ? pourriez-vous renoncer, pour de grossières jouissances, aux avantages d'une conduite sage et vertueuse ?

— Eh bien, reprit le roi, je vous donnerai audience, si Dieu le permet. »

Aussitôt que Schimas se fut éloigné, la favorite entra pour s'informer des conseils qu'il avait donnés au roi. « Les sujets, lui dit-elle, sont les esclaves des rois ; mais je vois qu'ici l'ordre est renversé, et que le roi est l'esclave de ses sujets : ils cherchent à vous inspirer de la crainte, et veulent savoir si la force ou la faiblesse est le signe de votre caractère. S'ils vous trouvent faible, ils se montreront encore plus redoutables ; mais si vous déployez de la force et de l'énergie, ils trembleront devant vous. Vos vizirs font de vous l'objet de leurs railleries, et ils vous traiteront volontiers comme des voleurs traitèrent un marchand. — Comment traitèrent-ils ce marchand ? dit le roi ; je serais bien aise de connaître cette histoire.

— Un marchand très-riche, reprit la favorite, était descendu dans un khan, où les voleurs, ne pouvant s'introduire par la force, furent obligés d'employer la ruse pour accomplir leur dessein. « Laissez-moi faire, dit le chef des voleurs, je me charge de

cette entreprise. » Il s'habilla en médecin, et se présenta sous ce costume à la porte de la chambre qu'occupait le marchand. « Je n'ai point besoin de médecin, lui cria le marchand, qui se trouvait alors à table ; cependant, si vous voulez prendre votre part de mon repas, vous êtes le bien venu. » Le voleur se mit à table ; et, après avoir mangé un peu, dit : « Permettez-moi au moins, pour vous remercier de votre hospitalité, de vous donner un conseil salutaire. Je vois que vous mangez avec excès, et que vous êtes menacé d'en éprouver des suites fâcheuses. — Comment ! reprit le marchand, j'ai, grâce à Dieu, un excellent estomac, et lorsqu'on digère bien, on peut toujours manger sans crainte. — Mais, reprit le voleur, vous devez au moins prendre, par précaution, un préservatif contre la maladie qui pourrait résulter de l'excès du manger. Je vais faire à ce sujet une consultation de médecins, et demain je reviendrai avec plusieurs de mes confrères, pour chercher les moyens de prévenir la maladie dont vous êtes menacé. » Le voleur revint le jour suivant avec ses compagnons, tous déguisés en médecins. Ils préparèrent un sorbet, et dirent au marchand que c'était un préservatif assuré contre toutes les maladies : ce qui était vrai ; car à peine le marchand l'eut-il bu, qu'il expira.

« Voyez, sire, si vous devez, en écoutant vos vizirs, ajouter foi à leurs discours.—Tu as raison, ma bien-aimée, reprit le roi, je ne sortirai point. »

Le lendemain, lorsque le peuple, qui s'était rendu en foule au palais, vit que le roi ne paraissait point, les murmures devinrent encore plus bruyans que la veille.

« Nous ne voulons point de ce jeune insensé pour notre roi, s'écriait la multitude ; nous devons confier les rênes de l'empire à des mains plus habiles. Allez, sage vizir, dirent-ils, en s'adressant à Schimas, allez, et annoncez-lui que nous allons choisir un autre roi, s'il ne veut point se montrer à son peuple. Nous nous regardons comme déliés du serment que nous avons prêté, puisque le prince répond si peu à notre attente, et remplit si mal ses promesses. Nous saurons nous faire nous-mêmes justice les armes à la main. »

Schimas fit tous ses efforts pour apaiser la sédition ; et, après avoir été introduit devant le roi, il lui parla sans ménagement.

« Plongé dans les plaisirs, dit-il, vous livrant à vos passions, que faites-vous, sire, tandis qu'une ruine prochaine vous menace ? Qui peut vous aveugler au point que vous ne voyiez point l'abîme creusé sous vos pas ? Vos sujets sont révoltés, ils ont juré

votre perte : comment voulez-vous résister à ce torrent ? Il ne vous reste plus maintenant qu'à écouter mes conseils : votre vie est en danger ; il faut calmer ce peuple irrité, et le ramener à l'obéissance ; votre présence peut seule conjurer la tempête qui nous menace. Depuis long-tems vos sujets supportent impatiemment votre amour pour les femmes, et votre insouciance des affaires ; mais aujourd'hui leur patience est épuisée. Quoique propre à être brûlé, le bois à la longue se change en pierre dans l'eau ; et, au lieu de servir à alimenter la flamme, il fait jaillir le feu lorsqu'on en frappe deux morceaux ensemble. Il en est de même du peuple ; il souffre long-tems patiemment ; mais à la fin, exaspéré par l'excès et la durée de ses maux, il change de nature, et montre alors la force qu'il comprimait. Vous éprouverez, sire, le sort du renard et du loup.

— Quel fut le sort du renard et du loup ? interrompit le roi ; je suis curieux de le connaître.

— Une troupe de renards, reprit le vizir, sortirent un jour pour chercher leur nourriture. Ayant rencontré un chameau qui était mort : « Voici quelque chose, dirent les renards, dont nous pourrons vivre long-tems ; mais il faut partager entre nous cette proie, afin que chacun en ait une égale portion. » Au

même instant, un loup vint à passer. « Adressons-nous à lui, dirent les renards, c'est un individu respectable ; il jouit partout d'une considération distinguée, et sa famille a même régné jadis dans ce pays. » Ils s'adressèrent au loup, et le prièrent de leur donner chaque jour une portion du chameau, tant qu'il durerait. Le loup y consentit, et leur donna pour ce jour-là une portion, dont ils furent satisfaits.

» Le lendemain, le loup pensa en lui-même : « Quel profit me revient-il dans ce partage? il vaudrait mieux songer au bien de ma famille. » Ainsi donc, lorsque les renards vinrent lui demander leur déjeuner, il leur dit qu'il ne restait rien de la veille. « Nous nous sommes engagés dans une belle affaire avec ce traître, dirent quelques-uns des renards. — Revenons demain, dirent les autres, peut-être va-t-il rentrer en lui-même, et nous rendra-t-il justice. » Ils revinrent donc le lendemain, et le prièrent de nouveau de leur rendre leur portion, en lui disant qu'ils mourraient de faim s'ils en étaient privés, et qu'ils mettaient toute leur espérance dans sa loyauté et son amour pour la justice.

» Ce discours déplut extrêmement au loup, qui tourna le dos aux renards, sans leur répondre. « Il ne nous reste plus d'autre parti à prendre, dirent

ces derniers, que d'aller porter nos plaintes auprès du lion, et de lui demander justice. » Ils exécutèrent ce projet. « Nous venons, dirent les renards au lion, implorer votre protection contre l'injustice d'un tyran. » Le lion, s'étant fait raconter l'affaire, accompagna les renards à l'antre du loup, qu'il mit en pièces, pour rendre justice aux renards.

» Craignez le destin du loup, sire ! Votre peuple pourra trouver un vengeur qui lui rendra justice. Suivez donc mes conseils, et les sages instructions que votre père vous a données à son lit de mort. Telles sont mes dernières paroles.

—Eh bien, dit le roi, si Dieu le permet, je donnerai audience demain. »

A peine la favorite eut-elle connaissance de cette résolution du roi, qu'elle vint le trouver, et lui dit : « Rien n'égale mon étonnement, lorsque je vois votre aveugle soumission envers vos vizirs, qui vous conduisent comme il leur plaît, en vous faisant trembler devant eux, et vous soumettant à leurs ordres. Vous avez un cœur trop faible ; ne savez-vous donc pas que si l'on n'a point un cœur d'acier, on n'a pas été créé pour régner ? Vous êtes devenu dans leurs mains un instrument passif ; au lieu de vous être soumis, ils vous font agir au gré de leurs caprices ; ils vous ef-

fraient par de vaines terreurs, comme ce voleur qui remplit de crainte un berger, avec une peau de lion.

— Contentez ma curiosité, dit le roi ; je ne connais point cette histoire.

— Il y avait une fois, reprit la favorite, un voleur très-adroit, qui avait long-tems épuisé inutilement toutes ses ruses, pour dérober une brebis dans le troupeau d'un berger. Ne pouvant réussir d'aucune manière, il prit la peau d'un lion à laquelle il donna la forme de cet animal, et la plaça à une certaine distance, sur une colline. Ensuite il vint trouver le berger, et lui dit : « Le lion m'envoie vers toi, pour te demander un tribut de brebis. — Où est le lion? demanda le berger. » Le voleur lui montra son épouvantail ; et le berger, s'imaginant que c'était un véritable lion, donna au voleur autant de brebis qu'il lui en demanda.

» Ainsi, l'on vous effraie avec une peau de lion, et vous vous laissez tranquillement ravir les droits de la souveraineté.

— Tu as raison, ma bien-aimée, dit le roi ; je ne sortirai point de mon palais, et ces téméraires seront congédiés. »

On refusa le lendemain d'introduire dans le palais les vizirs et les députés du peuple ; le feu de la

révolte embrasa tout. Le peuple vint, les armes à la main, demander la tête du roi; et, les portes du palais se trouvant fermées, on les ouvrit, en les réduisant en cendres. Le roi fut instruit aussitôt du danger qui le menaçait; et, ne sachant quel parti prendre, il envoya chercher la favorite. « Vois-tu maintenant, lui dit-il, que Schimas ne m'avait dit que la vérité ? Tout le monde demande ma tête ; on a mis le feu aux portes extérieures du palais. Que devons-nous faire ? — Ne vous tourmentez point pour cela, répondit la favorite : dans cette circonstance, un roi faible succomberait ; mais un génie, né pour régner, a toujours mille moyens de ressources. Feignez d'être malade ; faites venir le grand-vizir Schimas, et dites-lui que vous seriez déjà en chemin pour vous montrer au peuple et à l'armée, si vous n'étiez pas tombé malade tout à coup ; mais que demain vous sortirez pour vous rendre à leurs désirs. Placez demain auprès de vous dix des plus fidèles esclaves de votre père, et sur l'obéissance aveugle desquels vous pourrez compter; ensuite faites entrer, mais seulement l'un après l'autre, les grands de votre cour, en prétextant que l'état de votre santé ne vous permet pas de recevoir tant de personnes à la fois. Alors vous leur ferez couper la tête, en commençant par le vizir

Schimas ; car il est l'instigateur de tous ces troubles. De cette manière, vous rétablirez le calme, et vous étoufferez pour toujours les germes de sédition parmi le peuple.

—Tu as raison, ma bien-aimée, » dit le roi, en s'enveloppant la tête, afin de mieux feindre d'être malade. Il fit appeler ensuite le grand-vizir Schimas.

« Vous êtes, lui dit-il, un fidèle serviteur, qui ne m'avez jamais donné que de salutaires conseils. Je me préparais à donner audience, lorsque j'ai été saisi tout à coup d'un mal de tête insupportable. Adressez mes excuses au peuple et aux vizirs, et donnez-leur l'assurance certaine qu'ils me verront demain. »

Schimas baisa les mains du roi, en formant mille vœux pour sa santé ; et, après avoir exposé au peuple l'état de la santé du roi, et les motifs qui l'avaient empêché de sortir, il pria la multitude de se retirer tranquillement.

Le roi fit venir dix de ses esclaves les plus dévoués ; et, après avoir exigé d'eux, par serment, une obéissance aveugle à ses ordres, il leur déclara qu'il voulait se défaire des chefs de la rébellion. « Demain matin, leur dit-il, les vizirs et les grands de l'état entreront l'un après l'autre dans cet appartement ; aussitôt qu'ils seront entrés, coupez-leur la tête, et

jetez leurs cadavres de côté.» Ils répondirent : «Nous avons compris, et nous obéirons. »

Le lendemain, les hérauts annoncèrent que le roi allait donner audience. Les vizirs et les chambellans se rangèrent par ordre, et le vizir Schimas entra le premier. Il fut assassiné à l'instant, et tous les autres vizirs éprouvèrent le même sort. On massacra tous ceux qui étaient distingués par leurs talens ou par les emplois qu'ils remplissaient, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la multitude, qui se retira en silence, après avoir perdu ses chefs.

Après cette exécution, le roi se plongea plus que jamais dans les plaisirs, et commit les exactions les plus injustes. Il amassa d'innombrables trésors en or, en argent et en pierreries, qui excitaient l'envie de tous les rois voisins. Un de ces rois, ayant appris que Wird-Khan avait fait mourir tous ses vizirs et ses généraux, crut que le moment était favorable pour enlever à ce jeune tyran les immenses richesses que lui avait laissées son père. Sans conseillers, sans défenseurs, gouverné par les femmes, quelle résistance pouvait-il opposer? Convaincu de cette vérité, le roi écrivit à Wird-Khan la lettre suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux (1)!

(1) Les Musulmans mettent cette formule, appelée *Besmélé*, en

« Nous avons appris, par la renommée, que vous vous êtes dé-
» fait de vos ministres, vos généraux, vos sages, et que vous vous
» êtes précipité vous-même dans l'abîme. Votre gloire et votre puis-
» sance sont passées. Le ciel m'a donné la force et le pouvoir de
» vous soumettre à mon obéissance, et de vous imposer des ordres.
» Apprenez donc quelle est ma volonté.

» Bâtissez-moi un palais au milieu de la mer, ou, si vous ne le
» pouvez pas, descendez du trône. Si vous refusez d'obéir, je ferai
» marcher contre vous une armée de douze mille escadrons, dont
» chaque escadron sera composé de mille guerriers, qui pilleront
» vos trésors, massacreront vos sujets et enlèveront vos femmes.
» Mon ambassadeur ne restera que trois jours à votre cour; si pen-
» dant ce tems vous ne satisfaites point à ma demande, préparez-
» vous à recevoir l'armée qui est prête à marcher contre vous. »

La lecture de cette lettre jeta Wird-Khan dans le plus grand désespoir. Il savait qu'il ne lui restait plus personne pour le conseiller, ou en qui il pût mettre sa confiance. Pâle et défait, il vint trouver sa favorite, et lui lut la lettre qu'il venait de recevoir. Dans la douleur que lui causa cette nouvelle, la favorite déchira ses vêtemens, et s'arracha les cheveux. « Que me conseilles-tu maintenant? lui dit le roi; que dois-je faire? — Quel conseil peut donner une femme, répondit-elle, lorsqu'il s'agit de guerre?

tête de tous leurs écrits, de tous leurs livres; ils la répètent avant toutes leurs actions et dans toutes les circonstances de la vie, comme avant de manger, de boire, de cohabiter avec leurs femmes, etc.

c'est aux hommes qu'il faut vous adresser. » A ces mots, le roi se sentit déchiré de remords et de repentir, pour avoir fait périr ses vizirs, ses généraux, et tous les hommes remarquables par leur mérite. « C'est vous, malheureuses, dit-il à ses femmes, c'est vous qui avez causé ma ruine, comme les tortues causèrent la perte de la perdrix.

— Voulez-vous nous raconter cette histoire ? dirent les femmes ; peut-être va-t-elle nous distraire un peu. » Le roi leur raconta l'apologue suivant :

« Dans une île couverte d'un vert gazon, et arrosée par une multitude de ruisseaux, des tortues menaient autrefois une vie heureuse et tranquille. Une perdrix s'arrêta un jour dans cette île, pour s'y reposer pendant la chaleur du jour. Les tortues furent enchantées de la beauté du plumage, et des manières agréables de la perdrix : elles l'accueillirent avec les plus vifs témoignages d'amitié. La perdrix, de son côté, se sentit de l'inclination pour les tortues, et se plut beaucoup dans leur société ; elle s'envolait le matin, et revenait le soir pour passer la nuit avec ses amies. Les tortues furent affligées de ne point avoir leur compagne toute la journée auprès d'elles. Elles tinrent conseil pour songer aux moyens d'engager la perdrix à ne point s'éloigner. Une vieille

tortue se chargea de l'affaire, et les autres l'assurèrent d'une reconnaissance sans bornes, si elle pouvait obtenir de la perdrix de ne plus les quitter. La vieille tortue s'adressa, au nom de toutes ses compagnes, à la perdrix : « Nous avons pour vous, lui dit-elle, la plus tendre amitié, et cependant vous nous abandonnez dès l'aurore, pour ne revenir qu'au coucher du soleil ; votre absence nous plonge toutes dans le plus profond désespoir. — Il ne m'est pas moins cruel de m'éloigner de vous, répondit la perdrix, et je voudrais bien passer auprès de vous ma vie entière ; mais je suis oiseau, il est dans ma nature d'errer de côté et d'autre, et non point de mener une vie tranquille et sédentaire comme la vôtre. — Vous avez raison, répondit la tortue ; mais il s'agit de savoir lequel de ces genres de vie est préférable, et s'il ne vaut point mieux rester tranquillement chez soi, que de courir sans cesse les aventures. Demeurez donc avec nous, menez une vie calme et tranquille, et nous nous chargeons de vous la rendre agréable par des amusemens variés. — Je le ferais volontiers, répondit la perdrix ; mais je suis dominée par le désir de fendre les airs, et je ne puis y résister. — Il y a un remède à cela, reprit la tortue ; laissez-vous couper les ailes qui vous servent à vous élever dans l'air, et par-là

nous sommes assurées de jouir toujours désormais de votre société. » La perdrix approuva cette idée, et se laissa couper les plumes des ailes ; mais à peine eut-elle goûté les agrémens de ce nouveau genre de vie, que le maître de l'île survint un jour, et s'empara de la perdrix, sans qu'elle pût se défendre ou se sauver par la fuite. Vainement elle vint auprès des tortues, ses compagnes, pour implorer du secours ; celles-ci ne purent lui donner que des larmes. « Ce ne sont point vos larmes qui me sauveront, leur dit la perdrix, si vous ne connaissez point d'autre moyen. — Quel moyen de vous sauver pouvons-nous avoir? répondirent les tortues ; nous sacrifierions volontiers notre vie pour vous ; mais comment vous protéger contre les hommes? — Je vois, mais trop tard, ma folie, dit la perdrix ; je suis plus coupable que vous : j'ai couru moi-même à ma perte, en suivant votre conseil ; ma faiblesse pour vous m'a entraînée si loin, que je me suis privée de mes seuls moyens de salut.

» Ainsi, femmes malheureuses, poursuivit le roi, vous m'avez précipité dans un abîme de maux que j'ai mérités, puisque j'ai eu la faiblesse de suivre vos perfides conseils. »

Alors le roi, quittant ses femmes, se mit à courir çà et là dans le palais, en s'écriant : « Où sont main-

tenant, pour m'aider de leurs conseils, mes vizirs, mes généraux, et tous ces hommes sages que j'ai fait périr dans un moment si funeste ! »

La nuit surprit le roi dans cet état de désespoir. Alors, se dépouillant des insignes de la royauté, il parcourut la ville, déguisé, dans l'espérance de trouver peut-être quelque consolation ou quelque conseil utile dans ce moment critique. Il rencontra deux enfans, âgés d'environ douze ans, qui s'entretenaient ensemble. « Mon père, disait l'un d'eux, était désespéré hier soir, à cause de la fâcheuse situation de ses affaires. Rien ne prospère, les champs sont incultes ou dévastés, et la famine s'accroît de jour en jour. — Il ne peut en être autrement, répondit l'autre ; depuis que le roi a sacrifié ses vizirs à ses femmes, tout va mal : il a fait mourir mon père Schimas, qui était son grand-vizir, et avait déjà rempli cette charge auprès de son père. — Tu verras, reprit le premier, que Dieu fera tomber sur sa tête la malédiction que mérite son injustice. — Ah ! dit le fils de Schimas, qu'a-t-on à craindre lorsqu'on est roi ? — N'as-tu pas entendu parler, continua son compagnon, d'une lettre que le roi d'un état voisin a écrite à notre roi ? Ce prince étranger le menace de faire marcher contre lui une armée de cent vingt mille

hommes, s'il ne lui bâtit pas un palais au milieu de la mer, et il ne lui accorde qu'un délai de trois jours pour se retourner.—Tant pis pour lui et pour nous, répondit le fils de Schimas, s'il ne choisit point parmi ses sujets ceux qui seraient en état de conjurer cette tempête. »

Ce discours ne fit qu'augmenter encore le mouvement de tristesse qu'éprouvait le roi. Cependant, espérant que le fils de Schimas, qui paraissait avoir hérité de la sagesse de son père, pourrait peut-être lui donner quelques conseils salutaires, il s'approcha des deux enfans, pour lier conversation avec eux.

« Mon enfant, dit-il au fils de Schimas, tu as raison de blâmer l'injustice du roi; mais ne connaîtrais-tu point quelque moyen de le tirer du danger où il s'est précipité?—Oui, répondit l'enfant, si le roi daignait m'écouter, je pourrais lui donner de bons conseils. Au reste, il n'y a point de tems à perdre; et, s'il veut renoncer à ses femmes, je suis certain de le sauver. »

Surpris du ton décisif et assuré de l'enfant, le roi reprit quelque espérance; et, après s'être informé de sa demeure, il retourna au palais, plus calme qu'il n'en était sorti. Il soupa, sans voir ses femmes, mit sa confiance en Dieu et se livra au sommeil.

Le lendemain, le roi fit venir le fils de Schimas,

et lui demanda s'il se rappelait ce qu'il lui avait promis la veille. Lorsque l'enfant l'eut reconnu, le roi le fit asseoir à table à côté de lui ; alors ils s'entretinrent tous deux seuls. « Par quel moyen, dit le roi, prétends-tu détourner le danger dont me menace le roi étranger ? Si tu me le fais connaître, tu deviendras mon vizir, et tu auras la première voix dans mon conseil. — A quoi bon, reprit l'enfant, vous donner des conseils, à vous qui vous laissez conduire par les femmes, et qui avez fait périr mon père Schimas, et vos autres vizirs?—Le grand-vizir Schimas était donc véritablement votre père ? » dit le roi avec trouble et confusion. L'enfant lui dit que oui ; et le prince le pria de lui pardonner. « C'est par aveuglement, dit-il, que je me suis rendu coupable de cette faute ; mais si vous me sauvez du péril où je me trouve maintenant, je vous donnerai la place de votre père, une chaîne d'or, et un coursier magnifique ; je vous ferai reconnaître comme mon grand-vizir, comme le premier de l'empire, après moi ; enfin, comme mon sauveur et mon libérateur. Ne me parlez plus des femmes, je les livre à votre vengeance, si vous voulez ; rassurez-moi seulement sur le salut de l'état. — Jurez de vous en rapporter à moi, dit l'enfant. » Le roi s'y engagea par les sermens les plus solennels. Alors le

jeune ministre lui développa tout son plan. « Si l'ambassadeur du roi, votre voisin, dit-il, vient demander votre réponse, retenez-le d'un jour à l'autre sous différens prétextes, et congédiez-le ensuite avec hauteur ; il ne manquera pas de s'en plaindre dans la ville, et de blâmer votre conduite. Faites-le venir alors, et dites-lui qu'il expose sa tête, en cherchant à exciter du mécontentement parmi le peuple ; vous ajouterez que, si vous n'avez point répondu à la lettre du roi son maître, c'est la multitude d'affaires et le défaut de tems qui vous ont empêché de le faire. Redemandez-lui cette lettre ; et, après l'avoir relue, dites, en riant aux éclats : « Elle ne mérite point d'autre réponse que celle-ci : Votre roi est un insensé de provoquer volontairement ma vengeance, et de me mettre dans le cas de marcher avec mon armée contre son royaume. Qui pourrait nous faire un crime, si nous ravagions ses états, si nous le précipitions du trône ? Il aurait mérité son sort, puisqu'il ose m'attaquer si ouvertement. Votre roi doit être bien dépourvu de conseillers sages et raisonnables, puisqu'il a envoyé ici un insensé tel que vous, chargé d'une proposition qui n'aurait jamais dû être entendue dans mon conseil d'état ; mais je vais vous faire répondre par le premier enfant venu. » Alors vous me

ferez appeler ; et, après avoir lu la lettre en ma présence, vous m'ordonnerez d'y répondre en votre nom. »

Ce conseil soulagea d'un grand poids le cœur du roi. Ce prince se conduisit envers l'ambassadeur de point en point, comme l'avait dit le fils de Schimas, jusqu'à l'instant où il fit appeler ce dernier. « Allons, lui dit-il, réponds à cet écrit. — Je vous ai compris, répondit l'enfant, je vais obéir à votre ordre. » Prenant alors du papier, de l'encre et un calam (1), il écrivit la réponse suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux ; salut !

» Sachez, insensé, qui ne méritez de roi que le titre, sachez que » nous avons reçu votre lettre, qui est l'exemple le plus frappant » de votre sottise extravagante. Si nous n'étions point retenus par » l'humanité et le droit des gens, nous aurions déjà fait pendre » votre ambassadeur. Quant à la mort de mes vizirs, je conviens » que je les ai fait périr, mais j'en avais le droit. Quant aux sages, » j'en ai cent mille autres pour les remplacer. Dans mon royaume » les enfans mêmes sont des merveilles de sagesse et de science. » Un seul de mes guerriers vaut lui seul une légion, et suffirait » pour mettre en fuite un de vos escadrons. Mes trésors sont iné- » puisables. L'or est aussi commun dans mes mines que les pier- » res. Les habitans de mes états jouissent de la prospérité la plus

(1) Les Orientaux ne se servent point de plumes, et emploient à leur place de petites cannes ou roseaux appelés *kalam* قلم

» brillante. Vous croyez exiger de moi une chose impossible en de-
» mandant que je vous fasse bâtir un palais au milieu de la mer. Eh
» bien ! je le ferais construire malgré la fureur des vents et des flots.
» Venez accomplir vos menaces, vous recevrez de mes mains le
» châtiment qui vous est dû. Vous avez péché envers Dieu, et vous
» en serez puni. Votre peine est de m'envoyer un tribut sur-le-champ,
» ou je marcherai contre vous avec un million de guerriers. Je vous
» accorde trois ans de délai au lieu de trois jours que vous m'aviez
» donnés dans votre aveuglement. Je veux épargner vos peuples
» parce qu'ils ne m'ont point offensé ; vous seul porterez la punition
» de votre folie et de votre témérité. Adieu. »

Lorsque le jeune secrétaire eut achevé cette lettre, il tira de sa poche des couleurs et un pinceau, et fit son portrait sur ce qui restait de papier blanc ; puis il écrivit au-dessous : « Ceci est le portrait du secrétaire d'état par lequel je vous ai fait écrire cette réponse : comme vous voyez, ce n'est qu'un enfant. Ainsi, jugez si mes vizirs sont véritablement sages. »

L'ambassadeur baisa la terre, et s'éloigna, très-heureux de s'en retourner sain et sauf. Il écrivit à son maître tous les détails du traitement qu'il avait reçu, et lui dit que Wird-Khan lui avait fait répondre par un jeune enfant. Cette nouvelle jeta le roi dans le désespoir ; il ouvrit la lettre, et manqua de perdre la tête, en voyant, par la note, que l'auteur de cette lettre était effectivement un enfant. Il appela sur-le-

champ ses vizirs et ses conseillers, et leur lut cette réponse, qui les frappa de surprise et de frayeur. Le grand-vizir Bédiol-Djemal fut d'avis qu'il fallait tâcher d'apaiser la colère de Wird-Khan, par une réponse adroite et prudente. « Écrivez-lui, dit-il au roi, que vous ne lui avez adressé votre première lettre que pour éprouver sa sagesse, et pour vous assurer par vous-même de la vérité de tout ce que la renommée publiait à ce sujet; que les louanges qu'on lui donnait étaient méritées, et que vous formez sans cesse des vœux pour sa prospérité et celle de son peuple.—C'est étonnant! s'écria le roi étranger; comment peut-il, après avoir fait périr les vizirs et les oulémas, être plus puissant et plus redoutable que jamais? Je n'attaquerai point ce roi; il a fait mourir les hommes les plus sages de son royaume, et voilà qu'il se présente des enfans dignes de les remplacer! C'en est fait de moi et de mon empire, si mon grand-vizir ne sait pas détourner cet orage. » Ce sage vizir écrivit donc, au nom du roi, la lettre suivante :

« Grand et puissant roi, notre illustre frère et allié, Wird-Khan, » nous avons reçu votre réponse et parfaitement compris son con» tenu. Nous supplions le ciel de prolonger la durée de votre em» pire jusqu'au jour du jugement, et de vous faire triompher de » vos ennemis, ainsi que de tous ceux qui peuvent vous désirer » du mal.

» Votre illustre père était notre fidèle ami ; nous avons toujours » vécu en bonne intelligence et dans une union parfaite, et depuis » mon avénement au trône je n'ai point eu de plus vif désir que » celui de vivre avec vous sur le même pied.

» Lorsque nous apprîmes que vous vous étiez défait de vos vizirs, » nous fûmes inquiets en effet de votre prospérité, et nous craignî- » mes que le mal, venant à se propager, ne parvînt jusqu'à nous. » Nous prîmes pour vous les plus tendres soins ; mais ayant vu votre » sagesse par votre réponse, dictée par un enfant, toutes nos in- » quiétudes ont cessé, et nous sommes parfaitement rassurés sur le » destin de votre empire. »

Cette lettre, qui était accompagnée des plus riches présens, fut envoyée sous une escorte de cent cavaliers. Wird-Khan fut transporté de joie par cette ambassade. Il fit appeler le fils de Schimas, et lui ordonna de lire la lettre. Il parla avec beaucoup de hauteur au chef de la députation, et lui adressa une foule de reproches pour son maître ; l'ambassadeur fit au roi les plus humbles excuses. Wird-Khan ordonna au fils de Schimas de faire une réponse favorable, et chacun admira l'élégance de son style. L'ambassadeur, surtout, ne pouvait revenir de sa surprise ; et il remercia le ciel d'être venu avec une lettre d'excuse de la part de son roi, et de s'en retourner chargé de présens.

Depuis cet instant, la bonne intelligence ne cessa

de régner entre les deux royaumes. Le roi Wird-Khan changea de conduite, et il donna une preuve de son sincère repentir, en renonçant à ses femmes, et en se livrant avec zèle aux affaires de l'état. Le fils de Schimas fut élevé à la dignité de grand-vizir, et les réjouissances durèrent dans la ville pendant sept jours entiers.

« A présent, que devons-nous faire, dit Wird-Khan au jeune vizir, que devons-nous faire pour réparer les maux dont j'ai accablé mes sujets ? — Il faut extirper la racine du mal, répondit le jeune Schimas, ou il continuera ses ravages. — Mais, quelle est l'origine de ce mal ? demanda le roi. — Ce sont les femmes, répondit le vizir ; car ce sont elles qui troublent les meilleures têtes, qui égarent les hommes les plus sages, et leur font faire des folies. Éloignez-les, repoussez leurs conseils, et cherchez à dompter la violente passion qu'elles vous ont inspirée. Songez que Dieu dit à Moïse, en parlant du choix d'un roi : « Si vous donnez un roi à vos frères, qu'il ne soit point entouré de femmes, qu'il ne leur ait pas abandonné son esprit ni son cœur. » Songez à Salomon ; il était le plus sage des rois, Dieu lui avait accordé tant de sagesse et de vertu, que personne ne pouvait lui être comparé : ce sont les femmes qui l'ont perdu ;

et, si elles ont pu soumettre Salomon, quel roi peut espérer se sauver de leurs mains, et ne pas rester leur esclave ? — Je les ai déjà bannies de mon cœur, répondit le roi ; mais ce n'est point assez : celle qui a causé tous ces maux doit en porter le juste châtiment ; ce sont les femmes qui m'ont porté à ôter la vie à votre père. Oh ! que ne puis-je lui rendre l'existence ! — Pardonnez à ma sincérité, reprit le jeune vizir ; la faute n'en est point aux femmes seules. Les femmes sont une denrée qui apporte malheur à ceux qui l'achètent ; la faute est aussi à ceux qui ne peuvent s'en passer. Mon père vous avait déjà prévenu contre elles ; prenez garde d'une nouvelle chute. — Je reconnais ma faute, répondit Wird-Khan. — Je n'ai point d'autre maître que Dieu, reprit le jeune vizir. N'ayez plus aucun rapport avec les femmes, et songez que notre volonté est libre, et que nous sommes coupables de tout le mal que nous commettons. — Vous avez raison, dit le roi, j'ai agi avec ignorance et injustice. Que dois-je faire à l'avenir ? — Dépouillez-vous, répondit le vizir, du manteau de l'erreur, et revêtez celui de la sagesse ; maîtrisez vos passions, occupez-vous des affaires de l'état, et vous mériterez l'amour de vos sujets, et la miséricorde de Dieu. — Votre discours me rassure,

dit le roi, et je me sens la force de suivre vos conseils : vous êtes bien jeune ; mais je vois que vous avez lu d'anciens livres. Vous m'avez retiré de l'erreur, et ramené dans le droit chemin. — Mon devoir est de vous parler ainsi, reprit le jeune vizir ; au reste, je suis prêt à sacrifier ma vie pour vous, et je prierai sans cesse le ciel qu'il prolonge vos jours, et comble de prospérités votre empire.—Vous serez à l'avenir, dit en finissant le roi, mon frère et mon fils, et je mets en vous toute ma confiance. »

Ensuite le roi rassembla tous les gouverneurs des provinces et les grands de la cour, parmi lesquels il choisit sept vizirs, d'après le conseil du fils de Schimas. « Vous êtes mes ministres, leur dit Wird-Khan ; mais vous serez soumis au fils de Schimas, que j'ai nommé mon premier ministre. » Ensuite il fit asseoir les vizirs, selon l'usage, et leur donna des pelisses d'honneur. Ils s'occupèrent d'abord de l'organisation de l'armée, et remplacèrent par de braves officiers ceux qu'on avait fait périr. Songeant ensuite aux plus pressans besoins du peuple, ils eurent bientôt tout rétabli dans l'ordre primitif. « Maintenant, dit alors le roi au fils de Schimas et aux autres vizirs, maintenant il ne nous reste plus qu'à prendre des mesures envers les femmes qui ont été la cause de tous ces

maux. De quelle mort faut-il les faire périr ? » Les vizirs déclarèrent tous qu'ils se rangeraient de l'avis du jeune vizir ; et celui-ci conseilla de les faire conduire dans les catacombes, où avaient été jetés les cadavres des vizirs et des oulémas, afin qu'elles y mourussent de faim. Wird-Khan suivit ce conseil, et les femmes furent enterrées toutes vives dans ces tombeaux, d'où s'exhalait la corruption. Cette histoire se répandit dans tout l'univers, pour servir d'exemple aux rois qui se laissent gouverner par les femmes, et aux femmes qui veulent gouverner les rois.

CMXXVIII^e — CMXXXVIII^e NUIT.

HISTOIRE

D'ABOUKIR ET D'ABOUSSIR.

Il y avait une fois dans la ville d'Alexandrie un teinturier, nommé Aboukir, et un barbier, qui s'appelait Aboussir. Tous deux avaient leur boutique auprès l'un de l'autre, au bazar. Le teinturier était un

rusé fripon, qui ne se faisait aucun scrupule de duper tout le monde. Lorsqu'on lui apportait une pièce d'étoffe à teindre, Aboukir demandait de l'argent d'avance, sous prétexte qu'il en avait besoin pour acheter des couleurs, et il employait à toute autre chose cet argent, aussitôt qu'il l'avait entre les mains. Il trouvait moyen d'amuser son monde d'un jour à l'autre, sous différens prétextes. Enfin, feignant d'être au désespoir, il jurait qu'on lui avait volé la pièce d'étoffe, et qu'il avait fait tout son possible pour en trouver une pareille au marché, sans avoir pu y parvenir. Ce commerce lui réussit pendant quelque tems; mais la vérité s'étant répandue dans toute la ville, Aboukir perdit tout son crédit.

Ayant voulu jouer le même tour à un personnage très-puissant de la ville, celui-ci fit fermer sa boutique; mais on n'y trouva que quelques vases brisés. « Il est étonnant, dit le barbier au teinturier, que tous les fripons s'introduisent toujours dans votre boutique, tandis que dans la mienne, qui est auprès, je n'en vois jamais un seul. » Aboukir avoua sans détour la vérité à son voisin, en lui disant que la pauvreté l'avait forcé à employer de semblables ruses. « Je retire aussi bien peu de profit de mon métier, dit le barbier; mais la crainte de Dieu m'a toujours

empêché de commettre de pareilles fautes. — Eh bien, mon frère, reprit Aboukir, puisque nous sommes dégoûtés tous deux du métier que nous exerçons, quittons ce pays, et mettons-nous à voyager. Tu sais ce qu'a dit un poète à la louange des voyages :

« Quittez votre pays et voyagez, si vous aspirez à de grandes choses, » Il résulte cinq avantages de voyager : On a du plaisir, on s'enri- » chit, on étend ses connaissances, on acquiert l'habitude du monde, » on se fait des amis. Il vaudrait mieux être mort que de rester con- » tinuellement dans le même lieu comme un insecte. »

» Ainsi, mon frère, fermons nos boutiques, voyageons ensemble pour nos intérêts. Nous mettrons en commun nos bénéfices, et nous les partagerons à notre retour à Alexandrie. »

Ils s'embarquèrent le même jour, et mirent à la voile. Le hasard voulut qu'Aboussir fût le seul, sur le vaisseau, en état de raser, et il y avait à bord cent vingt passagers, outre le capitaine et les gens de l'équipage. Au lieu de recevoir de l'argent, Aboussir se fit payer en provisions de bouche, à cause surtout de son compagnon qui était très-friand de bons morceaux ; celui-ci ne faisait autre chose que dormir tout le jour, et ne prenait soin de rien. Aboussir vint l'éveiller, et le pria de venir trouver le capitaine, qui l'invitait à dîner ; mais Aboukir était trop pares-

seux pour se lever. « J'ai la tête étourdie par le mal de mer, lui dit-il ; allez-y, et apportez-moi quelque chose à manger. » Aboussir lui apporta tout ce qu'il avait, et l'autre le dévora comme un loup. Le barbier excusa son compagnon auprès du capitaine ; et celui-ci, par considération pour Aboussir, envoya plusieurs plats de sa table au teinturier. Lorsque le barbier fut de retour auprès de son ami, il le trouva travaillant des mâchoires comme un chameau. « Ne t'avais-je pas dit de m'attendre ? lui dit-il ; voici un dîner qui vaut mieux que ce que tu manges. » Aboukir se précipita, comme l'oiseau Rokh, sur les plats qu'on lui présentait, et il ne laissa rien à son compagnon. Leur navigation dura pendant vingt jours, et Aboussir apportait tous les soirs au teinturier des plats de la table du capitaine.

Ils débarquèrent enfin dans un port, où Aboussir prit un appartement dans un okal (1), et s'y établit comme barbier. Aboukir continua de ne point sortir du lit, en disant toujours que sa tête souffrait en-

(1) Un *okal* est un grand bâtiment qui sert à déposer les marchandises, et où logent les marchands étrangers. Ces édifices s'appellent *okal* en Égypte et en Syrie ; *karavanserai* en Perse, et *khan* en Turquie.

(*Note de* M. DE HAMMER.).

core beaucoup du mal de mer. Le barbier le nourrit pendant quarante jours; mais, au bout de ce tems, il tomba dangereusement malade, et il lui fut impossible de continuer de raser; il n'avait pas quitté le lit depuis trois jours, et le teinturier était presque mort de faim. Celui-ci voyant son compagnon malade, chercha à s'emparer de sa bourse, dans laquelle se trouvaient mille pièces de monnaie, que le barbier avait gagnées à la sueur de son front. Après s'être saisi de cette bourse, il ferma la porte, et se mit à parcourir les rues de la ville : ces rues étaient les plus belles qu'on puisse voir; mais on remarquait une singulière uniformité dans le costume des habitans. On ne voyait que du bleu et du blanc; et même, dans la boutique d'un teinturier, Aboukir ne vit d'autre couleur que du bleu. Aboukir entra dans cette boutique; et, présentant un échantillon; « Combien me demandez-vous, dit-il, pour me teindre ce morceau d'étoffe? — Vingt pièces d'argent. — Comment, vingt pièces d'argent? dans mon pays on le teindrait pour deux. — En ce cas, retournez chez vous, et faites-l'y teindre. — Eh bien, si vous ne pouvez le faire à moins, vous me le teindrez en rouge. — Je ne puis teindre votre étoffe de cette couleur; car je ne la connais pas. — Connaissez-vous le vert? — Non. — Le jaune?

— Pas davantage. — Il faut donc que je choisisse une autre couleur. — Nous ne l'aurons pas plutôt. Nous ne sommes que quarante teinturiers dans cette ville; et, comme personne autre que nous n'a le droit d'ouvrir une boutique, nous nous inquiétons peu des progrès de l'art. — Je suis teinturier de profession, répondit Aboukir, et je peux donner à une pièce d'étoffe plus de quarante couleurs différentes. Si vous voulez, je vous apprendrai les secrets de mon métier. — Je n'en ai pas besoin, dit-il; nous ne recevons aucun étranger dans notre corps, et nous conservons, sans altération, les coutumes de nos pères. »

Aboukir s'adressa ainsi aux quarante teinturiers de la ville; partout on lui fit la même réponse, et personne ne voulut pas plus de la recette, que de celui qui proposait de l'enseigner. Aboukir se rendit ensuite auprès du roi de cette ville, pour lui adresser une requête : il lui exposa qu'il pouvait donner à une pièce d'étoffe plus de quarante couleurs différentes; mais que le corps des teinturiers, qui ne savait teindre qu'en bleu, ne voulait le recevoir ni pour maître, ni pour compagnon. « Tu as raison, dit le roi; je vais te donner une maîtrise; et si quelqu'un osait t'inquiéter, je le ferais pendre à la porte de ta boutique. » Il ordonna en même tems à deux architectes

de construire un atelier pour le marchand étranger, ou une maison, qu'il ferait bâtir d'après son propre goût. Il lui fit donner, en outre, un cheval, une pelisse d'honneur, et une bourse de mille ducats. « Je veux, dit-il, encourager l'industrie, et la fixer dans mes états. »

Le lendemain, Aboukir parcourut la ville avec les deux architectes, et il choisit une maison qui lui parut convenable. D'après ses ordres, les architectes en firent un atelier unique dans son espèce. Ensuite le roi lui envoya cinq mille ducats, pour qu'il se procurât les ustensiles et les couleurs nécessaires. Aboukir teignit cinq cents pièces d'étoffes en différentes couleurs, et les étendit devant sa boutique. Le peuple, qui n'avait jamais vu de semblables couleurs, accourut en foule, et s'informa du nom de ce teinturier. Le roi fut enchanté de ces progrès de l'art, et permit à Aboukir de prendre le titre de teinturier du roi. Toute la cour voulut faire teindre ses habits par Aboukir; et les teinturiers, qui n'avaient pas voulu le recevoir dans leur corps, ni pour ouvrier, vinrent lui adresser leurs excuses et leurs félicitations.

Aboukir amassa ainsi des richesses immenses, sans songer à son compagnon, auquel il avait dérobé toute sa fortune, tandis que le malheureux était à

l'article de la mort. Le pauvre barbier avait passé trois jours sans prendre aucune nourriture, et il ne pouvait plus se remuer. Le gardien du khan, qui ne savait point ce que son hôte était devenu depuis trois jours, ouvrit la porte de sa chambre; alors, le barbier s'aperçut du larcin, et de l'indigne conduite de son compagnon. Le gardien du khan, rempli d'humanité, s'efforça de consoler son hôte, lui donna à manger, et prit soin de lui pendant trois mois entiers que dura sa maladie. « Que Dieu vous récompense, dit alors Aboussir; car lui seul peut récompenser vos bienfaits, et votre généreuse conduite envers moi. » Etant sorti pour se promener un peu dans la ville, le hasard voulut qu'il vînt au bazar, où une foule considérable était arrêtée devant la boutique du teinturier. Le barbier s'informa de la cause de ce rassemblement, et on le lui dit. « Dieu soit loué! s'écria-t-il, que mon compagnon ait eu tant de bonheur! Je lui pardonne le tour qu'il m'a joué; car je suis certain de recevoir un bon accueil de sa part. »

Le barbier s'approcha donc de la boutique, où il vit Aboukir assis sur un sofa, et quatre esclaves, vêtus de blanc, qui se tenaient debout devant lui. Pendant que dix ouvriers s'occupaient du travail, Aboukir, nonchalamment étendu sur une pile de

coussins, comme un vizir, donnait de tems en tems les ordres nécessaires. Aboussir le félicita sur sa brillante prospérité ; mais à peine Aboukir l'eut-il aperçu, qu'il s'écria : « Infâme coquin ! combien de fois ne t'ai-je pas déjà défendu de t'approcher de ma boutique ! Donnez cent coups de bâton à ce misérable, qui ne rôde autour de ma boutique que pour me voler. » Les esclaves, s'étant saisis du pauvre Aboussir, lui administrèrent les cent coups de bâton qu'avait ordonnés leur maître, et cent autres qu'ils ajoutèrent de surcroît. « Qu'a-t-il donc fait ? demandèrent les assistans. — C'est un voleur, répondit le teinturier ; et, si jamais il se représente, il faudra le pendre. » Tout meurtri des coups qu'il avait reçus, Aboussir s'en retourna tristement chez lui, et réfléchit sur son aventure. Le lendemain, il sortit, dans l'intention d'aller au bain, pour calmer les douleurs causées par la bastonnade. Il demanda, au premier qu'il rencontra, où se trouvaient les bains. « De quoi parlez-vous ? lui demanda-t-on ; qu'est-ce qu'un bain ? — L'endroit où l'on se baigne. — Eh bien, allez dans la mer. — Non, reprit Aboussir, je demande un bain, un hamam (1). — Je ne sais point ce que c'est

(1) Nom arabe, turc et persan, des bains, et qu'on a donné depuis aux bains chauds à Londres. (*Note de* M. DE HAMMER.)

qu'un hamam, répondit l'autre interlocuteur; tout le monde, dans ce pays, et le roi lui-même, se baignent dans la mer. »

Lorsque Aboussir se fut convaincu que l'usage des bains chauds n'était pas encore connu dans cette ville, il demanda une audience au roi. « Je suis étranger, lui dit-il, et maître de bains de profession. J'ai été rempli d'étonnement de ne voir aucun bain dans cette ville; il n'y a point de capitale dont les bains ne soient un des principaux embellissemens. — De quoi me parlez-vous? demanda le roi; qu'est-ce qu'un bain ou un hamam? » Aboussir lui en fit une description exacte. « Soyez le bien venu, lui dit alors le roi; je protége tous les arts, surtout ceux qui contribuent à l'ornement de ma capitale. » Il lui fit donner ensuite une pelisse d'honneur, deux mamelouks, quatre esclaves, et une maison magnifiquement meublée. Les architectes de la cour reçurent du roi l'ordre de construire, d'après le plan de l'étranger, une maison de bains; et, lorsqu'elle fut achevée, le roi envoya cent mille ducats à Aboussir. Les habitans de la ville furent étonnés de la beauté de ce nouvel édifice; mais leur étonnement s'accrut encore, lorsqu'on commença à faire chauffer l'eau et jaillir les fontaines. Aboussir demanda dix esclaves

au roi ; ce prince lui en donna vingt, qui étaient beaux comme la pleine lune. Aboussir les fit habiller avec la plus grande élégance, et leur apprit comment ils devaient traiter les personnes qui viendraient se baigner. Bientôt on ne parla dans toute la ville que de ces nouveaux bains, qu'on appelait les bains du roi, et l'on s'y portait en foule.

Quatre jours après, le roi vint lui-même aux bains, accompagné de toute sa cour. Aboussir se mit à prendre soin du roi ; il lui frotta la chair et les muscles : ensuite il le déposa sur un lit de repos, embaumé de parfums. Le roi éprouva un sentiment d'aise, qu'il n'avait jamais connu de sa vie. « Voilà donc ce qu'on appelle un bain ou hamam ? demanda-t-il à Aboussir. —Oui, sire, répondit celui-ci. — Par Dieu, reprit le roi, tu as raison ; il n'y a aucune capitale qui puisse se passer d'établissemens pareils. Et combien fais-tu payer chaque personne qui veut se baigner ? — Un ducat, répondit Aboussir. — Ah ! c'est trop peu, reprit le roi ; de cette manière tout le monde pourra venir aux bains : il faut prendre au moins mille ducats pour chaque personne. — Pardonnez, sire, dit Aboussir, il est juste que les pauvres puissent jouir aussi des bienfaits du bain. Que votre majesté permette que chacun paie selon ses moyens. — Il a raison,

s'écrièrent les grands de la cour ; s'il mérite des récompenses, qu'il les reçoive de votre munificence royale ; mais souffrez que les pauvres puissent faire aussi usage des bains. Nous autres, nous pouvons payer mille sequins. — Eh bien, dit le roi, payez-le chacun selon vos moyens. » Les grands de la cour lui donnèrent mille ducats et une esclave, et ils étaient quatre cents qui fréquentaient de la sorte les bains tous les jours. Le roi donna pour sa personne dix mille ducats, dix mamelouks, et autant d'esclaves. « Sire, dit Aboussir, en baisant la terre aux pieds du roi, que ferai-je de cette armée de mamelouks, et de ce harem de femmes ? Votre majesté en ferait un meilleur usage que moi. — Tu as raison, reprit le roi, en souriant ; je vais te les racheter, et je te donne cent ducats par tête. » Le roi racheta à ce prix tous les mamelouks et toutes les esclaves d'Aboussir ; puis il les envoya en présent à leurs anciens maîtres.

Aboussir reposait alors sur des tas d'or, et se vit élevé tout à coup au faîte du bonheur. La reine avait si souvent entendu parler de ces bains, qu'elle fut curieuse de les voir. Dès lors, il fut résolu qu'à l'avenir la matinée serait destinée aux hommes, et l'après-midi aux femmes (1). La reine ne se montra pas moins

(1) Chaque sexe a ses bains particuliers, et lorsque les mêmes

libérale que le roi, qui allait au bain tous les vendredis; de sorte que les richesses arrivaient à Âboussir de toutes parts. Mais voyons ce que faisait, pendant ce tems-là, Aboukir.

Il avait tant de fois entendu parler des bains, qu'il voulut absolument y aller aussi. Il s'habilla magnifiquement, monta sur une mule; et, précédé de quatre

bains servent aux deux sexes, il y a des jours marqués pour les femmes, ou bien le jour est pour elles et la nuit pour les hommes. Les bains sont le lieu de réunion des femmes; elles s'y font des visites, s'entretiennent de leurs affaires de famille, des mariages projetés, etc.

« Les femmes aiment passionnément les bains. Elles y vont au » moins une fois par semaine, et mènent avec elles des esclaves ac- » coutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes, après » avoir subi les préparations ordinaires, elles se lavent le corps et » surtout la tête avec l'eau de rose. C'est là que des coiffeuses tres- » sent leurs longs cheveux noirs, où, au lieu de poudre et de pom- » made, elles mêlent des essences précieuses. C'est là qu'elles se noir- » cissent le bord des paupières et s'allongent les sourcils avec du » *kohol*. C'est là qu'elles se teignent les ongles des mains et des pieds » avec le *henné*, qui leur donne une couleur aurore. Le linge et les » habits qui servent à les vêtir sont passés à la vapeur suave du bois » d'aloès. Lorsque leur toilette est finie, elles restent dans l'apparte- » ment extérieur, et passent le jour en festins. Des chanteuses vien- » nent exécuter devant elles des danses et des airs voluptueux, ou » raconter des histoires d'amour. » Savary, *Lettres sur l'Egypte*, tome I, page 130.

esclaves et de quatre mamelouks qui marchaient devant lui, il se rendit aux bains. A l'entrée de la porte, il se trouva environné d'un nuage de parfum d'aloès; et, de quelque côté qu'il portât ses regards, il voyait des grands de la cour. Il entra, et, reconnaissant Aboussir, l'aborda avec une impudence sans pareille. « Est-ce donc là, lui dit-il, la conduite d'un ami et d'un galant homme? J'ai obtenu ici un brevet de teinturier, ce qui a fait ma fortune, et tu ne viens point me voir; tu ne viens point me prier de t'être utile! vainement je t'ai fait chercher par mes esclaves dans l'okal, et partout; personne n'a pu me donner de tes nouvelles. — Quoi! s'écria Aboussir, ne suis-je pas venu vers toi; et, me traitant comme un voleur, ne m'as-tu pas fait donner la bastonnade, et chassé de ta boutique? — Quoi! reprit Aboukir, feignant la surprise, tu serais cet homme? — Oui, c'est moi-même, répondit Aboussir. — Par Dieu, reprit l'autre, je ne t'ai point reconnu; je t'ai pris pour ce voleur qui s'approchait de tems en tems de ma boutique, pour me voler. — Par le Dieu tout-puissant, dit Aboussir, je t'ai dit mon nom, et je me suis fait reconnaître assez clairement. — Il faut que ce soit un aveuglement de ma part, mon ami, reprit Aboukir, aveuglement qui m'afflige au-delà de toute

expression. Mais, qui t'a élevé à un si haut degré de prospérité? — Celui qui a fait ton bonheur, répondit Aboussir, est aussi l'auteur du mien. Dieu m'a comblé de ses dons. » Alors il raconta toute son histoire au teinturier, et lui montra les présens qu'il avait reçus du roi et des grands de sa cour; ensuite il fit apporter une pelisse d'honneur, et une bourse remplie d'or, et le régala de sorbets, qui furent servis au milieu d'un nuage de parfums. Tout le monde voyait avec surprise la manière dont le maître des bains traitait le teinturier. Celui-ci, de son côté, voulut faire quelques présens à Aboussir; mais il n'en accepta aucun. « Eh bien, dit Aboukir, permets au moins que je te donne un conseil, pour perfectionner encore tes bains. Je vois que tu manques de poudre épilatoire (1). Prends de l'orpiment et de la chaux, et frottes-en le roi lorsqu'il reviendra; il t'aura une obligation infinie pour cette nouvelle découverte. — Tu as raison, reprit Aboussir, et je te remercie de ton conseil. »

(1) Les Musulmans sont dans l'usage de se raser les cheveux et de s'épiler diverses parties du corps. Ils se servent pour cet effet d'une sorte de pommade composée avec un minéral appelé *rusma*, qui est d'un brun foncé. Les Égyptiens le brûlent légèrement, le pétrissent avec de l'eau, et y mêlent une moitié de chaux éteinte.

Aboukir, ayant pris congé de son ancien ami, monta sur sa mule, et se rendit au palais du roi. « Sire, lui dit-il, vous avez fait construire des bains par un étranger? — Oui, répondit le roi; que peut-on y trouver à redire? — Grâces soient rendues au ciel, poursuivit Aboukir, que j'aie entre les mains les moyens de vous préserver de la méchanceté de votre ennemi, de l'ennemi de l'état et de la religion! Je viens annoncer à votre majesté que c'en est fait de sa vie, si elle va aujourd'hui au bain. Cet homme est un assassin envoyé par votre ennemi, le roi des chrétiens, pour vous empoisonner. Il va vous parler d'une composition épilatoire; gardez-vous bien d'en faire usage: c'est un poison mortel dont votre majesté serait victime. Je connais ce misérable depuis longtems; je l'ai vu dans la ville du roi des chrétiens, où sa femme et ses enfans sont esclaves. Il s'efforçait vainement d'obtenir leur liberté; mais un jour ayant entendu dire que le roi des chrétiens avait promis une somme considérable à celui qui tuerait votre majesté, ce malheureux se chargea de cette entreprise, et la liberté de sa femme et de ses enfans doit être la récompense de son crime. Je suis venu ici avec lui dans le même vaisseau; il m'a confié ses affreux projets, et comment il espère les accomplir. Votre ma-

jesté peut s'assurer elle-même de la vérité de ce que j'avance, si elle se rend au bain. »

Le roi y alla selon sa coutume. Aboussir le frotta lui-même, et lui dit : « Sire, j'ai découvert une poudre épilatoire ; et, si votre majesté le permet, je vais en faire l'essai sur elle. — Montre-moi cette poudre, » dit le roi ; et, voyant une composition d'une couleur noire et d'une odeur désagréable, il ne douta pas un instant que ce ne fût du poison. « Arrêtez ce misérable ! » s'écria-t-il à ses gardes, qui l'arrêtèrent sur-le-champ. Personne ne connaissait la cause de cette conduite, et n'osait s'en informer. Le roi ayant rassemblé son divan, fit venir l'amiral de sa flotte, et lui ordonna d'enfermer Aboussir dans un sac rempli de chaux vive, et de le jeter ensuite dans la mer, afin qu'il fût brûlé et noyé tout à la fois.

L'amiral était un des plus intimes amis d'Aboussir ; il aimait beaucoup le bain, et jamais Aboussir ne l'avait fait payer. « Qu'avez-vous donc fait ? lui demanda l'amiral, pour avoir perdu la faveur du roi, et mériter un genre de mort aussi cruel ? — Je vous jure, répondit Aboussir, que je suis innocent, et que je n'ai commis aucun crime. — Il faut que ce soit quelque ennemi qui vous ait accusé, reprit l'amiral ; mais ne craignez rien : je vous cacherai dans une île

peu éloignée d'ici, et d'où vous pourrez retourner sans danger dans votre pays. Je vais faire préparer maintenant un sac, que je remplirai de chaux et de pierres, afin qu'on croie que j'ai exécuté les ordres du roi. Vous pourrez prendre le plaisir de la pêche dans l'île ; car il y vient tous les jours des gens acheter du poisson pour la table du roi. »

L'amiral s'embarqua sur son vaisseau, dans lequel il avait fait charger un sac de chaux et de pierres. Il mit à la voile sous les fenêtres du roi, dont le palais était bâti sur le bord de la mer. Le roi s'écria : « Jetez-le dans les flots, » et il fit un signe de la main ; mais, dans ce mouvement, son anneau, s'échappant de son doigt, tomba dans la mer. Cet anneau possédait une puissance magique. Lorsque le roi voulait donner ordre d'exécuter un criminel, il faisait un signe de la main où était cet anneau ; il en jaillissait un éclair qui renversait à terre le coupable roide mort. Cet anneau était le talisman de l'autorité du roi, et lui servait de frein pour maintenir le peuple et l'armée. On garda le plus profond secret sur la perte de cet anneau ; car, si elle eût transpiré, il aurait été tout-à-fait impossible de tenir plus long-tems le peuple dans l'obéissance.

Cependant Aboussir se mit à pêcher ; il jeta plu-

sieurs fois ses filets, et fit toujours une bonne prise. Lorsqu'il eut fini sa pêche, ses regards s'arrêtèrent sur un gros poisson, qu'il résolut de préparer pour son dîner. En l'ouvrant, il trouva l'anneau du roi, que ce poisson avait avalé sous les fenêtres du palais. Sans connaître la puissance merveilleuse de cet anneau, Aboussir le mit à son doigt. Peu de tems près, deux pourvoyeurs de la cuisine du roi vinrent chercher du poisson. « Où est l'amiral ? demandèrent-ils. — Là bas, » répondit Aboussir, en leur faisant signe avec la main où il portait l'anneau. Au même instant, et à la grande surprise d'Aboussir, les deux pourvoyeurs tombèrent par terre, privés de vie.

L'amiral revint un instant après ; il vit les deux pourvoyeurs morts, et l'anneau au doigt d'Aboussir. « Mon frère, lui cria-t-il aussitôt, je vous en conjure, ne remuez point la main où vous avez l'anneau du roi, et dites-moi comment vous vous en trouvez maître. » Aboussir lui raconta de quelle manière il l'avait trouvé dans le corps d'un poisson; et l'amiral se rappela d'avoir vu tomber dans les flots quelque chose de brillant comme un éclair, lorsque le roi lui avait donné l'ordre de l'exécution. « Vous n'avez plus besoin de craindre maintenant, dit-il à Aboussir ; cet anneau met la vie du roi entre vos mains ; » et il lui apprit la puissance

secrète de l'anneau. Aboussir fut transporté de joie, et suivit son ami à la cour, où il trouva le roi assis au milieu de ses conseillers. « Quoi ! s'écria le roi, n'avais-je pas ordonné de vous jeter dans la mer ? par quel prodige avez-vu pu en sortir ? » Aboussir lui raconta comment il avait été sauvé par le capitaine ; comment il avait trouvé l'anneau, et comment, sans en connaître la puissance, il avait causé la mort des deux pourvoyeurs. « Si j'étais coupable, ajouta-t-il, je me servirais de votre anneau, ô grand roi ! pour vous faire mourir ; mais je vous le rapporte, et je vous supplie de soumettre ma conduite à une enquête, et de me punir, si je suis criminel. » Lorsque le roi eut reçu son anneau, il sembla jouir d'une nouvelle existence. Il se leva, et, embrassant Aboussir : « Vous êtes un modèle de vertus, lui dit-il ; vous seul pouviez me rendre ce précieux trésor. » Mais Aboussir insista pour qu'on instruisît son affaire, afin de savoir au moins de quoi il était accusé. « Votre conduite, répondit le roi, est la preuve la plus convaincante de votre innocence. Le teinturier vous a accusé d'être envoyé par le roi des chrétiens, mon ennemi, pour m'empoisonner. — Je n'ai jamais vu le roi des chrétiens, répondit Aboussir ; mon accusateur était mon voisin, lorsque je demeurais dans la

ville d'Alexandrie ; et, depuis, il a été mon compagnon de voyage. » Alors il raconta au roi tous les tours qu'Aboukir lui avait joués. Le roi, convaincu de l'innocence d'Aboussir, ordonna d'amener Aboukir, comme un criminel, la tête nue et les mains liées derrière le dos. Il confessa son crime, et le roi ordonna de l'enfermer dans un sac avec de la chaux vive, et de le jeter dans la mer. Aboussir implora la clémence du roi en faveur de son compagnon de voyage. « Non, répondit le roi, si vous lui pardonnez, moi, je ne puis imiter votre exemple. » Ainsi la sentence fut exécutée.

« Que puis-je faire maintenant pour vous ? demanda le roi à Aboussir. — Le plus grand service que vous puissiez me rendre, répondit-il, c'est de me faire conduire à Alexandrie. » Le roi voulut en faire son vizir ; mais Aboussir refusa cet honneur, et partit sur un vaisseau entièrement chargé des plus riches présens.

Le vent fut favorable ; et, après une heureuse navigation, Aboussir débarqua dans la grande baie d'Alexandrie. Le premier objet qui se présenta, sur le rivage, aux yeux des esclaves d'Aboussir, ce fut un sac que la mer avait jeté à terre. On l'ouvrit, et on y trouva le cadavre d'Aboukir. Aboussir le fit in-

humer, et lui éleva un monument, sur lequel on grava une inscription, qui renfermait un sens très-moral.

De là vient que cette baie, qui portait autrefois le nom du barbier Aboussir (Busiris), porte maintenant le nom du teinturier Aboukir, dont les os y reposent, comme les os de beaucoup d'autres, qui ont teint cette mer de leur sang.

CMXXXVIII^e — CMXL^e NUIT.

HISTOIRE

D'ABDALLAH L'HABITANT DE LA MER, ET D'ABDALLAH L'HABITANT DE LA TERRE.

Il y avait une fois un pêcheur, nommé Abdallah, qui était père d'une nombreuse famille. Toute sa richesse consistait dans ses filets, avec lesquels il se rendait tous les jours au bord de la mer, pour subvenir aux besoins de sa famille; il vivait ainsi au jour le jour. Sa femme accoucha pour la dixième fois d'un garçon : précisément, ce jour-là, il n'y avait rien du tout à la maison. La femme dit à son mari de prendre ses filets, et de les jeter au bonheur du nouveau né.

Le pêcheur prit ses filets, et les jeta, en formant des vœux pour le bonheur de son fils. Lorsqu'il les retira la première fois, ils étaient remplis de sable, de gravier, de roseaux, de boue, et il ne s'y trouvait pas un seul poisson. Il en fut de même une seconde et une troisième fois; inutilement le pauvre pêcheur choisit une autre place : la nuit survint avant qu'il eût pris la moindre chose.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, est-ce là le bonheur de mon nouveau né ! l'as-tu donc créé pour qu'il n'y ait aucun bonheur pour lui ! Il ne peut en être ainsi; celui qui a ouvert ses lèvres pour former une bouche, a pris soin de son existence. » Accablé de tristesse, le pêcheur chargea ses filets sur son épaule, et reprit lentement le chemin de sa demeure, en songeant à ce qu'il pourrait dire à ses enfans affamés et à sa femme en couches. Il passa devant la boutique d'un boulanger, où il avait coutume d'acheter du grain. Séduit par l'odeur du pain tout chaud, le pauvre Abdallah s'arrêta devant cette boutique, et jetait des regards affamés sur le pain nouvellement tiré du four. « Voulez-vous du pain ? lui demanda le boulanger.— J'en voudrais bien pour mes pauvres enfans, répondit le pêcheur; mais je n'ai point d'argent pour le payer, car je n'ai pas pris un seul poisson aujourd'hui : ce-

pendant, si vous voulez, je vais vous laisser mes filets en gage. — Comment, reprit le boulanger, pourrez-vous gagner de l'argent pour me payer, si vous me laissez vos filets en gage ? Tenez, voici dix pains, comme vous avez coutume de prendre, et, de plus, dix pièces de monnaie que je vous prête. Si vous faites une bonne pêche demain, vous me paierez, sinon je vous ferai crédit.—Dieu vous récompensera, » dit le pêcheur, en prenant les dix pains; et il alla au marché pour acheter quelques légumes.

Le lendemain matin, il sortit de très-bonne heure, et jeta ses filets toute la journée, sans rien prendre du tout. Le soir, en rentrant chez lui, il n'osait s'approcher de la boutique du boulanger ; mais celui-ci, l'ayant aperçu, l'appela, et lui donna, comme la veille, dix pains et dix pièces de monnaie. Les choses se passèrent de la sorte pendant quarante jours, et le pêcheur était désespéré de voir ainsi s'augmenter ses dettes, sans aucun moyen de les acquitter. Le quarante et unième jour, il dit à sa femme : « Je vais mettre mes filets en pièces; car je vois bien que je ne dois plus compter gagner ma vie de cette manière. Je suis honteux d'être ainsi à la charge du boulanger, et il faut que je fasse un autre métier, pour rendre ce que je lui dois. — Dieu est grand, reprit sa femme;

et, puisqu'il nous a donné un bienfaiteur si généreux, il nous accordera aussi les moyens de nous acquitter envers lui. Ne te désespère donc pas ; continue de jeter tes filets, et mets ta confiance en Dieu. » Le pêcheur suivit le conseil de sa femme ; il jeta ses filets au nom de Dieu, et dit : « Sois favorable à ma pêche, ô toi qui dispenses les faveurs du destin ! Si je prends un seul poisson, je vais le porter à mon bienfaiteur. » Les filets, cette fois, se trouvèrent d'un poids extraordinaire. Abdallah travailla de toutes ses forces pour les amener sur le rivage ; mais le pauvre pêcheur n'y trouva, à son grand désespoir, qu'un âne mort, et qui exhalait une odeur pestilentielle. « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, s'écria Abdallah, en débarrassant ses filets de cette carcasse. C'est ma maudite femme, ajouta-t-il, qui m'a donné ce beau conseil : je lui avais dit que j'allais renoncer au métier de pêcheur ; mais non : « Dieu » est grand ; ne te désespère pas, continue de jeter tes » filets. » Voilà ce que c'est que de suivre les conseils des femmes. Cependant, je vais encore tenter aujourd'hui la fortune pour la dernière fois. »

Le pêcheur chercha une autre place, pour fuir la puanteur de l'âne, et jeta ses filets : ils se trouvèrent encore plus lourds cette fois que la première, et Ab-

dallah y trouva un être qui avait une forme humaine. D'abord il crut que c'était un de ces génies que Salomon avait jetés au fond de la mer, après les avoir enfermés dans des vases d'airain; c'est pourquoi il s'écria : « Pardon ! pardon ! ô génie de Salomon ! — Ne crains rien, répondit la figure qui était dans le filet, je suis une créature humaine comme toi ; la seule différence qui existe entre nous, c'est que je vis au fond de la mer, et que tu habites sur la terre. — Ainsi, reprit le pêcheur, rassuré par ces paroles, tu n'es donc ni un génie, ni un démon ? — Pas plus l'un que l'autre, répondit l'habitant de la mer; je crois en Dieu et à son prophète. — Mais qui t'a jeté dans les flots ? — Je suis habitant de la mer par ma nature, et je sers le Seigneur. Lorsque je me suis vu pris dans tes filets, j'ai cherché à t'être utile, et je me suis laissé prendre ; car il ne m'eût pas été difficile de briser tes filets, si j'avais voulu m'échapper ; mais j'ai reconnu le doigt de Dieu dans cet événement, et je vois que nous avons été créés tous deux pour être frères et amis. La terre produit du raisin, des melons, des pêches, des grenades ; la mer abonde en corail, en perles, en émeraudes et en rubis. Apporte-moi des fruits, je remplirai ta corbeille des pierreries qui se trouvent dans la mer. —

Cette proposition me convient à merveille, mon frère, dit le pêcheur ; jure-moi que tu tiendras la promesse, et récite-moi la première surate du Koran. »

Lorsque la surate fut récitée, le pêcheur déposa ses filets, et demanda à son compagnon comment il se nommait. « Je m'appelle Abdallah de la mer. Et toi, comment te nommes-tu ? — C'est vraiment extraordinaire, dit le pêcheur ; je m'appelle aussi Abdallah ; et, pour nous distinguer l'un de l'autre, je m'appellerai Abdallah de la terre.— Très-bien, reprit Abdallah de la mer, nous avons été créés l'un pour l'autre. Attends-moi ici un instant, je vais te chercher quelque chose dont je veux te faire présent. » A ces mots, il se plongea dans la mer, au grand chagrin du pêcheur, qui regrettait de l'avoir mis en liberté. « Si je l'avais gardé, pensait-il en lui-même, je l'aurais fait voir pour de l'argent comme une curiosité, et de cette manière j'aurais pu gagner ma vie. »

Un instant après, l'habitant de la mer reparut avec les mains remplies de rubis, de perles et d'émeraudes. « Ne trouve point mauvais, dit-il au pêcheur, que je ne t'en apporte pas davantage : je n'avais rien pour les mettre ; mais je t'en donnerai encore autant demain, et tous les jours, si tu veux

venir ici au lever du soleil. » Transporté de joie, le pêcheur vint chez le boulanger, auquel il donna toutes ses perles et ses pierreries, en le remerciant de tous les bienfaits dont il l'avait comblé jusqu'alors. Ensuite, chargé d'autant de pain qu'il en pouvait porter, et, après avoir acheté, avec l'argent que le boulanger lui avait donné, de la viande, des fruits et des légumes, le bon Abdallah courut chez lui, pour apprendre à sa femme l'heureuse aventure qui lui était arrivée. « Garde bien ton secret, lui dit sa femme ; ce n'est point là une chose qu'on doive conter aux gens. — S'il faut la taire à tout le monde, reprit le pêcheur, je ne puis du moins en faire un mystère au boulanger, mon bienfaiteur. »

Le lendemain, s'étant levé de très-bonne heure, le pêcheur se rendit, avec un panier de fruits, au bord de la mer, où il arriva avant le lever du soleil. Alors il s'écria : « Où es-tu, Abdallah de la mer? — Que veux-tu? » répondit une voix au fond des flots ; et, au même instant, le nouvel ami du pêcheur sortit de la mer avec une charge d'émeraudes, de rubis et de perles. Après avoir déjeuné ensemble, ils se retirèrent chacun de leur côté. Le pêcheur donna, en passant, au boulanger, encore deux colliers de perles, et emporta le reste chez lui. Il se rendit ensuite au

bazar, et montra toutes ses perles et ses pierreries au syndic des joailliers. « Arrêtez-le, s'écria celui-ci, c'est le voleur qui a dérobé les perles de la reine ! » Abdallah se laissa charger de liens, et conduire devant le roi, sans dire un seul mot. On présenta à la reine les perles qu'on prenait pour les siennes ; mais elle déclara que ces perles, beaucoup plus belles que celles qu'on lui avait volées, ne lui appartenaient point, et qu'elle voulait les acheter à quelque prix que ce fût. « Retirez-vous, infâmes dénonciateurs, dit le roi : comme si Dieu ne pouvait pas accorder aussi les richesses aux malheureux ! Retirez-vous. » Lorsque les joailliers se furent éloignés, le roi se tourna vers Abdallah : « Maintenant, lui dit-il, apprends-moi d'où te vient ce trésor ; je suis roi et je ne possède point de pierreries semblables. » Alors le pêcheur lui raconta sa liaison avec Abdallah de la mer. « Homme vénérable, lui dit le roi, la richesse a besoin de la puissance. Tant que je régnerai tu n'auras point à redouter la violence ; mais je ne voudrais pas répondre que, après ma mort, mon successeur ne te fît mourir pour s'emparer de tes trésors. Je veux donc te donner ma fille en mariage et te faire mon vizir, afin que, même après moi, l'envie ne puisse te nuire. »

Ensuite le roi ordonna de conduire Abdallah au

bain, et le fit revêtir d'habits magnifiques. On envoya chercher dans des litières sa femme et ses enfans, qui furent comblés de marques d'honneur. Le contrat de mariage fut dressé dans toutes les formes. Abdallah de la terre donna pour dot à la princesse tous les trésors qu'il avait reçus de son ami Abdallah de la mer.

Le lendemain, le roi ayant aperçu son vizir qui se rendait, avec une corbeille de fruits sur la tête, au bord de la mer, lui demanda ce que signifiait cette action. Abdallah lui répondit qu'il portait le déjeuner d'Abdallah de la mer. La réponse déplut au roi. «Cette conduite, mon gendre, dit-il à Abdallah, ne convient point à un vizir. Choisissez de rester au palais, ou de quitter à l'instant votre charge. » Abdallah, aimant mieux conserver sa place et la faveur du roi, ne retourna plus au rivage de la mer, et vécut heureux jusqu'à la fin de ses jours.

CMXL^{e}—CMXLVII^{e} NUIT.

HISTOIRE

DU MARCHAND D'OMMAN.

Une nuit que le khalife Haroun-al-Raschid ne pouvait fermer les yeux, il ordonna à Mesrour, chef des eunuques, de faire venir le grand-vizir Djafar. « Djafar, dit le khalife, j'éprouve cette nuit un insupportable ennui : ne connais-tu rien pour m'en délivrer ? — Sire, répondit Djafar, les sages prétendent que les femmes, la musique et les bains sont trois puissans remèdes contre l'ennui. — J'ai essayé de tout cela, reprit le khalife, et je jure par mes glorieux ancêtres de te faire couper la tête, si tu ne trouves pas quelques moyens pour dissiper l'ennui qui m'accable. — Eh bien, sire, reprit Djafar, suivez le conseil que je vais vous donner. — Quel est-il ? demanda le khalife. — Embarquez-vous sur un bateau, répondit le vizir, et descendez le Tigre jusqu'à l'endroit qu'on appelle *Karnes Sirath*. Peut-être verrez-

vous ou entendrez-vous quelque chose de nouveau. Il n'y a rien de plus puissant contre l'ennui, que de voir ce qu'on n'a pas encore vu, que d'entendre ce qu'on n'a pas encore entendu, et de porter ses pas où l'on n'est pas encore allé.—Eh bien, soit! » dit le khalife; et il prit avec lui le vizir Djafar, son frère Fadl-le-Barmékide, le musicien Ishak (1), le poète Abou-Nowas, le lieutenant de police Ahmed-ed-Deouf, l'inspecteur de sa garde-robe Aboudelf, Mesrour, chef des eunuques, et l'exécuteur des hautes œuvres. Déguisés tous en marchands, ils s'embarquèrent dans un bateau, et descendirent le Tigre. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit que Djafar avait désigné pour but de cette excursion, ils entendirent une voix qui chantait des vers très-mélancoliques, et où respi-

(1) Ishak, surnommé Moussali parce qu'il avait fixé sa demeure dans la ville de Moussoul, est le plus excellent musicien des Arabes et des Musulmans. On trouvera, à la fin de ce volume, plusieurs anecdotes sur ce personnage, ainsi que sur le poète Abou-Nowas, dont il est également question ici. Ce dernier naquit à Bassora selon quelques auteurs, ou dans l'Ahwâs selon d'autres, vers l'an 127 de l'hégire, et fut élevé à Koufah. Le bruit de ses talens étant parvenu au khalife Haroun-al-Raschid, ce prince le fit venir à sa cour où il le logea, et répandit sur lui ses bienfaits. Abou-Nowas, par ses saillies aussi heureuses que hardies, par la gaîté de son esprit et le charme de ses poésies, fit les délices de la cour brillante du khalife.

raient les plus tendres sentimens. « Ah ! quelle belle voix ! s'écria Haroun. — En vérité, reprit Ishak, je n'ai jamais rien entendu de si admirable ; et si l'on ne jouit qu'à moitié d'une voix qu'on entend derrière un rideau, combien doit perdre celle qu'on entend derrière des murs ! — Allons, Djafar, dit Haroun, il faut tâcher de nous introduire dans cette maison. » Ils descendirent à terre auprès de la maison d'où semblait sortir la voix, et ils y furent reçus par un jeune homme très-distingué dans ses manières, qui leur fit un excellent accueil. On les introduisit dans une salle décorée d'or et d'azur, et au milieu de laquelle se trouvait un grand bassin. Autour de ce bassin étaient cent jeunes esclaves, belles comme la lune. Elles se levèrent toutes à la voix de leur maître ; et celui-ci, se tournant vers Djafar, dont l'extérieur paraissait plus remarquable que celui de ses compagnons : « Je ne sais pas, messeigneurs, dit-il, qui de vous est le premier ou le dernier ; ainsi, ayez la bonté de vous placer selon votre rang ; que le premier d'entre vous prenne la place d'honneur, et que les autres s'asseoient à la suite : si vous le permettez, on va servir le souper. » Aussitôt quatre esclaves, ayant leurs habits relevés à la ceinture, apportèrent plus de cent plats, tous différens l'un de l'autre par le

goût et la couleur ; des viandes rôties de toute espèce, de la pâtisserie, des confitures, et des tartes à la crême, sur lesquelles étaient écrits des vers, avec des pistaches.

Lorsque la table fut desservie, les convives se lavèrent les mains (1), et le jeune homme leur demanda s'il pouvait leur être utile en quelque chose. Ses hôtes lui avouèrent qu'ils n'étaient venus que pour entendre la voix dont l'harmonie les avait enchantés. Alors le jeune homme, se tournant vers une des esclaves, lui dit : « Faites venir votre maîtresse. » L'esclave s'éloigna, et revint bientôt avec un siége à la main : elle était suivie d'une autre esclave, dont la rare beauté remplissait d'admiration. Elle tira d'un étui de satin rouge un luth orné de rubis et d'émeraudes ; elle le plaça contre son sein, comme si c'eût été un enfant, et l'accorda, en le caressant, comme une mère caresse son enfant. Alors elle en tira des sons ravissans, et chanta ces paroles :

« Le tems fuit loin d'une amante ; vainement elle se flatte qu'il » doit ramener près d'elle l'objet de son amour.

» Le vent de la nuit s'élève ; j'ai vu paraître la lune et les étoiles.

(1) Cette coutume est indispensable dans un pays où chacun porte la main au plat, et où l'usage des fourchettes est inconnu.

10161.0

» Combien de nuits j'ai passées les regards fixés sur les ondes bru-
» nies du Tigre, tant que ce fleuve réfléchissait la douce clarté de
» la lune!

» Combien de fois n'ai-je pas vu la lune se coucher, lorsque le
» soir elle disparaissait sous la forme d'un sabre de pourpre. »

Lorsque l'esclave eut fini de chanter, elle fondit en pleurs, et ne put retenir ses sanglots qui émurent jusqu'aux larmes tous les assistans que sa voix avait ravis. « C'est donc, dit Haroun, une amante infortunée qui est séparée de son bien-aimé ? — Non, reprit le jeune homme, elle ne gémit que sur l'absence de sa famille. — On ne pleure point ainsi ses parens, dit Haroun à ses compagnons ; ces larmes sont versées pour un amant. » S'adressant ensuite à Ishak : « Je n'ai jamais entendu rien de semblable, lui dit-il.—Ni moi non plus, commandeur des croyans, » répondit Ishak, qui, dans la chaleur de l'enthousiasme, oublia tout-à-fait son déguisement. Le jeune homme ne se déconcerta point; il se prosterna devant le khalife, et lui rendit hommage. Haroun s'aperçut alors que le jeune homme était d'une pâleur extrême. « Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il ; est-ce la couleur naturelle de votre teint, ou bien est-elle produite par le chagrin ?—Ah ! commandeur des croyans, répondit le jeune homme, mon histoire est bien extraordinaire.

— Racontez-la moi, reprit Haroun ; peut-être pourrai-je adoucir votre douleur. » Le jeune homme commença son récit de la manière suivante :

« Je suis fils d'un très-riche marchand de la ville d'Omman (1). Mon père avait trente vaisseaux sur la mer, qui lui rapportaient par an trente mille ducats. Il prit les plus grands soins de mon éducation, et même, à son lit de mort, il me fit venir pour me donner des conseils de sagesse et de vertu. Un jour que j'étais en compagnie avec quelques marchands, un de mes esclaves vint me dire qu'un homme demandait à me parler. J'ordonnai de le faire entrer ; et, après avoir ouvert une corbeille qu'il portait sur sa tête, il me présenta des fruits d'une beauté extraordinaire, et tels que je n'en avais jamais vu de semblables. Je lui donnai cent ducats, et demandai à mes compagnons d'où venaient ces fruits et cet homme. Ils me dirent : de Bassra ; et, à cette occasion, parlèrent avec un tel enthousiasme de Bagdad et de Bassra, des merveilles et des habitans de ces villes, que je ne pus résister au désir d'entreprendre le voyage, pour m'assurer par mes propres yeux si ces louanges étaient fondées ou non.

(1) Ville de la partie méridionale du Yémen ou Arabie Héureuse, qui porte le même nom.

» Je vendis toutes mes marchandises et mes vaisseaux, de sorte que je possédais un million de ducats en argent, outre les joyaux et les pierreries que j'avais conservés. M'étant embarqué sur un navire, j'arrivai heureusement à Bassra, et, peu de jours après, à Bagdad. Je m'informai de suite quel était le plus beau quartier de la ville; on m'indiqua le quartier nommé *Karakh*, et j'y louai une superbe maison dans la rue du Safran.

» Un vendredi (1), après avoir fait ma prière à la mosquée Mansouri, j'allai me promener jusqu'à un endroit peu éloigné d'ici, et qu'on appelle *Karnes-Sirath*. Là, j'aperçus un magnifique palais bâti sur le bord du fleuve, et entouré, du côté de la ville, par une très-belle grille en fer. Je remarquai une foule d'hommes qui s'empressaient vers cette grille;

(1) Le vendredi est le jour de fête des Musulmans; ils le nomment *el-djemaa*, l'*assemblée*. C'est le seul où ils soient obligés d'aller au temple (*mesdjid*, mosquée). La prière publique des vendredis est d'une obligation divine pour tout le corps des fidèles. Cette prière doit se faire précisément à midi, et jamais à aucune autre heure du jour. Pendant qu'elle a lieu, le peuple est tenu de suspendre tout travail et toute occupation quelconque. Mais le reste de la journée est absolument employé comme les autres jours de la semaine, si l'on en excepte les fêtes du *Ramadan* et du *Beyram*. —Voyez *Tabl. gén. de l'empire oth.*, tome Ier, page 192, édit. in-8°.

je m'en approchai aussi pour voir ce qu'il y avait. J'aperçus un vieillard très-bien vêtu, parfumé d'essence, et portant une longue barbe qui lui descendait sur la poitrine ; plusieurs esclaves se tenaient debout auprès de lui. On me dit que ce personnage s'appelait Taher, fils d'Ola ; qu'il aimait beaucoup les jeunes gens, et faisait un excellent accueil à tous ceux qui voulaient passer une nuit chez lui. « Voilà précisément, dis-je en moi-même, ce que je cherche depuis long-tems. » Je m'approchai du vieillard, et, après l'avoir salué, je lui demandai la permission de souper chez lui le soir. « Vous êtes le bien venu, mon fils, me dit-il ; vous serez traité selon vos désirs. J'ai des esclaves de dix, de vingt et de trente ducats par nuit ; j'en ai encore d'un prix plus élevé. Vous allez choisir. — Donnez-moi, lui répondis-je, une esclave de dix ducats par nuit, et en voici trois cents pour le mois entier. » Le vieillard me remit entre les mains d'un de ses esclaves qui me conduisit au bain, et de là à la porte d'un cabinet où il frappa. Une esclave, belle comme la lune, vint ouvrir. « Voici votre hôte, lui dit l'esclave ; adieu ! » Je regardai autour de moi, et je ne fus pas moins enchanté de la richesse de l'appartement où je me trouvais, que de la beauté de ma bien-aimée, qui avait deux esclaves pour la servir. Elle leur fit signe

d'apporter le souper, qui fut exquis ; et, lorsqu'on eut enlevé les viandes, on servit des fruits délicieux et du vin excellent. Je trouvai dans mon amante une compagne aimable, voluptueuse, et douée de mille agrémens. Je passai un mois avec elle, et, au bout de ce tems, j'allai trouver le vieillard, ami de la jeunesse. « Je voudrais maintenant, lui dis-je, une esclave de vingt ducats par nuit : voici six cents ducats pour le mois entier. » On me conduisit au bain, et ensuite dans une autre chambre, où je fus reçu par une Arménienne d'une beauté extraordinaire ; elle avait quatre esclaves pour la servir. Ma nouvelle amante, qui possédait une voix admirable, chanta ce qui suit :

« O suaves parfums des régions où s'élève Babylone, je vous en » conjure, portez mes vœux dans ces lieux enchantés! C'est là qu'ha- » bite celle qui porte le trouble dans l'ame des amans, sans leur » accorder la plus légère jouissance. »

» Je passai avec elle un mois entier au sein des plus enivrantes voluptés. Ensuite je vins trouver le vieillard, afin de m'arranger avec lui encore pour un mois, et je lui demandai une esclave de quarante ducats ; mais il me dit que je devais attendre au moins une nuit, parce que la nuit prochaine était destinée à une fête générale pour toutes les jeunes filles qui la

passaient à se réjouir. Le vieillard me conseilla donc de passer la nuit sur la terrasse. Après m'y être longtems promené, j'aperçus une lumière à travers une fente; je me baissai, et je vis, dans une chambre magnifiquement ornée, deux amans dans le plus tendre tête-à-tête. Je ne me possédai plus, commandeur des croyans, lorsque je vis une jeune fille d'une beauté extraordinaire dans les bras d'un autre. Je descendis de la terrasse, et, me rendant dans la salle où toutes les jeunes filles étaient rassemblées, je demandai à l'une de mes deux anciennes amantes quelle était cette beauté qui m'avait ainsi troublé la raison; elle sourit. « C'est, dit-elle, la fille de Taher, fils d'Ola, le maître de cette maison; elle est notre maîtresse, et nous autres nous sommes toutes ses esclaves. — Mais, savez-vous combien coûte une nuit passée avec elle? — Pas moins de cinq cents ducats : c'est une beauté digne d'un roi. — Par Dieu! m'écriai-je, il faut que je jouisse de ses charmes, dût-il m'en coûter tout ce que je possède. »

» J'attendis le jour avec la plus vive impatience. Dès que l'aurore parut, je me rendis auprès du vieillard, et je lui demandai la beauté qui coûtait cinq cents ducats par nuit. « Très-volontiers, répondit-il; vous n'avez qu'à me compter l'argent. » Je lui donnai

quinze mille ducats pour un mois entier. On me conduisit au bain, et ensuite dans un appartement magnifique; j'y trouvai ma belle, dont les charmes étaient au-delà de toute expression. On pouvait lui appliquer ces vers d'un poète :

« Si elle paraissait au milieu des infidèles, ils l'adoreraient comme » une divinité.

» Si elle se montrait au milieu de la mer, la salive de sa bouche » rendrait les flots amers plus doux que le miel.

» Si elle paraissait dans l'Orient, un seul de ses regards, lancé » vers le couchant, suffirait pour embraser tout l'Occident. »

» Ou ces paroles d'un autre poète :

« Les arcs de ses sourcils, les roses de ses joues, la douceur de » ses lèvres, les formes gracieuses de sa gorge, rendent tous les hom- » mes ses esclaves. »

» Je la saluai, et elle me rendit mon salut. Ses regards voluptueux portèrent le trouble dans tous mes sens. Elle me fit asseoir auprès d'elle, et quatre esclaves servirent des conserves, des fruits exquis, et un vin délicieux digne de la table d'un roi : des arbustes odoriférans, et l'aloès qui brûlait dans des cassolettes d'or, exhalaient autour de nous leurs suaves parfums (1). Ensuite la belle esclave, tirant

(1) La sensualité des Orientaux, par rapport aux odeurs et aux

d'un étui de satin un luth d'ivoire, l'accorda, et chanta ces paroles :

« L'instant le plus heureux est celui qu'on passe auprès de l'objet » de son amour, lorsque le vin pétille dans les coupes, et que les » yeux contemplent des charmes ravissans. »

» Je demeurai avec cette belle personne, commandeur des croyans, jusqu'à ce qu'il ne me restât plus d'argent. Je pleurai amèrement lorsque je vis le fond de ma cassette. Comme la fille du vieillard m'aimait beaucoup, elle prit part à ma douleur. « D'après la coutume de mon père, me dit-elle, il faut absolument que vous partiez dans trois jours, si vous n'avez plus d'argent; mais rassurez-vous, vous ne

parfums, est poussée à un point indicible. Ils emploient surtout le musc et l'odeur composée qu'exhalent les pastilles du sérail; ils ornent en outre leurs salons de plantes céphaliques, comme le basilic, la menthe, etc., et de toutes sortes de plantes odoriférantes. Ils brûlent dans des cassolettes (مبخرة) du bois d'aloès (عود), du benjoin (بخور جاوی) et d'autres aromates; et ils répandent sur eux-mêmes et sur les personnes qui viennent les visiter, de l'eau de rose (ماء ورد), en la faisant dégoutter d'une sorte de flacon (قمقم ou مرشة) dont le bouchon, d'argent ou d'autre matière, est percé, en sorte que l'eau peut passer au travers.—*Les Oiseaux et les Fleurs*, page 157.

Mahomet répétait souvent que Dieu avait créé deux choses pour le bonheur des hommes; les femmes et les parfums.

me quitterez point. Mon père est immensément riche, et tous ses trésors sont entre mes mains. Je vous donnerai une bourse de cinq cents ducats, que vous lui remettrez chaque matin, en disant qu'à l'avenir vous ne voulez plus payer un mois entier à la fois, mais seulement pour une nuit : j'aurai soin de vous procurer la bourse tous les soirs. »

» Nous vécûmes de la sorte une année tout entière. Mais un jour, ma bien-aimée ayant frappé une de ses esclaves dont elle était très-mécontente, celle-ci, pour se venger, courut découvrir au vieillard le secret qu'il nous importait tant de tenir caché. Taher, fils d'Ola, se détermina à me faire sortir à l'instant de ma chambre. « Je garde encore, me dit-il, mes hôtes trois jours après qu'ils ne peuvent plus me payer ; mais vous, ainsi que je l'apprends, il y a un an que vous restez ici à mes dépens. Allons, dépouillez-vous de vos habits, et sortez de la ville, si la vie vous est chère. » On m'ôta mes habits, et on me mit à la porte entièrement nu. J'étais au désespoir d'avoir dissipé de cette manière le fruit des travaux de mon père. J'errai pendant trois jours dans la ville de Bagdad, sans prendre aucune nourriture. Le quatrième jour, je m'embarquai sur un vaisseau qui faisait voile pour Bassra. Je rencontrai dans cette ville un mar-

chand de couleurs, qui était un ancien ami de mon père : il m'accueillit avec les témoignages de la plus sincère amitié ; et, après lui avoir raconté mon aventure, je le consultai sur le parti que j'avais à prendre dans la situation où je me trouvais. « Ce que vous avez de mieux à faire, me dit-il, c'est de prendre un emploi dans mon magasin ; outre ma table, je vous donnerai deux dragmes par jour. » J'acceptai cette proposition, et je passai une année de la sorte chez le marchand. J'avais amassé, pendant ce tems-là, cent ducats, avec lesquels je commençai à faire de petites spéculations.

» Un jour qu'il était arrivé un navire de Bagdad, je me rendis à bord avec plusieurs marchands. On y vendait beaucoup de marchandises. Lorsque la vente fut terminée, le marchand tira une bourse remplie de pierreries et dit : « Voici ce qui me reste encore à vendre, mais nous remettrons l'enchère à demain. J'en demanderai quatre cents ducats. » Cet homme qui ne m'avait jamais vu, s'apercevant que je gardais le silence pendant l'enchère, m'en demanda la cause. « Comment, lui dis-je, pourrais-je faire une offre, puisque je ne possède en tout que cent ducats ! » A ces mots mes yeux se remplirent de larmes. « Eh bien, dit-il, je vais vous donner cette bourse pour cent

ducats, quoique je sache qu'elle serait portée à mille, et qu'elle vaille même encore davantage. » Ce qui était la vérité. Je remerciai mon bienfaiteur, et j'ouvris au bazar une boutique de joaillier.

» Sous les pierreries dont la bourse était remplie, se trouvait un morceau d'écaille dont j'ignorais l'usage et le prix. Je le fis crier plusieurs fois, mais on n'en offrit que dix à quinze dragmes. Je le jetai donc dans un coin de ma boutique, où il resta. Un jour un étranger entra dans ma boutique : « Dieu soit loué! s'écria-t-il, en apercevant le morceau d'écaille; je trouve enfin ce que je cherchais. Combien voulez-vous me le vendre? » Les paroles de l'étranger excitèrent mon attention. Je lui dis de m'offrir ce qu'il voudrait. Il me proposa d'abord vingt ducats; mais je ne me contentai pas de cette somme. Il m'offrit ensuite cent, mille, dix mille, vingt mille et trente mille ducats. Je n'aurais pas encore accordé le morceau d'écaille pour ce prix, si un grand nombre de personnes assemblées en foule devant ma boutique, ne s'étaient écriées qu'elles ne permettraient pas que je demandasse davantage pour un misérable morceau d'écaille. Je le vendis donc pour trente mille ducats, et sous la condition que l'étranger me dirait ce qu'il en voulait faire. Lorsqu'il m'eut compté l'argent :

« Pauvre sot! me dit-il, si tu m'avais demandé non-seulement cent mille, mais un million de ducats, je te les aurais accordés sans aucune difficulté. » A ces mots, le sang me monta au visage, et je sentis en moi une révolution soudaine, qui me donna cette couleur jaune que j'ai conservée depuis. J'insistai cependant pour que cet homme me découvrît son secret. « Sachez donc, me dit-il, que le roi du Yemen a une fille qui éprouvait depuis long-tems des douleurs de tête incroyables; les plus habiles médecins, les plus fameux magiciens n'avaient pu parvenir à guérir la princesse. Alors quelqu'un conseilla au roi d'envoyer une ambassade à un sage Babylonien, appelé Saadallah, qui était versé dans tous les secrets de la médecine. Je fus chargé de cette mission, et on me donna en même tems un présent d'onyx et cent mille ducats en argent. Je me rendis à Babylone, et me présentai devant le scheïkh Saadallah : il prit une lame d'écaille pour en faire un amulette. Le scheïkh employa sept mois entiers à consulter les astres, et à former les caractères mystérieux tracés sur le talisman. Je revins à la cour du roi; et, à peine la princesse eut-elle touché l'amulette, qu'elle recouvra la santé : depuis, elle le portait continuellement sur elle. Pour moi, le roi me combla de riches présens.

» Un jour que la princesse se trouvait dans un bateau, elle laissa tomber son amulette dans la mer ; au même instant, elle fut attaquée de ses maux de tête, et avec tant de violence, que sa raison en fut égarée. Le roi me donna des sommes immenses, afin que je me rendisse auprès du scheïkh de Babylone, pour faire faire un autre amulette ; mais je le trouvai mort. Depuis ce tems, dix personnes parcourent avec moi tous les pays de la terre, pour retrouver cet amulette, que le hasard a fait tomber entre vos mains. »

» Lorsque l'étranger eut terminé ce récit, il prit congé de moi, et partit pour retourner auprès du roi son maître. De mon côté, je me rendis à Bagdad. A mon arrivée, je volai au palais de Taher, fils d'Ola, pour m'informer de sa fille. « La joie, me dit une esclave, semble avoir abandonné notre maison ; depuis que Taher a renvoyé un jeune marchand d'Omman, qui était l'amant de sa fille, celle-ci tombe de jour en jour dans une langueur mortelle. Le père s'est repenti mille mois d'avoir chassé ce jeune homme, et il a promis mille ducats à celui qui le ramènera ; mais jusqu'à présent tous les efforts qu'on a faits pour avoir de ses nouvelles ont été inutiles, et la fille de Taher touche à son heure dernière. — Eh bien, lui dis-je, je peux vous donner des renseignemens sur le

marchand d'Omman.—Est-il vrai?» s'écria l'esclave; et, sur l'assurance que je lui en donnai de nouveau, l'esclave partit avec la légèreté d'une gazelle. Un instant après, elle revint avec le scheïkh, qui lui compta les mille ducats promis. « Où avez-vous été? me dit le scheïkh en m'embrassant; ma fille est aux portes du tombeau. » Ensuite il monta auprès de sa fille, pour lui annoncer l'heureuse nouvelle de mon retour. Elle ne voulut pas y ajouter foi, jusqu'à ce que je fusse entré dans sa chambre. Alors, s'élançant de son lit, elle se précipita dans mes bras; et elle prit, pour la première fois depuis long-tems, quelque nourriture. Son père fit venir un kadi et des témoins pour dresser notre contrat de mariage; et, depuis ce tems, la fille de Taher est mon épouse chérie : c'est elle que vous avez entendue chanter ces airs mélancoliques qui lui plaisent, quoique nous coulions les jours les plus heureux dans notre union. »

Le khalife prit alors congé du jeune marchand. « Djafar, dit-il, lorsqu'ils eurent regagné le bateau, je n'avais jamais vu ni entendu rien de plus extraordinaire. » Lorsque Haroun fut de retour au palais, il ordonna à Mesrour de faire trois ballots des plus précieuses marchandises de Bassra, de Bagdad et du Khorassan, et de faire venir le jeune marchand

d'Omman. Celui-ci vint, tremblant d'avoir commis, sans le vouloir, quelque faute dont on allait le punir; mais le khalife ordonna de lever le rideau qui cachait toutes les richesses qu'il destinait au marchand d'Omman. « Tout cela t'appartient, lui dit le khalife ; je t'en fais présent, pour te récompenser de ce que tu as perdu sur la vente du morceau d'écaille. » Cette surprise produisit sur le jeune homme une si vive impression, et il se passa en lui une telle révolution, que le sang, dont l'expansion lui avait donné cette couleur jaunâtre, reprit son cours naturel, et rendit au jeune marchand un teint brillant d'éclat et de fraîcheur.

« Louanges à Dieu ! s'écria le khalife, qui fait se succéder ainsi les événemens, comme le seul remède contre l'ennui ! »

CMXLVII^e — CMLIV^e NUIT.

HISTOIRE

D'IBRAHIM, FILS DE KHASIB, ET DE DJEMILEH, FILLE D'ABOULEÏS.

Un sultan d'Égypte, appelé Khasib, avait un fils d'une beauté extraordinaire. Il voulait jouir si exclusivement de sa présence, que le jeune prince ne sortait que le vendredi pour aller à la mosquée. Un vendredi, en revenant au palais, il passa devant la boutique d'un libraire, et descendit de cheval pour examiner les livres. Par hasard, le prince trouva dans un de ces livres le portrait en miniature d'une jeune beauté, auquel il ne manquait que la parole. La vue seule de cette peinture suffit pour lui ravir la raison. « Combien vaut ce livre? demanda-t-il. — Il est à votre service, mon prince, je ne veux point d'argent, dit le libraire en baisant la terre. » Le prince lui donna cent ducats; et, emportant le livre avec lui, il ne fit autre chose, depuis ce tems, que

considérer le portrait, oubliant le manger et le dormir. Il regrettait vivement de ne pas avoir demandé au libraire quel était l'auteur de ce portrait ; mais il se promit bien de s'en informer la première fois qu'il retournerait à la mosquée, ce qui eut lieu le vendredi suivant. Le libraire lui apprit que le peintre qui avait fait le portrait était un habitant de Bagdad, appelé Abou'l-Kassem Es-Sandelani, qui demeurait dans le quartier Alkarakha, et jouissait d'une grande célébrité dans son art. Le prince forma le projet de quitter son pays et de tenter cette aventure, sans découvrir son dessein à personne. Il prit une bourse remplie de pierreries, et qui contenait en outre trente mille ducats, et sortit secrètement du palais. Ayant rencontré une caravane, il demanda au premier Bédouin venu à combien il était de Bagdad. « Mon fils, lui répondit le Bédouin, il y a d'ici à Bagdad au moins deux mois de chemin. — Si vous voulez m'y transporter sain et sauf, je vous donnerai vingt ducats, et en outre mon cheval qui en vaut mille. » Le Bédouin accepta cette proposition, et le conduisit sain et sauf à Bagdad. Le prince de son côté remplit la promesse qu'il avait faite à son guide, et il s'informa sur-le-champ où était le quartier Alkarakha. En s'y rendant il passa devant une très-belle maison,

dont la porte tournait sur des gonds d'argent; les anneaux et la serrure étaient de même métal. De chaque côté de la porte on voyait un banc de marbre recouvert de coussins; sur l'un était assis un vieillard, auprès duquel se tenaient quatre esclaves. Le jeune homme salua le vieillard qui lui rendit son salut, et lui demanda où il allait. Le prince lui répondit qu'il était étranger, et que, cherchant un logement, il serait très-heureux de pouvoir en trouver un dans cette maison. « Gazelle! s'écria le vieillard. — Que voulez-vous? répondit une jeune esclave, qui, par la beauté de ses yeux, était en effet digne de ce nom. — Va, lui dit son maître, prépare et meuble un de mes appartemens pour ce jeune homme. » Le prince offrit de l'argent au vieillard, mais celui-ci refusa d'en accepter. « Soleil! s'écria-t-il ensuite. — Que voulez-vous? répondit une esclave, dont le visage éblouissant la rendait aussi digne de ce nom, que la première l'était du sien. — Apporte-moi les échecs, lui dit le maître de la maison; nous allons faire une partie. » Ils jouèrent ensemble, et le jeune prince gagna. « Vous jouez comme un maître, lui dit son adversaire; vous êtes le premier joueur de Bagdad qui m'ait battu. » Sur ces entrefaites l'esclave vint apporter au prince la clef de l'appartement qu'elle avait

préparé pour lui, et le vieillard l'engagea à souper avec lui le soir. Le prince accepta son invitation, et fut étonné de la beauté des appartemens, qui étaient tous ornés de magnifiques peintures et des meubles les plus riches. On dressa la table, qui était un ouvrage du Yémen, et le souper fut également remarquable par la couleur des mets et par leur saveur exquise. Lorsque la table fut enlevée, on se lava les mains et on se remit à jouer aux échecs; mais le jeune prince perdit cette fois la partie, car l'objet de son voyage occupait entièrement son esprit. « Je vois bien, lui dit le vieillard, que vous êtes distrait; apprenez-moi ce qui vous a conduit à Bagdad. » Le jeune prince lui avoua qu'il était fils de Khasib, sultan d'Égypte, et lui raconta toute son aventure. « Louanges à Dieu! s'écria le vieillard; c'est moi qui suis Abou'l-Kassem Es-Sandelani le peintre; vous ne pouviez mieux rencontrer. » Le jeune prince se précipita dans ses bras, et le conjura de lui apprendre quelle personne représentait ce portrait. Le peintre s'éloigna pour aller chercher un portefeuille qui renfermait l'original du portrait, car celui que le prince avait vu n'était qu'une copie. « C'est, dit-il, le portrait de ma cousine Djemileh de Bassra. Son père est gouverneur de cette ville, et s'appelle Abouleïs.

Djemileh est incontestablement la plus belle personne qu'on puisse voir sur la terre ; mais elle a le singulier caprice de ne vouloir jamais entendre parler des hommes. Je l'avais demandée en mariage à mon oncle, mais tous mes efforts pour l'obtenir furent inutiles. Elle me fit dire de quitter à l'instant Bassra si la vie m'était chère ; car vous saurez qu'elle est aussi barbare que belle, et elle m'aurait en effet donné la mort. J'ai abandonné Bassra, et je m'occupe depuis ce tems à faire son portrait, dont j'ai un grand nombre de copies. Je conçois facilement, mon fils, que vous en soyez aussi devenu amoureux ; mais d'un autre côté je ne réponds pas qu'elle ne le devienne si elle vous voit ; il suffit qu'elle jette sur vous un seul regard. »

Ibrahim (c'était le nom du jeune prince fils du sultan Khasib), Ibrahim garda le silence quelques instans. « Oui ! s'écria-t-il ensuite tout à coup, je vais partir à l'instant même pour Bassra. — Attendez au moins, lui dit le peintre, que je vous fasse préparer un bateau, et que je donne aux matelots les ordres nécessaires pour vous conduire sûrement à Bassra. »

Ibrahim s'embarqua, et arriva heureusement dans cette ville. Le prince renvoya ensuite les matelots,

après leur avoir fait présent de cent ducats. Il s'informa où était le khan (1) des marchands, et on lui en montra un appelé Schaklata. Il s'y rendit ; et, comme il marchait dans la rue, chacun restait frappé de surprise, en s'écriant : « Quel beau jeune homme! »

(1) Voici la description vive et animée que fait de ces édifices, qui tiennent lieu d'hôtelleries en Orient, M. le comte de Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage Pittoresque de la Grèce*. Le dernier volume de ce magnifique ouvrage vient d'être publié par M. J.-J. Blaise, connu par ses excellentes et belles éditions de *Malherbe*, de *Boileau*, de Mme *de Sévigné*, etc. « Les Karavanserails sont presque tou-» jours formés de quatre bâtimens qui renferment une vaste cour : » au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins ; l'étage su-» périeur est divisé en un grand nombre de chambres ; elles ont » presque toutes une cheminée et communiquent par une galerie » extérieure. Au milieu de la cour est une fontaine abondante et » richement décorée ; de magnifiques platanes en ombragent le pour-» tour, et présentent un abri aux voyageurs fatigués. C'est un spec-» tacle intéressant que celui d'un khan, lorsque vers la fin du jour » plusieurs caravanes arrivent de différens endroits pour y passer la » nuit ; de longues files de chameaux viennent y déposer leurs char-» ges précieuses ; une foule de cavaliers les accompagnent et les » mènent ; ils ont des vêtemens variés, des armes, des figures dif-» férentes ; le mouvement est général : on parle à la fois plusieurs » langues, on se retrouve avec surprise, on se reconnaît avec joie ; » les uns proposent des marchés, les autres s'interrogent sur les dan-» gers de la route : toutes les nations, toutes les religions se rappro-» chent pour leur intérêt commun. »

Il demanda une chambre au gardien du khan, et cet homme lui en donna une qui était ornée de dorures. Ibrahim tira deux ducats de sa poche, et les remit au gardien du khan, en lui disant : « Voici quelque chose pour conclure notre marché et payer mon entrée. — Vous êtes le bien venu, mon jeune seigneur, dit le gardien du khan, en le remerciant. — Voici encore un ducat, dit Ibrahim; allez nous chercher quelque chose pour souper. »

Le gardien du khan apporta du pain, de la viande rôtie, des légumes et des sorbets. Ibrahim mangea fort peu, et fit présent de ce qui restait au gardien du khan, qui s'épuisa en louanges sur sa générosité. Revenant un instant après dans la chambre, il trouva le prince tout en pleurs. « Que Dieu essuie vos larmes! s'écria-t-il, en baisant la terre à ses pieds. — Voici cinq ducats, lui dit de nouveau Ibrahim; faites-moi le plaisir d'aller me chercher du vin; nous passerons la nuit à boire ensemble. »

Pendant que le gardien du khan était allé chercher du vin, le fils du sultan d'Égypte donna un libre cours à ses sanglots; et, lorsque le vieillard revint, il le trouva baigné de larmes. « Allons, allons, lui dit-il, voici du vin; bannissez votre mélancolie : il vous faut cette nuit une compagne pour vous consoler. Vous

n'avez qu'à parler ; les plus jolies filles de Bagdad sont à votre service, et ma femme, que voici présente, vous procurera celle que votre cœur aura choisie ; car il n'y a point de fille qui puisse résister aux ruses de ma femme. — Ah ! bonhomme, dit le prince, vous ne savez pas que je suis fils du sultan d'Égypte, et que j'aime éperdument Djemileh, fille d'Abouleïs. — Grand Dieu ! grand Dieu ! s'écria la femme du gardien du khan : silence, mon fils ; car si quelqu'un nous entendait, nous perdrions la vie. Je vous en conjure, renoncez à ce projet insensé ! » A ces mots, les larmes du prince redoublèrent encore. « Pauvre enfant, dit la femme du gardien du khan, soyez persuadé que nous sacrifierons pour vous notre vie, s'il est possible de vous servir et de vous être utile en quelque chose. »

Le lendemain, Ibrahim se rendit au bain, et s'habilla avec beaucoup de soin. Le gardien du khan et sa femme vinrent le saluer. « Nous avons trouvé, lui dirent-ils, ce qu'il nous fallait ; c'est un tailleur bossu qui travaille pour Djemileh : allez le trouver, et ouvrez-lui votre cœur ; peut-être pourra-t-il vous rendre service. »

Ibrahim se rendit donc à la boutique du tailleur bossu, qu'il trouva environné de cinq jeunes ou-

vriers beaux comme la lune. « Recousez-moi, lui dit le prince, cette poche qui est déchirée. » Le tailleur y fit deux points d'aiguille, et Ibrahim lui donna cinq ducats. Le lendemain, il revint à la boutique du tailleur bossu pour faire recoudre la même poche, et cette fois il donna dix ducats au tailleur. « Une semblable générosité, lui dit celui-ci, me porte naturellement à croire que vous êtes amoureux : si vous l'êtes en effet, confiez-vous à moi ; ayant des relations dans tous les harems, personne ne peut vous être plus utile que moi. — Vous avez deviné juste, lui répondit Ibrahim, et mon histoire est bien étonnante ; mais le lieu n'est point convenable pour nous en entretenir. » Le tailleur conduisit le prince dans un cabinet situé au fond de sa boutique, où Ibrahim lui fit l'aveu de sa passion. « Ah ! mon fils, s'écria le tailleur, gardez bien le secret de votre amour ; vous êtes perdu si vous en ouvrez seulement la bouche, car Djemileh ne veut pas même entendre parler des hommes. » Ibrahim, poussant un grand cri, ne put retenir ses sanglots. « Ah ! dit-il, j'ai entrepris un si long voyage, j'ai quitté la maison paternelle ; ainsi, je renoncerai à la vie avant de renoncer à mon projet. — Mon fils, reprit le tailleur, je n'ai qu'une seule tête à exposer pour vous ; cependant je le ferai

pour vous faire plaisir : demain je vous en dirai davantage. »

Le lendemain, Ibrahim, s'étant revêtu de ses plus beaux habits, se rendit à la boutique du tailleur, emportant une bourse bien garnie avec laquelle il espérait gagner son amitié. « Allez, lui dit le tailleur, allez faire préparer un bon déjeuner, et embarquez-vous dans un bateau. Vous ordonnerez aux matelots de vous conduire à une lieue de Bassra ; alors vous vous trouverez auprès d'un vaste jardin, avec une porte où l'on monte par plusieurs degrés ; c'est le jardin de Djemileh. Sur les degrés, vous verrez assis un homme qui est bossu comme moi : peignez-lui les tourmens de votre cœur ; peut-être en sera-t-il touché, et vous procurera-t-il l'occasion de voir de loin Djemileh ; car si elle vous apercevait, vous et moi, ainsi que le portier, nous perdrions tous la tête. »

Ibrahim se rendit au bord du Tigre, et, réveillant un batelier qu'il trouva endormi : « Voici dix ducats, lui dit-il ; conduisez-moi à une lieue au-dessous de Bassra. — Très-volontiers, répondit le batelier, mais à condition que je n'irai pas plus loin ; car il est défendu, sous peine de mort, que les bateaux approchent du jardin de Djemileh. — Très-bien, » reprit Ibrahim ; et, lorsqu'il fut arrivé à l'endroit indi-

qué, il donna encore dix ducats au batelier, qui le combla de souhaits pour l'accomplissement de ses désirs. Ibrahim vit tout ce que lui avait annoncé le tailleur : il trouva le bossu assis sur l'escalier devant la porte, et tenant à la main une massue. Le prince se jeta à ses pieds. « Qui êtes-vous, mon fils? lui demanda le bossu, surpris de cette action, et plus encore de la beauté du jeune homme. — Je suis, répondit Ibrahim, un pauvre étranger, un infortuné jeune homme. » Le bossu s'efforça de le consoler, et le fit asseoir auprès de lui. « Ne vous affligez pas, mon fils, lui dit-il; si vous avez des dettes, elles seront payées; si vous avez des besoins, il faut y pourvoir. — Je n'ai, grâce à Dieu, répondit Ibrahim, ni dettes, ni besoins; je ne manque point d'argent. — Mais quel motif, reprit le portier, a pu vous porter à exposer votre vie, en vous approchant de ces lieux? » Ibrahim alors lui raconta toute son histoire. « Puisse Dieu, s'écria le bossu, récompenser mon frère le tailleur, pour vous avoir donné un si beau conseil! Je le jure, si je n'éprouvais pas de l'intérêt pour vous, sa tête, la vôtre, celle du gardien du khan et de sa femme auraient payé votre témérité. Voyez ce jardin, il n'a point son pareil dans le monde, et s'appelle le Jardin des Perles. A ma connaissance, per-

sonne n'y est jamais entré, excepté le sultan et la belle Djemileh, à laquelle il appartient. Depuis vingt-cinq ans que je suis jardinier ici, je n'ai jamais vu personne qui ait osé demander la permission d'y être introduit. Djemileh vient ici tous les quarante jours ; mais elle est dérobée à tous les yeux par dix esclaves qui la portent dans un pavillon de satin qui la cache entièrement. Je n'ai qu'une tête à risquer pour vous : cependant je veux la risquer. Suivez-moi, je vais vous conduire dans le jardin. »

Le prince Ibrahim se jeta aux pieds du bossu, et entra avec lui dans le jardin. Il fut frappé de surprise, lorsqu'il vit des arbres magnifiques qui exhalaient le parfum du musc, des ruisseaux argentés, des volières remplies d'oiseaux, des bosquets offrant un ombrage délicieux. Le bossu le conduisit dans un pavillon orné d'arabesques d'or et d'argent, et où l'on montait par cinq degrés : au milieu de ce pavillon était un bassin entouré de lames d'or et d'argent, ainsi que d'une multitude de figures d'animaux de toutes les grandeurs ; le bruit que faisait l'eau en tombant de leur gueule imitait parfaitement la voix naturelle des animaux que représentaient ces figures. A gauche se trouvait une fenêtre, d'où l'on découvrait un parc immense rempli de gazelles et de bêtes fau-

ves. A droite, la vue donnait sur une cour pleine d'oiseaux, dont les chants divers formaient un bruit merveilleux.

Le jardinier s'éloigna, et revint un instant après avec un plat de rôti et de sucreries. « Mangez, dit-il à Ibrahim, voici une volaille digne d'un prince; mangez autant que vous pourrez, et conservez le reste; car si Djemileh vient ici, je ne pourrai rien vous apporter. » Ensuite il forma une espèce de berceau avec les branches d'un palmier. « Vous pourrez vous cacher ici sans être aperçu, dit-il au prince, et entendre chanter la princesse : ce n'est que demain qu'elle vient; ainsi vous pouvez jusque-là vous promener à votre aise. »

Le lendemain matin de très-bonne heure, le bossu accourut tout hors d'haleine vers le prince, pour lui dire de monter au plus vite sur le palmier; car les esclaves envoyées pour faire les préparatifs nécessaires, afin de recevoir la princesse, étaient déjà arrivées.

Ibrahim monta sur le palmier, et le bossu s'éloigna en formant des vœux pour lui. Bientôt après, le prince vit arriver cinq esclaves d'une grande beauté, qui entrèrent dans le pavillon. Ayant ôté leurs habits, elles arrosèrent le pavillon avec de l'eau de rose, le

parfumèrent de musc et d'ambre, et couvrirent le pavé de tapis en étoffes d'or; elles furent suivies de cinq autres esclaves qui étaient armées, et portaient un riche pavillon de satin qui dérobait Djemileh à tous les regards. Lorsque les esclaves furent arrivées à la porte du pavillon, elles ouvrirent les rideaux de la tente, et Djemileh entra dans le pavillon, sans qu'il fût possible de voir la plus légère partie de sa taille.

Les esclaves se mirent ensuite à préparer le dîner; et, pendant tout le tems que la princesse resta à table, elles chantèrent et dansèrent, en s'accompagnant de divers instrumens qui formaient un concert ravissant. Bientôt après, les rideaux du pavillon se levèrent, et Djemileh parut dans tout l'éclat de sa beauté, et resplendissante d'or et de pierreries : elle portait un diadême de perles, et les boucles de sa ceinture étaient formées de deux grosses émeraudes.

Lorsque Ibrahim aperçut la princesse, peu s'en fallut que, dans son trouble, il ne se laissât tomber du palmier. Les dix esclaves se mirent à danser, et baisèrent la terre devant Djemileh. « Madame, lui dirent-elles, permettez-nous de vous prier de danser; jamais nous ne vous avons vue si gaie. » Djemileh ôta ses habits, et ne garda qu'une robe transparente

brodée d'or et de pourpre. Ibrahim fut tout ébloui par les charmes de son sein et l'élégance de sa taille. On pouvait dire de la princesse avec un poète :

« Elle a été créée avec les plus belles proportions de la beauté : » tous ses attraits sont dignes d'éloges. En voyant la blancheur de son » teint, on la croirait formée d'eau de perles, et sur chacun de ses » membres brille une lune. »

Ibrahim, dans l'excès de son ravissement, se laissa tomber du palmier en bas, et fut aperçu par Djemileh. La princesse changea de couleur tout à coup, et, saisissant un poignard, elle ordonna à ses esclaves de continuer de chanter où elles étaient, et s'avança, le poignard nu à la main, vers le lieu où elle avait vu tomber le prince. Lorsque Djemileh fut arrivée assez près pour distinguer toute la beauté d'Ibrahim, le poignard lui échappa des mains, et elle s'écria : « Louanges à Dieu qui change les cœurs ! » S'adressant ensuite à Ibrahim : « Jeune homme, lui dit-elle, rassure-toi ; je te pardonne. » Ibrahim fondit en larmes, et la princesse essuya ses pleurs. « D'où viens-tu ? lui demanda-t-elle, et comment as-tu pénétré dans ces lieux ? » Le prince lui raconta toute son histoire. « Dieu ! Dieu ! s'écria Djemileh, tu es Ibrahim, fils de Khasib ! C'est à cause de toi que j'ai ma-

nifesté tant de haine contre les hommes ; le bruit de ta beauté étant parvenu à mes oreilles, j'ai conçu pour toi la plus violente passion, et j'implorais le ciel pour qu'il m'accordât la faveur de t'offrir à mes yeux. Si c'était un autre que toi, je le ferais pendre au premier arbre venu avec le portier, le tailleur, le gardien du khan et sa femme. Je mangerais bien avec toi, poursuivit-elle, si cela pouvait avoir lieu sans que nous fussions obligés de nous faire servir par mes esclaves. — Je vais vous servir moi-même, » répondit Ibrahim, en tirant de son sac des provisions et du vin de toute espèce. Djemileh fut enchantée de cette surprise. Elle s'assit donc sur le gazon et se mit à manger, tandis que les femmes de sa suite, sans rien entendre de ce qui se passait, continuèrent de danser et de chanter. « Il faut nous séparer maintenant, dit Djemileh, avant que mes esclaves ne nous aperçoivent. Je quitte le jardin avec l'espérance de te revoir demain soir à cette même place. Adieu, bien-aimé de mon ame. » Elle dit ensuite à ses esclaves de se préparer à retourner au palais.

Les esclaves furent très-étonnées de cet ordre de départ. « Pourquoi, dirent-elles, partir sitôt, puisque nous ne passons jamais moins de trois jours ici? — Je me trouve indisposée, répondit Djemileh, et

je crains d'éprouver une maladie.» Les esclaves obéirent aux ordres de la princesse. Le jardinier bossu ne fut pas moins surpris de ce départ, et il courut vers le prince pour savoir s'il avait vu Djemileh. Ibrahim lui jura qu'il n'avait point quitté sa retraite du palmier. Ensuite se rendant au khan, il ne parla point au gardien ni à sa femme du bonheur qui lui était arrivé, et il disposa tout pour son départ.

Lorsque la nuit fut arrivée, Ibrahim se rendit au lieu indiqué; mais tout-à-coup se présenta une personne armée d'un arc et de flèches, et tenant une épée nue à la main. « Ibrahim, fils de Khasib, dit une voix menaçante, tu veux donc ainsi séduire et enlever les filles vertueuses; mais ton sang va payer ta téméraire audace. » Ibrahim et les bateliers crurent toucher à leur dernière heure; mais Djemileh, qui avait voulu seulement les effrayer, jeta ses armes: alors, éclatant de rire, elle s'embarqua, et ordonna aux matelots de déployer les voiles et de faire forces de rames. Ils arrivèrent en peu de jours auprès de Bagdad, où ils rencontrèrent un autre bateau qui descendait le Tigre. Les bateliers se saluèrent les uns les autres. On demanda à qui appartenait ce bateau, et il se trouva que c'était celui d'Es-Sandelani le peintre. Djemileh pâlit en entendant prononcer ce

nom. «Avez-vous réussi comme vous le désiriez?» demanda le peintre au prince, et sur la réponse affirmative de celui-ci; il reprit: « Rendez-vous, au nom de Dieu, à Bagdad; pour moi je vais terminer quelques affaires à Bassra. Cependant prenez quelques-unes de ces dragées; elles sont bonnes et flatteront votre palais.—Ibrahim, dit Djemileh, sais-tu que cet homme est mon parent, qu'il m'a demandée en mariage, et que je l'ai refusé? Il se rend maintenant auprès de mon père pour nous trahir.—Oh! reprit Ibrahim, nous serons déjà bien loin avant qu'il soit arrivé à Bassra. Mais goûte de ces dragées, qui sont effectivement fort bonnes. » Ils mangèrent de ces dragées, qui renfermaient une grande quantité d'opium, et qui leur firent perdre connaissance.

Lorsqu'Ibrahim reprit l'usage de ses sens, il se trouva seul au milieu d'un édifice en ruines. «Voici, dit-il, l'effet d'une ruse de Sandelani.» En même tems il vit venir de loin une patrouille du lieutenant de police. Pour se cacher il s'enfuit dans des bains abandonnés qui se trouvaient près de là. Cet endroit était très-obscur, et Ibrahim glissa, en entrant, sur quelque chose de frais et d'humide. En examinant il s'aperçut que c'était du sang qui avait causé sa chute, et qu'il était tombé sur un cadavre. « Il n'y a de force

et de protection qu'en Dieu ! » s'écria-t-il tout effrayé. S'étant approché du cadavre, le prince aperçut le corps d'une jeune fille dont la tête se trouvait à quelques pas plus loin. Le lieutenant de police entra au même instant avec dix de ses gens dans le bain, pour y faire des recherches. « Jeune homme, dirent-ils, est-ce vous qui avez tué cette jeune fille ? — Dieu est témoin, répondit Ibrahim, que j'ignore quel est l'auteur de ce crime, et que ce n'est pas moi qui l'ai commis. » Mais le lieutenant de police, s'apercevant que les mains d'Ibrahim étaient teintes de sang, dit : « Nous n'avons pas besoin d'autre preuve. Qu'on lui coupe la tête ! » A cet ordre le prince poussa un grand cri. Quelques-uns des gens du lieutenant de police lui firent observer que ce jeune homme n'avait point l'air d'un meurtrier ; mais il ne voulut pas les écouter. « Qu'on lui coupe la tête ! » répéta-t-il. On fit mettre le prince à genoux, on lui banda les yeux ; le bourreau allait le frapper du coup mortel, lorsqu'on vit paraître une troupe de cavaliers qui s'avançaient au grand galop, et qui s'écrièrent de loin : « Arrêtez ! arrêtez ! » Voici quelle était la cause de l'arrivée de ces cavaliers, survenus si à propos.

Lorsque Khasib, sultan d'Égypte, fut instruit de la fuite de son fils, il envoya son grand-vizir au kha-

life Haroun-al-Raschid, pour le prier de lui renvoyer le prince Ibrahim, si par hasard il se trouvait à Bagdad. Le khalife s'empressa de faire faire les recherches nécessaires, et l'on sut que le jeune prince était parti pour Bassra. Alors Haroun donna au vizir du sultan une troupe de cavaliers pour l'accompagner dans cette ville. C'étaient précisément ces cavaliers qui arrivèrent au moment de l'exécution. Le vizir, reconnaissant de loin Ibrahim, quoiqu'il eût les yeux bandés, le délivra des mains du bourreau, et fit des reproches au lieutenant de police pour avoir voulu faire couper la tête à un prince.

Le lieutenant de police s'excusa, en disant que les apparences étaient contre le prince; mais il garda le silence, lorsque ses archers amenèrent le véritable meurtrier qu'ils avaient découvert caché parmi les ruines du bain abandonné. Ils se rendirent tous ensemble à la cour du khalife. Ce prince ordonna d'exécuter le meurtrier, et il pria Ibrahim de lui raconter son histoire. Le khalife envoya sur-le-champ des gardes pour chercher le peintre Abou'l-Kassem Es-Sandelani; on le trouva maltraitant de ses propres mains sa malheureuse cousine Djemileh : il l'avait suspendue par les cheveux, et elle était près d'expirer sous ses coups. Les gardes les conduisirent

tous deux devant le khalife. Haroun-al-Raschid ordonna de couper les mains au peintre, et de le pendre ensuite. Cette sentence fut exécutée à l'instant même, et tous les biens du condamné furent confisqués au profit d'Ibrahim.

Sur ces entrefaites, arriva Abouleïs, père de Djemileh, qui venait se plaindre au khalife qu'Ibrahim, fils de Khasib, avait enlevé sa fille. « C'est un grand bonheur, dit Haroun, qu'il ait pu trouver accès auprès d'elle; car Dieu sait quel sort lui préparait la vengeance de ce scélérat, qui était son parent. Ne consentirez-vous pas que le fils du sultan d'Égypte devienne votre gendre ? » Abouleïs donna son consentement. On fit venir le kadi et des témoins pour dresser le contrat de mariage, et les noces furent célébrées avec toute la pompe et toute la magnificence possibles.

CMLIV^e — CMLXII^e NUIT.

HISTOIRE

D'EBI-HASSAN, DU KHORASSAN.

Le khalife Motadhed-Billah (1) était un prince d'un très-grand génie, et qui veillait aux intérêts du peuple avec une infatigable activité. Un jour, étant sorti déguisé avec Ibn-Hamdoun, ils s'arrêtèrent, pendant la plus grande chaleur du jour, devant une maison très-bien bâtie, dont la porte était couverte d'un rideau. Le khalife vit sortir de cette maison un esclave, beau comme la lune, et qui disait à un de ses camarades : « Viens, nous allons nous réjouir; j'ai obtenu aussi la permission de sortir. » Le khalife, qui entendit ces paroles, conjectura que le maître de

(1) Seizième khalife de la maison des Abassides, qui régnait à Bagdad. Ce prince succéda à son oncle Motamed, l'an 279 de l'hégire (de J.-C. 882), et mourut à l'âge d'environ quarante-huit ans, le 25 de rebi 2e, 289 (5 mars 902). —Voyez *la Biblioth. Orient.*, au mot *Motadhed-Billah.*

cette maison devait être un homme très-généreux envers ses domestiques, et il éprouva un vif désir de le connaître. « Demandez à votre maître, dit-il à l'esclave, s'il voudrait recevoir la visite d'un marchand étranger (c'était le déguisement ordinaire du khalife). » Le maître sortit aussitôt pour venir recevoir lui-même son hôte : c'était un homme élégamment et richement vêtu, et qui portait au doigt un anneau de rubis. « Soyez les bien venus, messeigneurs, dit-il, entrez, je vous prie. » Le khalife et son compagnon le suivirent, et restèrent frappés de surprise en voyant la beauté de la maison et du jardin. Lorsqu'ils furent assis, une esclave, d'une beauté ravissante, leur présenta un bassin d'or pour se laver les mains (1). On dressa ensuite une table couverte d'une

(1) Cette coutume remonte à la plus haute antiquité, puisqu'on la retrouve dans les poèmes attribués à Homère, qui, outre leurs admirables beautés poétiques, contiennent encore les détails les plus précieux sur les mœurs des peuples anciens :

Τοὺς δ' ἦγε πρὸς δῶμα κάρη ξανθὸς Μενέλαος.
Ἐζέσθην δ' ἄρ' ἔπειτα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.
Κέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
Καλῇ, χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
Νίψασθαι παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.

ΟΔΥΣ. Ο, 133–137.

« Ménélas à la blonde chevelure conduit ses hôtes dans la salle

étoffe de soie, et sur laquelle on servit un repas exquis. Lorsque la table fut enlevée, les coupes circulèrent à la ronde, et on s'abandonna à la gaîté par mille saillies, et en racontant des histoires agréables. Ensuite on passa dans un autre appartement où se trouvaient des buffets chargés de fruits exquis, et où il ne manquait rien de ce qui pût faire passer joyeusement le tems.

Cependant le khalife garda une contenance tout-à-fait grave et sérieuse, contre son caractère habituel qui était très-porté à la gaîté.

On apporta du vin dans de grandes coupes d'or, sur des plateaux de même métal. Alors le maître de la maison frappa à une porte, avec une baguette qu'il tenait à la main : cette porte s'ouvrit, et l'on vit paraître trois esclaves, belles comme le soleil, qui

» du festin. Il les fait asseoir sur des siéges et des trônes. Une esclave,
» portant dans ses mains une aiguière d'or avec un bassin d'argent,
» leur présente à laver. Elle place ensuite devant eux une table bril-
» lante, sur laquelle elle dispose les mets. » — *Odyssée*, ch. xv.

Voyez, dans le troisième volume de l'ouvrage sur *la Religion*, par M. Benjamin Constant, une dissertation aussi savante qu'ingénieuse, où cet écrivain prouve, avec le talent qui le distingue, que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été composées à des époques différentes. Durant l'intervalle qui les sépare, l'état social avait changé, les mœurs s'étaient adoucies, les connaissances s'étaient accrues;

étaient d'habiles danseuses, et chantaient et jouaient du luth avec un talent admirable. L'endroit où elles se trouvaient était séparé du reste de la salle par une espèce de grille couverte d'une riche étoffe, attachée avec des cordons de soie et des anneaux d'or. Le khalife demanda au maître de la maison son nom et sa profession. « Je suis, répondit-il, le marchand Ebi-Hassan-Ben-Ahmed, du Khorassan. » Le marchand, ayant aussi demandé à son tour quels étaient ses hôtes, Ibn-Hamdoun dit : « Voici le khalife Motadhed-Billah. » A ces mots, Ebi-Hassân se prosterna à ses pieds : « Pardonnez, dit-il, commandeur des croyans, si je vous ai offensé; car je vois que vous êtes irrité contre votre esclave. — Réponds avec vérité, dit le khalife, à la question que je vais te faire, ou la mort serait le prix de ton mensonge. — Je prends Dieu à témoin, répondit le maître de la maison, de répondre avec la plus exacte vérité à tout ce que vous pourrez me demander. — J'ai remarqué, poursuivit le khalife, que tous les meubles de cette maison, les vases, les habits, tout enfin, porte le nom de mon grand-père Motawakkel; que veut dire cela? — Veuillez m'écouter, je vous prie, répondit le marchand, et je vais satisfaire votre curiosité.

» Mon père, continua-t-il, était un très-riche

marchand qui faisait un commerce immense : il avait plusieurs boutiques au marché des épiciers, des marchands d'étoffes, et un comptoir dans le quartier des banquiers. J'étais son fils unique, et il me fit venir à son lit de mort (que Dieu prolonge les jours du commandeur des croyans !) pour m'exhorter à ne jamais abandonner le chemin de la vertu. J'oubliai bientôt ses sages conseils ; et, n'écoutant pas davantage les remontrances de ma mère, je me plongeai dans la débauche, et me ruinai en peu de tems : il ne me restait plus qu'une maison que j'étais sur le point de vendre, pour subvenir à mon existence. « Si tu veux absolument la vendre, me dit ma mère, vends-la moi. » J'y consentis, et ma mère, ouvrant une cassette, me compta cinq mille ducats. « Ne crois pas, me dit-elle, que cet argent ait appartenu au défunt ; il me vient de mon père, et je l'avais conservé pour le jour de la nécessité. »

» J'eus bientôt encore dissipé cette somme, et je voulus alors vendre la maison une seconde fois. Ma mère prétendait que je n'en avais plus le droit ; mais enfin elle me donna encore quinze mille ducats que je demandais. J'employai mieux cette fois mon argent ; je payai mes créanciers, et continuai le commerce de mon père, qui me rapporta des bénéfices

considérables. Lorsque ma mère vit l'ordre avec lequel je conduisais mes affaires, elle me donna de grandes richesses en or, en perles et en pierreries, qu'elle avait tenues cachées jusqu'alors.

» Un jour que j'étais à mon comptoir, je vis entrer une esclave d'une beauté surnaturelle. Après s'être assurée que j'étais la personne qu'elle cherchait, elle me pria de lui donner trois cents ducats. Je les lui comptai sur-le-champ, et je lui aurais même donné de cette manière tout ce que je possédais, sans la connaître ; car ses charmes avaient troublé ma raison. Mon premier garçon de comptoir, qui l'avait suivie à mon insu, revint bientôt avec un œil tout meurtri : il me dit qu'ayant voulu suivre cette belle esclave, elle s'était retournée, et lui avait porté un coup si violent, qu'il craignait d'en perdre l'œil. Au bout d'un mois, l'esclave revint à ma boutique, et je me crus transporté au troisième ciel en la revoyant. « N'avez-vous point cru, me dit-elle, que je voulais vous faire tort de vos trois cents ducats ? — Dieu m'en préserve, répondis-je ; tout ce que je possède est à votre service. — En ce cas, reprit-elle, donnez-moi encore trois cents ducats. » Je ne fis pas la plus légère difficulté ; elle fut quelque tems sans revenir. Enfin elle revint, et me demanda cinq cents ducats.

Je voulus lui faire quelques observations ; mais je n'en eus pas le courage : je lui donnai de cette manière jusqu'à trois mille ducats. Enfin, je formai le projet de la suivre moi-même une fois ; je la suivis jusqu'au bord du Tigre, où elle s'embarqua, et je la vis entrer dans le palais du khalife Motawakkel. Je confiai mon aventure à un marchand, vieillard vénérable, dont l'expérience m'engagea à lui faire cet aveu. « Soyez sans inquiétude, me dit-il ; c'est une esclave de la cour du khalife : ne lui refusez point d'argent ; il vous sera rendu, croyez-moi. »

» L'esclave revint un mois après, et me demanda qui m'avait permis de la suivre. Je lui fis mes excuses, et lui avouai mes sentimens pour elle ; de son côté, elle me fit un aveu semblable. « Mais, hélas ! dit-elle, à quoi sert notre amour ? à peine puis-je vous voir une seule fois par mois. » Ensuite elle voulut me rendre mon argent ; mais je refusai de le prendre, en l'assurant que tout ce que je possédais lui appartenait. « J'espère, dit-elle en me quittant, que nous nous reverrons plus à notre aise. » Je racontai mon aventure au vieillard ; il me conseilla de m'adresser au tailleur de la cour, qui travaillait dans l'intérieur du palais. Je lui fis faire quelques habits, que je lui payai magnifiquement, et je lui fis en outre plusieurs

présens : cette libéralité me le gagna tout-à-fait ; et, un jour qu'il me demanda si je n'étais point amoureux, je n'hésitai pas à lui confier mon histoire. « Ah ! dit-il, après que je lui eus fait le portrait de ma bien-aimée, c'est la chanteuse favorite du khalife : je verrai si je puis vous rendre quelque service. » Nous en étions là de notre conversation, lorsqu'un eunuque du palais vint dans la boutique du tailleur, et fut émerveillé de la beauté des étoffes que j'avais apportées avec moi ce jour-là même ; je lui en fis présent, et lui donnai en outre plusieurs bijoux qui valaient plus de mille ducats. Il me remercia, en m'invitant à aller le voir. Lorsque nous fûmes dans sa chambre, il me dit : « Je parierais tout au monde que vous êtes Ebi-Hassan, du Khorassan, dont est folle la chanteuse favorite du khalife. » Mes larmes furent ma seule réponse. « Ne pleurez point, reprit l'eunuque, votre amour n'est pas sans espoir. La favorite partage votre passion ; elle vous aime éperdument, et déjà l'on ne parle que de vous dans tout le palais. Venez me voir souvent ; peut-être pourrai-je vous être utile. »

» Je retournai voir l'eunuque dès le lendemain. « J'ai trouvé occasion hier, me dit-il, de faire part de notre conversation à la favorite, et elle désire avoir

un entretien aujourd'hui avec vous. » Le soir, l'eunuque m'apporta une chemise brodée en or, et un des manteaux du khalife. « Voici, me dit-il, l'habillement dont se sert le khalife, lorsqu'il se rend le soir dans le harem. Vous suivrez la longue galerie où demeurent les premières esclaves, et vous aurez soin, en passant, de mettre un grain de musc devant chaque porte; car, telle est tous les soirs la coutume du khalife, lorsqu'il traverse cette galerie. En traversant le second corridor, à droite, vous apercevrez une porte dont le seuil est tout de marbre; cette porte conduit dans la chambre de votre bien-aimée : entrez-y, et que le ciel en favorise votre sortie. »

» M'étant revêtu de l'habillement du khalife, je me mis en marche à l'heure indiquée, et je plaçai un grain de musc à chaque porte. Mais lorsque je fus à peu près au milieu de la galerie, j'entendis tout à coup un grand bruit, et j'aperçus la clarté d'un grand nombre de flambeaux; c'était le khalife lui-même, entouré de ses esclaves portant des flambeaux. J'entendis dans les chambres de la galerie des voix qui disaient : « Mais, mon Dieu, le khalife vient-il une seconde fois aujourd'hui? Il est déjà passé; nous avons senti le parfum de ses vêtemens, et il a placé son grain de musc devant la porte, comme de coutume. »

» Je hâtai le pas lorsque le cortége fut tout-à-fait éloigné; et, dans le trouble où j'étais, je me trompai de porte, et j'entrai dans un cabinet qui n'était point celui de ma bien-aimée; mais, par un grand bonheur pour moi, c'était la chambre de sa sœur. « N'êtes-vous pas, me demanda-t-elle, Ebi-Hassan, du Khorassan, le bien-aimé de ma sœur Bouquet-de-Perles? » Lorsque je me fus fait reconnaître, elle appela sa sœur, dont le visage rayonnait de joie. Nous restâmes long-tems pressés dans les bras l'un de l'autre : ensuite il me fallut lui raconter tout ce que j'avais souffert pour elle, et elle remercia le ciel qu'il m'eût conduit dans la chambre de sa sœur. Celle-ci partageait notre bonheur, et nous donnait des conseils sur les moyens d'avoir de fréquentes entrevues, lorsqu'on entendit un grand bruit à la porte; c'était le khalife lui-même qui venait voir Bouquet-de-Perles. On me fit cacher à l'instant, et l'on ouvrit au khalife, qui ordonna d'apporter à boire, et des instrumens de musique. Il était précisément alors amoureux de la belle Bendja, qui, peu de tems après, fut mère du khalife Motaz (1), et il était incapable de se

(1) Motaz-Billah, second fils de Motawakkel, et treizième des khalifes Abassides, mourut à l'âge de vingt-deux ans, après avoir été forcé d'abdiquer l'empire.

rendre coupable d'une infidélité envers elle ; mais comme il existait entre eux une légère querelle, il était venu dans la galerie des esclaves pour se distraire par la musique ; il aimait surtout à entendre la voix de Bouquet-de-Perles, sa chanteuse favorite : elle chanta quelques vers qui faisaient allusion à la brouillerie qui régnait entre le khalife et Bendja, et conseillait un raccommodement. Ravi de ce que Bouquet-de-Perles venait de chanter, il lui dit de demander la grâce qu'elle voudrait ; elle demanda sa liberté, que le khalife lui accorda sur-le-champ.

» Le khalife alla ensuite se mettre aux genoux de sa bien-aimée pour obtenir son pardon, et Bouquet-de-Perles était ivre de joie d'avoir obtenu sa liberté. Je me déguisai en femme pour sortir du palais ; mais je rencontrai encore une fois au milieu de la cour le khalife : curieux de voir mon visage, il m'ordonna de lever mon voile, et me reconnut. Je me jetai à ses pieds, et, lui avouant la vérité, je le priai de pardonner à ma jeunesse et à mon inexpérience. On fit venir Bouquet-de-Perles, et, après quelques reproches, le khalife nous accorda notre pardon à tous deux. On appela un kadi et des témoins pour dresser le contrat de mariage. Ma femme m'apporta pour dot toutes les richesses du palais, sur lesquelles vous

voyez, ô commandeur des croyans, le nom du khalife Motawakkel. Ma femme continua d'aller de tems en tems au palais, jusqu'à ce qu'un jour elle revint baignée de larmes ; elle m'apprit la mort du khalife assassiné par Monthaser et les chefs des gardes turkes (1). Craignant d'être compris dans la proscription, je pris la fuite, et me retirai à Bassra ; et lorsque la guerre civile entre Monthaser et Mostaïn fut terminée, je me hasardai à revenir à Bagdad. »

Le khalife fut très-satisfait du récit d'Ebi-Hassan du Khorassan, et il lui fit délivrer un diplôme qui l'exemptait de tout impôt, lui et ses enfans, pendant vingt années.

(1) Ce fut la nuit du 5 schawal, 247 de l'hégire (12 décembre 861), que le khalife Motawakkel-Billah fut assassiné par les chefs de la garde turke, qui préludèrent ainsi au meurtre de plusieurs autres khalifes ; celui de Motawakkel fut provoqué par la haine qu'il avait inspirée. Barbare dans ses plaisirs, il s'amusait à effrayer ses convives en lâchant au milieu d'eux des lions, des serpens, des scorpions, et il les faisait guérir lorsqu'ils avaient été mordus ou piqués. Monthaser, fils aîné de Motawakkel, était devenu aussi le jouet des brutales fantaisies de son père, qui l'avait pris en aversion à cause de la diversité de leurs principes religieux. Quelques injustices ayant achevé d'irriter les officiers turks, le jeune prince devint malgré lui l'ame et le chef de leur complot, ou plutôt il ne fut que le témoin passif de leur vengeance.

MCLXII^e — MCLXXVIII^e NUIT.

HISTOIRE

DE KAMAR-AL-ZEMAN ET DE LA FEMME DU JOAILLIER.

Il y avait une fois un marchand appelé Abderahman, qui avait deux enfans d'une rare beauté; un fils nommé Kamar-al-Zeman, c'est-à-dire la Lune du Tems, et une fille qui s'appelait Kawkeb-es-Sabah, ou Étoile du Matin. Il les avait tenus renfermés dans sa maison jusqu'à l'âge de quinze ans, par crainte du mauvais œil, et avait donné en même tems tous ses soins à leur éducation. « Combien garderez-vous encore votre fils enfermé dans la maison? lui dit un jour sa femme. Kamar-al-Zeman n'est point une fille; c'est un garçon que vous auriez dû mener depuis long-tems au bazar, afin de le faire connaître, et qu'on sache au moins, lorsqu'il vous succédera, que vous avez un fils. Je veux aussi marier ma fille, pour qu'elle ne reste pas plus long-tems enterrée comme elle l'a été jusqu'à ce jour. — Je les ai ainsi gardés à

la maison, répondit le mari, parce que je redoutais l'impression qu'aurait pu faire sur eux le mauvais œil (1). Je peux leur appliquer ces vers :

« Je crains pour vous tous les regards, tous les lieux, tous les » tems. Je pourrais vous garder sous mes yeux jusqu'au jour du ju- » gement, que je ne croirais pas encore avoir fait assez. »

—Laissez à Dieu le soin de veiller sur eux, reprit la femme, et conduisez aujourd'hui votre fils au bazar. »

Le mari, s'étant laissé persuader, emmena avec lui Kamar-al-Zeman. On aurait dit que le feu était au bazar, tant fut grand le trouble qu'excita la beauté extraordinaire du jeune homme. « Le soleil se lève-

(1) J'ai déjà parlé, dans une note du second volume, de cette superstition des Orientaux. Ils emploient, pour se préserver de l'influence du mauvais œil, des talismans et des amulettes. Les premiers consistent en certains caractères cabalistiques gravés sur des petites plaques de métal ou tout autres objets, qu'il n'est pas nécessaire de porter sur soi, et qu'il suffit de placer en un lieu quelconque; ils diffèrent par-là des amulettes, qui sont toujours placés sur quelque partie du corps. Ces amulettes sont composés ordinairement des épithètes de Dieu, de versets du Koran, de prières écrites sur de petits rouleaux de papier, renfermés dans des petits étuis d'or ou d'argent, et qu'on porte en forme de bracelets ou dans le turban; les dames attachent ensemble plusieurs de ces étuis, ornés de pierreries, et les portent en écharpe.

t-il une seconde fois aujourd'hui? La lune paraît-elle à la clarté du jour? » Telles étaient les exclamations qu'on entendait de toutes parts, et une foule immense se pressait autour du jeune Kamar-al-Zeman. Abd-erahman le fit entrer dans sa boutique ; mais la rue ne désemplissait pas de gens qui s'arrêtaient pour contempler ce prodige de beauté. Le jeune homme était dans le plus grand trouble, et le père craignait plus que jamais les regards malfaisans.

Tout-à-coup vint d'un côté du bazar un derviche qui chantait et pleurait ; l'excès de l'amour divin paraissait le porter à cet état d'extase. Ayant aperçu Kamar-al-Zeman assis dans sa boutique, il improvisa ces vers :

« Je vois la lune sur la terre : elle s'est unie à un rameau de l'arbre » de ban.

» Je demande : Comment s'appelle ce jeune homme? Pour toute » réponse on me dit : C'est une perle. »

Ensuite le derviche entra dans la boutique, et, s'approchant du jeune homme, lui donna un morceau d'aloès. Il se mit ensuite à la place la plus élevée de la boutique, d'où il tenait ses regards fixés sur Kamar-al-Zeman, en sanglotant et en soupirant d'une manière qui excitait la compassion.

Abderahman crut que le derviche était épris de son fils ; mais il n'osait, par respect pour la religion et un de ses ministres, le chasser de sa place. Il se leva donc, et dit : « Viens, mon fils, nous allons retourner à la maison ; c'est assez pour le jour de ta première sortie. » Une foule de peuple les suivit dans les rues, et le derviche était celui qui se faisait le plus remarquer par son empressement. « Que veux-tu ? lui demanda le jeune homme, en se tournant vers lui. — Je veux être votre hôte cette nuit, répondit le derviche, comme je suis l'hôte de Dieu. — Soyez le bien venu, lui dit Kamar-al-Zeman. — Si cet homme diabolique, pensa en lui-même le marchand, fait quelque mal à mon fils, je le tuerai sans miséricorde, et je l'enterrerai secrètement. » Il fit part de ce projet à son fils, et lui dit qu'il accourrait à la plus légère liberté que le derviche voudrait se permettre, et que la mort serait le châtiment de son audace. Alors il les laissa seuls ensemble. Le derviche resta assis à sa place, ne faisant que pleurer et soupirer. Le jeune homme, rassuré par la promesse de son père, voulut mettre son hôte à l'épreuve ; il lui fit des agaceries et quelques caresses. Le derviche repoussa le jeune homme, en lui adressant ces vers qu'il improvisa :

« Mon cœur est épris de la beauté humaine ; mais il n'a d'autre

» désir que d'atteindre le sommet de la perfection. Mon amour est » libre de tout ce qui tient aux sens, et j'abhorre tous ceux qui ai- » ment d'une autre manière. »

Témoin caché de cette scène, le père rentra dans la chambre, rassuré sur les sentimens du derviche, auquel il ne dissimula point les soupçons qu'il avait conçus d'abord. Il le pria ensuite de lui apprendre la cause de ses larmes. « Ah ! mon frère, dit le derviche, pourquoi rouvrir ma blessure ? Ecoutez mon histoire :

» Etant venu une fois le vendredi dans la ville de Bassra, je trouvai toutes les boutiques ouvertes et les marchandises étalées ; mais il n'y avait personne dans les maisons ni dans les rues. Comme j'avais faim, je pris donc du pain dans une boutique, et dans une autre du miel et du beurre. J'entrai dans un café où il y avait encore de l'eau sur le feu. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, en voyant la ville ainsi déserte et abandonnée, sans savoir si les habitans avaient été détruits tout à coup par la peste, ou s'ils avaient tous pris la fuite sans fermer leurs maisons. J'entendis au même instant du bruit dans la rue, et j'aperçus un cortége de quarante esclaves, sans voile, qui précédaient un superbe cheval sur lequel était montée une dame vêtue d'habits magnifiques enrichis

d'or et de pierres précieuses. La beauté céleste de cette dame était d'autant plus éblouissante, que, ainsi que ses esclaves, elle ne portait point de voile. A sa droite marchait une esclave, qui tenait un sabre à la main : la poignée en était faite d'une seule émeraude, dont l'éclat était encore rehaussé par celui de mille diamans. Lorsque le cortége s'approcha de moi, j'aperçus un homme qui mit la tête à la fenêtre d'une boutique ; mais, au même instant, l'esclave, armée du sabre, s'élança vers cet homme, et lui abattit la tête qui roula dans la rue. Effrayé de ce spectacle, je me cachai le mieux que je pus, et laissai passer cette beauté cruelle, qui m'avait inspiré malgré moi un amour sans bornes. Peu à peu le monde revint dans les boutiques. Je demandai à chacun quelle était cette dame ; mais personne ne voulut me le dire. Je quittai Bassra, le cœur en proie à une passion insensée, qui me tourmente jour et nuit, et qui a redoublé avec une nouvelle violence à l'aspect de votre fils, qui ressemble d'une manière frappante à cette dame. »

Lorsque le derviche eut terminé son récit, il fondit en larmes, et ses sanglots éclatèrent de nouveau. Voyant que la présence du jeune Kamar-al-Zeman ne faisait que redoubler ses chagrins, il demanda la permission de quitter la maison et de s'éloigner.

Le récit extraordinaire du derviche inspira au jeune Kamar-al-Zeman une violente passion pour cette beauté inconnue ; et, comme il n'avait pas d'autre moyen pour la connaître, il tourmentait continuellement son père pour lui permettre de voyager, comme les autres marchands faisaient voyager leurs fils. « Les autres, répondit le père, font voyager leurs enfans par cupidité ou par besoin ; mais, moi, grâce au ciel, je ne me trouve dans aucun de ces cas : ainsi, tu feras beaucoup mieux de rester à la maison. » Ces paroles ne produisirent aucune impression sur Kamar-al-Zeman, et le père se vit enfin forcé de se rendre aux désirs de son fils. Il lui donna quatre-vingt-dix mille ducats pour son voyage ; sa mère ajouta à cette somme quarante anneaux enrichis de pierreries ; sous ces pierreries s'en trouvaient dix autres qui valaient chacune mille ducats. « Mon fils, lui dit sa mère, serre bien soigneusement cette bourse ; elle pourrait te servir, si tu venais quelquefois à manquer d'argent. » L'occasion s'en présenta bientôt ; car, à une journée de chemin de Bagdad, Kamar-al-Zeman fut attaqué par des Arabes bédouins, qui pillèrent sa caravane, tuèrent ses esclaves, et le laissèrent pour mort et nageant dans son sang.

Cependant il n'était que légèrement blessé, et il se

trouva bientôt en état de poursuivre sa route. De toutes ses richesses, il ne lui restait plus que les bagues qu'il avait soigneusement cachées dans sa ceinture. Il se dirigea vers Bassra, où il arriva précisément un vendredi : les rues étaient désertes, les boutiques ouvertes; enfin, tout était comme avait dit le derviche. Bientôt Kamar-al-Zeman entendit un grand bruit; c'était la dame avec ses quarante esclaves. Il se cacha, et s'évanouit à l'aspect de cette beauté surnaturelle. Lorsqu'il reprit ses sens, les rues étaient remplies de monde, et chacun allait à ses affaires. Kamar-al-Zeman entra chez un joaillier pour vendre ses bijoux; ensuite, après avoir acheté des habits magnifiques, il se rendit au bain, et se coucha pour dormir.

Le jour suivant, Kamar-al-Zeman alla chez un barbier pour faire sa toilette. Après l'avoir généreusement payé, il lui parla de ce qu'il avait vu la veille, et lui demanda quelle était cette dame. « Mon fils, répondit le barbier, gardez-vous bien de parler de cela, il y va de votre vie; si l'on apprenait que vous avez été témoin de ce dont vous me parlez, vous seriez perdu sans ressource. Pour dire la vérité, je ne sais pas même ce qui a pu donner lieu à cet événement; c'est un mystère qui met à la torture toute la

ville de Bassra. Le monde y meurt comme des mouches; les uns par l'imprudence qu'ils ont de se montrer dans les rues; les autres sont tellement tourmentés par leur curiosité, qu'ils y succombent. Quant à moi, je n'ai jamais cherché à pénétrer ce secret; mais puisque cette affaire vous tient tant au cœur, adressez-vous à ma femme qui va fréquemment dans les harems des grands : je pourrai vous donner demain des nouvelles plus étendues. — Je compte sur votre promesse, mon père, lui dit Kamar-al-Zeman, en lui mettant deux grosses pièces d'or dans la main. — Si vous êtes si impatient, mon fils, reprit le barbier, j'y vais à l'instant; attendez-moi dans ma boutique. »

Le barbier, étant venu trouver sa femme, lui donna l'or, et lui raconta l'aventure du jeune homme. « Qu'il soit le bien venu! dit la femme du barbier; conduis-le moi ici. » Le barbier amena donc à sa femme Kamar-al-Zeman, qui lui donna cent pièces d'or pour payer son arrivée. « O mon fils! dit la femme du barbier, c'est une histoire bien étonnante. Vous saurez donc que le sultan des Indes envoya, il y a quelque tems, au roi de Bassra une perle unique par sa beauté et sa grosseur. Le roi fit venir tous les joailliers de Bassra, et leur dit que celui qui pourrait percer

adroitement cette perle n'aurait qu'à lui demander ce qu'il voudrait ; mais que, d'un autre côté, il y allait de sa vie s'il ne réussissait pas bien, ou s'il endommageait seulement la perle le moins du monde. Aucun des joailliers présens n'osa se charger de cette entreprise dangereuse ; ils dirent au roi : « Asti-Obeïd est le seul qui soit peut-être assez habile pour exécuter ce travail. » On le fit venir, et il perça la perle à la grande satisfaction du roi. Comme ce joaillier ne faisait rien sans consulter sa femme, il lui demanda son avis sur la récompense qu'il devait demander au roi pour prix de son travail. Sa femme est la dame que vous avez vue accompagnée de quarante esclaves. « Nous sommes, grâces à Dieu, dit-elle, assez riches pour n'avoir rien à désirer de ce côté-là ; mais j'ai une idée singulière que je voudrais bien satisfaire. Demandez au roi qu'il m'accorde la permission de me promener tous les vendredis avec mes esclaves dans les rues de Bassra, sans que personne ose se montrer alors dans les rues, sous peine de perdre la tête. » Le roi accorda cette demande ; et, afin que les chiens et les chats, pendant le tems que durerait cette promenade, ne pussent causer aucun dégât dans les boutiques restées ouvertes, on publia l'ordre d'enfermer ce jour-là tous les chiens et les chats, sans

aucune exception. Depuis ce tems, la femme du joaillier se promène ainsi tous les vendredis, deux heures avant et deux heures après la prière de midi, sans que ni homme, ni chien, ni chat, ose se montrer dans les rues. Mais je vois bien, mon fils, que ce récit ne vous suffit pas; vous voulez que je vous indique quelque moyen pour voir cette dame. Eh bien, avez-vous des pierreries? — Oui, sans doute, répondit Kamar-al-Zeman; j'en ai trente, dont chacune vaut cinq cents ducats. — C'est bon, reprit la femme du barbier; prenez une de ces pierreries de cinq cents ducats, portez-la à Asti-Obeïd, et dites-lui de vous la monter de la manière la plus simple. Vous lui donnerez vingt ducats pour ce travail, et un ducat pour chacun de ses ouvriers. Asseyez-vous dans sa boutique, entretenez-vous avec lui, et donnez un ducat à chaque mendiant qui passera : c'est-là le moyen le plus sûr de vous faire remarquer, et de faire parvenir votre nom aux oreilles de la femme du joaillier, dont la beauté est si merveilleuse. »

Kamar-al-Zeman suivit de point en point le conseil de la femme du barbier, et sa libéralité excita l'étonnement du joaillier. Celui-ci avait coutume de travailler dans sa maison aux objets les plus précieux, et de faire cet ouvrage en présence de sa femme, qui

BOMBAY BRANCH

se tenait toujours assise auprès de lui. Lorsqu'elle vit que son mari travaillait avec un soin tout particulier à l'anneau de Kamar-al-Zeman, elle demanda pour qui était cet anneau ; et le joaillier ne manqua pas de lui faire un si brillant portrait de la beauté et de la générosité de Kamar-al-Zeman, qu'elle conçut le plus vif désir de voir cet étranger. Le joaillier s'épuisa en louanges, tantôt sur l'élégance et la noblesse de sa taille, tantôt sur l'éclat et la fraîcheur de son teint. « C'est un jeune homme, disait-il, dont les joues guérissent les cœurs que ses yeux ont blessés ; enfin, je ne puis le louer mieux, qu'en disant qu'il vous ressemble ; et, si je ne craignais de vous offenser, j'ajouterais qu'il est mille fois encore plus beau que vous. » La femme du joaillier garda le silence pendant quelques instans, et son mari acheva de monter l'anneau. « Je voudrais bien que cet anneau m'appartînt, dit la femme, lorsqu'il fut prêt ; car il me plaît beaucoup. »

Pendant ce tems-là, Kamar-al-Zeman était venu consulter la femme du barbier sur ce qui lui restait à faire. « Feignez, lui dit-elle, que l'anneau est trop étroit ; faites-en présent au joaillier, et présentez-lui un autre diamant de sept cents ducats, en lui donnant trente pièces d'or pour lui, et deux pour

chacun de ses ouvriers. J'espère que les choses tourneront à votre satisfaction. » Kamar-al-Zeman remercia la femme du barbier, en lui donnant deux cents ducats, et fit ce qu'elle lui avait conseillé. « Ouf ! il est trop étroit, s'écria-t-il devant le joaillier, en feignant de vouloir couler l'anneau à son doigt ; gardez-le, j'en fais présent à une de vos esclaves. Montez-moi cet autre diamant, qui vaut sept cents ducats. » Ensuite il donna au joaillier trente ducats pour lui, et deux pour chacun de ses ouvriers. « Prenez cette bagatelle, lui dit-il, pour votre café : si vous m'achevez promptement ce travail, j'espère que vous serez satisfait de la manière dont je vous paierai. »

Surpris de tant de libéralité, le joaillier s'empressa aussitôt de venir auprès de sa femme, et il ne pouvait assez louer le généreux étranger. « Il faut absolument, disait-il, que ce soit un prince ou le fils d'un sultan. » Et plus il parlait, plus s'augmentait l'amour de sa femme pour le jeune étranger. « Que cet anneau est joli ! dit-elle lorsque le second fut prêt, et en essayant de le mettre à son doigt. — Qui sait ? reprit son mari, peut-être me le laissera-t-il encore. »

Sur ces entrefaites, Kamar-al-Zeman vint se con-

certer avec la femme du barbier. « Ne reprenez point votre anneau, lui dit-elle, sous prétexte qu'il est trop grand : montrez au joaillier une autre pierre précieuse de mille ducats ; et, en attendant que le travail soit achevé, donnez quarante ducats pour le maître, et trois pour chacun de ses ouvriers. »

Kamar-al-Zeman récompensa par une bourse de trois cents ducats ce conseil, qu'il suivit ponctuellement. Le joaillier ne trouva plus d'expression pour peindre à sa femme la libéralité de l'étranger. « Mais n'es-tu pas honteux, lui dit-elle, de ne pas encore avoir invité un homme qui s'est montré si généreux envers toi ? Je sais que tu n'es point avare ; mais il me semble quelquefois que tu manques aux convenances : ainsi, je veux absolument que tu pries cet étranger à souper pour demain. »

Le jour suivant, Kamar-al-Zeman, après avoir consulté la femme du barbier, et lui avoir témoigné sa reconnaissance par une bourse de quatre cents ducats, se rendit à la boutique du joaillier pour essayer l'anneau. « Il va assez bien, dit-il ; mais la pierre ne me plaît pas du tout ; gardez-la pour une de vos esclaves, et montez-moi cet autre diamant. Voici cent ducats pour votre peine, et pardonnez-moi tout l'embarras que je vous cause. — Je suis confus de

votre générosité, répondit le joaillier ; accordez-moi, je vous prie, l'honneur de venir souper ce soir avec moi. — Vous êtes trop bon, reprit Kamar-al-Zeman ; j'accepte avec la plus vive reconnaissance. »

Le joaillier se rendit le soir à l'okal pour prendre son hôte. Il le conduisit à sa maison, où il le fêta par un splendide souper. Après le café, une esclave leur servit un sorbet, que la femme du joaillier avait préparé de ses propres mains. A peine en eurent-ils bu une tasse, qu'ils tombèrent tous deux dans un profond sommeil. L'esclave se retira, et la femme du joaillier entra avec une lumière à la main, afin de pouvoir contempler tout à l'aise son hôte, qu'elle n'avait qu'entrevu par la fenêtre comme il entrait dans la maison. Mais le contempler ne lui suffisait pas ; elle s'assit auprès de lui, et lui caressa légèrement le visage avec la main, en le couvrant de baisers passionnés. Elle avait mis dans le sorbet une poudre assoupissante dont elle connaissait la force, et elle était assurée que Kamar-al-Zeman ne se réveillerait pas. Enhardie par cette certitude, elle le combla de mille autres caresses ; elle lui baisa les lèvres et les joues avec de si violens transports, que le sang en jaillit à plusieurs endroits : cette femme passionnée passa ainsi la nuit entière, sans pouvoir

éteindre le feu qui consumait son sein. Elle se retira le matin, après avoir glissé quatre petits dés dans la poche de Kamar-al-Zeman, et envoya son esclave pour lui souffler dans les narines une poudre qui devait dissiper l'effet de l'opium.

Le joaillier et son hôte se réveillèrent après avoir éternué. « Monsieur, dit l'esclave, il est bientôt l'heure de la prière du matin : voici un bassin et de l'eau pour faire vos ablutions. — Ah ! dit le joaillier, comme on dort dans cette chambre ! chaque fois que je couche ici, je ne me réveille qu'au grand jour. » Kamar-al-Zeman se leva aussi pour faire ses ablutions, et s'aperçut qu'il avait les lèvres et le visage brûlans comme du feu. « Voyez donc un peu, dit-il au joaillier, mes lèvres et ma figure ; elles me cuisent comme des charbons ardens : qu'est-ce donc que cela ? — Oh ! ce n'est rien, répondit le joaillier, ce sont des piqûres de moustiques. — Mais, reprit Kamar-al-Zeman, comment se fait-il que vous n'en ayez aucune ? — Cela vient, répondit le joaillier, de ce que j'ai habité les pays chauds ; et, d'un autre côté, ma barbe est trop épaisse pour tenter les moustiques. C'est aux étrangers, et surtout aux visages délicats, comme le vôtre, qu'ils se plaisent à faire la guerre. — Vous avez raison, repartit Kamar-al-Zeman. »

Ensuite ils déjeunèrent ensemble ; et Kamar-al-Zeman, après avoir pris congé de son hôte, se rendit chez la femme du barbier. « Allons, lui dit-elle, racontez-moi votre aventure, bien que je la voie écrite sur votre visage. — Ah ! reprit-il, ce sont les moustiques qui m'ont ainsi dévoré les joues. — Vraiment, des moustiques ? reprit la femme du barbier ; et votre visite n'a pas eu d'autres résultats ? — Non, répondit-il, si ce n'est ces quatre dés que j'ai trouvés dans ma poche. — Montrez-les moi, reprit la femme du barbier. Ah ! poursuivit-elle, après les avoir considérés, vous êtes bien simple de ne pas vous être douté que vous portez encore sur votre figure la trace des baisers de celle que vous aimez, et que ces dés sont un reproche qu'elle vous adresse d'avoir passé votre tems à dormir, tandis que vous pouviez mieux l'employer. Elle a voulu dire par-là : « C'est un enfant qui passe son tems à dormir ; voici des dés comme il convient à des enfans qui ne savent point s'amuser à d'autre jeu. » Est-ce parler assez clairement ? Faites-en l'épreuve ; profitez ce soir de l'invitation du joaillier, qui, je n'en doute pas, vous engagera encore une fois à souper, et vous n'oublierez pas, j'espère, à nous rendre tous heureux. » Kamar-al-Zeman lui promit une bonne

de cinq cents ducats, et s'en retourna au khan.

« Comment l'étranger a-t-il passé la nuit? demanda la femme du joaillier à son mari, lorsqu'il vint lui souhaiter le bonjour. — Très-mal, répondit-il; les moustiques l'ont piqué d'une manière affreuse.—Que faire à cela ? reprit la femme; les moustiques aiment à sucer le sang, et surtout celui des étrangers. Peut-être l'incommoderont-ils moins cette nuit; car j'espère que vous l'inviterez encore une fois : cette politesse est le moins que vous puissiez faire envers lui, pour reconnaître toutes les marques de générosité dont il vous a comblé. »

Le joaillier invita donc le jeune Kamar-al-Zeman, et tout se passa cette nuit-là comme la précédente. L'esclave apporta la boisson assoupissante; la dame passa la nuit entière à baiser le jeune homme sur les joues et les lèvres, et l'esclave revint le matin pour éveiller les deux dormeurs, en leur soufflant de la poudre dans les narines. Kamar-al-Zeman se sentit le visage tout brûlant des baisers de sa bien-aimée; et, regardant dans sa poche, il trouva un couteau qu'on y avait mis. Après avoir dit adieu au joaillier, il se rendit au khan pour prendre les cinq cents ducats qu'il avait promis à la femme du barbier : il lui raconta son aventure, et lui montra le couteau.

« Malheur à vous, dit-elle, si vous vous endormez encore une fois ; votre bien-aimée est irritée, et elle vous menace de vous tuer avec ce couteau, si elle vous trouve encore endormi. — Mais, comment puis-je faire pour ne pas m'endormir ? reprit Kamar-al-Zeman ; car je crois qu'il y a de l'opium dans le sorbet que l'esclave apporte après souper.—Eh bien, répondit la femme du barbier, si vous croyez votre soupçon fondé, laissez boire le joaillier seul ; et, feignant d'avoir vidé votre tasse, placez-la derrière vous ; faites semblant de dormir en présence de l'esclave, et attendez-vous à un heureux succès. »

Kamar-al-Zeman suivit exactement cet excellent avis. Les choses se passèrent au souper comme de coutume, et l'esclave se retira pour annoncer à sa maîtresse que son mari et leur hôte étaient plongés dans un profond sommeil. La femme du joaillier, furieuse à cette nouvelle, entra dans la chambre, le couteau à la main, lorsque tout à coup Kamar-al-Zeman ouvrit les yeux, et se jeta à ses pieds. « Qui vous a enseigné une semblable ruse ? lui demanda-t-elle. » Kamar-al-Zeman ne lui cacha point qu'il avait agi d'après les conseils de la femme du barbier. « Désormais vous n'avez plus besoin de recourir à elle, reprit la femme du joaillier. Demandez-lui de-

main matin si elle ne connait pas d'autre moyen pour vous faire triompher auprès de moi : si elle vous dit que oui, écoutez-la ; si elle vous dit que non, congédiez-la. A l'avenir, c'est moi seule que vous devez consulter. »

Après ce discours, ils passèrent la nuit plongés dans l'ivresse des plus délicieuses voluptés. « Je suis tout à toi, mon bien-aimé, dit la femme du joaillier ; fais comme il te plaira : mais ne crois pas qu'une ou deux nuits, une ou deux semaines, un ou deux mois, une ou deux années me suffisent ; je veux passer ma vie tout entière avec toi ; je veux abandonner mon mari, et te suivre dans ta patrie. Ecoute-moi, et, si tu m'aimes, fais ce que je vais te dire. Si mon mari t'invite encore une fois, réponds-lui que tu craindrais de commettre une indiscrétion, en le retenant ainsi trois ou quatre nuits hors de son harem : prie-le de louer pour toi une maison dans le voisinage de la nôtre, où vous pourrez passer tour à tour une partie de la nuit ensemble, sans qu'il en résulte d'incommodité pour l'un ni pour l'autre. Mon mari viendra me consulter là-dessus, et je lui dirai qu'il n'a rien de mieux à faire que de te trouver un appartement dans notre voisinage. Lorsque tu en seras là, je me charge du reste. »

Kamar-al-Zeman lui jura un amour éternel, promit de se conformer à tous ses désirs, et scella ses serments par mille baisers. Le matin, il prit congé, selon sa coutume, et se plaignit encore cette fois de la piqûre des cousins. Il se rendit ensuite chez la femme du barbier, à laquelle il dit qu'il n'avait pas été plus avancé cette nuit-là que les précédentes. « Eh bien, répondit-elle, voilà tout ce que je pouvais faire pour vous; je ne vois plus d'autre moyen. — En ce cas, reprit Kamar-al-Zeman, je vois bien qu'il faut que je renonce à mon amour. » Et, en disant ces mots, il quitta la femme du barbier. Ensuite il vint trouver le joaillier, et lui fit part du plan que la femme de celui-ci lui avait suggéré. Le joaillier en fut enchanté; et, dès le jour suivant, Kamar-al-Zeman habitait la maison qui était contiguë à celle du joaillier. Sa femme avait eu soin de faire pratiquer dans le mur de séparation une ouverture qui se trouvait cachée des deux côtés par une armoire.

Kamar-al-Zeman fut très-étonné en voyant entrer sa bien-aimée dans sa chambre, et il ne pouvait concevoir comment elle avait pu se cacher dans l'armoire. Elle lui découvrit tout le mystère, et lui donna deux bourses remplies d'or; elle lui en apporta quatre le lendemain, et quatre autres encore le troisième

jour : elle employait ainsi le jour à ramasser l'argent de son mari, et l'apportait la nuit à son amant, tandis que le joaillier dormait assoupi par l'opium mêlé dans le sorbet. La quatrième nuit, la dame apporta avec elle un magnifique poignard appartenant au joaillier, qui l'avait travaillé lui-même avec le plus grand soin ; la poignée seule, qui était d'or, valait plus de cinq cents ducats, sans compter les pierres précieuses dont elle était ornée. « Mets ce poignard à ta ceinture, dit-elle à Kamar-al-Zeman ; rends-toi à la boutique de mon mari ; montre-lui ce poignard, et demande-lui combien il vaut. Il te demandera à son tour de qui tu le tiens ; alors dis-lui qu'en passant sur le marché, tu as entendu deux hommes qui parlaient ensemble, et dont l'un disait à l'autre : « Vois le présent que m'a fait mon amoureuse ; elle m'a donné tout son argent ; maintenant elle me donne les objets qui appartiennent à son mari. » Ajoute que, l'homme qui parlait ainsi s'étant approché, tu as acheté le poignard. Quitte la boutique, et reviens à la maison ; tu me trouveras dans l'armoire pour reprendre le poignard. » Kamar-al-Zeman, ayant pris le poignard, se rendit à la boutique du joaillier, où il joua le rôle qu'on lui avait ordonné.

Le joaillier fut dans un trouble extrême en appre-

nant cette nouvelle ; il ne savait ce qu'il devait dire, ou penser. Il répondit par des mots entrecoupés, comme un homme dont l'esprit est troublé, et dont un poète a dit :

« Je ne sais pas ce qu'on vient de me dire. Mon illusion m'oc-
» cupe exclusivement. Je suis plongé dans une mer de pensées, je
» ne distingue point si ceux qui me parlent sont des hommes ou
» des femmes. »

Kamar-al-Zeman, voyant le trouble extrême du joaillier, sortit de la boutique, et rapporta le poignard à sa bien-aimée ; elle l'attendait déjà dans l'armoire, et il lui peignit l'état cruel et l'égarement où il avait laissé le joaillier son mari.

En proie aux tourmens de la jalousie, Asti-Obeïd accourut à sa maison, sifflant comme un serpent en fureur. « Où est mon poignard ? demanda-t-il. — Dans la cassette, répondit sa femme ; mais, mon Dieu ! vous avez l'esprit égaré : je ne vais pas vous le donner maintenant. » Le joaillier insista ; alors, ouvrant la cassette, elle lui présenta le poignard. « C'est étonnant ! s'écria le mari. — Qu'y a-t-il donc de surprenant ? demanda la femme. — Je croyais, répondit le joaillier, avoir vu à l'instant ce poignard à la ceinture de notre voisin et ami, — Auriez-vous

pu avoir quelques faux soupçons sur votre épouse ? reprit sa femme ; vous êtes un homme indigne ! » Le joaillier lui demanda pardon, et fit tous ses efforts pour apaiser sa colère.

Le lendemain, le même tour fut joué avec une montre que Kamar-al-Zeman montra au joaillier, et que celui-ci reconnut pour la sienne. Il se rendit à l'instant à sa maison, pour s'en assurer par ses propres yeux ; mais sa femme, qui avait déjà reçu la montre, la lui donna, en l'accablant de reproches sur son caractère jaloux et soupçonneux.

Mais ce n'était point encore assez : Kamar-al-Zeman n'étant point venu le soir, la femme du joaillier l'envoya chercher par son mari. Le joaillier reconnut les meubles de sa maison chez Kamar-al-Zeman ; mais il n'osa pas lui demander d'où ils lui venaient. Kamar-al-Zeman vint souper comme à l'ordinaire chez le joaillier ; l'esclave apporta les deux sorbets. Asti-Obeïd fut bientôt plongé dans le sommeil par l'effet de l'opium, et les deux amans, se livrant à leur passion, songèrent aux moyens d'amener le joaillier à vouloir se séparer de sa femme. « Comme rien ne nous a réussi jusqu'à présent, dit la dame, je m'habillerai demain en esclave : tu me conduiras alors à la boutique de mon

mari, et tu lèveras mon voile en lui disant que tu viens de m'acheter au marché. Nous verrons si cela pourra lui dessiller les yeux. »

Le jour suivant la femme du joaillier s'habilla effectivement en esclave, et accompagna son amant à la boutique de son mari. « Voici une esclave que je viens d'acheter mille ducats, dit Kamar-al-Zeman au joaillier; voyez si elle vous plairait. » Et en disant cela il leva son voile. Le joaillier tomba des nues en reconnaissant sa femme, ornée des magnifiques pierreries qu'il avait travaillées lui-même. Entre autres elle portait au doigt les deux anneaux dont Kamar-al-Zeman avait fait présent à son mari. « Comment s'appelle cette esclave? demanda-t-il. — Halima, répondit Kamar-al-Zeman. » C'était le nom de la femme d'Asti-Obeïd. Le joaillier ne se connaissait plus. « Mille ducats, dit-il, ce n'est que le prix des deux anneaux qu'elle porte au doigt : vous avez donc tout le reste pour rien? » Ce furent là les seules paroles qu'il put prononcer. Le poison de la jalousie manqua de le faire expirer, surtout lorsqu'il vit comment Kamar-al-Zeman, pour mieux lui faire apprécier toutes les beautés de son esclave, lui découvrit la gorge et la toucha de ses mains caressantes. A peine Kamar-al-Zeman eut-il quitté la boutique

du joaillier, que celui-ci accourut chez lui de toutes ses forces ; mais sa femme était déjà arrivée avant lui. Obeïd resta frappé d'une surprise mêlée d'effroi en la trouvant avec la même parure qu'il venait de lui voir. « Il n'y a de force et de protection qu'en Dieu ! s'écria-t-il. — Eh bien ! de quoi t'étonnes-tu donc ? lui demanda sa femme. — Je vais te le dire, répondit le joaillier, si tu me promets de ne point t'en fâcher. Je viens de voir une esclave qu'a achetée notre ami, et qui paraît être une autre toi-même, tant elle te ressemble. — Comment, malheureux ! s'écria la dame, tu oses outrager mon honneur par de si honteux soupçons ? Il serait possible !... — Allons, allons, reprit le joaillier, cela serait aussi possible que tant d'autres tours presque incroyables que les femmes jouent à leurs maris. — Va, s'écria-t-elle, va te convaincre par tes propres yeux ; cours chez notre voisin, et vois si tu ne vas pas y trouver l'esclave. — Tu as raison, reprit Asti-Obeïd, il n'y a aucun soupçon qui ne cède à une telle preuve. » Il descendit donc l'escalier, et sortit de sa maison pour se rendre chez Kamar-al-Zeman. Halima s'y trouvait déjà lorsque son époux y arriva, et le bon joaillier, confondu par une ressemblance si frappante, ne savait que dire. « Dieu est grand ! s'écria-t-il ; il crée les jeux de la nature et tout ce qui

lui plaît ! » Asti-Obéïd s'en revint chez lui, et trouvant sa femme comme il l'avait laissée, il la combla d'éloges et de caresses. Ensuite il s'en retourna à sa boutique, et Halima, passant par l'armoire, vint rejoindre Kamar-al-Zeman. « Maintenant, lui dit-elle, il ne nous reste plus qu'à faire les préparatifs de notre départ. Voici encore quatre bourses, achète des esclaves et dispose tout pour notre voyage ; quant à moi j'ai déjà pris les mesures nécessaires ; l'amour que j'ai pour toi me fait tout abandonner : va prendre congé de mon mari ; paie-lui le loyer de la maison, et nous allons voir ce qu'il va faire. »

Kamar-al-Zeman se rendit donc auprès du joaillier pour lui annoncer qu'il était décidé à partir, et lui demanda combien il lui devait pour le loyer de la maison. « Vous me rendez honteux, dit le joaillier ; après m'avoir comblé de tant de bienfaits et de marques de votre générosité, vous parlez encore de cette bagatelle ! Ah ! mon ami, combien je serai malheureux de me trouver séparé de vous ! » Alors il se mit à pleurer ; et, pour remplir tous les devoirs de l'amitié, il seconda Kamar-al-Zeman dans tous les préparatifs de son départ. Halima, qui ne voulait point se séparer de sa fidèle esclave, trouva moyen de l'emmener avec elle, du consentement de

son mari, dans la maison de Kamar-al-Zeman. Elle la frappa donc comme si elle en eût été mécontente, et pria son mari de la vendre ou d'en faire présent à Kamar-al-Zeman. « Voici, dit-il à ce dernier, une esclave qui a manqué au respect qu'elle devait à ma femme; elle pourra servir de compagne de voyage à votre autre esclave Halima. »

Enfin, le jour du départ, le joaillier resta avec Kamar-al-Zeman jusqu'au moment où l'on chargea les chameaux. « Allez, dit Kamar-al-Zeman à Halima et à l'esclave, allez baiser les mains de votre maître. » Elles vinrent baiser les mains au joaillier, qui les aida lui-même à monter dans la litière. Ils partirent; leur voyage fut heureux, et ils arrivèrent en Égypte sans aucun accident fâcheux. A son arrivée aux frontières de son pays, Kamar-al-Zeman avait expédié d'El-Arisch (1) un courrier à son père, pour

(1) Ville d'Égypte, à l'entrée du désert de Syrie, célèbre par le combat que les Français y livrèrent aux Mameluks, le 19 février 1799. C'est aussi dans cette même ville que fut signée la convention pour l'évacuation de l'Égypte, lors de la mémorable expédition de l'armée française.

Abou'l-Feda, dans sa description de l'Égypte, rapporte ainsi l'origine du nom d'El-Arisch :

« El-Arisch fut jadis une des plus belles villes d'Égypte; l'air

lui annoncer son heureux retour. On peut juger quelle fut la joie du vieillard, qui depuis si long-tems n'avait point reçu de nouvelles de son fils. Il se rendit, avec tous les marchands ses amis, au-devant de lui, jusqu'au faubourg d'Adelieh (1), d'où ils le ramenèrent en triomphe à la maison paternelle.

» qu'on y respirait était pur et tempéré, et l'on y trouvait de l'eau » douce. On rapporte que la famine ayant ravagé leur pays, les » frères de Joseph (la paix soit sur eux!) vinrent en Égypte pour » acheter des denrées; mais à peine furent-ils arrivés à la station » d'*El-Arisch*, qu'ils furent arrêtés par les gardes que Joseph entre- » tenait sur les frontières, et leur capitaine écrivit à Joseph un billet » conçu en ces termes : *Une députation des fils de Jacob de Canaan* » *vient d'arriver près de nous; la famine ayant ravagé leurs contrées,* » *ils désirent acheter du froment.* Pendant qu'ils demeurèrent en cet » endroit ils se formèrent une espèce de *berceau* (*arisch* عريش) » de branches d'arbres, afin de s'y mettre à l'ombre du soleil en at- » tendant que Joseph leur permît d'entrer en Égypte. Depuis ce » jour on appela ce lieu *El-Arisch*, c'est-à-dire *le berceau.* On y » trouve des fruits et des dattes, et on en tire les grenades appelées » grenades d'El-Arisch, qui sont renommées pour leur bonté, et » qu'on transporte dans les divers endroits de l'Égypte. »

(1) Ce passage suffirait seul pour prouver que cette histoire est une des plus récentes de celles qui ont été composées en Égypte. Le faubourg Adelieh tire son nom d'une mosquée bâtie par le roi Melekoladel, de la dynastie des Eyoubides, dans le septième siècle de l'hégire.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

Lorsque Halima descendit de litière, tous les yeux furent éblouis de sa beauté. « Est-ce une princesse? demanda le père de Kamar-al-Zeman. — Non, répondit Halima, je suis l'épouse de ton fils. » Lorsque le reste de la société se fut retiré, Abderahman prit son fils à part, et lui dit : « Quelle est cette femme que tu as amenée avec toi ? — C'est la beauté, répondit-il, qui a été la cause secrète de mon voyage ; c'est d'elle que vous a parlé le derviche, et je me propose de l'épouser. » Alors il raconta toute son aventure, jusqu'à l'enlèvement de Halima. « Que ma malédiction soit sur toi dans ce monde-ci et dans l'autre, s'écria Abderahman, si tu persistais à vouloir te marier à cette femme indigne ! Ne crains-tu pas qu'elle ne se conduise envers toi d'une manière aussi coupable qu'elle a fait envers son premier mari? Laisse-moi te chercher une épouse de bonne famille et de mœurs irréprochables. » Touché par les représentations de son père, Kamar-al-Zeman lui promit de ne pas épouser la femme du joaillier. Abderahman, l'ayant embrassé, ordonna d'enfermer Halima et son esclave dans un pavillon, où une négresse leur portait à manger, sans que personne osât avoir le moindre commerce avec elles.

Alors, Abderahman s'occupa de chercher dans

toute la ville un parti convenable pour son fils. Après plusieurs demandes et plusieurs refus, il fiança enfin Kamar-al-Zeman avec la fille du moufti, qui était la plus belle personne du Caire, et dont la beauté surpassait même celle de Halima. Les fiançailles furent célébrées avec toute la magnificence possible; les festins, les illuminations, les danses et les jeux durèrent quarante jours entiers : le dernier jour fut une fête pour les pauvres qu'on appela de toutes parts à prendre place aux tables dressées pour eux. On vit s'approcher un homme mal vêtu, et bruni par le soleil et les fatigues d'un voyage. Kamar-al-Zeman, arrêtant sur lui ses regards pour l'appeler, reconnut le joaillier Obeïd.

Après avoir aidé sa propre femme à monter dans la litière, et avoir pris congé de Kamar-al-Zeman, le joaillier s'en était retourné à sa boutique, où il passa le reste du jour à travailler. Il était tard lorsqu'il revint chez lui. Ne trouvant ni sa femme, ni ses richesses, il s'aperçut enfin du tour qu'elle lui avait joué; et, dans son désespoir, il voulut s'arracher la vie. Cependant il conserva assez de raison pour ne point faire un éclat inutile, et fournir à ses ennemis l'occasion de se moquer de lui : il résolut de renfermer en lui-même le secret de sa honte. Il répandit le

bruit qu'il allait rejoindre son ami Kamar-al-Zeman au Caire, et emmenait sa femme avec lui; en même tems, le joaillier chargea ses amis, si l'on s'informait de lui à la cour, de dire qu'il était parti avec sa femme pour la Mekke, où l'appelaient les affaires de son commerce. Il acheta une esclave, qu'il mit dans une litière, afin de la faire passer pour sa femme, et, dès le lendemain, il prit le chemin de l'Égypte.

La nouvelle que le joaillier était parti avec sa femme se répandit bientôt parmi les habitans de Bassra, qui éprouvèrent une grande joie d'être délivrés de la tyrannique promenade du vendredi, pendant laquelle ils étaient obligés de rester tous à la fois dans les mosquées, s'ils ne voulaient pas exposer leur vie. Lorsqu'Asti-Obeïd fut à quelque distance de Bassra, il éprouva le même sort que Kamar-al-Zeman à l'approche de cette ville; il fut dévalisé par des Arabes dans le désert. Réduit à vivre d'aumônes, le joaillier se traîna de ville en ville jusqu'au Caire, où il trouva une foule immense de pauvres réunis à un festin. Kamar-al-Zeman fit part de sa découverte à son père. « Fais-lui servir à boire et à manger, dit celui-ci, ainsi que du café et des sorbets; après cela nous lui parlerons à loisir. »

Comme le joaillier était sur le point de s'éloigner,

Abderahman l'appela. Il s'avança, et devint tout honteux en reconnaissant Kamar-al-Zeman ; celui-ci se jeta à son cou, et l'arrosa de ses larmes. « Ce n'est pas de la sorte qu'on reçoit un ami, dit Abderahman ; fais-le conduire au bain, et habiller ensuite d'une manière convenable. » Kamar-al-Zeman le fit conduire au bain, et revêtir d'un habit qui valait mille ducats. Les personnes invitées à la noce demandèrent à Kamar-al-Zeman quel était cet étranger. Il leur répondit que c'était un habitant de Bassra, un de ses meilleurs amis, et joaillier de profession. « On ne doit point s'étonner, ajouta-t-il, de le voir dans un état si pitoyable ; car il est tombé, dans le désert, entre les mains des Arabes, qui l'ont dépouillé de tout ce qu'il possédait. Ayant moi-même éprouvé le même sort, je fus accueilli, à mon arrivée à Bassra, par cet ami, qui ne cessa de me prodiguer tous les soins possibles. » Il inspira par ce discours beaucoup d'intérêt à la société pour le joaillier ; et, lorsque celui-ci parut, tous les convives se levèrent, et l'accueillirent avec mille marques d'honneur. Pour ménager la délicatesse de son hôte, Kamar-al-Zeman exprima hautement toute la reconnaissance qu'il lui devait pour les bontés dont celui-ci l'avait comblé à Bassra ; il lui dit encore une foule d'autres choses agréables, et ne

cessa de l'entretenir, afin que le joaillier n'eût point le tems d'ouvrir la bouche pour lui parler. Lorsqu'ils furent seuls, Abderahman dit au joaillier : « Vous voyez que nous ne vous avons point parlé du motif qui vous a conduit ici ; c'était seulement pour ménager votre honneur. » Alors il lui raconta toute l'intrigue. « Vous voyez, ajouta-t-il, que mon fils n'est pas aussi coupable dans cette affaire que votre femme ; car un homme qui se laisse séduire par une femme n'est jamais coupable ; mais la femme qui ne repousse point l'approche et l'attaque des hommes, l'est toujours. — Hélas ! reprit le joaillier, j'éprouve cruellement que vous avez raison. »

Abderahman, tirant son fils à part : « Il s'aperçoit, lui dit-il, que sa femme seule est coupable ; maintenant il s'agit de voir si c'est un homme d'honneur, ou s'il sera assez faible et assez lâche pour pardonner à cette malheureuse, et se résigner à sa honte. S'il en est ainsi, mon parti est pris ; je le percerai de mon poignard, ainsi que sa femme ; car c'est rendre un véritable service au monde, que de le purger des scélérats et des lâches. » Ensuite Abderahman vint rejoindre le joaillier, et lui dit : « Avoir une femme, mon ami, n'est pas l'affaire d'un instant, et demande beaucoup de patience. Vous savez que nous portons

leur joug; et, comme dit le proverbe, elles seraient dans le ciel, qu'elles trouveraient moyen de nous y faire monter derrière elles. Pardonner est une action méritoire aux yeux de Dieu. Kamar-al-Zeman est votre ami, et votre femme se repent de ce qu'elle a fait. Montrez-vous généreux, et pardonnez-lui. Mon avis est que vous vous réconciliiez ensemble. Si vous voulez demeurer avec moi, vous me ferez un grand honneur; si vous aimez mieux vous en retourner dans votre pays, je vous donnerai tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage; calmez votre colère, et allez trouver votre femme. — Où est-elle? demanda le joaillier. — Depuis l'arrivée de mon fils, répondit Abderahman, elle est enfermée dans ce pavillon que vous voyez là-bas. J'ai cherché un autre parti pour mon fils, et nous avons terminé aujourd'hui les cérémonies des fiançailles. Voici la clef du pavillon. » Le joaillier s'en empara avec une joie extraordinaire, et Abderahman le suivit de loin armé d'un poignard dont il était résolu de faire usage. A la porte du pavillon, le joaillier entendit sa femme qui gémissait sur le mariage de son amant. « Ne vous avais-je pas bien prédit d'abord, disait l'esclave, que votre liaison avec ce beau jeune homme finirait mal. Voilà donc la récompense de tous les sacrifices

que vous avez faits pour lui ; il vous fait enfermer ici aussitôt après son arrivée. — Silence ! malheureuse, répondit sa maîtresse, j'aimerais mieux languir en prison par ses ordres, que de vivre en liberté auprès de mon mari.—Attends, infâme ! » s'écria le joaillier, en se précipitant sur sa femme, et il la tua ainsi que l'esclave. Quelques instans après il se repentit de s'être laissé emporter par sa fureur, et craignant le ressentiment d'Abderahman pour avoir commis ce meurtre dans sa maison, il allait s'arracher lui-même la vie lorsque Abderahman, qui avait été témoin caché de cette action, se jeta dans ses bras en lui disant : « Voilà ce qui s'appelle agir en homme d'honneur. Voyez ce poignard ! j'étais résolu à vous en percer, ainsi que votre femme et votre esclave, si vous vous étiez montré assez faible pour lui pardonner (1). Maintenant soyez le bien venu dans ma mai-

(1) Cette résolution d'Abderahman est tout-à-fait dans les mœurs arabes, et n'a rien d'exagéré. De semblables exemples de la cruelle sévérité avec laquelle les hommes vengent les atteintes portées à l'honneur de leur harem, ne sont point surprenantes en Egypte pour les habitans du pays. Pendant le séjour des Français au Caire, la fille du scheïkh Albekri, l'un des premiers jurisconsultes, s'était soustraite aux rigueurs du harem et était allée se promener du côté du camp. Aussitôt que l'armée française eut quitté le Caire, cette jeune fille fut étranglée par ses plus proches parens. Quelques heures

son, et recevez la main de ma fille Étoile du Matin, sœur de Kamar-al-Zeman.

On répandit le bruit que les deux femmes que Kamar-al-Zeman avait amenées avec lui étaient mortes de mort naturelle, et on les enterra publiquement. Abderahman alla trouver le moufti pour lui annoncer que les noces de Kamar-al-Zeman et de sa fille allaient être célébrées ce jour-là même ; ce qui eut lieu effectivement à la grande joie d'Abderahman, de Kamar-al-Zeman et du joaillier Obeïd.

Quelque tems après, ce dernier, éprouvant un vif désir de retourner dans son pays, prit congé de son beau-père et revint à Bassra. Ses amis, qui le croyaient dans le Hedjaz (1), le reçurent avec la joie la plus vive. « Madame, dirent-ils, nous dispensera-t-elle à l'avenir de sa promenade du vendredi ? » Ils ne savaient pas encore un mot de tout ce qui s'était passé, et le joaillier était résolu à n'en parler à personne. Mais le roi ayant voulu savoir pourquoi Obeïd avait

après cette exécution, un des parens me parla de cet événement avec toute la satisfaction que peut nous causer une action vertueuse et conforme aux lois de l'honneur.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

(1) Province de l'Arabie-Pétrée, où se trouvent les villes de la Mekke et de Médine.

entrepris un voyage sans sa permission, celui-ci se vit forcé de lui raconter toute son histoire. Cinq ans après, le joaillier mourut, et le roi voulait épouser sa veuve. Mais elle s'y refusa en disant que les femmes du Caire étaient trop bien nées pour se consoler, par un second mariage, de la mort de leur premier mari. D'où l'on peut conclure que s'il y a des femmes qui méritent d'être étranglées comme Halima, il en est d'autres aussi qui sont des modèles de fidélité comme Étoile du Matin.

CMLXXVIII^e — CMLXXXIX^e NUIT.

HISTOIRE

D'ABDALLAH, FILS DE FAZL, ET DE SES FRÈRES.

Sous le règne du khalife Haroun-al-Raschid, il arriva une année que les tributs des différentes provinces de l'empire furent payés exactement, excepté ceux de la ville de Bassra. Le khalife ayant témoigné sa surprise de ce retard au grand-vizir Djafar, celui-ci lui conseilla d'envoyer vers Abdallah, fils de

Fazl, gouverneur de Bassra, Ishak de Mossoul (1), en qualité de commissaire, pour réclamer les sommes arriérées. Le khalife approuva cette idée, et Ishak de Mossoul partit à la tête de cinq mille cavaliers. Le gouverneur vint à sa rencontre, et fit donner aux troupes des vivres et des logemens; ensuite, conduisant lui-même Ishak dans la ville, il le fit asseoir à la place d'honneur dans le divan, et lui demanda ce qui l'amenait à Bassra. Ishak de Mossoul s'acquitta de la mission dont l'avait chargé le khalife. « Je suis fâché, reprit Abdallah, que vous vous soyez donné cette peine; l'argent est prêt, et devait partir demain sous bonne escorte : maintenant je vous le remettrai entre vos mains, mais ce ne sera que dans trois jours; car j'ai à remplir envers vous les devoirs de l'hospitalité.

Ensuite on se mit à table pour prendre part à un souper exquis, où furent servis du café et des sorbets (2) de différentes sortes. Lorsque l'heure de se

(1) Voyez la note, page 99 de ce volume.

(2) Le sorbet ou *scherbet* شربت, comme écrivent et prononcent les Orientaux, est une boisson composée de jus de citron ou autres fruits, de sucre et d'eau dans laquelle on a fait dissoudre des pâtes parfumées. On y mêle ordinairement quelques gouttes d'eau de rose. Cette boisson est rafraîchissante et très-agréable : il y en a de différentes couleurs.

livrer au repos fut arrivée, on dressa pour Ishak de Mossoul, dans la chambre même où couchait le gouverneur, un lit d'ivoire environné de rideaux de soie rouge. Ishak se coucha ; mais il ne put dormir, ayant la tête remplie de vers, et un peu troublée par les fumées du vin. Il s'aperçut que le gouverneur, qui croyait son hôte endormi, se leva, et, prenant un fouet dans une armoire, sortit de l'appartement. Curieux de savoir qui allait être châtié, Ishak se leva, et suivit de loin le gouverneur, sans en être vu. Celui-ci prit dans un cabinet une petite table avec deux couverts, et la porta dans une vaste chambre où se trouvait un lit d'ivoire entouré de rideaux de soie rouge. Deux chiens étaient attachés à ce lit avec une chaîne d'or. Le gouverneur ayant délié un des chiens, l'animal se mit à lui lécher les pieds et les mains, et le caressa de mille manières, en soupirant d'une voix douloureuse. Loin d'en paraître ému, le gouverneur se mit à frapper le chien d'une manière si impitoyable, que le pauvre animal n'y put résister long-tems, et tomba par terre privé de sentiment. Alors le gouverneur le ramena à sa chaîne, et fit éprouver à l'autre chien un semblable traitement. Prenant alors un mouchoir, il essuya leurs larmes. « Ne soyez point irrités contre moi, leur dit-il ; tout

cela arrive pour votre bien, et Dieu changera en joie vos souffrances. » Ensuite il leur servit à manger, en leur mettant lui-même les morceaux dans la gueule, et leur présenta à boire dans un vase qu'il avait apporté : enfin, il reporta la petite table, et regagna sa chambre à coucher. Ishak l'avait précédé, et feignit de dormir. Le gouverneur plaça le fouet dans l'armoire, et se remit au lit.

Ishak ne put fermer l'œil le reste de la nuit, mille pensées différentes se succédant dans son esprit sur l'étrange spectacle dont il venait d'être témoin. Cependant il n'en laissa rien apercevoir le lendemain ni les deux jours suivans, quoiqu'il eût vu les mêmes scènes se renouveler chaque nuit. Le quatrième jour, Ishak repartit pour Bagdad avec le convoi d'argent. Lorsqu'il fut arrivé, il s'empressa de raconter au khalife ce qu'il avait vu pendant trois nuits consécutives. « Avez-vous demandé au gouverneur, dit Haroun, le motif de cette conduite? — Non, commandeur des croyans, répondit Ishak. — En ce cas, reprit le khalife, retournez à Bassra, et amenez-moi ici Abdallah, fils de Fazl, avec ses deux chiens. » Ishak supplia le khalife de ne point le charger de ce message, qui lui paraissait pénible à remplir, puisque le gouverneur l'avait traité pendant trois jours

entiers avec tant de marques d'amitié. « Si j'y envoie un autre que vous, répondit Haroun, Abdallah peut nier le fait; il faut donc que vous m'ameniez le gouverneur avec ses deux chiens, ou je vous fais couper la tête. — Au nom de Dieu! s'écria Ishak de Mossoul, plût à Dieu que je n'eusse jamais rien vu! cependant j'obéirai, commandeur des croyans, et vos ordres seront remplis. »

Haroun lui donna une lettre écrite de sa propre main, et Ishak, s'étant rendu à Bassra, se fit présenter devant le gouverneur. « Dieu me protége! s'écria celui-ci; vous ne venez assurément pas m'annoncer rien de bon : peut-être manquait-il quelque chose à l'argent que j'ai envoyé? — Non, répondit Ishak de Mossoul, la somme était complète; j'implore votre pardon, pour vous avoir jeté, ainsi que moi, dans une fâcheuse situation; mais le destin en avait ainsi ordonné.» Le gouverneur l'ayant prié de s'expliquer plus clairement, Ishak lui avoua l'indiscrétion qu'il avait commise, en le suivant pendant trois nuits, et en racontant ce qui s'était passé sous ses yeux au khalife, qui l'envoyait avec une lettre de sa propre main. « Ne vous affligez point pour cela, mon ami, répondit le gouverneur; je ne démentirai point votre récit, quoique je le fisse envers tout autre. Je vous

suivrai avec mes deux chiens à la cour du khalife dût-il m'en coûter la tête. »

Ensuite le gouverneur, ayant fait mettre les chiens dans une cage d'or, se rendit à Bagdad, où il fut présenté au khalife. Les chiens baisèrent la terre au pied du trône, et firent mille gestes de soumission, comme pour implorer la miséricorde du khalife. « Emir Abdallah, dit Haroun, avouez-moi quels sont ces deux chiens. — Ce sont deux jeunes hommes de bonne mine, et mes frères, répondit Abdallah. — Comment, reprit le khalife, les hommes peuvent-ils jamais devenir chiens ? Dites la vérité ; elle seule peut vous sauver. — Je vais vous dire l'exacte vérité, commandeur des croyans, répondit Abdallah, et mes frères peuvent en rendre témoignage. Mes frères, continua-t-il, en s'adressant aux deux chiens, si j'avance quelque mensonge, levez la tête vers le ciel ; mais si je dis la vérité, tenez vos regards baissés vers la terre.

» Nous sommes trois frères, poursuivit Abdallah, en commençant son histoire, nés d'un même père, appelé Fazl, parce qu'il était le seul, de deux jumeaux que ma grand'mère avait mis au jour, qui eût vécu ; l'un de mes frères s'appelle Nassir, et l'autre Manssour. Mon père prit le plus grand soin de

notre éducation, et nous laissa en mourant une très-belle maison, avec des magasins remplis d'étoffes de soie, et soixante mille ducats en or. Après avoir fait faire de magnifiques funérailles à notre père (1),

(1) Les obsèques d'un fidèle se réduisent, chez les Musulmans, à la lotion funéraire, aux linceuls, à la prière funèbre et à la sépulture.

La lotion funéraire consiste à laver le cadavre en entier, soit homme, soit femme, soit enfant. Cette lotion doit se faire avec une décoction d'aromates; à leur défaut on peut se servir d'eau pure. A la suite de cette lotion il faut bien essuyer le corps avec un linge propre pour qu'il n'y reste aucune humidité.

Immédiatement après la lotion funéraire, il faut procéder à l'enveloppement du corps : il est de deux espèces pour les deux sexes. L'un est l'enveloppement imitatif, l'autre est l'enveloppement suffisant. (Voyez, pour l'explication, le *Tabl. de l'Emp. Oth.*, tom. II, p. 303, édit. in-8°.) Les linceuls, soit des hommes, soit des femmes, doivent être noués par les deux bouts, à moins qu'ils ne soient assez larges pour couvrir et envelopper tout le corps. Ils doivent être de toile ou d'une étoffe dont l'usage soit permis aux vivans, mais toujours blancs, et constamment d'une seule pièce. Avant d'envelopper le corps il est nécessaire de parfumer les linceuls et la bière destinée à le recevoir, ou une fois, ou trois, ou cinq ou sept, toujours à un nombre impair.

Après avoir enveloppé et mis le corps dans la bière, on doit procéder à la prière funèbre. Elle n'a lieu que pour les Musulmans, et jamais pour aucun infidèle. Cette prière funèbre consiste en quatre *tekbir*, qui répondent aux quatre *rikaat* de la prière de midi. Il ne

nous lui élevâmes un monument, et portâmes le deuil pendant quarante jours. Au bout de ce tems, je fis appeler tous les marchands, pour leur demander s'ils n'avaient point quelques réclamations à faire sur l'héritage de mon père ; mais ils déclarèrent tous unanimement qu'ils n'avaient rien du tout à réclamer, et qu'ils craignaient trop le Seigneur, pour élever d'injustes prétentions sur un bien qui appartenait à des orphelins. «Maintenant, dis-je alors à mes frères, il faut faire trois parts des richesses que nous a laissées notre père ; ». et ils consentirent à ma proposi-

faut jamais porter le corps à la mosquée ni faire la prière funèbre dans le temple du Seigneur, qui est pour les vivans et non pour les morts.

Le corps doit être porté au lieu de la sépulture, pour le moins par quatre hommes. Il ne faut point de chant ni aucune prière à haute voix ; chacun peut prier en son particulier à voix basse. Le corps déposé à terre doit être mis sur-le-champ dans la fosse, le visage tourné vers la *kaaba* de la Mekke. On doit y procéder en proférant ces paroles : *Au nom de Dieu et au nom du peuple soumis au prophète de Dieu.* On ne doit jamais élever sur les tombes des mausolées ni en bois, ni en chaux, ni en briques, ni en marbre. Ces monumens, érigés dans l'esprit d'une vaine gloire et d'une immortalité mondaine, ne sont pas compatibles avec la nature du tombeau, qui est tout à la fois l'asile des morts, le symbole et le terme de la fragilité de la vie.—Voyez *Tabl. gén. de l'Emp. Oth.*, tom. II, p. 296-350.

tion. N'est-ce pas la vérité, mes frères ? » dit Abdallah, en s'adressant aux chiens. Ceux-ci inclinèrent la tête, comme s'ils avaient voulu répondre oui, et Abdallah continua son récit de la sorte :

« Je fis venir un kadi pour régler notre partage. J'abandonnai à mes frères les magasins, et je gardai pour moi la maison et la boutique. Ils vendirent leurs marchandises, achetèrent un vaisseau, et se mirent en mer. Il y avait déjà un an que je m'occupais des affaires de mon commerce, qui avait pris un accroissement florissant, lorsqu'un jour d'hiver très-froid, où je m'étais enveloppé de pelisse et de fourrures, pour me défendre contre la rigueur de la saison, je vis arriver mes frères, transis de froid, et n'ayant pour tout vêtement qu'une mauvaise chemise. Touché de compassion, je me précipitai dans leurs bras; je leur donnai une pelisse, des fourrures; je les conduisis au bain, et de là à ma maison, où je les traitai le mieux qu'il me fut possible. N'est-ce pas la vérité, mes frères ? » dit Abdallah, en s'interrompant de nouveau, et en s'adressant aux chiens. Ceux-ci baissèrent la tête pour affirmer ce qu'il avançait, et Abdallah poursuivit ainsi :

« Je leur demandai comment ils s'étaient trouvés réduits à un état si misérable. Ils me racontèrent

qu'ils s'étaient rendus à Koufah (1), où ils avaient fait un bénéfice considérable, en vendant dix et même vingt ducats les étoffes qui ne leur en coûtaient qu'un seul. Mes frères voyagèrent de ville en ville, faisant partout des gains avantageux, et ils s'embarquèrent enfin pour revenir à Bassra. Après trois jours d'une heureuse navigation, il s'éleva le quatrième une violente tempête qui submergea leur navire. S'étant sauvés avec beaucoup de peine sur une planche, ils s'étaient trouvés réduits à la dernière misère, et avaient repris le chemin de Bassra.

« Consolez-vous, mes frères, leur dis-je, et remerciez le ciel d'avoir sauvé vos jours : lorsqu'on a conservé sa vie, il ne faut point s'affliger de la perte des richesses. Supposez que notre père vient de mourir aujourd'hui, et que les biens que je possède maintenant sont notre seul héritage : faisons-en trois parts ; reprenez votre commerce, et demeurez avec moi jusqu'à ce que vous ayez formé un nouvel établissement. » Ils me remercièrent, et, acceptant le partage que je leur proposais, restèrent quelque tems auprès de moi. Pendant tout ce tems, mes frères ne firent que m'étourdir les oreilles, en faisant sans cesse l'éloge

(1) Ville de l'Irak Babylonique, située sur la rive droite de l'Euphrate.

des voyages ; cédant à leurs importunités, je me décidai, pour leur faire plaisir, à voyager moi-même. Nous chargeâmes un vaisseau de riches marchandises ; et, poussés par les vents, nous nous confiâmes à la mer, sur laquelle il n'y a que des dangers à courir, tandis qu'on vit en sûreté sur la terre. Durant notre voyage, nous débarquâmes dans plusieurs ports, où nous vendîmes très-avantageusement nos marchandises.

» Un jour, ayant jeté l'ancre près d'un rivage escarpé, nous descendîmes à terre, pour voir ce que pouvaient offrir de curieux les montagnes voisines. Après m'être promené quelque tems, j'aperçus tout à coup un serpent d'une blancheur éblouissante, qui était poursuivi par un autre grand serpent noir. Celui-ci, atteignant le premier, l'entoura des replis de sa queue, et le serpent blanc témoignait, par des mouvemens convulsifs, toutes ses souffrances et son désespoir. A cette vue, je pris une grosse pierre avec laquelle j'écrasai la tête du serpent noir, et au même instant, le serpent blanc se changea en une jeune fille belle comme la lune. « Que Dieu vous récompense, dit-elle, pour avoir sauvé mon honneur! votre action ne sera pas perdue. » A ces mots, frappant du pied la terre, qui s'entr'ouvrit, elle disparut

à mes regards. Alors, m'apercevant que c'était un génie, je brûlai le serpent mort, et je rejoignis mes frères, à qui je racontai ce que je venais de voir. Le lendemain, nous levâmes l'ancre, et remîmes à la voile : après une navigation de vingt jours, sans avoir aperçu aucune terre, nous commençâmes à devenir inquiets, en voyant que nos provisions touchaient à leur fin. Alors le capitaine du vaisseau nous déclara qu'il ne savait pas où nous étions. Cependant, au bout de quelques jours, nous découvrîmes la terre, et nous débarquâmes pour faire de l'eau fraîche, dont nous éprouvions une grande disette. Je descendis à terre, pour visiter les montagnes au pied desquelles notre vaisseau avait jeté l'ancre. Là, j'aperçus une ville très-vaste et bien bâtie. Je fis part de ma découverte à mes compagnons de voyage, et les engageai à venir avec moi dans cette ville, où nous étions sûrs de trouver tout ce dont nous pourrions avoir besoin. « Nous craignons, répondirent-ils, que cette ville ne soit habitée par des infidèles et des ennemis de Dieu, qui peuvent nous tuer ou nous faire prisonniers. » Je fis ensuite la même proposition à mes frères en particulier ; mais ils refusèrent également. Alors je les priai de m'attendre ; car j'étais résolu de me recommander à Dieu, et d'y aller seul.

» En approchant de la ville, je remarquai avec une très-grande surprise que les murs, les tours, les portes et les palais étaient en acier de la Chine, travaillé avec beaucoup d'art. J'aperçus, auprès des murs, un homme assis sur un sofa de pierre, et qui avait au bras une chaîne de cuivre jaune, à laquelle étaient attachées quatorze clefs. Je conclus de là que la ville avait quatorze portes, et que cet homme en était le gardien. Je le saluai; mais il ne me répondit pas. « Holà ! dis-je, en lui frappant sur l'épaule, dors-tu, ou es-tu ivre ? n'es-tu pas musulman, que tu ne me rends point mon salut ? » Il restait toujours immobile; alors, lui posant rudement la main sur le visage, je vis, avec le plus grand étonnement, que cet homme était pétrifié. J'entrai dans la ville; partout je rencontrai des personnes dans les rues; mais elles étaient immobiles et changées en pierres. Les boutiques se trouvaient ouvertes et remplies de marchandises et de provisions de toute espèce; les marchands étaient assis à leur comptoir. On voyait des étoffes en filigranes aussi déliés que des fils d'araignée; mais, lorsqu'on y touchait, on trouvait que tout était pétrifié. Je trouvai beaucoup de vases remplis d'or : j'en pris autant que je pouvais en porter, et je regrettai que mes frères ne fussent pas avec moi

pour profiter de ces richesses. L'or seul n'était pas changé en pierre ; mais tout le reste était pétrifié, les chiens, les chats, les légumes, les fruits. Ainsi, le seul marché où les objets se trouvaient dans leur état naturel, était celui des joailliers, où les rubis, les diamans, les émeraudes, étaient entassés les uns sur les autres. J'en pris aussi autant que je pouvais porter, et je continuai mon chemin. J'arrivai devant un vaste palais, qui attira mon attention par sa magnificence et la multitude d'esclaves et de gardes pétrifiés que je vis à l'entrée de la porte. J'entrai ; et, après avoir traversé une immense cour, je pénétrai dans une vaste salle, où je vis les grands et les vizirs assis sur des siéges pétrifiés ; au milieu d'eux était placée sur un trône une figure vénérable, revêtue des insignes de la royauté, et qui portait sur la tête une couronne étincelante de pierreries. Ensuite, j'entrai dans le harem, où je vis également une dame assise sur un trône, et resplendissante de diamans et de pierres précieuses ; ses dames d'honneur, belles comme la lune, l'environnaient, et derrière elles se tenaient des eunuques ; mais ils étaient pétrifiés, ainsi que toutes les dames. La salle était ornée de lustres de diamans, dont l'éclat obscurcissait la lumière du soleil. Je jetai tout l'or et les pierreries que j'avais

ramassés, et je pris de ces diamans autant que j'en pouvais porter : je ne savais lesquels choisir, tant ils étaient tous magnifiques ! et ces richesses immenses me jetaient dans l'embarras. J'aperçus un escalier de vingt degrés, qui conduisait à un appartement d'où venaient des accens enchanteurs. « Ce sont sans doute aussi des pierres qui chantent, » dis-je en moi-même, et j'entrai dans le cabinet. J'aperçus un rideau brodé de perles et de diamans. La voix que j'avais entendue sortait de sous ce rideau ; je l'écartai, et je vis un magnifique pavillon sous lequel était une jeune dame, dont la beauté éblouissante effaçait l'éclat du soleil ; elle ressemblait à la beauté dont parle un poète dans les vers suivans :

« Louanges à celle dont la taille élégante et les vives couleurs » remplissent de confusion les cyprès et les roses, qui embellissent » les jardins !

» Les Pléiades semblent briller sur son front, et le reste des étoiles » avoir formé les charmes de son sein.

» Si elle portait un vêtement de feuilles de roses, elles verraient » avec envie la douceur de sa peau blanche et délicate.

» Si elle mêlait sa salive avec l'onde salée des mers, elle la ren- » drait plus douce que le miel.

» Si un vieillard décrépit respirait le souffle de son haleine, il de- » viendrait vigoureux comme un jeune lion. »

» La dame lisait à haute voix le livre divin, le

Koran, et les paroles coulaient de sa bouche comme des perles précieuses. On aurait pu avec raison lui appliquer le passage d'un poète, qui vantait dans sa bien-aimée la mélodieuse harmonie de David unie à la beauté de Joseph (1).

» Je sentis un ravissement inexprimable, causé par la tendre impression que produisit sur moi l'harmonie de sa voix. « Salut, lui dis-je, pierre précieuse, perle intacte et dérobée à tous les regards ! — Abdallah, fils de Fazl, me répondit-elle, vous êtes le bien venu. — Comment savez-vous mon nom, repris-je, et par quel hasard se fait-il que vous soyez seule vivante parmi tous ces êtres pétrifiés ? Expliquez-moi ce mystère, je vous en prie. » Elle me fit asseoir, en me promettant de me raconter toute son histoire. Lorsque je fus assis, elle me parla ainsi :

« Vous saurez, Abdallah, que je suis fille du roi » de cette île. C'est mon père que vous avez vu assis » sur un trône ; il était le plus puissant monarque » de la terre : cent vingt-quatre mille gouverneurs » exerçaient le pouvoir en son nom, et chacun de

(1) On sait que Joseph est regardé par les Orientaux comme l'idéal de la beauté humaine.

» ces gouverneurs commandait à mille villes et à au-
» tant de tribus. Les armées du roi mon père étaient
» innombrables, et ses trésors surpassaient tout ce
» que peut inventer l'imagination la plus féconde :
» les rois tremblaient, et les empereurs s'humiliaient
» en sa présence ; mais malheureusement, avec tant
» de grandeur et tant de puissance, il était, ainsi que
» tout son peuple, adorateur des idoles. Un jour
» qu'il présidait le divan, il vit entrer un homme
» d'un aspect vénérable, vêtu de vert, et environné
» d'une lumière éclatante qui eut bientôt rempli la
» salle. « Jusques à quand, dit-il au roi mon père,
» seras-tu rebelle aux ordres de Dieu ? jusques à quand
» offriras-tu aux idoles une adoration impie ? Ap-
» prends qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et
» que Mohammed est son prophète ! Convertis-toi
» avec ton peuple ; deviens musulman ; abjure le
» culte des idoles, et adore le Dieu unique qui sou-
» tient les cieux dans les airs par sa seule volonté ! —
» Et qui es-tu, demanda le roi, toi qui viens ici pour
» me faire renoncer à mes dieux ? ne redoutes-tu pas
» mon courroux ? — Je ne le crains point, répondit
» l'inconnu : faites apporter ici votre grande idole et
» toutes celles de vos sujets ; appelez sur moi la co-
» lère de votre idole, et j'appellerai sur elle la colère

» de Dieu. Nous verrons alors qui, du créateur ou de » la créature, remportera la victoire. Ces idoles ne » sont-elles pas l'œuvre de vos mains ? ne sont-elles » pas habitées par des démons qui en font sortir leur » voix ? Renoncez donc à l'erreur, et embrassez la » vérité. »

» Le roi mon père ordonna aussitôt de faire ap- » porter toutes les idoles : il vint me trouver ; car » j'avais entendu tout cet entretien d'un cabinet ca- » ché où je me trouvais, et d'où l'on découvrait » toute la salle du divan. J'avais une idole toute d'é- » meraude et de grandeur humaine ; l'idole de mon » père était de rubis, et celle du grand-vizir de dia- » mant. Les autres idoles étaient faites de différentes » pierres précieuses, tels que des saphirs, des to- » pazes, des améthystes enrichies d'or et d'argent ; » d'autres étaient en bois d'aloès et de sandal, en » ivoire et en porcelaine. Lorsque toutes les idoles » furent rassemblées, l'étranger demanda qu'elles » fissent éclater leur colère contre lui. On plaça les » idoles sur des autels, et chacun se mit devant la » sienne. Le roi mon père se prosterna devant son » idole, et dit : « O mon Dieu et mon Seigneur ! tu » es mon maître souverain ! il n'y a point de Dieu » dont le pouvoir soit au-dessus du tien. Cet étranger,

» qui est venu ici pour renverser ton culte, prétend » que son Dieu est plus puissant que toi : confonds » ses blasphêmes ; anéantis-le du souffle de ta co- » lère ; qu'il ressente les effets terribles de ta ven- » geance ! » L'idole garda le silence, et le roi mon » père continua : « Quelle est cette conduite, mon » Dieu ? si je te parle, du moins réponds-moi. As-tu » des absences d'esprit, ou bien es-tu plongé dans le » sommeil ? Réveille-toi, et parle ! »

» L'idole ne donna aucun signe de vie. Alors l'é- » tranger dit à mon père : « Ennemi du vrai Dieu, » comment peux-tu adorer de fausses divinités muettes » et impuissantes, tandis que mon Dieu veille sans » cesse, voit tout sans être vu, et fait tout ce qui lui » plaît ? Le démon qui t'abuse vient d'abandonner » son ouvrage. Il n'y a de Dieu que Dieu ; c'est lui » seul qu'il faut adorer : sans lui, point de salut ! » Vois maintenant si ton Dieu va te défendre. » En » disant cela il renversa l'idole. Plein de fureur, mon » père ordonna d'arrêter cet impie et de punir son » sacrilége ; mais aucun de ceux qui voulurent s'em- » parer de lui ne purent en approcher. Alors il exhorta » de nouveau ceux qui étaient présens à embrasser » l'islamisme, mais tous s'y refusèrent. « Dois-je » maintenant, dit-il, vous faire connaître la colère

» de mon Dieu? — Oui, répondit-on; faites-nous » la connaître. » Alors, levant les mains vers le ciel, » il prononça cette prière : « O mon Dieu et mon » Seigneur ! exauce la voix que j'élève contre ce » peuple ingrat que tu nourris par tes bienfaits, et » qui s'obstine à te méconnaître! O Dieu créateur du » jour et de la nuit! change en pierres les habitans » de cette ville, car tu es le Dieu tout-puissant! » Au » même instant ils furent tous changés en pierres. » Moi seule n'éprouvai point ce châtiment, car j'avais » déjà ouvert mon cœur à l'islamisme. L'étranger » s'approcha de moi et me dit : « La miséricorde de » Dieu est descendue sur toi. » Je fis ensuite ma » profession de foi. J'étais alors âgée de sept ans, et » j'en ai vingt maintenant. Après avoir fait ma pro- » fession de foi, je demandai à l'étranger quel était » son nom. « Je suis, me répondit-il, le prophète » Khisr-Aboul-Abdas, » et en disant cela il me mit » dans la main une branche de grenadier, qui à l'ins- » tant même bourgeonna, devint en fleurs et donna » des fruits. « Voici, me dit-il, ce que Dieu destine » à ta nourriture, » et en même tems il m'instruisit » dans les devoirs de la prière et la lecture du Koran. » Ainsi, déjà depuis treize ans, je vis seule dans ces » lieux déserts, servant Dieu et vivant des fruits que

» la branche de grenadier produit chaque jour. Khisr » vient me visiter tous les vendredis, et c'est lui qui » m'a appris votre nom et que vous deviez venir ici. » Il m'a dit de bien vous accueillir, de me conformer » à vos volontés, de vous prendre pour époux et de » vous suivre partout où vous voudrez. »

» Ensuite la princesse me montra la branche de grenadier où il y avait une grenade qu'elle partagea avec moi. De ma vie je n'avais goûté rien d'aussi délicieux. Je demandai à la princesse si elle était disposée à suivre le conseil de Khisr, et à m'accompagner comme mon épouse à Bassra. Elle me répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de s'unir à moi par un lien légitime. Après avoir pris Dieu à témoin de nos sermens, nous nous rendîmes dans la chambre du trésor; nous en emportâmes tout ce que nous pûmes, et nous nous rendîmes au rivage où mes frères m'attendaient avec inquiétude. « Nous avons manqué un vent favorable à cause de vous, me dit le capitaine. — Ce n'est pas un grand malheur, répondis-je; voyez ce que le ciel m'a donné. » En disant cela je leur montrai ma femme et mes trésors. Je leur racontai tout ce que j'avais vu dans la ville pétrifiée, et alors ils témoignèrent un grand regret de ne m'avoir pas accompagné. Cependant ils pouvaient se consoler,

car les trésors que j'avais apportés suffisaient pour nous enrichir tous. Je partageai ces richesses avec mes frères et le capitaine du navire ; je n'oubliai pas non plus les matelots, qui n'avaient jamais eu une si bonne aubaine. Cependant je remarquai sur le visage de mes frères un mécontentement très-visible. « Soyez tranquilles, leur dis-je, tout ce que je possède vous appartient, et vous hériterez de moi après ma mort. »

» J'embarquai la princesse, et je revins sur le rivage, pour m'entretenir avec mes frères. « Que prétendez-vous faire de cette jeune dame ? me demandèrent-ils.—Je veux l'épouser, répondis-je, aussitôt que nous serons arrivés à Bassra. —Il n'en sera pas ainsi, s'écrièrent à la fois mes deux frères, nous sommes épris de ses charmes ; il faut que vous nous la cédiez : nous voulons aussi l'épouser. —Mes frères, leur dis-je, je suis déjà lié avec elle par un serment solennel ; et, si vous l'aimez, je l'aime encore davantage. Il m'est donc tout-à-fait impossible de vous la céder ; mais, lorsque nous serons de retour à Bassra, je chercherai, pour vous faire oublier sa perte, une épouse des meilleures maisons de la ville, et nous célébrerons nos trois noces le même jour. » Mes frères gardèrent le silence ; je crus les avoir consolés, et nous mîmes à la voile. La princesse demeura

dans la cabane du navire, et je couchai avec mes frères sur le tillac. Au bout de quarante jours, nous découvrîmes les minarets de Bassra. Je me réveillai au cri : *terre ! terre !* qui retentissait autour de moi ; mais je me sentis chargé de liens, et entre les mains de mes frères, qui s'efforçaient de me jeter à la mer. « Pourquoi, mes frères, leur dis-je, me traitez-vous ainsi ? — Ne te doutes-tu pas, répondirent-ils, que c'est parce que nous voulons posséder la princesse ? » Alors Abdallah, fils de Fazl, s'adressant aux chiens : « N'est-ce pas la vérité ? » leur dit-il. Ils firent un signe de tête, comme s'ils avaient voulu dire oui.

Le khalife était frappé d'étonnement, et Abdallah continua son récit de cette manière :

« Étant chargé de liens, mes frères me jetèrent dans la mer, et j'aurais été infailliblement noyé, si, au même instant, un oiseau d'une grosseur extraordinaire ne m'avait pris dans ses serres et enlevé au milieu des airs. Je perdis connaissance ; et, lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un magnifique pavillon orné de superbes peintures. Des esclaves m'environnaient, et je vis une dame assise sur un trône d'or, et revêtue d'habits dont l'éclat éblouissait les yeux ; sa ceinture était toute de diamans, et elle portait sur la tête une triple couronne.

L'oiseau qui m'avait apporté se tenait auprès du trône, et se changea tout à coup en une jeune fille d'une beauté céleste, que je reconnus pour la même à qui j'avais sauvé la vie sous la forme d'un serpent. « Quel est cet homme ? demanda la dame qui était assise sur le trône. — C'est celui dont je vous ai déjà parlé, ma mère, répondit-elle, et qui a sauvé mon honneur. Savez-vous qui je suis? » me dit-elle ensuite. Je lui répondis que non, et elle continua : « Je suis Saïde, fille du roi Rouge. Le serpent noir que vous avez tué était Darfil, le vizir du roi Noir des génies : comme mon père lui avait refusé ma main, il jura de s'en venger sur mon honneur. Il me poursuivait sans cesse, et je prenais inutilement toutes les formes pour me dérober à ses recherches ; toujours il découvrait mes traces et marchait sur mes pas. Ainsi, ce jour-là même, j'avais pris la forme d'un serpent blanc, et lui celle d'un serpent noir. Dieu sait ce qui serait arrivé, si votre générosité ne vous eût pas porté à venir à mon secours. Je vous dis alors que votre action ne resterait pas sans récompense, et je suis ravie d'avoir trouvé aujourd'hui l'occasion de m'acquitter d'une partie de ma dette. » S'adressant ensuite à sa mère, elle lui dit : « Honorez-le, ma mère, comme celui à qui je dois l'honneur. »

» On me combla de présens, et l'on me conduisit devant le roi. Autour de son trône se trouvaient des légions de différentes espèces de génies. Le roi se leva, et vint au-devant de moi, suivi de toute sa cour, pour me recevoir avec honneur. Après m'avoir comblé de présens et de politesses, il ordonna qu'on me reconduisît auprès de sa fille. Au même instant, je me trouvai avec Saïde dans le vaisseau où mes frères étaient sur le point de se battre pour la possession de la princesse. « Scélérats, leur dit-elle, vous avez jeté dans la mer mon époux, votre frère; vous devez périr de la même manière. » Alors elle voulut les jeter dans les flots; mais j'implorai leur pardon. « C'est pour vous faire plaisir, dit-elle, que je leur accorde la vie; mais je veux les mettre hors d'état de faire du mal à l'avenir. » En disant cela, elle prit une tasse pleine d'eau, et, la répandant sur eux, elle les changea en chiens, comme vous voyez. N'est-ce pas la vérité, mes frères ? » dit Abdallah, en s'adressant aux chiens; et ceux-ci firent un signe de tête, comme s'ils avaient voulu dire oui.

Saïde m'ordonna ensuite, poursuivit Abdallah, d'enchaîner les chiens dans ma maison, et de les frapper toutes les nuits avec un fouet, jusqu'à ce qu'ils restassent privés de sentiment; elle me menaça

en même tems de me faire expirer moi-même sous le fouet, si je me refusais à exécuter ses ordres. Nous entrâmes à pleines voiles dans le port de Bassra. Tous mes amis m'accueillirent avec joie : on ne pouvait s'imaginer que ces deux chiens étaient mes frères ; au reste, personne ne s'informa d'eux. J'employai le premier soir de mon arrivée à débarquer mes trésors, et à les faire porter dans ma maison. Ce travail me fit oublier tout-à-fait mes frères, que je n'avais pas encore enchaînés ni fustigés. Vers minuit, mon épouse, armée d'un fouet, s'approcha de mon lit, et me frappa sans pitié. « Ne t'avais-je pas ordonné, dit-elle, d'enchaîner tes frères, et de les accabler de coups de fouet chaque soir ? Je vais donc les fustiger moi-même, et tu recevras ce châtiment tous les soirs, si tu ne remplis pas mes ordres. » Alors elle se mit à frapper si cruellement mes frères, qu'ils auraient expiré sous ses coups, si je ne m'étais jeté à ses pieds, et ne lui avais solennellement juré de me soumettre le lendemain à sa volonté, à condition qu'elle épargnerait leur vie. Le jour suivant, j'eus soin de faire faire deux colliers d'or pour attacher mes frères. Ces choses se passèrent au tems du khalife Mostassem, qui m'éleva à la charge de gouverneur de Bassra, dans laquelle, commandeur

des croyans, vous avez bien voulu me maintenir à votre avénement au trône. Depuis dix ans, je fais éprouver toutes les nuits ce traitement à mes frères, et je n'ose y mettre un terme, par crainte du châtiment dont m'a menacé mon épouse, la fille des génies; car si, durant cet espace de tems, j'ai été quelques nuits sans fustiger mes frères, espérant que la colère de mon épouse était apaisée, elle m'a traité comme elle avait fait la première nuit. Au reste, personne ne connaissait ce mystère; et, sans la curiosité d'Ishak de Mossoul, et sans l'ordre de votre majesté, commandeur des croyans, il serait demeuré enseveli dans un éternel silence. »

Haroun ne pouvait revenir de l'étonnement que lui avait causé ce récit extraordinaire. « Mais avez-vous pardonné à vos frères? dit-il à Abdallah. — Bien sincèrement, répondit le gouverneur; mais c'est plutôt à eux à me pardonner, à moi qui les traite si cruellement depuis dix ans. — Eh bien, reprit le khalife, ne les fustigez point ce soir. — Commandeur des croyans, reprit Abdallah, je n'oserais m'y résoudre; car ce serait exposer ma vie et celle de mes frères. — Faites toujours ce que je vous ordonne, répliqua le khalife; et lorsque votre épouse viendra demain matin, vous lui remettrez le billet que je vais

vous donner, en lui disant : « Le roi des mortels, le khalife Haroun-al-Raschid, m'a défendu de maltraiter mes frères, et m'a chargé de vous remettre ce billet. »

Abdallah s'en retourna chez lui très-inquiet sur les suites de l'obéissance qu'il avait été forcé de promettre au khalife, et qui, d'un autre côté, le faisait désobéir à son épouse. Il se recommanda à Dieu, et vint dans la chambre où ses frères étaient enchaînés leur annoncer qu'ils allaient être délivrés pour cette nuit de leur supplice ordinaire, et souper avec lui. Les deux chiens témoignèrent leur joie par un hurlement prolongé, et par les plus vives caresses. Abdallah les conduisit ensuite dans la salle à manger, et les fit asseoir à table avec lui, au grand étonnement de ses gens, qui disaient entre eux : « Comment est-il possible qu'un gouverneur de Bassra puisse manger avec des chiens ? » Leur surprise redoubla encore lorsqu'Abdallah, après le repas, présenta de l'eau aux chiens pour laver leurs pattes ; mais ils restèrent stupéfaits, quand Abdallah ordonna de dresser un lit pour les chiens, auprès du sien. Cette étrange conduite fit naître d'innombrables conjectures.

A peine le gouverneur s'était-il mis au lit, que Saïde parut, tenant un fouet à la main, et menaça

son mari de le changer lui-même en chien, puisqu'il avait osé déchaîner ses frères, et leur épargner le châtiment de la fustigation. « Je vous en conjure, au nom des paroles mystérieuses gravées sur le sceau de Salomon, dit Abdallah, lisez cette lettre, que je vous présente au nom du khalife Haroun-al-Raschid. » Saïde prit le billet, et lut ce qui suit :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Le roi des mortels, » Haroun-al-Raschid, à Saïde, fille du roi Rouge. J'ai ordonné à » votre époux de se réconcilier avec ses frères. Faites exécuter mes » ordres, et j'en ferai autant pour les vôtres. Les rois doivent se » prêter un mutuel appui. Si vous croyez à Dieu et à son prophète, » pardonnez aux frères de votre époux. Je vous en aurai une éter- » nelle obligation, surtout si vous leur témoignez votre pardon en » leur rendant leur première forme ; ou bien je les délivrerai en » dépit de vous, avec l'aide de Dieu. »

Après avoir lu cette lettre, Saïde dit à Abdallah qu'il fallait qu'elle la fît voir au roi des génies, et qu'elle serait de retour dans un instant. « Ma fille, lui dit le roi des génies, lorsqu'il eut pris lecture de la lettre, il faut rendre à ces chiens leur première forme, dans la crainte de déplaire au roi des mortels, le grand et puissant khalife Haroun-al-Raschid. — Mais, mon père, reprit Saïde, pourquoi lui devons-nous tant d'égards ? — D'abord, répondit le

roi Rouge, parce qu'il est le roi des mortels, et que cette qualité l'élève au-dessus de nous, qui ne sommes que des génies d'un rang inférieur à celui des hommes. D'un autre côté, la prière de deux *rikaat* (1) qu'il fait chaque matin, au lever de l'aurore, lui donne un pouvoir merveilleux. La puissance que lui communique cette prière le met non-seulement à l'abri de tout ce que les génies des sept régions de la terre pourraient entreprendre contre lui, mais encore lui donne une autorité immense, et telle qu'il pourrait nous chasser de notre pays, et nous poursuivre au fond des déserts les plus sauvages. Allez donc vite, et rendez aux deux chiens leur forme humaine, avant qu'éclate la colère du khalife. » Saïde revint trouver son époux, et détruisit l'enchantement où elle retenait ses deux frères, qui se jetèrent à ses pieds, et implorèrent leur pardon.

Ensuite Saïde, prenant congé de son époux, lui recommanda de se tenir sur ses gardes envers ses frères. Abdallah les fit conduire au bain, et les présenta à toute sa maison comme ses deux frères, qui étaient précédemment changés en chiens. Le lende-

(1) On appelle *rikaat* une certaine série de rites et de prières qui doivent se suivre selon un ordre invariable, et chaque prière est composée d'un plus ou moins grand nombre de ces *rikaat*.

main, il vint avec eux au divan du khalife, et lui rendit un compte exact de tout ce qui s'était passé la veille. « Je vous suis très-obligé, lui dit le khalife, de ce que vous m'apprenez sur la merveilleuse puissance de la prière de deux rikaat à la pointe du jour; je ne l'ai jamais négligée une seule fois en toute ma vie. » Ensuite il exhorta les deux frères d'Abdallah à mieux se conduire à l'avenir envers leur frère, et il les congédia tous trois, après les avoir comblés de présens. Ils s'en retournèrent à Bassra; toute la ville vint à leur rencontre, en adressant au ciel mille vœux pour la félicité du gouverneur : celui-ci fit jeter de l'argent au peuple; mais tous les hommages dont il était l'objet allumèrent de nouveau l'envie et la jalousie de ses frères.

Abdallah, cependant, fit préparer pour eux une maison qu'il remplit de meubles, de chevaux, de palefreniers, d'esclaves et d'eunuques. « Mes frères, leur dit-il, je vous donne la permission de faire dans mon gouvernement tout ce que vous voudrez; seulement ne commettez point d'actions qui pourraient mécontenter le peuple, et nous perdre dans l'esprit du khalife. Demandez-moi tout ce que vous voudriez prendre à quelqu'un, je vous le donnerai; mais ne vous rendez coupables d'aucune injustice. » En même

tems il leur parla si affablement, et les combla de tant de bienfaits, qu'il se flattait d'avoir réveillé dans leurs cœurs des sentimens de justice et de reconnaissance ; mais ces espérances furent vaines : malgré toutes les bontés qu'il avait eues pour eux, il ne put guérir ses frères de leur basse jalousie. Ils concertèrent entre eux de se défaire d'Abdallah, pour s'emparer de ses richesses, et acheter ensuite du khalife le gouvernement de Bassra et de Koufah. Pour parvenir à ce but, ils convinrent d'inviter leur frère à un repas, de l'endormir par des contes et des boissons fortes, et de le jeter ensuite à la mer : leur intention était de dire alors au khalife que l'épouse d'Abdallah l'avait enlevé, parce qu'elle était irritée contre lui pour avoir trahi le secret de sa vengeance auprès du khalife. Ils prièrent donc Abdallah de venir les voir. Nassir l'invita à dîner, et Manssour à souper le même jour. Abdallah accepta l'invitation de ses frères, et se rendit à leur demeure, accompagné d'une suite nombreuse. Dès le dîner, sa raison se trouvait déjà un peu troublée ; mais, au souper, son ivresse devint complète, et on lui dressa dans la salle un lit sur lequel il s'endormit.

Lorsqu'il fut plongé dans un profond sommeil, ses deux coupables frères se précipitèrent sur lui, et le

chargèrent de liens. Pendant cette opération, Abdallah s'éveillant retrouva tout à coup l'usage de sa raison. « Que faites-vous, mes frères ? s'écria-t-il. — Il faut que tu meures ! » lui répondirent-ils, en lui serrant la gorge, et cherchant à l'étouffer. Abdallah resta bientôt privé de sentiment ; et ses frères, croyant l'avoir étranglé, le jetèrent par la fenêtre dans la mer. Cette fenêtre donnait précisément sur l'égoût de la cuisine d'une maison où, ce jour-là même, se célébrait une grande fête ; on avait jeté dans la mer une grande quantité de restes de viandes et d'autres provisions. Un dauphin, attiré par l'odeur, se trouvait là au moment où Abdallah tomba dans la mer : à peine eut-il vu que c'était un homme, qu'il le prit sur son dos, le porta à travers les flots, et vint le déposer sur un rivage éloigné. Une caravane qui passait l'ayant aperçu, on le prit pour un noyé, et l'on se rassembla autour de lui. Parmi les gens de la caravane se trouvait un très-habile médecin. « Bonnes gens, leur dit-il, comment ne vous apercevez-vous pas que cet homme n'est point noyé, et qu'il vit encore ? » Ensuite il le fit charger sur un chameau, et les soins qu'il lui prodigua pendant trois jours entiers le rappelèrent à la vie ; mais le pauvre Abdallah était toujours d'une grande faiblesse. La caravane voya-

gea pendant un mois, et s'éloignait chaque jour de Bassra; enfin elle arriva à la ville d'Aoudjeh en Perse. Abdallah passa la première nuit de son arrivée à se plaindre et à sangloter. Le gardien du khan demanda le matin qui avait fait entendre ces plaintes pendant toute la nuit, et on lui dit que c'était un malade. « Pourquoi, reprit le gardien du khan, ne le confiez-vous pas à la docte Radjika? — Quelle est cette femme? demanda-t-on. — C'est, répondit-il, le nom d'une dame qui guérit toutes les maladies, même dans la soirée qu'on lui apporte le malade. » Le médecin de la caravane fit donc porter Abdallah à la maison qu'on lui indiqua, et il y vit entrer et en sortir une multitude de personnes. Aussitôt qu'Abdallah fut entré, il reconnut dans la scheïkh Radjika son épouse, la princesse fille du roi des génies, et il lui demanda par quel hasard elle se trouvait là. « J'y suis venue, répondit-elle, par l'ordre du prophète Khisr : il m'a dit que vos frères vous avaient jeté de nouveau dans la mer, d'où vous aviez été sauvé par un dauphin, et que vous deviez venir ici. Je m'y suis donc établie sous le nom de la scheïkh Radjika; mes cures merveilleuses m'ont fait une immense réputation, et je vis ici dans une grande abondance, grâce à mon talent et au prophète Khisr, qui continue de venir me voir tous

les vendredis. » Ce jour-là était précisément un vendredi. Abdallah se fortifia par un excellent repas, et attendit avec son épouse l'arrivée du prophète Khisr. Il vint, selon sa coutume, et les transporta en un clin d'œil de cette maison dans le palais d'Abdallah, à Bassra. Abdallah ayant ouvert les rideaux des fenêtres, pour regarder sur la mer, le premier spectacle qui s'offrit à ses regards furent ses frères empalés au bord du rivage. Lorsqu'ils étaient venus annoncer au khalife la fausse nouvelle de la mort de leur frère, Haroun avait prononcé une prière de rikaat, pour forcer les génies à lui révéler la vérité sur le sort d'Abdallah. Comme les génies refusaient de lui répondre, il fit paraître Saïde elle-même ; elle lui découvrit tout ce qui s'était passé. Haroun ordonna sur-le-champ d'empaler Nassir et Manssour devant le palais d'Abdallah. Abdallah les fit enterrer, et se rendit à Bagdad, pour faire sa cour au khalife. Alors Haroun ordonna de dresser le contrat de mariage d'Abdallah avec Saïde, fille du roi des génies. Les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence à Bassra, où ils passèrent le reste de leurs jours dans un tranquille repos, jusqu'à ce qu'ils descendissent dans la paix du tombeau.

CMLXXXIXe — MIe NUIT.

HISTOIRE DE MAROUF.

Il y avait une fois au Caire un homme qui raccommodait de vieux siéges. Il s'appelait Marouf, et sa femme, Fatime; on l'avait surnommée Al-Ara, c'est-à-dire la mégère, car elle en était une dans toute l'acception du mot. Chaque jour elle faisait souffrir à son pauvre mari tous les tourmens possibles. Marouf, au contraire, était un excellent homme, craignant Dieu et rempli d'honneur. Il était pauvre, car tout ce qu'il gagnait ne pouvait suffire à satisfaire aux folles dépenses de sa femme. Elle lui dit un matin : « Marouf, il faut que tu m'apportes ce soir un gâteau au miel d'abeilles. — Que Dieu me fasse recevoir de l'argent, dit Marouf, et je ne manquerai pas de t'en apporter un. — Je ne m'arrange point de cette façon de parler, reprit la femme; que tu en reçoives ou que tu n'en reçoives pas, il me faut ce soir un gâteau au miel; ou, si tu reviens à la maison sans cela, je te préviens d'avance, Marouf, que tu passeras fort mal ton tems.

—Dieu est miséricordieux ! » dit Marouf, en poussant un profond soupir, et il sortit de sa maison le désespoir dans l'ame. Après avoir fait sa prière du matin, il ouvrit sa boutique, et pria Dieu de lui envoyer un gâteau de miel, afin d'être délivré, au moins ce jour-là, des tracasseries de sa femme. Mais il resta toute la journée à sa boutique sans que personne lui apportât d'ouvrage, de sorte qu'il n'avait même point d'argent pour acheter du pain. Il ferma sa boutique et reprit le chemin de sa maison. Plongé dans le désespoir, Marouf passa devant la boutique d'un marchand de gâteaux au miel. Celui-ci lui demanda la cause de son chagrin. « Ah ! répondit Marouf, ma maudite femme va m'arracher la vie. Elle m'a demandé aujourd'hui un gâteau au miel, et je n'ai pas même de pain à lui apporter. — Ne vous affligez point pour cela, reprit le pâtissier ; dites-moi seulement combien vous voulez de gâteaux. — Cinq suffiront, répondit Marouf. — Je suis fâché, repartit le marchand, de ne point avoir de miel d'abeilles ; je n'ai que du miel qu'on distille des cannes à sucre. — C'est bon, dit Marouf. » Le marchand prit de la farine, du beurre, du miel de cannes à sucre, et fit un gâteau digne d'être servi sur la table d'un roi. «Vous avez besoin de pain et de fromage, dit ensuite

le marchand à Marouf ; voici pour quatre pièces de monnaie de pain, et pour deux de fromage. Le gâteau vaut dix pièces de monnaie, et vous me remettrez cet argent lorsque vous le pourrez. —Que Dieu vous récompense ! » lui dit Marouf, et il reprit le chemin de sa maison.

« Où est le gâteau de miel ? lui cria sa femme du plus loin qu'elle l'aperçut.—Le voici ! » répondit Marouf. Voyant que le gâteau était fait avec du miel non d'abeilles mais de cannes à sucre, Fatime se mit à s'écrier : « Ne t'avais-je pas dit que je voulais un gâteau de miel d'abeilles, et non de cannes à sucre ? —Tu dois cependant encore me savoir gré de t'avoir apporté celui-ci, lui répondit Marouf. » A ces mots Fatime fit un vacarme diabolique ; les coups de poing et les soufflets tombèrent de toutes parts sur le pauvre homme. « Retourne à l'instant, misérable coquin ! s'écria-t-elle, me chercher un gâteau tel que je le demande. » Et ces mots furent accompagnés de nouveaux coups. Elle lui cassa une dent, lui arracha la barbe ; et comme le pauvre Marouf cherchait à se défendre faiblement, sa femme se précipita sur lui avec une fureur sans bornes, et le saisissant par ce qui lui restait encore de barbe, elle se mit à crier au secours. Les voisins accoururent ; et, apprenant

la cause de cette altercation, ils blâmèrent hautement la conduite de la femme. « Nous mangeons tous, dirent-ils, des gâteaux de miel de cannes à sucre : où est donc le grand crime qu'a commis là ton pauvre mari ?» Enfin ils firent tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux époux.

Lorsque les voisins se furent retirés, Fatime jura que, pour tout au monde, elle ne mangerait rien de préparé avec du miel de cannes à sucre. « Oh ! en ce cas, dit Marouf, je vais manger le gâteau. — Très-bien ! reprit sa femme, tu n'oublies jamais ton ventre. — Je ne suis pas comme toi, » répondit Marouf en souriant, et il continua de manger. « Demain, s'il plaît à Dieu, reprit-il, je t'apporterai un gâteau de miel d'abeilles. » Il accompagna cette promesse des plus belles paroles ; et de cette manière, apaisant enfin sa femme, il passa tranquillement la nuit avec elle.

Le lendemain Marouf se leva de très-bonne heure pour se rendre à sa boutique. Au bout de quelques heures il vit arriver deux officiers de justice, qui le citèrent devant le kadi, pour avoir, disaient-ils, maltraité sa femme. Marouf trouva devant le kadi sa femme, qui avait le bras entouré de bandages et un voile tout ensanglanté ; outre cela elle versait un torrent de larmes. « Ne crains-tu pas Dieu, dit le kadi

à Marouf, d'avoir ainsi maltraité ta femme en lui brisant les bras et les dents ? — Si je lui ai fait le plus petit mal, répondit Marouf, si je lui ai arraché un seul cheveu ou touché une dent, je me soumets volontiers au châtiment que vous voudrez m'infliger.» Ensuite il raconta comment les choses s'étaient passées, et demanda qu'on appelât en témoignage les voisins qui étaient venus pour mettre la paix entre sa femme et lui. Le kadi, qui était fort riche, prit une pièce d'or, et la donnant aux deux parties : «Voici quelque chose, leur dit-il, pour acheter un gâteau de miel d'abeilles, et mettre fin à votre différent. » La femme s'empara de la pièce d'or, et le kadi lui adressa quelques sages conseils sur la nécessité de vivre en paix dans le ménage. Les deux époux sortirent de la maison du kadi, et s'en allèrent chacun de leur côté. Fatime s'en retourna chez elle, et Marouf se rendit à sa boutique.

A peine s'était-il mis à l'ouvrage, que les officiers de justice revinrent lui demander de l'argent pour boire. Il refusa d'abord, en disant qu'il n'avait eu rien à démêler avec le tribunal, et que le kadi l'avait renvoyé absous ; mais les officiers de justice se portèrent à de telles violences, que le pauvre Marouf fut forcé de vendre une partie de ce qui était dans sa

boutique, pour leur donner un demi-ducat qu'ils exigeaient. Alors il s'assit, la tête appuyée dans ses mains, et ne sachant que devenir, car tous les outils qui lui servaient à gagner sa vie venaient de lui être enlevés. Tout à coup se présentèrent deux autres officiers de justice, pour le citer encore devant le tribunal. « Mais, leur dit Marouf, j'arrive de l'audience, et le kadi (il le nomma) m'a renvoyé absous. — Aussi ne venons-nous point au nom de ce kadi, répondirent les officiers de justice, mais bien de la part d'un autre. » Marouf les suivit donc, et trouva dans l'audience sa femme, qui avait formé de nouveau la même plainte contre lui. « Je me suis réconcilié avec elle, » dit Marouf; et il raconta toute l'affaire au kadi. Celui-ci le renvoya comme le premier; mais les officiers de justice le forcèrent à leur donner de l'argent, et il lui fallut vendre le peu qui lui restât dans sa boutique. Marouf était alors comme anéanti, et ne savait où donner de la tête, lorsqu'un de ses amis, qui vint à passer, lui dit : « Comment! vous êtes encore ici? Vous allez paraître à l'instant au palais du gouverneur, où votre femme a été porter plainte contre vous. Le chef de la justice doit vous citer lui-même. » A ces mots, Marouf, prenant la fuite, se mit à courir de toutes ses forces, pour se

délivrer de la méchanceté de sa femme. Il lui restait encore cinq pièces de monnaie, avec lesquelles il acheta du pain et du fromage, et il s'empressa de sortir du Caire. On était alors dans l'hiver, et la pluie qui tombait par torrens l'eut bientôt mouillé jusqu'aux os. En traversant le faubourg appelé Adelyeh, il passa devant la grande mosquée du roi Adel, et entra dans un édifice en ruines, pour chercher un abri contre la pluie qui avait trempé tous ses habits. Là, il se mit à pleurer amèrement, et à se plaindre de son sort. « Ah! disait-il, quel malheur affreux d'être lié à une femme méchante comme un démon! O mon Dieu! conduisez-moi dans des lieux où elle ne puisse point suivre mes traces! »

Marouf se plaignait de la sorte, lorsque le mur s'ouvrit tout à coup, et il en sortit un génie avec un visage dont l'aspect était capable de faire dresser les cheveux sur la tête. « Que veux-tu, fils des hommes, dit-il, et pourquoi viens-tu troubler mon repos? Depuis deux siècles que j'habite ici, je n'ai encore vu personne se conduire comme toi. Quelle est la cause de ton chagrin? Peut-être pourrai-je t'être utile; car tu me fais vraiment compassion. — Et qui êtes-vous donc? demanda Marouf. — Je suis l'habitant de ce palais, répondit l'apparition. » Marouf ra-

conta ensuite au génie les tours que sa femme lui avait joués, et il termina son récit, en disant qu'il ne désirait pas autre chose que de fuir dans des lieux où elle ne pût pas l'atteindre. « Tes désirs vont être accomplis! » s'écria le génie. En disant cela, il prit Marouf sur son dos, et, s'élevant avec lui dans les airs, il vola toute la nuit jusqu'au lever de l'aurore, où il s'arrêta sur le sommet d'une montagne. « Vois-tu cette ville là-bas? dit alors le génie; il te suffit de t'y rendre pour être à l'abri de toutes les recherches et de toutes les poursuites de ta femme. » Marouf ne savait trop que dire ou faire : il attendit jusqu'au lever du soleil; alors il descendit de la montagne pour se rendre à la ville.

En approchant de cette ville, Marouf fut étonné de la beauté des palais, dont l'aspect enchanta ses yeux, mais n'affaiblit point la tristesse de son cœur. Les habitans se rassemblèrent autour de lui pour examiner ses vêtemens, qui ne ressemblaient nullement aux leurs. « Vous êtes étranger? dit un des habitans. — Oui, répondit Marouf. — D'où venez-vous, je vous prie? — Du Caire, capitale de l'Egypte. Depuis quand êtes-vous parti du Caire? — Depuis hier soir. — Ha! ha! dit l'habitant de la ville, en éclatant de rire, et s'adressant à ceux qui l'environ-

naient, mes amis, vous voyez un fou dans cet homme ; il prétend être parti du Caire hier soir, et il faut une année entière pour s'y rendre de cette ville. — C'est vous qui êtes des fous, reprit Marouf, et non moi. Je vous le répète encore, je suis parti hier soir ; et, si vous ne voulez pas me croire, voyez ce pain, encore frais, que j'ai acheté au Caire. » En disant cela, il leur montra le pain, qui excita la surprise ; car on n'en faisait point de pareil dans la ville, et il était effectivement encore frais. La foule s'augmentait toujours autour de Marouf, et les uns prétendaient qu'il disait la vérité, les autres que c'était un imposteur.

Pendant qu'ils se disputaient ainsi entre eux, un homme magnifiquement vêtu, monté sur une mule, vint à passer ; il était accompagné de deux esclaves qui marchaient devant lui, pour écarter la foule. « N'avez-vous point de honte, dit-il à la multitude, de tourmenter ainsi cet étranger ? Vous n'avez point le droit de lui faire aucun mal. » Personne ne savait que répondre, et Marouf remercia le khowadjah (1),

(1) *Khowadjah* est la prononciation égyptienne du mot *khodjah* خواجه, qui est d'origine persane et non arabe, comme on le lit, par suite d'une erreur typographique, dans la note de la page 38 du second volume de cet ouvrage.

qui l'invita à venir chez lui. Marouf accepta cette proposition avec beaucoup de joie et de reconnaissance ; il fut très-bien accueilli et magnifiquement traité dans la maison du khowadjah. Après qu'ils eurent mangé ensemble, le khowadjah demanda à son hôte comment il s'appelait, et quelle était sa profession. « Je m'appelle Marouf, répondit celui-ci, et mon métier est de raccommoder de vieux siéges et de vieux meubles. — De quelle ville êtes-vous ? — Du Caire. — De quel quartier ? » Marouf le lui nomma. « Comment, reprit l'autre, vous avez demeuré au Caire ? — Sans doute, j'y suis né. — Puis-je vous demander dans quelle partie de la ville ? — Dans la rue Rouge. — Connaissez-vous quelques personnes qui demeurent dans ce quartier ? — Oui, répondit Marouf ; et il nomma plusieurs personnes de sa connaissance. — Vous connaissez peut-être aussi le scheïkh Ahmed, le marchand de couleurs ? — Ah ! mon Dieu ! si je le connais ! c'est mon plus proche voisin. — Se porte-t-il bien ? — Parfaitement, Dieu merci. — Combien a-t-il d'enfans ? — Trois, Moustafa, Mohammed, et Ali. — Que font-ils ? — Moustafa est professeur dans un medresseh (1), Moham-

(1) On appelle *medresseh* مدرسة les colléges ou établissemens

med a une boutique de teinturier auprès de son père, et sa femme vient d'accoucher du petit Hassan. Pour Ali, c'était mon camarade d'enfance; nous avons fait ensemble mille espiégleries : nous avions coutume de nous habiller en petits garçons chrétiens pour nous introduire dans les églises, et y dérober les livres que nous revendions fort cher aux prêtres. Un jour, un chrétien nous prit sur le fait : les prêtres se plaignirent au père d'Ali, et le menacèrent de porter leurs plaintes auprès du roi. Ahmed châtia sévèrement son fils, qui prit la fuite, et on ne l'a point revu depuis, quoiqu'il y ait de cela déjà une vingtaine d'années. — Eh bien, s'écria le khowadjah, reconnais en moi ton ancien ami Ali, le fils du scheïkh Ahmed

destinés à l'enseignement public. L'instruction qu'on y reçoit est gratuite; quelquefois même les élèves s'y nourrissent et s'y logent sans rien payer. On y trouve des professeurs de toutes les sciences : de théologie, de jurisprudence, de médecine, de mathématiques, d'histoire, de littérature, etc. Ces professeurs, nommés *muderris* مدرّس, se divisent en plusieurs classes toutes supérieures les unes aux autres, et qu'ils ne peuvent parcourir que successivement et toujours par ordre d'ancienneté. Outre les *medresseh* il y a des écoles publiques appelées *mekteb*, où l'on apprend à lire à tous les enfans des familles indigentes. — Le Caire comptait autrefois un si grand nombre de *medresseh*, que, selon d'Herbelot, il y a un livre entier qui en traite.

le teinturier, du Caire ; » et il se précipita dans ses bras. « Apprends-moi maintenant, dit le marchand, pourquoi tu as quitté le Caire. » Marouf lui raconta toute son histoire avec sa femme Fatime la mégère. Il ajouta ensuite comment il s'était sauvé pendant un orage, et avait été transporté la nuit par un génie dans cette ville, dont les habitans l'avaient maltraité. « Il faut bien vous garder, dit le khowadjah, de leur faire connaître la vérité de ce qui vous est arrivé : si vous leur disiez que c'est un génie qui vous a apporté ici, ils vous prendraient pour un homme maudit, et ils ne vous permettraient point de vous établir dans cette ville ; il faut nous y prendre d'une autre manière. Prenez ces mille ducats, et, montant demain matin sur une mule, rendez-vous au bazar, où vous me verrez assis parmi les plus gros marchands. A votre arrivée, je me lèverai pour venir au-devant de vous, et je vous baiserai les mains, en vous donnant toutes les marques d'honneur et de respect possibles ; cette conduite de ma part vous procurera une grande considération. Alors je proposerai qu'on vous cède une boutique, et j'aurai soin de la faire remplir de marchandises. Je vous ferai faire ensuite connaissance avec les premiers marchands de cette ville, et vous vous trouverez heureux en peu

de tems, maintenant que vous êtes délivré de votre mégère de femme. »

Marouf ne pouvait trouver assez d'expressions pour témoigner à son ami toute sa reconnaissance. Le lendemain, le khowadjah lui envoya une superbe mule richement enharnachée, et une bourse de mille ducats. La scène du bazar fut jouée comme il était convenu entre eux. « C'est donc un bon marchand, dirent les khowadjahs. — Comment ! si c'est un bon marchand? répondit Ali, c'est un des premiers marchands de l'univers : il y a une foule de marchands avec lesquels il est associé en Égypte, dans le Yemen, aux Indes, et même jusqu'à la Chine. Il a plus de magasins que le feu ne peut en consumer ; je ne suis auprès de lui qu'un petit colporteur. Vous verrez quel homme c'est, si vous apprenez à le connaître plus intimement. »

D'après ces assurances, faites du ton de la plus exacte vérité, les marchands conçurent la plus haute idée de Marouf. Ils l'invitèrent tous à dîner les uns après les autres, et le syndic des marchands se fit un plaisir de lui faire connaître le prix courant des marchandises et des diverses productions du pays. « Vous avez sans doute beaucoup d'étoffes rouges? demanda un des marchands à Marouf.—En quantité, répondit

celui-ci. — Des étoffes jaunes ? — En quantité. » Et à toutes les questions semblables, il répondait toujours : « En quantité. — De notre côté, lui dirent alors les marchands, nous pouvons aussi vous fournir plus de mille ballots d'étoffes de soie. »

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, un mendiant s'approcha du lieu où ils dînaient, et fit le tour de la table pour demander l'aumône. Les uns lui donnèrent une pièce de monnaie, les autres une demi-pièce, et le plus grand nombre ne donna rien. Lorsqu'il vint à Marouf, celui-ci tira une poignée de ducats, et les lui donna. « Il faut que cet homme soit immensément riche, dirent entre eux les marchands, pour prodiguer ainsi l'or. » La nouvelle de la libéralité du marchand étranger se trouva bientôt répandue parmi les autres mendians de la ville ; Marouf leur donna à chacun une poignée de ducats, jusqu'à ce qu'il fût au bout des mille qu'il avait apportés. « Si j'avais su, dit-il ; qu'il y eût tant de pauvres dans cette ville ; je me serais muni d'un sac rempli de sequins ; maintenant je n'ai plus rien sur moi, et cependant je ne puis laisser s'éloigner aucun pauvre sans lui donner quelque chose. — Pourquoi donc ? dit le syndic des marchands ; congédiez-les avec un : *Dieu vous assiste !* — Oh ! non, je ne

pourrais jamais m'y résoudre, répondit Marouf, et je suis désolé de n'avoir pris sur moi qu'une seule bourse. — En voici une de mille ducats, dit le syndic des marchands. » Marouf la prit, et la distribua, comme la première, à la porte d'une mosquée, où il s'était rendu avec ses compagnons pour faire sa prière. Tous les marchands admiraient la libéralité de Marouf, qui continua toujours ses largesses ; de sorte qu'à la fin de la journée il avait emprunté cinq mille ducats pour les distribuer. Il parlait continuellement d'étoffes et de marchandises ; à toutes les questions qu'on lui faisait, il répondait qu'il en avait des quantités immenses, et l'on s'étonnait de la richesse de ses caravanes.

De cette manière, Marouf s'était acquis un grand crédit, dont il profita pour emprunter le lendemain soixante mille ducats. Cependant, la caravane, dont il avait si souvent annoncé l'arrivée, ne paraissait point, et les marchands, ayant besoin de leurs capitaux, se rendirent chez le khowadjah Ali, qui leur avait tant vanté le marchand étranger. L'intention d'Ali n'avait été nullement de se prêter à une friponnerie ; il avait voulu seulement procurer à son ami un crédit solide. Il éprouva donc une grande surprise en apprenant la manière insensée avec la-

quelle Marouf avait emprunté et dissipé tant d'argent. Cependant Ali exhorta les marchands à prendre patience, et leur promit que la caravane arriverait bientôt. Ensuite, prenant en particulier son ami, il l'accabla de reproches, pour avoir si honteusement abusé de son amitié, et du crédit qu'il lui avait procuré. Marouf lui assura, en plaisantant, que la grande caravane arriverait bientôt, et Ali le quitta pour se rendre auprès des marchands : il leur dit que ce n'était point sa faute s'ils avaient prêté, sans le consulter, de l'argent au marchand étranger, dont il ne s'était point rendu caution, et il leur conseilla de le citer devant le tribunal.

Les marchands ne se le firent pas dire deux fois ; ils se rendirent au divan, et accusèrent Marouf de friponnerie, en exposant toute sa conduite. Le roi de cette ville était le roi le plus avare qui fût au monde. Lorsqu'il entendit parler de la libéralité qu'avait montrée Marouf, il se persuada que cet homme était immensément riche, et que la caravane arriverait infailliblement. Il fit appeler son vizir, et lui dit : « Vizir, il doit arriver ici une caravane chargée d'immenses richesses, et qui appartient au marchand étranger. Pourquoi les marchands auraient-ils part à cette caravane ? Ces fripons ne

sont-ils pas déjà trop riches ? Il vaudrait beaucoup mieux que j'en fisse mon profit, avec ma femme et ma fille. — Sire, répondit le vizir, on profite rarement avec de tels aventuriers. — Je soutiens, reprit le roi, que ce n'est point un aventurier, comme vous le prétendez, et je vais m'en convaincre à l'instant même. Je possède un diamant d'un prix extraordinaire, que je vais lui montrer : s'il en connaît la valeur, c'est assurément un homme riche, par les mains duquel passent de semblables pierreries ; sinon je le regarde comme un aventurier. » Le roi ayant fait venir Marouf, lui adressa plusieurs questions sur ses dettes et ses promesses. A toutes ces demandes, Marouf faisait toujours la même réponse, c'est-à-dire, en parlant de sa grande caravane. Le roi lui montra ensuite une perle d'une grosseur merveilleuse, qu'il avait achetée mille ducats. A peine Marouf l'eut-il entre les mains, qu'il la brisa, en souriant : « Que fais-tu ? s'écria le roi, briser ainsi une perle qui vaut mille ducats ! — Mille ducats ! reprit Marouf, en éclatant de rire ; c'est un morceau de verre arrondi ! Croyez-vous que je ne me connais point en perles ? j'en ai des sacs de cette grosseur dans ma caravane. »

La cupidité du roi s'accrut encore par ce discours. « Ce serait un excellent parti pour ma fille, dit-il.

— Je crains, sire, répondit le vizir, que ce ne soit un fourbe qui se joue de votre majesté et de la princesse votre fille. — Tu es un traître, reprit le roi, auquel je ne puis me fier; et tu ne cherches à me dissuader de ce mariage que parce que je t'ai refusé autrefois la main de ma fille. Cesse de calomnier cet homme par tes perfides discours. N'as-tu pas vu combien il se connaît en perles? Songe seulement quel collier aura ma fille... un collier composé de toutes perles de cette grosseur! Mais tu es un traître auquel je ne dois pas me fier. »

De cette manière le pauvre vizir se trouva réduit au silence, et eut même la douleur d'être forcé d'aller lui-même faire cette proposition de mariage à Marouf. « Pourquoi pas? répondit celui-ci; mais il faut attendre que la grande caravane soit arrivée. La dot d'une princesse exige de grandes dépenses que je ne suis pas en état de faire dans ce moment-ci. Il m'en coûtera au moins deux cent mille bourses. De plus, il faudra mille bourses aux pauvres la nuit des noces, mille bourses à ceux qui apporteront les présens, mille bourses pour le festin, et cent perles des plus grosses données en présent aux femmes du harem. Tout cela ne peut avoir lieu qu'après l'arrivée de la grande caravane. »

Le vizir revint auprès du roi pour lui faire de nouvelles représentations sur cet aventurier ; mais le roi, entrant en fureur, le menaça de lui faire couper la tête s'il continuait de parler de la sorte. Ensuite le prince ordonna d'appeler Marouf, et le pressa vivement pour qu'il se mariât le plus tôt possible ; le roi ajouta qu'il pouvait prendre dans le trésor royal tout l'argent dont il aurait besoin. Alors on fit venir le grand moufti pour dresser le contrat de mariage. La ville entière fut illuminée, et partout on ne voyait que fêtes et réjouissances. Marouf lui-même s'assit sur un trône, et une foule de lutteurs, de baladins et de musiciens, se présentèrent devant lui pour déployer leur adresse et leurs talens. Marouf se fit apporter, par le trésorier, des sacs d'or, qu'il répandait à pleines mains. Le trésorier n'avait pas un instant de repos, tant il lui fallait apporter sans cesse de nouvelles bourses ! et le vizir crevait de dépit.

Ces divertissemens et ces réjouissances durèrent pendant quarante nuits, et la quarante et unième fut la nuit des noces. Le cortége de la fiancée était d'une magnificence inouie ; chacun la comblait de présens. Accompagnée de sa suite nombreuse, la nouvelle épouse fut conduite dans la chambre nuptiale. Lorsque tout le monde se fut retiré, Marouf se frappa

le front avec ses mains, en s'écriant : « Il n'y a de puissance et de protection qu'en Dieu ! — Pourquoi cette exclamation ? demanda la princesse. — Parce que je suis honteux du triste rôle que je me vois réduit à jouer ; mais la faute en est à votre père seul, qui m'a forcé à vous épouser avant l'arrivée de la grande caravane. J'aurais voulu au moins vous donner, pour présent du lendemain de noces, un collier de mes plus belles perles, et en distribuer aussi quelques-unes à vos femmes esclaves ; vous seriez devenue folle de mes perles ; j'en ai qui sont d'une eau !... il n'y a rien de pareil. Mais vous ne perdrez rien ; veuillez attendre seulement jusqu'à l'arrivée de la grande caravane. »

Alors il se livra avec son épouse à tous les transports de l'amour, et le lecteur nous saura gré sans doute de ne point entrer ici dans des détails plus circonstanciés.

Le lendemain matin Marouf se rendit au bain, et de là au divan pour recevoir les complimens de la cour et du peuple. Le roi envoya chercher le grand-maître de sa garde-robe, et lui ordonna de distribuer des habits d'honneur de la plus grande magnificence aux vizirs, aux émirs et aux grands officiers de la couronne. Vingt jours s'écoulèrent de la sorte sans qu'on entendît parler de la grande caravane. Enfin le grand-trésorier se trouva dans l'impossi-

bilité de fournir aux dépenses de Maroni : le trésor royal était épuisé. Le grand-trésorier profita d'un moment où le roi était seul avec le vizir, pour lui faire part du mauvais état de ses finances. « Cette grande caravane tarde long-tems à venir, dit le roi. » Le vizir sourit, prétendant que ce n'était qu'un aventurier et un fourbe. « Mais comment nous y prendre, vizir, pour découvrir la vérité? dit le roi. — Sa femme seule, répondit le vizir, peut nous aider dans cette circonstance. Voyez, sire, si la princesse votre fille ne pourrait point éclaircir ce mystère sous les rideaux du lit nuptial. Apprenez-lui comment elle doit s'y prendre pour arracher le secret de son mari. — Ce conseil est prudent, dit le roi, et si cet étranger est un fourbe, je jure qu'il me le paiera cher. »

Le roi ayant fait appeler sa fille à l'instant, s'entretint avec elle : mais ils étaient séparés par un rideau ; car le vizir était resté auprès du roi. Le vizir prit la parole, et fit part à la princesse des soupçons qui s'étaient élevés sur la conduite de son époux. « Vous avez raison, répondit la princesse ; c'est un grand hableur : il ne parle que de perles, de rubis, de diamans, et je ne vois point du tout paraître sa grande caravane. — Eh bien, ma fille, reprit le roi, tâchez de pénétrer ce mystère, et de lui arra-

cher son secret, lorsqu'il reposera cette nuit entre vos bras. — Vos ordres seront remplis, mon père, reprit la princesse, et je vous promets d'employer toutes les ruses pour vous faire plaisir. » Elle tint parole : jamais elle ne s'était montrée si tendre et si caressante que ce soir-là, lorsque son mari revint à la maison. Hélas ! fiez-vous donc aux caresses des femmes, lorsqu'elles ont quelque chose à obtenir de vous ! Les paroles de la princesse étaient plus douces que le miel, et son pauvre mari en avait tout-à-fait perdu la tête. « Lumière de mes yeux, lui disait-elle, délices de mon cœur, vie de mon ame, les feux de ton amour ont entièrement embrasé mon sein ! Je sacrifierais ma vie pour toi ; je suis prête à partager ton sort, quel qu'il puisse être ; mais tu ne dois avoir rien de caché pour moi : il faut que tu me dises pour quel motif ta grande caravane n'est pas arrivée. Avoue-moi la vérité ; n'as-tu pas quelque chose qui te rend parfois si rêveur ? Si tu te confies à moi, peut-être pourrai-je trouver moyen de te tirer d'embarras. — Il faut vous confesser la vérité, ma princesse? dit Marouf. — Oui, répondit-elle, dis-la moi sans crainte. — Eh bien donc, reprit Marouf, sachez que je ne suis ni marchand, ni possesseur d'une caravane. » Et il raconta toute son histoire. « Vous êtes

un maître en fait de ruses, dit la princesse en riant; ce récit m'a beaucoup réjouie. Ainsi, le vizir était fondé dans les soupçons qu'il cherchait à inspirer à mon père, qui commence maintenant à se douter de quelque chose; mais je conçois bien qu'il n'est pas dans mon intérêt de vous livrer à son courroux. Que dirait-on si l'on apprenait de votre propre bouche que j'ai été trompée par vous? Il est honteux pour une princesse de se livrer ainsi au premier aventurier venu. Si la vérité venait à être connue, on vous ferait mourir, et je me verrais forcée à former une nouvelle union, qui serait peut-être encore plus funeste pour moi. Abandonnez donc ces lieux; prenez ces cinquante mille ducats que je possède encore; montez à cheval, et retirez-vous dans quelque pays éloigné, d'où nous pourrons correspondre ensemble. J'aurai soin de pourvoir à tous vos besoins; et, lorsque mon père sera mort, je vous expédierai un courrier sur-le-champ, pour vous faire revenir auprès de moi. Voilà, je crois, le meilleur parti que vous puissiez prendre dans cette circonstance. — Je me mets sous votre protection, madame, répondit Marouf. » La princesse lui donna un habit de mamelouk, et un des meilleurs chevaux des écuries de son père, et Marouf sortit de la ville sans être découvert.

Le lendemain, le roi fit appeler sa fille, pour s'entretenir avec elle ; mais ils étaient séparés par un rideau, comme la première fois. « Eh bien, ma fille, dit le roi, qu'avez-vous appris ? — Que Dieu maudisse votre vizir, répondit la princesse, et lui rende le visage noir comme du charbon ! — Et pourquoi cela ? — Parce qu'il a noirci mon époux auprès de vous. Hier soir, avant de lui avoir parlé, je vis entrer dans ma chambre un eunuque, tenant une lettre à sa main, et qui annonça que dix mamelouks l'attendaient à la porte, et lui avaient remis cette lettre. En même tems il fit connaître à mon époux la nouvelle dont ces dix mamelouks étaient porteurs. Mon époux ouvrit la lettre ; elle était du chef des cinquante mamelouks qui accompagnaient la grande caravane. Cet homme lui annonçait dans sa lettre qu'ils avaient rencontré une horde d'Arabes qui avaient voulu leur disputer le chemin ; et c'était la première cause de leur retard. Ensuite ils avaient été attaqués par d'autres Arabes, et il en était résulté un combat où ils avaient perdu cinquante mamelouks et deux cents ballots de marchandises. « Qu'est-ce que c'est que deux cents ballots ? dit mon époux, après avoir fini de lire, c'est à peine neuf cent mille ducats ; cette perte ne mérite pas qu'on en parle. Il faut

presser l'arrivée du reste de la caravane. » Ensuite mon mari descendit avec un visage riant; et, m'étant approchée de la fenêtre, je vis les dix mamelouks qui avaient apporté la lettre : ils étaient beaux comme la lune, et chacun d'eux portait un habit qui valait bien deux mille ducats. Que serait-il arrivé si j'avais parlé comme vous me l'aviez dit ? j'aurais fait une sotte figure; mais je vois bien que tout cela vient de la part du vizir, qui voudrait perdre mon mari auprès de vous. » Le roi entra dans une violente fureur contre son vizir, et celui-ci fut obligé de garder le silence.

Cependant Marouf fuyait toujours, gémissant de se voir séparé de la princesse, et exhalant de tems en tems sa douleur par des tirades de vers analogues à sa situation. Il courut au grand galop jusque vers le milieu du jour. Alors il se trouva auprès d'un petit village, et aperçut dans un champ un laboureur qui conduisait un attelage de bœufs. Comme Marouf mourait de faim, il s'approcha de cet homme pour le saluer. « Vous êtes un des mamelouks du roi ? lui dit le villageois; soyez le bien venu ! — Pourrais-tu me donner quelque chose à manger ? demanda Marouf. — Le village est petit, répondit le fellah (1); mais je vais vous apporter ce qu'il y

(1) *Fellah* فلاح, en arabe, signifie un paysan, un agriculteur.

aura. — Reste à ton travail, dit Marouf. » Mais le laboureur laissa sa charrue, et courut de toutes ses forces au village pour chercher quelques provisions. « Ce brave homme, dit Marouf en lui-même, quitte son ouvrage, seulement pour m'obliger : il faut que j'essaie à labourer, et à faire une partie de son ouvrage, afin de lui faire regagner le tems qu'il perd pour moi. » A peine avait-il avancé quelques pas avec la charrue, que le soc s'arrêta contre quelque chose qui fit résistance. Marouf, voulant voir ce que c'était, trouva un anneau d'or scellé dans une table de marbre qui était brisée. Après avoir enlevé la terre, il leva la table de marbre, et aperçut un escalier qui conduisait dans un caveau souterrain, de la grandeur d'un bain, et rempli, depuis le haut jusqu'au bas, d'or, d'argent, d'émeraudes, de rubis, et d'une multitude d'autres pierreries d'une valeur sans pareille. Marouf parcourut plusieurs chambres qui contenaient les mêmes richesses, et entra dans un appartement où il vit une petite boîte d'or renfermée dans un coffre de cristal. Curieux de savoir ce qui était dans cette boîte, il l'ouvrit, et y trouva un anneau d'or, sur lequel étaient gravés, en caractères extrêmement fins, des noms mystérieux et des talismans. Ayant un peu frotté l'anneau, Marouf entendit une voix qui dit : « Que veux-tu ?

que veux-tu, maître? » En même tems il vit paraître un être d'un aspect extraordinaire, qui lui adressa ces paroles : « Quels sont tes ordres? demande, ordonne! Quel pays faut-il couvrir de fleurs? quel pays faut-il dévaster? quelle armée faut-il tailler en pièces? quel roi faut-il faire mourir? quelles montagnes faut-il raser? quelle mer faut-il dessécher? Demande, ordonne! Je suis ton esclave par la permission du maître des esprits, du créateur du jour et de la nuit! — Qui es-tu? demanda Marouf. — Je suis, répondit la figure, un génie, et l'esclave de cet anneau et des noms puissans qui y sont gravés; je suis soumis au maître de cet anneau, et j'exécute tous ses ordres. Rien ne m'est impossible, car je suis un roi des génies; je commande à soixante-douze tribus, dont chacune est composée de douze mille génies de mon espèce, appelés *aoun*. Chacun de ces aoun a sous ses ordres mille *isrits*, chaque isrit mille *scheitans*, et chaque scheitan mille génies inférieurs; tous me sont soumis et m'obéissent. Mais je suis soumis moi-même à cet anneau; et, quelque grande que soit ma puissance, j'obéis à celui qui le possède. Ainsi, je suis ton esclave dévoué. Demande, ordonne! j'écoute tes ordres, et j'obéis; je te suis soumis, et tes ordres seront remplis avec la rapidité la

plus grande. Ainsi, lorsque tu auras besoin de mon secours, soit sur terre, soit sur mer, frotte cet anneau, et appelle-moi par la puissance des noms qui y sont gravés, et tu verras ce que je puis faire. — Mais comment t'appelles-tu ? demanda Marouf; il faut au moins que je connaisse ton nom pour t'appeler. — Je me nomme Abousaadet, répondit le génie, c'est-à-dire Père du Bonheur. — Eh bien, Abousaadet, dit Marouf, quel est le lieu où nous sommes maintenant, et qui t'a soumis à cet anneau ? — Maître, répondit le génie, ce lieu est le trésor de Scheddad, fils d'Aad, et qui a bâti la célèbre ville d'Irem Zatolamed. Pendant sa vie je fus son esclave, et c'est son anneau que vous possédez. — Pourrais-tu porter sur la terre tous les trésors cachés ici ? demanda Marouf. — Rien n'est plus facile, répondit le génie. — Eh bien, fais-le, dit Marouf. » Au même instant la terre s'ouvrit, et l'on vit paraître deux jeunes garçons d'une grande beauté, qui remplirent d'or des corbeilles jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien dans le trésor. « Quels sont ces deux aimables jeunes gens ? demanda Marouf. — Ce sont mes deux fils, répondit Abousaadet, car je ne puis employer qu'eux à ce travail, auquel ne conviennent pas tous les génies. Maître, nous avons accom-

pli vos ordres; que voulez-vous de plus? — Pouvez-vous me procurer des caisses et des mules pour emporter tous ces trésors? — Rien n'est plus facile, répondit le génie. » Et il poussa un grand cri pour appeler tous ses enfans, qui parurent aussitôt au nombre de six cents. A l'ordre de leur père la moitié d'entr'eux se changea en mules et l'autre en muletiers, et en mamelouks montés sur de superbes chevaux, qui étaient autant de génies d'un ordre inférieur servant de monture à ceux d'un ordre plus élevé. On chargea sur trois cents mules les caisses remplies d'or et de pierres précieuses. « Pouvez-vous me procurer des étoffes? demanda Marouf. — En abondance, répondit le génie. Voulez-vous des étoffes de Syrie ou de l'Égypte, des Indes ou de la Perse, de la Chine ou de la Grèce? — Apporte-moi, répondit Marouf, cent charges de chacune de ces différentes espèces d'étoffes. — Maître, reprit le génie, accorde-moi quelques instans pour que j'envoie dans chacune de ces régions éloignées les génies qui sont à mes ordres. Le jour va disparaître, et ils seront de retour avant le lever de l'aurore. »

Marouf ordonna ensuite qu'on lui dressât un pavillon et une table servie, et ses ordres furent exécutés sur-le-champ. « Je vais laisser quelques-uns

de mes fils pour veiller à votre sûreté, dit le génie, tandis que je vais m'occuper de faire exécuter les ordres que vous m'avez donnés.» Dans cet instant même le fellah revint du village avec un plat de lentilles, du pain noir et de l'orge. Lorsqu'il aperçut la tente et les mamelouks qui se tenaient à l'entrée, il crut que le sultan était arrivé là. « Mon Dieu! dit-il en lui-même, pourquoi n'ai-je pas tué mes deux poules, et ne les ai-je pas fait cuire pour les servir au sultan? » Marouf l'ayant aperçu, ordonna aux mamelouks de le faire entrer. « Que m'apportes-tu là? lui dit-il. — Votre souper et celui de votre cheval, répondit le villageois. Mais excusez-moi, poursuivit-il; si j'avais pu penser que le sultan s'arrêtât ici quelques instans, j'aurais fait cuire mes deux poules dans du beurre. — Je ne suis point le sultan, répondit Marouf, mais seulement un de ses parens; à la suite de quelques difficultés que nous avons eues ensemble, j'ai quitté la cour; mais il m'a envoyé ces mamelouks pour m'annoncer qu'il veut se réconcilier avec moi. Vous avez voulu bien me traiter sans me connaître, je vous en ai une grande reconnaissance; et quoique ce ne soient que des lentilles, je vais en manger avec plaisir. »

Ensuite il ordonna qu'on servît la table, et le fellah resta frappé de surprise par la variété des couleurs

et le parfum des plats dont elle était couverte. Les restes du repas furent donnés aux mamelouks. Marouf prit un plat, et, le remplissant d'or, il en fit présent au fellah, qui s'en retourna chez lui avec sa charrue et ses bœufs, bien convaincu que l'étranger était un parent du roi.

Marouf passa la nuit à boire et à voir les danses des jeunes filles que les génies avaient amenées pour l'amuser. Vers le matin on vit paraître de tous côtés de grands tourbillons de poussière. C'étaient sept cents mules chargées d'étoffes, et conduites par les muletiers et les esclaves nécessaires. Le génie représentait le chef de la caravane, à la tête de laquelle il était porté dans une magnifique litière enrichie de pierres précieuses. Le génie descendit, et baisa la terre devant Marouf, en lui disant : « Maître, tes ordres sont remplis. Dans cette litière se trouve un bogdja formé des étoffes les plus rares. Vous pouvez y monter si vous voulez, et me donner de nouveaux ordres. — Je désire, lui dit Marouf, que, prenant une forme humaine, tu ailles en courrier porter cette lettre au roi de Sohatan. » Le génie prit la lettre et la porta au roi, précisément à l'instant même où ce prince disait au vizir : « Vizir, je me trouve dans un grand embarras à cause de mon gendre ; je crains qu'il ne

soit tombé entre les mains des Arabes bédouins qui ont pillé sa caravane. Si je savais seulement ce qu'il est devenu!...—Puisse Dieu dissiper votre erreur! dit le vizir. Par les jours sacrés de votre majesté, cet homme s'est enfui dans la crainte d'être découvert, car ce n'est autre chose qu'un aventurier et un fourbe.» En cet instant le génie changé en courrier entra et baisa la terre : « D'où viens-tu ? demanda le roi. — De la part de votre gendre, sire, répondit le génie ; il s'approche à la tête de sa grande caravane, et il m'a envoyé en avant avec cette lettre, pour vous annoncer son arrivée. — Que Dieu maudisse ta barbe, vizir ! dit le roi ; enfin, traître, tu vas donc être convaincu de la grandeur de mon gendre ! » Le vizir se jeta à ses genoux sans répondre une seule parole.

Le roi fit illuminer la ville, et se rendit dans le harem, pour annoncer à la princesse sa fille l'heureuse nouvelle qu'il venait d'apprendre. On ne saurait peindre son étonnement ; elle ne savait si son époux se raillait du roi, ou s'il avait voulu se railler d'elle-même. Mais personne ne fut plus surpris de cette nouvelle que le marchand Ali, du Caire, qui avait présenté d'abord son ami aux autres marchands de la ville, et lui avait procuré ce grand crédit. Il pensa que c'était un tour que la princesse voulait

jouer au roi pour sauver son époux, et il forma en lui-même des vœux pour le bonheur de son ami, tandis que tous les autres marchands ne se réjouissaient de cet événement qu'à cause de la prochaine rentrée de leur argent.

Sur ces entrefaites, Marouf, revêtu des magnifiques habits qui étaient enfermés dans le bogdja (1) dont nous avons déjà parlé, descendit de sa litière. La suite qui l'accompagnait était mille fois plus brillante que celle du roi. A l'aspect de tant de magnificence, le roi et les grands de sa cour pressèrent le pas de leurs chevaux, pour venir saluer Marouf. Il entra dans la ville, suivi d'un cortége immense, et tous les marchands vinrent se prosterner devant lui. Ali, s'étant approché plus près que les autres, lui dit à l'oreille : « Sois le bien venu, heureux fripon, et le plus adroit des fourbes ! » Marouf se mit à rire. Arrivé au palais, il s'assit sur un trône, et ordonna de transporter dans le trésor du roi les caisses remplies d'or, mais de lui apporter à lui-même celles qui contenaient les étoffes, les perles et les pierreries. Il les

(1) *Bogdja*, un paquet, vient de l'indien *poudja*, une offrande de fleurs, parce qu'il y a des fleurs de tracées dans le tissu des schawls qui servent à former ces paquets.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

fit ouvrir en sa présence, et distribua les étoffes et les perles aux grands de la cour et aux femmes du harem. Ensuite il fit de grandes largesses aux membres du divan, aux marchands de la ville, aux soldats, et enfin à tous ceux qui étaient dans le besoin. Le roi ne put l'empêcher de dissiper en présens les sept cents caisses d'étoffes, et en outre les émeraudes, les perles et les rubis; il jetait ces pierreries à pleines mains, et sans les compter. « Assez! assez! mon fils, s'écriait le roi, il ne vous restera rien! — Oh! ne craignez pas cela, dit Marouf, j'en ai une quantité inépuisable. » Personne ne pouvait plus l'accuser de mensonge, puisque, jusqu'alors, il avait tenu parole dans tout ce qu'il avait annoncé.

Sur ces entrefaites, le grand-trésorier vint annoncer au roi que le trésor était rempli d'or et d'argent, et qu'il fallait choisir un autre local; ce qui eut lieu. Le roi voyait avec un étonnement extrême la richesse et la libéralité de Marouf, et il ne savait laquelle des deux surpassait l'autre. Cependant personne n'éprouvait plus de surprise que sa femme. Marouf s'étant rendu auprès d'elle, lui baisa les mains, et elle le reçut avec un visage riant. « Vous avez voulu vous égayer à mes dépens, lui dit-elle, ou mettre ma foi à l'épreuve, en me faisant l'histoire de

votre pauvreté. Je remercie le ciel de m'être conduite dans cette circonstance d'une manière conforme à mes sentimens ; car, riche ou pauvre, vous ne m'auriez pas été moins cher, et je ne vous aime que pour vous-même, et non pour vos richesses. »

Marouf, s'étant éloigné, entra dans un cabinet où il fit paraître le génie. Il lui demanda un habit magnifique pour son épouse, et un collier formé de quarante perles grosses comme des œufs. La princesse pensa devenir folle de joie, en voyant cet habit et ce collier ; les bracelets, les khalkhal, enfin tout était orné de diamans et de perles d'une grosseur extraordinaire. « Ah ! s'écria-t-elle, je veux garder cette parure pour les jours de fête. — Non, non, reprit Marouf, vous pouvez la porter tous les jours ; car j'ai un grand nombre d'autres habits semblables. » Marouf retourna encore une fois dans le cabinet, pour se faire apporter cent robes magnifiques, qu'il distribua aux premières femmes de la princesse. Le roi ne savait pas ce qu'il devait penser de tout ce qu'il voyait. Il consulta son vizir, croyant que celui-ci pourrait peut-être lui donner quelques éclaircissemens. « Il est évident, lui dit le vizir, que ce n'est point un marchand ; car où un marchand trouverait-il des trésors qui surpassent ceux des rois ? Quoi qu'il

en soit, vire, ses richesses, sa puissance, peuvent devenir dangereuses pour nous. S'il m'était permis de vous donner des conseils, j'engagerais votre majesté à s'assurer de sa personne dans une circonstance favorable. — Mais comment? dit le roi. — Invitez-le à un festin, reprit le vizir, et faites-le boire jusqu'à perdre la raison. Lorsqu'il sera plongé dans l'ivresse, vous en ferez tout ce que vous voudrez. — Vous avez raison, vizir, répondit le roi, je songerai à suivre votre conseil. »

Lorsque le roi se rendit le lendemain au divan, tous les palefreniers de la cour y vinrent, pour annoncer que les sept cents mules et les trois cents chevaux de la caravane avaient tous disparu avec les mamelouks qui les accompagnaient. Le roi, qui ne songeait pas que les mules et les mamelouks pussent être autre chose que ce qu'ils paraissaient, entra dans une terrible colère. « Comment, chiens ! s'écria-t-il, sept cents mules et cinq cents mamelouks ont-ils pu disparaître, sans que vous vous en soyez aperçus? Allez annoncer cette nouvelle à votre maître, qui est encore dans le harem. » Marouf parut dans son costume de nuit : « Pour quel motif, dit-il, m'a-t-on réveillé si matin? » Les palefreniers lui racontèrent ce qui était arrivé. « Allez vous promener, leur dit

Marouf avec colère ; il m'importe fort peu que ces mules et ces esclaves soient ici ou n'y soient plus! J'en ai d'autres. — Que pensez-vous de cela? dit le roi au vizir ; n'est-ce pas de cette fois un homme tout-à-fait incompréhensible ? Mille bêtes de charge et cinq cents esclaves ne sont rien pour lui ! »

Après qu'ils eurent parlé ensemble encore quelques instans sur ce sujet, le roi fit inviter son gendre à une partie de plaisir dans le jardin. Marouf accepta l'invitation, et l'on se rendit d'assez bonne heure au pavillon, où l'on s'entretint agréablement jusqu'au dîner. Le roi eut soin de faire boire Marouf avec excès, pour lui troubler la raison. Lorsqu'il fut complètement ivre, le roi lui dit : « Plus je songe à vos trésors, et plus il m'est impossible de concevoir où vous pouvez prendre tant de pierreries. Je n'ai jamais vu de marchand qui vous ressemblât ; vous avez une suite comme un roi, et vous feriez bien de me révéler le mystère de votre naissance et de votre rang, afin que je vous rendisse tous les honneurs que vous méritez. Outre cela, votre histoire doit être fort étonnante, et remplie d'aventures extraordinaires. » Marouf, qui aimait beaucoup à parler, et qui, de plus, était ivre, ne se fit pas prier long-tems ; il raconta au roi toute son histoire. « Je vous en con-

jure, lui dit le roi, montrez-moi l'anneau qui possède de si merveilleuses vertus. » Comme Marouf était entièrement privé de sa raison, il donna, sans savoir ce qu'il faisait, l'anneau au vizir, qui le frotta, et fit paraître le génie. « Demande, ordonne ! dit celui-ci ; j'écoute et j'obéis : je suis ton esclave, et je vais remplir tes ordres. — Je t'ordonne, dit le vizir, de porter ce misérable dans quelque endroit désert, afin qu'il y meure de faim et de soif. »

Le génie saisit aussitôt son ancien maître, et s'éleva avec lui dans les airs. Lorsque Marouf se vit entre le ciel et la terre, il reprit l'usage de sa raison. « Où me conduis-tu ? demanda-t-il à Père du Bonheur. — Je cherche, lui répondit le génie, un désert affreux, afin que tu y trouves le châtiment que mérite l'action insensée que tu as commise, en te privant du talisman qui me rendait soumis à toi. Si j'en étais libre, je te précipiterais à l'instant sur la terre, pour que ton corps se trouvât déchiré en lambeaux par ta chute ; mais la crainte de Dieu et la puissance de l'anneau me forcent à remplir les ordres de mon maître. » Le génie déposa donc Marouf dans un lieu sauvage et désert.

Pendant ce tems, le roi et le vizir s'entretenaient de la découverte qu'ils venaient de faire. « Ne

vous avais-je pas bien prédit, sire, dit le vizir, que ce n'était qu'un aventurier et un imposteur ? — Tu as raison, reprit le roi, tu es un fidèle et loyal sujet. Donne-moi l'anneau. — Comment ! dit le vizir, que je vous donne l'anneau ? Me prenez-vous pour un fou ? C'est à votre tour de m'obéir ; maintenant je suis devenu votre maître par la puissance de l'anneau, et je vais vous le faire voir. » A ces mots, il appela le génie : « Porte-moi, lui dit-il, ce chien où tu as déjà porté l'autre. » Le roi, que la trahison du vizir avait rendu long-tems muet d'étonnement, s'adressa enfin au génie, et lui demanda pourquoi on le traitait ainsi. « Je n'en sais rien, répondit le génie, j'exécute les ordres de mon maître. » Il déposa le roi dans le même lieu où se trouvait déjà Marouf, qui gémissait sur son sort. Le roi mêla ses larmes aux siennes ; ils étaient dans le plus grand désespoir, et se voyaient exposés à mourir de faim.

Le vizir, de son côté, s'empressa de convoquer le divan. Là, il exposa que le bonheur du peuple et la tranquillité de l'état avaient exigé l'exil du dernier roi et de son gendre, qui était un aventurier ; il déclara ensuite qu'il était sultan par la volonté de Dieu et la puissance de son anneau. « Si vous refusez de m'obéir, ajouta-t-il, je vais vous faire porter à

l'instant avec ce roi insensé, et vous envoyer lui tenir compagnie. — Non ! non ! s'écrièrent-ils tous ; nous sommes les obéissans et fidèles sujets de votre majesté. Vous avez fait votre devoir, et nous ferons le nôtre : nous ne voulons point d'autre sultan que vous. »

Ensuite, le nouveau roi se fit prêter serment de fidélité, et investit les grands de l'empire de leurs nouvelles dignités, en les faisant revêtir de robes d'honneur. En même tems, il envoya dire à la princesse de se préparer à le recevoir la nuit dans son lit, parce qu'il en avait un vif désir. Ce message vint ajouter encore au désespoir dont la perte de son père et de son époux avait rempli le cœur de la princesse. Elle fit prier l'usurpateur d'attendre au moins que le tems du deuil fût écoulé, et ajouta qu'elle se conformerait alors à sa volonté ; mais il répondit qu'il voulait absolument que les noces fussent célébrées dès le soir même. Le grand moufti lui représenta aussi combien il était inconvenant de conclure un mariage avant que le tems du deuil fût passé ; mais le roi ne l'écouta point, et tous les ministres de la religion virent que c'était un roi impie, puisqu'il refusait d'écouter les représentations du grand moufti.

Cependant la princesse, ayant eu recours à la

ruse, s'habilla le plus magnifiquement possible, et reçut l'usurpateur avec un visage riant et satisfait. « Quelle heureuse nuit pour moi doit être celle-ci ! dit-elle; je regrette seulement que vous n'ayez point fait mourir mon père et mon époux, cela aurait mieux valu qu'une simple déportation. — Je le ferai, je le ferai, répondit-il; mais maintenant ne songeons qu'au plaisir, et venez dans mes bras. » La princesse se mit à l'amadouer par quelques caresses, dans le dessein de s'emparer de l'anneau. « C'est assez de badinage, dit le sultan, mettez le comble à mes vœux. — Ah ! reprit-elle, j'aurais honte; car il y a ici quelqu'un qui peut nous voir. — Où est ce personnage ? dit-il. — Dans votre anneau, répondit la princesse. — Ah ! reprit le sultan, c'est le génie; il ne doit pas être un obstacle. — Oh ! non ! non ! répliqua la princesse, je serais honteuse d'être vue, même par des esprits. Otez l'anneau de votre doigt, et mettez-le loin de vous. » Le sultan, ayant tiré son anneau, le plaça sous le chevet du lit, et s'approcha de la princesse; mais elle lui donna un si violent coup de pied dans le ventre, qu'elle le renversa par terre. Ensuite elle appela du secours, et ses quarante-trois esclaves accoururent à ses cris. La princesse leur ordonna de se saisir de l'usurpateur; et, s'emparant

de l'anneau, elle le frotta. « Que veux-tu, ma souveraine ? dit le génie, en paraissant aussitôt. — Assure-toi de ce monstre, lui dit-elle, et ramène-moi mon père et mon époux. » Le génie jeta le vizir dans un cachot, et vint faire part au roi et à Marouf de l'heureux changement qui s'était opéré. La princesse les reçut avec une joie inexprimable ; d'abord ils se mirent à table, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis long-tems, et se livrèrent ensuite au repos. Le lendemain, le roi annonça à sa fille qu'il allait monter sur son trône, son gendre à sa droite, en qualité de vizir, pour procéder à la condamnation du traître qui avait voulu épouser la princesse avant que le tems de son deuil fût expiré. « Cette action seule, ajouta-t-il, prouve que c'est un impie et un ennemi de Dieu, ainsi que le prétend le grand moufti. Je vais le faire pendre, et ensuite le faire brûler. Mais, ma fille, donne-moi l'anneau, et non à ton mari. — Non, répondit la princesse, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, puisque aucun de vous n'a pu le conserver. — C'est juste, reprit le roi : maintenant je vais me rendre au divan ; il faut aussi que je calme l'armée, où il règne un grand trouble par suite de ce qui s'est passé entre le vizir et toi cette nuit. »

Le divan fut convoqué, et l'on interrogea d'abord

le grand moufti sur le contrat de mariage qu'il avait fait contre toutes règles. Il répondit qu'il n'avait pu agir autrement avec un homme à qui l'anneau donnait une si grande puissance. Pendant que le divan était encore réuni, le roi y entra avec son gendre. Toute l'assemblée fut transportée de joie en les revoyant, et, d'une voix unanime, pria le roi de raconter son histoire, ce qu'il fit avec la plus grande condescendance. Ensuite on conduisit l'usurpateur en présence de l'armée, qui l'accabla d'outrages, et son corps devint la proie des flammes. Marouf fut revêtu de la charge de vizir, et il l'exerça pendant cinq ans avec une approbation générale. Au bout de ce tems, le roi mourut, et son fils, qui n'était âgé que de six ans, lui succéda au trône. Ce prince mourut la même année, et la princesse prit alors les rênes de l'empire ; mais elle ne se défit pas pour cela de l'anneau qu'elle garda toujours avec le plus grand soin. Bientôt elle fut attaquée d'une maladie dangereuse ; et, après avoir fait appeler son époux auprès de son lit, elle lui recommanda son fils, et lui rendit l'anneau. Deux jours après elle n'existait plus.

Marouf régna tranquillement à sa place. Un soir, après que ses officiers se furent retirés, et comme il allait se coucher, une vieille femme, à laquelle il ne

fit aucune attention, entra pour préparer son lit. Aussitôt qu'il fut endormi, cette femme se déshabilla et se coucha à côté de lui. Marouf se réveilla tout à coup, et, s'apercevant qu'il avait quelqu'un de couché avec lui : « Grand Dieu ! s'écria-t-il, protégez-moi contre les tentations de Satan ! — Oh ! il n'y a point de danger, dit une voix cassée ; je suis votre légitime épouse Fatime la mégère. — Malheureuse ! s'écria Marouf, en la reconnaissant, comment es-tu venue ici ? — Mais, reprit-elle, dans quelle ville donc me trouvé-je ? — Dans la ville de Khaïtan, capitale du royaume de Sohatan, répondit Marouf. Depuis quand es-tu arrivée du Caire ? — J'en arrive à l'instant même, répondit-elle. Tu sauras donc que le kadi, après ta fuite, me fit châtier pour le tour que je t'avais joué, et dont je me repens maintenant, mais trop tard. Je versais sans cesse de justes larmes sur ton absence, et je me vis réduite à demander l'aumône dans les rues. Hier, j'avais inutilement parcouru toute la ville ; personne ne m'avait donné la moindre chose, et j'avais reçu partout des injures. Plongée dans le désespoir, je m'en retournais à la maison, en pleurant à chaudes larmes. Tout à coup je vis paraître une figure d'un aspect extraordinaire. « Femme, pourquoi pleures-tu ? me demanda cette

apparition. — Parce que je suis séparée de mon mari, répondis-je, et que je ne sais pas où le retrouver. — Comment s'appelle-t-il, ton mari ? — Marouf. — Je le connais ; il est maintenant sultan de la ville de Khaïtan, dans le pays de Sohatan. Si tu veux, je vais t'y transporter. » Alors le génie, m'enlevant dans les airs, me déposa, sans me faire connaître, dans cette salle où se trouve ton lit. Enfin, grâce à Dieu, je suis à tes côtés comme ta légitime et fidèle épouse. » Ensuite Marouf lui raconta toute son histoire, depuis l'instant où il était parti du Caire, jusqu'à ce jour qu'il était roi, et avait un fils âgé de sept ans. « Tout cela était écrit dans le ciel, dit Fatime ; mais oublie le passé, et permets que je demeure ici : je ne demande qu'à vivre d'aumônes. »

Marouf, se laissant toucher par ses marques d'humilité et de repentir, s'imagina que sa femme était tout à fait changée envers lui : « Reste donc ici, lui dit-il ; mais le plus léger caprice qui te prendra, tu le paieras de ta vie, j'en fais le serment. Ne t'imagine pas que je me laisserai citer devant un tribunal, et traîner devant un autre kadi. Maintenant je suis sultan ; tout le monde me craint et je ne crains personne. De plus, j'ai à mes ordres un puissant génie, appelé Abousaadet, et qui fait tout ce que je

lui commande. Si tu veux que nous retournions au Caire, je ferai bâtir un palais de marbre orné partout de tapis de soie. Nous aurons vingt esclaves à nos ordres, bonne table, des habits magnifiques, et nous mènerons une vie agréable et tranquille. Prends-tu ce parti, ou aimes-tu mieux être reine ici ?» Fatime lui baisa la main, et répondit que c'était à lui de choisir. Marouf la fit reine pour la récompenser de sa soumission. Pendant tout le jour il la traitait avec tous les égards possibles, mais il la négligeait la nuit, car il avait de belles et jeunes esclaves, et Fatime était vieille. Marouf éprouvait donc de l'aversion pour elle, et quoiqu'il lui témoignât les plus grands égards, le tems de l'amour était passé entre eux. Ainsi que le dit un poète, le cœur ressemble au verre ; lorsqu'il est une fois brisé, ses fragmens ne se réunissent jamais.

Lorsque Fatime découvrit cette conduite de son mari, elle conçut une jalousie mortelle, et le diable lui suggéra l'idée de ravir l'anneau, et de tuer son mari, pour s'emparer des rênes de l'empire. Afin d'exécuter ce projet elle se rendit une nuit dans l'appartement où le roi Marouf avait coutume de coucher avec une jeune esclave. Mais craignant d'éprouver le sort du vizir à qui la reine avait enlevé l'anneau au milieu des caresses qu'elle lui faisait, Marouf ne por-

tait jamais au doigt cet anneau ; il le plaçait la nuit sous son chevet, et lorsqu'il allait au bain il fermait soigneusement la porte de son cabinet, afin que personne ne pût y pénétrer. La nuit où Fatime voulait accomplir son dessein, le jeune prince que Marouf avait eu de la feue reine se trouvait par hasard dans la galerie par où passa la vieille mégère. Il la vit se diriger rapidement dans l'obscurité vers la chambre de son père. Se doutant qu'elle ne méditait rien de bon, il la suivit sans bruit comme un petit loup. Le jeune prince portait ordinairement un petit sabre, qui ressemblait plutôt à un couteau qu'à un sabre. Il ne le quittait ni jour ni nuit, et il le mit à la main aussitôt qu'il entendit marcher la vieille. Son père et les courtisans le raillaient souvent sur ce petit sabre. « Tu n'as pas encore pu couper une seule tête avec, lui disait le roi. — Je dois, répondait le jeune prince, je dois l'essayer sur une tête qui mérite d'être coupée. » Il suivit donc Fatime jusque dans la chambre de son père, qui était plongé dans un profond sommeil. La vieille chercha l'anneau, et lorsqu'elle l'eut trouvé elle voulut se retirer ; mais le jeune prince lui coupa la tête d'un seul coup avec son petit sabre, avant qu'elle fût hors de la chambre. Marouf se réveilla en sursaut, et aperçut, à la lueur d'une lampe,

son épouse nageant dans son sang, et son fils qui se tenait auprès, le sabre nu à la main. « Qu'as-tu fait, mon fils? lui dit-il. — Ne vous avais-je pas souvent dit, lui répondit-il, que je cherchais pour mon sabre une tête qui méritât d'être coupée. Vous voyez, j'en ai fait l'essai. » Il raconta ensuite à son père tout ce qui s'était passé, et Marouf le combla de louanges pour une si belle action.

Peu de tems après, Marouf ayant fait venir à sa cour le fellah qui l'avait si bien accueilli dans le champ où il avait trouvé le trésor de Scheddad, il le nomma son vizir et épousa sa fille, avec laquelle il vécut très-heureux jusqu'au moment où l'inexorable mort, qui n'épargne personne, vint mettre un terme à son bonheur.

ANECDOTES.

CCLVIII^e — CCLIX^e NUIT.

LIBÉRALITÉ DE HATEM-THAÏ APRÈS SA MORT.

Le tombeau de Hatem-Thaï, cet Arabe si célèbre par sa libéralité, se trouve entre deux bassins d'eau, près desquels sont des statues de femmes qui versent des larmes. On dit que les caravanes qui font halte en cet endroit entendent pendant toute la nuit des cris extraordinaires et des soupirs douloureux; mais, lorsque le jour vient à paraître, on n'aperçoit plus que ces statues de pierre qui pleurent sur le tombeau de Hatem-Thaï.

Zoul-Kelaa, roi des Homyarites, passant un jour par cet endroit, on lui dit que c'était le tombeau de Hatem-Thaï, dont l'ombre se faisait entendre toutes les nuits. « Eh bien, Hatem-Thaï, s'écria Zoul-Kelaa

pour plaisanter sur ce qu'on venait de lui dire, il faut bien nous traiter ; nous allons être tes hôtes cette nuit. »

Zoul-Kelaa s'endormit, et vit en songe Hatem-Thaï qui tua son chameau avec un sabre, et lui dit : « Je n'ai point de chameau, mais voici quelque chose pour le déjeuner de tes gens. » Zoul-Kelaa, se réveillant tout à coup, trouva son chameau égorgé et nageant dans son sang. Le lendemain matin, il continua sa route, et rencontra quelques Arabes, dont l'un conduisait par la bride un très-beau chameau. « Je suis, s'écria cet Arabe, Aadi, fils de Hatem-Thaï ; et vous, n'êtes-vous pas Zoul-Kelaa ? Mon père m'est apparu en songe cette nuit ; il avait tué votre chameau pour traiter vos gens, et il m'a ordonné de vous en amener un autre à la place. » Zoul-Kelaa le prit, et il resta dans l'admiration en voyant que Hatem-Thaï perpétuait ses libéralités même encore au-delà du tombeau.

CCLXIXe NUIT.

ANECDOTE SUR MOÏN, FILS DE SAÏD.

Moïn, fils de Saïd, s'étant égaré un jour à la chasse, éprouvait une soif brûlante, lorsqu'il rencontra fort heureusement trois jeunes filles arabes qui lui présentèrent chacune une tasse d'eau. Comme les gens de sa suite n'avaient rien avec eux dont il pût faire présent aux jeunes Arabes, Moïn leur donna trois flèches, dont la pointe était d'or, et elles le remercièrent toutes trois par un compliment en vers. La première dit :

« Il arme d'or la pointe de ses flèches, généreux et magnanime » jusque envers ses ennemis. Ces flèches apportent avec elles un » remède aux blessures qu'elles font. »

La seconde chanta :

« Pour étendre plus loin sa générosité, il arme d'or ses flèches. » Qui pourrait ainsi se soustraire à ses bienfaits? »

La troisième dit :

« Ses flèches apportent de l'or, afin que ceux qu'elles ne blessent » que légèrement puissent payer leur guérison, et que ceux qu'elles » frappent mortellement puissent acheter un linceul. »

CCLXIX^e NUIT.

AUTRE ANECDOTE SUR MOÏN, FILS DE SAÏD.

Un jour que Moïn avait poursuivi à la chasse une gazelle, il se trouva tout à coup dans le désert, et séparé de sa suite. Il aperçut un homme, monté sur un âne, qui venait du côté du désert. Moïn, l'ayant salué, lui demanda d'où il venait. « Je viens, répondit cet homme, du pays de Rotaa, où je cultive un petit champ qui m'a donné cette année une riche récolte de concombres. Je les porte de ce pas à l'émir Moïn, si célèbre par sa libéralité. — Et combien crois-tu qu'il te donnera pour cela? dit Moïn. — Au moins mille ducats, répondit l'autre. — Et s'il te disait que c'est trop? — Cinq cents. — S'il te disait que c'est trop? — Cent. — S'il te disait que c'est trop? — Cinquante. — S'il te disait que c'est trop? — Vingt. — Et s'il te disait encore que c'est trop? — Oh! alors je mènerais mon âne dans son harem, et je prendrais la fuite. »

Moïn se mit à rire, et donna des éperons à son

cheval pour rejoindre sa suite. Il ordonna à son chambellan de faire entrer le Bédouin lorsqu'il se présenterait. Celui-ci arriva effectivement bientôt après, et fut introduit devant l'émir, qu'il ne reconnut pas au milieu de la pompe et de la suite qui l'environnaient. « Que m'apportes-tu, frère Arabe? lui demanda Moïn. — Des concombres mûrs avant le tems. — Et combien en demandes-tu ? — Mille ducats. — C'est trop. — Cinq cents. — C'est trop. — Cent. — C'est trop. — Cinquante. — Encore trop. —Vingt.—Toujours trop. » Alors l'Arabe s'aperçut que Moïn était l'homme qu'il avait rencontré dans le désert. « Ne me donnez pas moins de vingt ducats, dit-il ; car l'âne est attaché là-bas à la porte. » Moïn, éclatant de rire, fit venir son intendant, et lui ordonna de compter à l'Arabe d'abord mille ducats, puis cinq cents, puis cent, puis encore cinquante, et enfin vingt, et de laisser l'âne où il était. L'Arabe resta stupéfait d'étonnement de recevoir seize cent soixante-dix ducats pour un plat de concombres.

CCLXX^e NUIT.

TRÉSOR TROUVÉ DANS LA VILLE DE TOLÈDE.

Dans la ville de Tolède, ancienne capitale du pays de Roum, il y avait un palais fermé, à la porte duquel chaque roi mettait un verrou lors de son avénement au trône. Cette porte avait vingt-quatre verroux. Un homme qui ne descendait pas de la famille royale, étant monté sur le trône, voulut absolument ouvrir ce palais, malgré toutes les représentations des grands officiers de l'empire. Il y trouva des statues équestres qui représentaient des Arabes revêtus d'une armure complète, et la lance en arrêt. Plus loin se trouvait une inscription qui annonçait que le pays serait conquis dans l'année où l'on ouvrirait le palais. En effet, l'Espagne fut conquise la même année par Tarik, fils de Zeyad, général de Welid, fils d'Abdolmelek. Le roi, qui avait ouvert le palais, fut tué et tous ses trésors pillés. On y trouva des richesses immenses; cent soixante-dix couronnes de perles, de rubis, et d'autres pierres précieuses; e champ d'un tournoi rempli de vases d'or et d'ar-

gent ; la table de Salomon, fils de David, qui, comme le rapporte l'Écriture, était faite d'une seule émeraude, et doit se trouver maintenant à Roum. Il y avait plus loin quatre vases d'or, sur lesquels étaient gravés les psaumes de David en langue grecque. On trouva aussi un livre qui traitait des vertus des minéraux, des plantes, des talismans, et de l'alchimie. Un autre livre parlait de l'art de tailler et de monter les pierres précieuses, du mélange des poisons avec la thériaque, de la formation de la terre, de la mer et des montagnes.

Un cabinet tout entier était rempli d'un élixir propre à la transmutation des métaux ; une dragme de cet élixir suffisait pour changer en or fin mille dragmes d'argent. Enfin, on trouva un miroir magique, dans lequel Salomon voyait tout ce qui se passait dans les sept régions de l'univers.

Tous ces trésors furent portés au khalife Welid, fils d'Abdolmelek.

CCLXXI^e NUIT.

ANECDOTE SUR LE KHALIFE HESCHAM, FILS D'ABDOLMELEK, FILS DE MERWAN.

Le khalife Hescham, fils d'Abdolmelek, fils de Merwan, poursuivant un jour à la chasse une gazelle, cria à un jeune Arabe qui était occupé à faire paître son troupeau : « Prends garde à toi ! la gazelle ! la gazelle ! » L'Arabe lui répondit : « Quelle est cette manière de parler ? insolent, âne que tu es ! — Malheur à toi ! s'écria Hescham ; ne me connais-tu pas ? — Oh ! répondit le jeune Bédouin, tu m'as clairement montré qui tu étais, en m'adressant la parole sans me saluer. — Malheur à toi ! reprit le khalife ; je suis Hescham, fils d'Abdolmelek. »

Cependant le Bédouin ne cessa pas de lui adresser des injures, jusqu'au moment où les officiers de la cour et un grand nombre de personnes, arrivant de toutes parts, saluèrent Hescham comme commandeur des croyans, et souverain des musulmans. « Arrêtez ce Bédouin ! » s'écria le khalife. Voyant cette foule de vizirs, de chambellans et de grands de la cour, l'en-

fant ne parla à aucun d'eux, et se jeta aux pieds du khalife, sans dire une seule parole. « Chien d'Arabe, lui dit un des courtisans, pourquoi ne salues-tu pas le commandeur des croyans ? — Ane que tu es, répondit le Bédouin, m'a-t-il salué, lui ? — Jeune homme, dit Hescham, songe que ta dernière heure est arrivée. — Cela peut être, répliqua le Bédouin ; mais ne me tuez point par vos paroles. Ne savez-vous pas qu'il est dit dans le Koran, qu'il viendra un jour où tous les hommes rendront compte de leurs discours inutiles ? — Bourreau ! s'écria le khalife plein de fureur, coupe la tête à ce Bédouin, qui ne sait point mettre de frein à sa langue ! » Le bourreau saisit le jeune homme par les cheveux, et tint son sabre suspendu sur la tête du malheureux, en adressant au khalife la formule ordinaire :

« Commandeur des croyans ! votre esclave doit-il » frapper le coup mortel ? Sera-t-il innocent du sang » qu'il va verser ? »

Le bourreau adressa trois fois ces paroles au khalife, et trois fois le khalife répondit : oui !

Le Bédouin poussa un grand éclat de rire en voyant cette cérémonie. « Misérable ! dit Hescham, comment peux-tu rire à l'instant où tu vas perdre la vie ? — Cette cérémonie est plaisante, répondit le Bédouin,

et dans toute ma vie, rien ne m'a fourni plus de sujet de rire que tes paroles ; mais, avant que je garde un silence éternel, je veux vous raconter encore une petite fable : Un faucon allait dévorer un moineau qui était tombé entre ses serres. « Laisse-moi aller, lui dit le moineau, je ne vaux point que tu prennes la peine de me dévorer. » Le faucon lui donna la vie et la liberté, en disant : « Ce n'est qu'un moineau. »

Cette fable produisit une telle impression sur le khalife, qu'il pardonna au Bédouin, et le renvoya comblé de présens.

CCLXXII^e — CCLXXIV^e NUIT.

AVENTURE D'IBRAHIM MAHADI, FRÈRE DU KHALIFE MAMOUN.

Ibrahim Mahadi, frère du khalife Mamoun, ayant refusé de lui rendre hommage, s'était retiré dans la ville de Reï (1), où il resta un an, onze mois et douze jours. Alors Mamoun le fit chercher à Reï par ses

(1) Ville de la partie septentrionale de l'Irak Persique, où les Seldjoukides avaient établi le siége de leur empire.

soldats, et Mahadi s'enfuit à Bagdad, où sa tête était mise à prix pour cent mille sequins.

« Comme je marchais dans les rues de Bagdad, raconte Mahadi lui-même, éprouvant la plus grande crainte d'être reconnu, j'aperçus un nègre devant la porte de sa maison. Je lui demandai s'il pourrait me tenir caché pendant quelques heures. « Oui, » me répondit-il, en ouvrant sa maison. Il me fit entrer, et referma la porte sur moi. J'étais dans une transe mortelle d'être livré au khalife. Quelques instans après, le nègre revint, m'apportant des provisions, et tout ce qui est nécessaire pour faire un bon repas. « Pardonnez, me dit-il, à votre esclave, s'il ne vous traite pas comme vous le méritez, et s'il ne peut pas reconnaître assez l'honneur que vous lui avez fait en entrant dans cette maison. » Comme je ne croyais pas être reconnu, je lui dis : « Pourquoi tant de complimens? — Seigneur, me répondit-il, j'ai l'honneur de reconnaître en vous Ibrahim Mahadi, frère du khalife, et dont la tête a été mise à prix pour cent mille sequins. » Cette circonstance me fit connaître tout le prix de l'hospitalité qu'il m'accordait. Alors je lui adressai les vers suivans, que j'improvisai :

« Le ciel a récompensé ceux qui honorèrent Joseph lorsqu'il était

» encore dans sa prison ; ainsi le ciel me mettra peut-être un jour » en état de reconnaître vos bienfaits envers moi.

« Voulez-vous me permettre, dit-il à son tour, de vous faire aussi une réponse en vers ? » Je lui assurai que rien ne pouvait me faire plus de plaisir ; il commença ainsi :

« Je me plains à mes amis de la longueur des nuits, et ils me » disent : « Hélas ! les nôtres sont trop courtes ! » C'est parce que le » sommeil ferme leurs paupières, et que rien ne trouble leurs son- » ges. Je crains l'approche de la nuit qui est l'instant de mes dou- » leurs, tandis qu'eux se réjouissent de voir finir le jour. Ah ! s'ils » avaient le bonheur de rencontrer un hôte comme j'en possède » un, alors, au lieu de reposer voluptueusement dans les bras de » leurs bien-aimées, ils aimeraient mieux passer leurs nuits à veiller. »

» J'étais enchanté de me trouver dans la demeure d'un homme si spirituel et si généreux. Cependant, comme je craignais que mon séjour dans sa maison ne le compromît lui-même, je voulus prendre congé de lui, et jetai à ses pieds une bourse pleine d'or, qui me restait encore. Il me pria de ne point l'affliger, en lui offrant ce présent qu'il ne voulut jamais accepter. Je fus donc forcé de reprendre ma bourse malgré moi. Après avoir encore passé quelques jours chez lui, j'en sortis déguisé en femme esclave ; car je craignais toujours d'être découvert : mes craintes étaient

fondées. En passant sur un pont, je fus reconnu par un soldat, qui s'écria : « Voyez, c'est le frère du khalife. » Et ce fut avec beaucoup de peine que je me réfugiai dans une maison voisine, dont la maîtresse me fit évader. Je me rendis ensuite dans une autre maison, où se trouvait une de mes anciennes esclaves; elle me trahit, et je fus conduit devant le khalife, revêtu des habits de femme que je portais encore. Il était environné d'une nombreuse réunion. « Point de salut ni de miséricorde pour toi ! s'écria-t-il. — Commandeur des croyans, lui dis-je, vous avez le droit de vous venger; mais le pardon est plus beau que la vengeance : la plus magnanime de toutes les vertus, c'est de pardonner. Ma faute est grande, mais vous êtes plus grand encore. Si vous punissez, vous êtes juste; si vous pardonnez, vous êtes clément. La justice rompra le fil de ma vie; mais votre clémence vous l'attachera par une reconnaissance éternelle. »

» Le khalife parut quelques instans porté à me faire grâce; mais se tournant tout à coup vers l'assemblée : « Quel est votre avis? » demanda-t-il.

» Tous opinèrent pour la mort, et le genre de mon supplice était le seul point sur lequel ils n'étaient point tombés d'accord. « Que dis-tu à cela? demanda Ma-

moun à Ahmed, fils de Khaled. — Je pense, répondit celui-ci, que votre conseil juge d'après vous. Prononcez la condamnation, et il condamnera; pardonnez, et il pardonnera.

» — Ces hommes, dit Mamoun, en demandant la mort de mon frère, ne songent donc pas que la flèche teinte de son sang retombera sur moi? » En disant ces mots il me jeta son mouchoir en signe de pardon. « Commandeur des croyans, dis-je alors, ma faute était trop grande pour que j'osasse en espérer le pardon, et ce pardon est un trop grand bienfait pour que je puisse vous exprimer toute ma reconnaissance par des paroles. » Alors j'improvisai quelques vers où je faisais allusion à ma situation présente.

« Ebalfak et Ablas, dit le khalife, m'ont conseillé de faire mourir un frère. — Il vous l'ont conseillé, répondis-je; mais vous avez bien mieux fait de n'écouter que votre propre conscience. »

» Le khalife se mit ensuite à prier, et resta longtems dans cette attitude. Lorsqu'il eut achevé sa prière, il me dit : « Sais-tu pourquoi je priais? — Peut-être pour remercier Dieu, lui répondis-je, de vous avoir fait triompher de vos ennemis. — Non, me dit-il, je le remerciais pour m'avoir fait pencher vers le pardon... »

» Je lui racontai ensuite mon aventure avec le nègre, le soldat, la femme et l'esclave. Il fit donner à cette dernière cent coups de bâton, et la condamna à une prison perpétuelle pour avoir trahi son bienfaiteur, dans la vue d'obtenir un gain coupable. Il loua la conduite de la femme, et la récompensa, ainsi que le nègre, qui était chirurgien de profession. »

CCLXXIV^e^—CCLXXVIII^e^ NUIT.

LE PARADIS TERRESTRE, OU LA VILLE DE SCHEDAD, FILS D'AAD.

Abdallah, fils de Kotaïba, cherchant un jour son chameau qui s'était égaré, trouva, dans le désert du Yémen, près de Saba, une grande ville au milieu de laquelle s'élevait un magnifique palais. Abdallah voulut s'informer de son chameau aux habitans de cette ville, mais il éprouva une grande surprise en voyant qu'elle était déserte. « Je descendis de ma mule, raconte-t-il lui-même ; je mis le sabre à la main et m'avançai vers le château. Là, j'aperçus deux vastes portes d'une structure merveilleuse, resplendissantes de diamans et de pierreries de toute espèce. J'entrai

en tremblant, et je vis un palais merveilleux aussi grand qu'une ville toute entière. Ce palais était soutenu par des colonnes de rubis et d'émeraudes, et les murs étaient formés de briques d'or et d'argent. Le sol était couvert de perles, et en d'autres endroits de musc, d'ambre et de safran. Je montai sur la terrasse, et je découvris une foule de ruisseaux qui coulaient dans de magnifiques canaux faits d'or et d'argent fondu. C'est le paradis, me dis-je en moi-même; et après avoir rempli mes poches de diamans et de pierreries, je m'occupai de retrouver mon chemin.

» Le bruit de mon voyage ne tarda pas à se répandre, et parvint même jusqu'aux oreilles de Mousa, fils d'Ebi-Safran, qui régnait alors dans le Hedjaz. Il écrivit au gouverneur de Saba pour lui ordonner de m'envoyer à la cour. Je me présentai devant le trône, et je racontai au roi ce que j'avais vu; mais il ne voulut pas ajouter foi à mon récit jusqu'à ce que je lui eusse montré les perles, le musc, le safran et l'ambre que j'avais apportés. Alors il fit venir le fameux savant Kaabal-Akhbar. « Grand docteur, lui dit-il, avez-vous jamais entendu parler qu'il y eût dans le monde une ville dont les édifices sont tout d'or et d'argent, les colonnes de rubis et d'émerau-

des, et dont le sol est couvert d'ambre et de musc? — Oui, commandeur des croyans, répondit-il; c'est la ville appelée Irem-Zatolamad, c'est-à-dire Irem aux nombreuses colonnes (1), et bâtie par Schedad, fils d'Aad. — Racontez-moi cette histoire, » dit le khalife, et le docteur raconta ce qui suit :

« Le grand roi Aad, de la tribu de ce nom, avait deux fils, dont l'un s'appelait Schedad, et l'autre Schedid. Celui-ci mourut peu de tems après son père, et Schedad devint le plus puissant monarque de la terre; car tous les rois lui obéissaient. Ayant lu dans un ancien livre la description de la magnificence du paradis, il voulut en faire un sur la terre, en dépit du ciel. Il fit venir les cent mille rois qui lui étaient soumis, et il leur dit : « J'ai lu dans des

(1) Cette histoire (voyez d'Herbelot), racontée par la plupart des historiens arabes comme une vérité historique, repose sur un passage du Koran, qui parle d'*Irem-Zatolamad*. Ibn-Kaledoun prouve dans sa préface, qui est un chef-d'œuvre de saine critique, que ce conte est l'ouvrage des commentateurs du Koran, qui ont pris *Irem* pour le nom d'une ville, et *amad* dans son acception littérale, qui signifie *colonne*. Il prétend qu'Irem est le nom d'une ancienne tribu, et que *amad* signifie le *mât d'une tente*, de sorte que *Irem-Zatolamad* veut dire la tribu d'Irem aux nombreux mâts de tente, et non la ville d'Irem aux nombreuses colonnes.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

livres anciens la description du paradis dont on jouira dans l'autre vie ; je veux en faire un aussi sur la terre. Bâtissez-moi donc une ville qui soit toute d'or et d'argent, de rubis et d'émeraudes, de perles et d'améthystes ; plantez les rues et les places publiques d'arbres artificiels, et faites-y couler des ruisseaux dans des lits d'or et d'argent fondu. — Où prendrons-nous tant de pierreries ? demandèrent tous les rois. — C'est votre affaire, répondit Schedad. N'êtes-vous pas mes vassaux ? — Nous obéirons, répondirent-ils. » Les cent mille rois mirent tous leurs sujets en mouvement pour creuser dans les entrailles de la terre, plonger au fond des mers, et rassembler tout ce qu'il y avait alors dans le monde d'or, d'argent et de pierres précieuses. Vingt années furent employées à ces recherches : au bout de ce tems, ils envoyèrent leurs architectes et leurs géomètres pour choisir une plaine convenable pour la construction d'une semblable ville. Ils en trouvèrent une au milieu d'un vaste désert de l'Arabie, où ils se mirent à commencer le paradis terrestre, d'après les plans que Schedad leur avait donnés. De toutes parts arrivaient des caravanes et des flottes chargées de pierres précieuses ; il fallut trois cents ans seulement pour achever les murs. « Maintenant, dit Schedad, construisez-moi au mi-

lieu de la ville un palais qui la domine tout entière, et à l'entour mille autres palais qui serviront de demeure à mes vizirs. » Les architectes se mirent à l'ouvrage, et travaillèrent encore pendant vingt ans. Lorsque les palais furent terminés, Schedad ordonna à ses mille vizirs, aux grands de sa cour, et à son harem, de se préparer à l'accompagner au paradis terrestre : on ne mit pas moins de vingt années à faire tous les préparatifs nécessaires. Enfin, Schedad se mit en marche avec toute son armée ; mais il n'était plus qu'à une journée de chemin d'Irem, lorsque Dieu envoya du ciel un bruit si affreux, que le roi et toute sa suite tombèrent morts de frayeur, et nul d'entre eux ne put entrer dans le paradis. Cette ville existe encore aujourd'hui au milieu du désert. »

Ce récit jeta Mousa dans un grand étonnement, et il demanda si quelqu'un était jamais entré dans cette ville. Le docteur Kaabal-Akhbar lui dit qu'au tems du Prophète un de ses compagnons y était venu par le même chemin qu'avait trouvé Abdallah, fils de Kotaïba.

CCLXXIX^e — CCLXXXI^e NUIT.

AVENTURE D'ISHAK DE MOSSOUL.

Le célèbre musicien Ishak de Mossoul raconte ce qui suit :

« Un soir que je revenais de chez le khalife Mamoun, où j'avais passé la soirée avec une nombreuse société, je m'approchai d'un mur pour satisfaire quelques besoins pressans. Tout à coup il me tomba sur la tête, au milieu de l'obscurité, quelque chose qui était attaché à une corde. Je regardai ce que ce pouvait être, et, à ma grande surprise, je vis une sorte de corbeille garnie de soie. Comme le vin que j'avais bu dans la soirée m'avait un peu troublé le cerveau, je me plaçai dans cette corbeille, sans savoir ce que je faisais, et au même instant je me sentis enlever en haut. Je fus reçu sur la terrasse par quatre belles esclaves, qui m'engagèrent à descendre dans la maison. L'une d'elles marcha devant moi, un flambeau à la main, et me conduisit dans une salle, dont la magnificence ne pouvait être comparée qu'à celle des appartemens du palais du khalife. Aussitôt que je

fus entré, le rideau qui cachait une partie de la salle se leva, et j'aperçus une foule d'esclaves d'une beauté ravissante, dont les unes portaient des flambeaux, et les autres des cassolettes où brûlaient des parfums. Au milieu de ces esclaves était une jeune dame, belle comme la pleine lune; elle me salua, en m'invitant à m'asseoir, et me demanda ensuite comment j'étais venu dans cette maison. Je lui répondis que j'avais rencontré la corbeille au milieu des ténèbres, en revenant de chez un de mes amis, et que la curiosité m'avait poussé à tenter cette aventure. « Quelle est votre profession? me demanda-t-elle. — Je suis, répondis-je, un tisserand de Bagdad. — Vous connaissez-vous en poésie? — Un peu. — Récitez-nous-en quelques morceaux, je vous prie. — Très-volontiers; mais accordez-moi la grâce de me montrer l'exemple, en commençant la première. » Aussitôt elle me récita les plus beaux morceaux de nos poètes anciens et modernes, et je n'admirai pas moins son talent pour la déclamation, que je n'avais admiré sa beauté. « Je suis au bout de mon arabe, me dit-elle; maintenant c'est à votre tour. » Je choisis alors un passage très-peu connu, mais très-beau, de l'un de nos poètes, et elle en parut enchantée. « Je n'aurais pas cru, me dit-elle, qu'il se trouvât, parmi

les ouvriers de cette ville, des gens d'un esprit aussi cultivé. »

» Ensuite on apporta le souper, qui était orné des fleurs et des fruits les plus rares. La dame me versa elle-même à boire, et me dit : « Voici le véritable moment pour converser. » Nous nous entretînmes donc agréablement de mille sujets divers, entremêlant nos discours de contes et d'anecdotes, comme on fait pour charmer les loisirs des rois. Nous passâmes ensemble la plus grande partie de la nuit, et je songeai plus d'une fois à Mamoun, qui se serait jeté aux pieds de cette merveille de beauté et d'esprit, s'il l'eût connue. « Vous êtes, me dit-elle, un homme de bon ton, et vos manières sont tout-à-fait distinguées. Votre esprit est orné d'une foule de belles connaissances. Il me reste encore une chose à vous demander : chantez-vous aussi bien que vous récitez les vers? — Autrefois je chantais bien, répondis-je ; mais je ne m'en occupe plus depuis long-tems. » Je dis cela seulement pour n'être point forcé de chanter ; car j'aimais mieux passer la nuit à m'entretenir avec la dame. « J'en suis fâchée, me dit-elle. — Peut-être, repris-je, pourrais-je essayer, si vous vouliez me montrer l'exemple ; car je suis certain que vous êtes une habile musicienne. »

» Alors elle se fit apporter un luth, et m'accompagna la plus belle voix que j'aie jamais entendue au monde. « Connaissez-vous cet air? me demanda-t-elle. — Non, répondis-je. — Les paroles, reprit-elle, sont charmantes, et la musique est d'Ishak — Ishak doit vous le céder dans cet art. — Ah! dit-elle, ne me prodiguez pas de flatteries, je ne les aime point; comment est-il possible que cet air vous soit inconnu?» En disant cela, elle se remit à chanter, et continua jusqu'au lever de l'aurore. Alors une vieille, qui était sa nourrice, entra pour lui annoncer que l'heure de se retirer était arrivée. « La société, me dit-elle en me quittant, est un gage qu'on doit retirer. — Il était inutile de me dire cela, répondis-je; je me serais hasardé de moi-même à revenir. »

» On me descendit dans la corbeille; et, après m'être rendu chez moi, je fis ma prière du matin, et me mis au lit. Je dormais depuis peu de tems, lorsqu'un messager, envoyé par le khalife, vint me dire de me rendre à la cour. J'y allai et j'y passai la journée entière; mais la nuit arriva bien lentement au gré de mes désirs. Enfin, je courus au même endroit, et je me mis dans la corbeille, pour faire ma visite à la dame inconnue. Nous passâmes cette nuit, comme la précédente, à nous entretenir, à raconter des histoires,

à réciter des vers, et à chanter. Je me retirai à la même heure que la veille, en promettant de revenir le lendemain. J'allai à la cour, selon ma coutume; mais, à l'approche de la nuit, le khalife sortit, et m'ordonna d'attendre son retour.

» Il me fut impossible de me conformer à cet ordre; je sortis du palais pour aller visiter ma belle inconnue. « Ah! dit-elle en me voyant, il paraît que vous voulez établir votre demeure auprès de moi. — Pardonnez-moi, je vous prie, lui répondis-je; vous le savez, les droits de l'hospitalité durent trois jours entiers : si je reviens encore une fois, alors vous aurez le droit d'être irritée contre moi. » Nous goûtâmes plus que jamais les charmes d'un agréable entretien; seulement la pensée de la colère du khalife venait de tems en tems troubler mon bonheur. « J'ai un cousin, dis-je à la dame, qui a beaucoup plus de talens que moi, et a reçu une éducation beaucoup plus brillante. Il chante à ravir, et connaît tous les airs d'Ishak de Mossoul; voulez-vous me permettre de vous le présenter? — C'est un hôte agréable! répondit-elle; je serai bien aise de le connaître. »

» Lorsque j'arrivai chez moi, j'y trouvai déjà des envoyés du khalife qui m'accablèrent d'injures, et me conduisirent devant Mamoun. Il était assis sur son

trône, et dans une colère extrême contre moi. « Tu as osé me désobéir, s'écria-t-il. — Permettez-moi, commandeur des croyans, répondis-je, de me justifier devant vous seul. » Alors il ordonna à tous ceux qui étaient présens de se retirer, et je lui racontai mon aventure. Il put à peine attendre le soir, tant il était impatient de voir l'inconnue. Je lui recommandai de se tenir sur ses gardes, et de ne point m'appeler par mon nom en présence de la dame ; il m'en donna la promesse. Aussi, dès que les premières ombres de la nuit se répandirent sur la ville, nous nous rendîmes à l'endroit, où nous trouvâmes deux corbeilles qui nous enlevèrent sur la terrasse.

» Le khalife devint tout à coup épris des charmes de la dame : elle nous versa à boire, et nous nous livrâmes tous trois à la plus folle gaîté. La dame me demanda si mon cousin était un marchand, et je lui répondis que oui ; mais le khalife, après avoir vidé quelques verres, oublia le rôle qu'il jouait, et me dit : « Ishak, chante-moi cet air. — Je suis prêt à vous obéir, commandeur des croyans, répondis-je. » Aussitôt que la dame nous entendit nommer, elle s'éloigna ; et, lorsque j'eus fini de chanter, le khalife me dit : « Informe-toi à qui appartient cette maison. » Je le demandai à la vieille, et elle me répondit que

c'était le palais du vizir Hassan-Ben-Sehl. « Qu'on le fasse venir ! » dit le khalife ; et Hassan parut aussitôt. « Cette dame est-elle votre fille ? lui demanda Mamoun. — Oui. — Comment s'appelle-t-elle ? — Khadidja. — Est-elle mariée ? — Non. — Eh bien, j'en fais ma femme. — Elle est votre esclave. — Je lui donne cent mille ducats pour présent de noces, ajouta le khalife ; faites-la conduire au palais, dès que je vous aurai envoyé cet argent. »

» Nous sortîmes de la maison. Le khalife m'ordonna de ne pas parler de ce qui venait de se passer, et j'en ai gardé le secret jusqu'à sa mort. Ces trois nuits, dit Ishak de Mossoul, je les mettrai toujours au rang des plus agréables que j'aie jamais passées dans la plus aimable société (1). »

(1) Nous ne voulons pas affirmer que Mamoun ait connu de cette manière la fille de son vizir Hassan, fils de Sehl ; mais qu'il l'ait épousée, c'est un fait hors de doute. Ces noces furent célébrées avec un luxe incroyable, dont les historiens arabes parlent avec étonnement. On en trouve une description très-détaillée dans l'excellent ouvrage d'Ibn-Khaledoun. Il y eut, entre autres choses, une loterie, dont les billets contenaient les noms de châteaux et de villages qui furent donnés en présent à ceux qui les amenèrent.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

CCLXXXI. — CCLXXXV. NUIT.

AVENTURE D'UN MARCHAND DE TRIPES.

Au tems du pélerinage de la Mekke, un homme prit le voile de la Kaaba ; et, se tenant dans l'attitude de quelqu'un qui prie, il répéta plusieurs fois ces paroles : « Puisse Dieu faire voir à cette femme son mari commettant une infidélité, afin qu'elle lui rende la pareille ! » Les autres pélerins, scandalisés de ces paroles, accablèrent de coups cet homme ; et, l'ayant conduit devant l'émir hadji, ou chef de la caravane des pélerins, ils l'accusèrent d'avoir proféré dans la Kaaba des paroles impies. L'émir ordonna de le pendre. « Je vous en conjure par le Prophète, dit cet homme à l'émir ; écoutez mon histoire, je vous prie. » L'émir y consentit.

« Je gagnais ma vie, dit cet homme, à enlever les immondices de la ville, et à vendre des tripes. Un jour que je marchais, selon ma coutume, à côté de mon âne chargé, je rencontrai un grand nombre de personnes s'enfuyant de toutes leurs forces, et qui me

conseillèrent de les suivre, si je ne voulais pas exposer ma vie. Je leur demandai pourquoi, et elles me dirent qu'un harem allait passer à l'instant. Je me collai aussitôt contre un mur, et je vis bientôt paraître des esclaves armés de longs bâtons, et que suivaient environ une trentaine de femmes esclaves. Au milieu de ces femmes, on en remarquait une, semblable, par sa taille élégante et flexible et la langueur de ses regards, aux rameaux de l'arbre de ban et à une gazelle languissante de soif. Toutes celles qui l'environnaient attendaient ses ordres, prêtes à les exécuter. Elle appela un des esclaves, et lui dit quelque chose à l'oreille ; celui-ci, s'avançant vers moi, me saisit, et m'emmena avec mon âne. Les eunuques me lièrent les mains, et m'entraînèrent, sans s'inquiéter des cris de la multitude, qui leur disait que j'étais un pauvre diable de marchand de tripes qu'on ne devait pas maltraiter.

« C'est sans doute l'odeur des tripes qui aura attiré cet eunuque, dis-je en moi-même ; mais qu'y faire ? Il n'y a de force et de protection qu'en Dieu ! »

» Je marchai ainsi au milieu d'eux, jusqu'à ce que nous arrivassions à la porte d'une grande maison. Nous entrâmes dans une avant-cour, dont la beauté surpassait tout ce qu'on peut voir de plus beau dans ce

genre. « Ah ! dis-je en moi-même, ma dernière heure est arrivée ! on ne m'a conduit ici que pour me donner la mort ! » Mais, au lieu de me tuer, on me conduisit au bain, où trois esclaves d'une beauté ravissante m'attendaient pour me servir. Elles me présentèrent ensuite des habits magnifiques, en me disant de m'en revêtir. Je ne savais comment les mettre ; car je n'en avais jamais eu de pareils dans ma garde-robe. Les esclaves furent obligées de m'habiller, et elles me lavèrent le visage avec de l'eau de rose : elles me conduisirent ensuite dans une salle meublée avec la plus grande élégance, et ornée de superbes peintures en arabesques. La dame de la maison était assise sur un trône d'ivoire, et environnée d'un grand nombre d'esclaves : elle me fit signe de m'approcher, et m'ordonna de m'asseoir ; je lui obéis. On servit ensuite un splendide repas. Je mangeai copieusement, et je me lavai les mains lorsque j'eus fini. Au dessert, les esclaves apportèrent des tasses à boire, et des cassolettes remplies de parfums. La dame me versa elle-même à boire, et nous fûmes bientôt ivres tous deux ; tout me paraissait un songe, surtout lorsqu'elle ordonna à ses esclaves de dresser un lit, où elle me fit placer à côté d'elle, et où nous passâmes ensemble la nuit jusqu'au matin.

Chaque fois que je la pressais dans mes bras, j'étais enivré par le parfum du musc et de l'ambre ; je croyais tenir dans mes bras une des houris du paradis. Le matin, elle me demanda où je demeurais ; et, lorsque je lui eus indiqué ma demeure, elle me donna un mouchoir brodé, dans lequel il y avait quelque chose d'enveloppé, et elle me dit que je pouvais aller au bain.

» Lorsque je fus arrivé chez moi, je dénouai le mouchoir, et j'y trouvai quinze mithkals d'or. Je restai à la porte de ma boutique, plongé dans une profonde rêverie, et songeant à mon bonheur, qui me paraissait toujours une illusion. Le soir, une esclave vint me chercher de la part de ma bien-aimée. Je la suivis, et je goûtai le même bonheur que la nuit précédente. Je menai ce genre de vie pendant huit jours entiers ; tous les soirs un excellent souper, tous les matins un présent de cinquante ducats.

» Un soir que je m'étais rendu chez la dame, selon ma coutume, une esclave m'arrêta par le bras, et me dit d'entrer dans un appartement voisin où je la suivis : j'entendis en même tems un grand bruit de chevaux dans la rue. La chambre où j'étais caché avait une fenêtre qui donnait sur la salle. Je vis paraître un jeune homme beau comme la lune, et accompagné

d'un grand nombre d'esclaves. Il baisa la terre devant le trône, ensuite les mains et le front de la dame, et passa toute la nuit avec elle; le matin, il se retira avec sa suite. La dame vint me trouver, et me dit : « As-tu vu ce beau jeune homme ? c'est mon époux; et je vais te raconter ce qui s'est passé entre nous. Un jour que nous étions assis l'un auprès de l'autre, je le vis tout à coup me quitter. Je crus d'abord qu'il était sorti pour quelque besoin pressant; mais, ne le voyant point revenir, je me levai pour aller le chercher. Comme je passais devant la cuisine, je l'aperçus en bonne fortune avec l'une des esclaves les plus grossières. Alors je jurai, par un serment solennel, que je me livrerais, pour me venger, à un homme de la plus basse condition. Le jour où mes eunuques s'emparèrent de toi était déjà le quatrième, depuis que je parcourais la ville pour chercher quelqu'un qui pût remplir mon but; je n'avais encore rencontré personne d'aussi sale et d'une aussi basse extraction que toi. Maintenant j'ai rempli mon serment; mais si mon mari me faisait encore quelque infidélité, je ne manquerais pas de te faire appeler. » Ensuite elle m'ordonna de me retirer, et me fit présent de quatre cents mithkals d'or. Je m'éloignai, et je suis venu ici pour prier Dieu

que le mari de la dame lui fasse encore quelque infidélité, afin qu'elle lui rende la pareille.

—Vous avez entendu l'histoire de cet homme, dit le chef des pélerins aux Arabes qui l'environnaient; et je crois que, puisque les choses sont ainsi, il faut lui pardonner d'avoir profané la Kaaba par ses paroles condamnables. »

CCXCV^e^—CCXCVII^e^ NUIT (1).

ALI LE PERSAN.

Une fois que le khalife Haroun-al-Raschid était tourmenté par une insomnie, ce qui lui arrivait assez fréquemment, il fit venir le grand-vizir Djafar, pour lui raconter quelque histoire. « J'ai un ami, dit Djafar, appelé Ali le Persan, et qui est un véritable magasin d'histoires. Si vous l'ordonnez, commandeur des croyans, je vais l'envoyer chercher. — Oui, qu'on le fasse venir à l'instant! » dit le khalife. Djafar l'envoya chercher; et le khalife, l'ayant fait asseoir,

(1) Les nuits CCLXXXV — CCXC ont été traduites par M. Caussin de Parceval, et contiennent l'Histoire d'Ali, fils du joaillier Mohammed.

lui adressa ces paroles : « Écoute, Ali ; j'éprouve cette nuit quelque inquiétude d'esprit : on m'a dit que tu savais beaucoup d'histoires ; ainsi je veux que tu m'en racontes une qui chasse mon ennui ou qui m'endorme. — Faut-il, demanda le Persan, que je vous en récite une dans laquelle j'ai figuré, ou que j'aie seulement entendu raconter ? — J'aime mieux, reprit le khalife, que tu me racontes quelque chose qui te soit arrivé à toi-même. — Je vais vous obéir, commandeur des croyans, » répliqua le Persan ; et il raconta ce qui suit :

« Je partis autrefois de mon pays pour venir demeurer dans cette ville ; je n'avais avec moi qu'un enfant et un sac qui contenait différentes marchandises. Comme j'étais occupé de mon commerce dans le bazar de Bagdad, il survint un Kourde qui m'accabla d'injures, et qui s'empara de mon sac, en prétendant que c'était le sien, et que tout ce qu'il renfermait lui appartenait. Inutilement je pris à témoin tous les marchands du bazar ; il me fallut le suivre devant le tribunal. « Quel est le plaignant, et lequel est l'accusé ? demanda le kadi. — Ce sac, dit le Kourde, m'appartient, ainsi que tout ce qui est dedans ; je l'avais perdu, et je l'ai retrouvé entre les mains de cet homme. — Quand l'as-tu perdu ? dit le kadi. —

Hier. — Eh bien, s'il t'appartient, dis-moi ce qu'il renferme.— Il y a, répondit le Kourde, deux très-beaux vases de kohol pour les yeux, deux flambeaux, deux cuillers, deux bassins, deux pots à l'eau, deux mouchoirs, deux habits de satin, une clef et deux serrures, un habit et deux pelisses, une vache et un veau, une brebis et un agneau, une chamelle et deux chameaux, une lionne et deux lions, une ourse et deux ours, une chienne et deux chiens, et une assemblée de jurisconsultes, qui prouvent que le sac m'appartient. »

» Ensuite le kadi s'adressant à moi : « Que réponds-tu à cela, Ali ? me dit-il ; que contient ton sac ? » Voyant sur quel ton avait commencé le Kourde, je répondis : « Ce sac renferme une maison en ruine, une maison sans cuisine, un troupeau, des chiens, un repaire de brigands, une armée entière, Bagdad avec son fleuve, des filets remplis de poissons, des tentes, des pavillons, mille kadis qui rendent témoignage que ce sac est à moi. »

» Lorsque le Kourde eut entendu cette réponse, il se mit à pleurer. « Seigneur kadi, dit-il, ce sac m'appartient ; personne ne sait mieux que moi ce qu'il renferme. Il y a encore, en outre, des villes et des châteaux, des campagnes, des forêts et des eaux, des

chasseurs qui poursuivent des bêtes féroces, des remèdes contre les maux de tête, une cavale et deux étalons, un navire et deux équipages de matelots, un juge et deux villages, un aveugle et deux clairvoyans, un capitaine de vaisseau et deux chaloupes, un derviche et deux scheïkhs, un kadi et deux témoins pour appuyer ce que j'avance.

»—Seigneur kadi, m'écriai-je, enflammé de colère, et en l'interrompant, mon adversaire ne sait pas ce qu'il dit. Il y a dans le sac des enchantemens et des arsenaux remplis d'armes, des vignes, des parcs, des jardins, des grappes de raisin, et des citrons; des hommes adonnés aux femmes, des musiciens, des chanteuses, des eunuques et des danseuses, des amis et de bons compagnons, des personnes prudentes et de bon ton, des esclaves de tous les pays de Perse et de la Grèce, de la Chine et de l'Indostan, de Kaschemir et du Turkestan; des palais et des prairies, des bains et des écuries, des lits et des sofas, des villes anciennes et modernes, des flambeaux et des lanternes, Bagdad, Balkh et Ispahan, les Indes et le Khorassan; des étoffes, des boîtes, des caisses, des promesses, des présens et des offres; enfin, tout ce qu'il y a dans le monde pour vous prouver que ce sac m'appartient.

»—Je vois bien, dit le kadi, que votre sac ne peut

contenir toutes les belles choses que vous venez de nommer. Vous me paraissez plutôt deux mauvais plaisans qui êtes venus ici pour vous moquer du tribunal; mais, pour votre peine, je vais vous faire donner la bastonnade à tous les deux, et le sac va rester pour moi. »

CCXCVII^e—CCXCVIII^e NUIT.

JUGEMENT DE L'ÉMIR KHALED, FILS D'ABDALLAH.

Lorsque Khaled, fils d'Abdallah-Alkoschaïri, était gouverneur de Bassra, on amena un jour devant lui un jeune homme d'un air distingué, qui tenait un couteau à la main, et qu'on avait arrêté la veille comme un voleur.

Khaled, touché de la beauté et des manières agréables de ce jeune homme, voulut le soustraire à la peine de mort, en s'efforçant de trouver quelques excuses pour sa faute. « Qui a pu vous porter, lui demanda-t-il, à commettre cette action dont vous vous êtes rendu coupable? — Rien autre chose, répondit le jeune homme, qu'une passion effrénée pour les richesses. — Vous n'avez, à ce qu'il paraît, ni

père ni mère pour prendre soin de votre éducation, et vous enseigner que de pareilles actions sont condamnables ? — Laissons ces questions inutiles, dit le jeune homme, et prononcez d'après la rigueur de la loi. »

L'émir, contrarié par cette réponse, garda quelque tems un profond silence. « Je suis convaincu, reprit-il enfin, que ta conduite n'est point celle d'un voleur ordinaire, et qu'il y a quelque chose de caché là-dessous : peut-être éprouves-tu quelque répugnance à parler devant cette assemblée ; viens, tu vas me faire tes aveux en particulier. — O émir ! répondit le jeune homme, je n'ai point d'autres aveux à faire, que ceux-ci : je suis entré pour commettre un vol dans une maison, où l'on m'a arrêté, et ensuite j'ai été conduit devant vous. » L'émir, voyant qu'il était impossible de sauver le jeune homme, ordonna de le mettre en prison, et prononça le jugement qui le condamnait à avoir la main coupée, comme voleur, conformément à la loi. « Ah ! s'écria le jeune homme, en entendant cette sentence, j'aime mieux perdre la main que de me déshonorer par ma langue. » Le gouverneur, qui avait remarqué ces paroles, fit venir le jeune homme pendant la nuit. Il s'entretint quelque tems avec lui, et son intérêt ne faisant que s'accroître,

il lui dit : « Il est impossible que tu exerces le vil métier de voleur. Nie le fait demain matin, lorsque je t'interrogerai pour la seconde fois, et tu seras sauvé. » Ensuite il le fit reconduire en prison. Le lendemain matin, toute la ville de Bassra accourut pour être présente au dernier interrogatoire du jeune homme, qui inspirait un intérêt universel ; les femmes surtout pleuraient si amèrement et sanglotaient avec tant de force, que l'émir fut obligé plus d'une fois d'imposer silence avant de pouvoir se faire entendre. « On te soupçonne d'un vol, dit-il au jeune homme ; mais c'est sans doute à tort, car il n'en existe aucun indice. — Oh ! je suis réellement coupable du vol. — Mais tu avais peut-être des complices ? — O combien je serais malheureux, si j'en avais eu ! » Ces paroles mirent le gouverneur en fureur ; il frappa le jeune homme avec une baguette, ce qui était le signe de sa condamnation, et dit : « Ce jeune homme a voulu la mort ; Dieu lui donne la mort. » Le bourreau, s'emparant aussitôt du condamné, l'attacha à un poteau, et leva son sabre pour lui couper la tête. Au même instant, une jeune fille, s'élançant du milieu des femmes qui étaient présentes, se précipita au-devant du bourreau, en poussant des cris lamentables. Elle ôta son voile, et tous les assistans restèrent frappés de surprise

à l'aspect de sa beauté. « O émir ! ne précipitez rien, s'écria-t-elle, et daignez m'écouter avant que le coup mortel soit frappé. C'est l'héroïsme de l'amour qui l'a porté à s'accuser de ce crime. »

Lorsque l'émir lui eut permis de parler, elle dit que ce jeune homme était son amant, et qu'il venait la nuit chez elle. Ayant fait quelque bruit lors de sa dernière visite nocturne, le père et le frère de la jeune fille étaient accourus; alors, pour la soustraire à leur vengeance, il s'était mis à ramasser des habits et d'autres objets, afin de se faire passer pour un voleur pris sur le fait. L'émir, admirant une action si généreuse, embrassa le jeune homme, au milieu des applaudissemens de toute la ville de Bassra. Il fit venir le père de la jeune fille, et le pria de consentir à son union avec le jeune homme, qui avait eu la magnanimité de vouloir sauver, aux dépens de sa vie, l'honneur de sa bien-aimée, et il donna à cette dernière cent mille ducats pour sa dot.

CCCVI^e — CCCVII^e NUIT.

MAMOUN ET UN SAGE.

Mamoun fut l'un des plus célèbres khalifes de la famille des Abassides, et aucun de ses prédécesseurs ou de ses successeurs n'encouragea comme lui les sciences. Deux fois la semaine il tenait chez lui une réunion de savans qui formaient une espèce d'académie, où l'on recherchait en sa présence tout ce qui pouvait contribuer aux progrès des sciences. Un de ces jours de réunion, il se présenta un étranger inconnu, qui était tout vêtu de blanc, et qui se plaça sur les derniers bancs, derrière tous les docteurs. On commença par s'entretenir de questions scientifiques, et d'après la règle établie chacun parlait comme il pouvait de la place où il était assis, et lorsque son tour était arrivé. Quand ce fut le tour de l'étranger, il parla avec tant de talent et d'éloquence, que toute l'assemblée applaudit son discours, et le khalife le fit passer de la dernière place à la première. La séance terminée, on apporta une aiguière pour se laver les mains, et l'on servit un excellent souper, où tous les

savans prirent part. Le khalife, prévenu par les manières agréables de l'étranger, l'engagea à rester, après le souper, dans un cercle de ses amis intimes, avec lesquels il passait une partie de la nuit à boire. Lorsque le tour de l'étranger pour boire fut arrivé, il se leva; et, après avoir demandé d'une manière respectueuse la permission de parler avec franchise, il dit : « Sa majesté le commandeur des croyans a fait passer son indigne esclave de la dernière place à la première dans l'assemblée des savans, et l'a élevé, par cette honorable distinction, au-dessus de ses humbles talens. Puisse sa majesté ne point me renverser du rang illustre où elle m'a élevé par une si grande faveur! Puissiez-vous aussi, en me permettant de ne point boire, me laisser conserver ma raison déjà troublée par les honneurs signalés dont vous m'avez comblé! Les bienfaits de votre majesté ont déjà troublé les faibles lumières de mon intelligence aux yeux de l'assemblée des savans; puisse-t-elle permettre que je ne les obscurcisse point maintenant entièrement par les fumées du vin! »

Mamoun, applaudissant à ce discours de l'étranger, lui fit donner une robe d'honneur, un cheval, et une bourse de cent mille ducats; il lui assigna, en outre, une place de professeur parmi les docteurs;

mais il ne l'invita plus, après souper, à faire partie du cercle de ses hôtes intimes.

CCCXXXII^e — CCCXXXVIII^e NUIT.

LES SIX ESCLAVES.

Le khalife Mamoun rassembla un jour tous ses vizirs et les grands officiers de l'empire, tous les poètes, et tous ceux qu'il admettait à ses plus intimes réunions. Parmi ces derniers se trouvait un homme appelé Mohammed, de Bassra. « Je veux, lui dit le khalife, que tu me racontes quelque histoire agréable. —Je suis prêt à vous obéir, commandeur des croyans, répondit Mohammed; mais voulez-vous que je vous raconte quelque fait dont j'aie été témoin, ou que j'aie seulement entendu réciter. — Raconte-moi quelque chose que tu aies vu toi-même, reprit le khalife; car le proverbe dit avec raison, « qu'il y a loin de l'œil » à l'oreille. »

—J'ai connu, dit Mohammed, un homme né dans le Yemen, et qui possédait une fortune assez considérable. Il vint du Yemen à Bagdad, pour y mener une vie agréable et tranquille. Son harem était com-

posé de six esclaves belles comme la lune, sous ses différens aspects. La première était blanche, la seconde brune, la troisième grasse, la quatrième maigre, la cinquième blonde, et la sixième noire : au reste, toutes avaient l'esprit orné des plus belles connaissances, et excellaient dans la danse et la musique. Un jour que Mohammed passait son tems à boire, à s'entretenir et à chanter avec ses esclaves, il prit une tasse pleine de vin, et, s'adressant à la première, il lui dit : « Nouvelle-Lune, fais-moi entendre ta voix ravissante. » L'esclave prit un luth, et, après l'avoir accordé, elle s'accompagna en chantant ces paroles :

« L'image de mon bien-aimé est empreinte sur mes yeux ; son » nom est gravé dans mon cœur. Toujours mes yeux le contem- » plent, toujours mon cœur ne bat que pour lui ! »

» Le maître fut satisfait, et lui présenta la tasse ; il la remplit une seconde fois, et s'adressa à la brune, en lui disant : « Lumière-Brûlante, donne-nous un de ces rayons enflammés avec lesquels tu embrases les cœurs. » L'esclave prit son luth, et chanta ce qui suit :

« Je le jure par ces yeux brillans, par ce visage qui m'est si cher : » je t'aime ! je n'aime que toi ! je t'aimerai éternellement ! L'amour

» dont je brûle pour toi circule dans toutes mes veines, et il ne » m'abandonnera qu'avec la dernière goutte de mon sang ! »

» Le maître lui présenta la tasse : il en remplit une autre ; et, se tournant vers l'esclave qui avait beaucoup d'embonpoint : « Pleine-Lune, lui dit-il, c'est ton tour maintenant ; donne-nous quelque chose de ton invention. » Elle prit le luth, et chanta ces paroles :

« O puissé-je te plaire ! Tel est l'unique objet de tous mes » vœux ! Je braverais la colère de l'univers entier, si tu voulais » m'accorder seulement un sourire ! »

» La tasse fut vidée et remplie. Alors Mohammed s'adressant à l'esclave à la taille svelte : « Houri-du-Paradis, lui dit-il, tire de ton luth quelques-uns de ces accords enchanteurs qui causent le ravissement des élus. » L'esclave prit le luth, et chanta les vers suivans :

« Ces sentimens opposés peuvent-ils me plaire ? Puis-je aimer » ton indifférence, lorsque mon ardeur est extrême ? O juge du tri- » bunal de l'amour ! rends les parties égales ! Donne l'excès de mon » ardeur à mon bien-aimé, et à moi l'excès de son indifférence ! »

» Le maître lui présenta la tasse ; et, après l'avoir remplie, il dit à la blonde : « Soleil-du-Jour,

maintenant c'est à toi de nous faire entendre ta voix mélodieuse. » Elle prit le luth, et mêla ses accords aux paroles qu'elle chanta :

« Lorsque mon bien-aimé me contemple, ses regards sont des » glaives tranchans pour mon cœur. Vainement je dis à mon cœur » de se tenir sur ses gardes envers lui ; mon cœur cède au penchant » qui l'entraîne. »

» Le maître vida la tasse, et fit boire l'esclave après lui. Ensuite s'adressant à la noire ; « OEil-Noir, lui dit-il, tu es la seule qui nous doive encore tes chants tristes et mélancoliques. » Elle prit le luth ; et, après avoir inutilement cherché à tirer de l'instrument des sons vifs et enjoués, elle revint à ceux qui s'accordaient mieux avec son caractère, et qui exprimaient ce qu'elle ressentait :

« Je languis tout le jour ; je meurs lorsque mon bien-aimé est » éloigné de moi, et mes rivales m'accablent de reproches. Mainte- » nant les coupes circulent, et les sons du luth invitent au plaisir » et à la volupté. Le zéphyr, qui m'apporte le souffle parfumé de mon » amant, ranime seulement mon cœur au lieu de calmer mon ar- » deur. Je vois les roses du paradis sur ses joues ; mais, hélas ! les » feux des désirs ont flétri les miennes ! »

» Lorsqu'elle eut vidé la tasse, les six esclaves baisèrent toutes la terre devant leur maître, et le

prièrent de faire connaître celle qui avait eu le bonheur de lui plaire le plus.

» Après avoir long-tems contemplé leurs charmes avec des regards indécis : « Louanges à Dieu ! s'écria-t-il, qui m'a donné en vous des personnes douées de tant de perfections ! Je vous aime toutes également, et je commettrais une grande injustice si j'accordais la préférence à l'une d'entre vous. Venez, mes bien-aimées, embrassez-moi toutes à la fois. » Alors elles se précipitèrent dans ses bras, et le couvrirent de baisers. « Maintenant, leur dit-il, que chacune de vous se donne elle-même les louanges qu'elle mérite, et rabaisse les charmes de sa rivale ; que la lutte s'engage entre la blanche et la noire, la maigre et la grasse, la blonde et la brune, et appuyez-vous de l'autorité des poètes. »

» L'esclave blanche prit aussitôt la parole, et dit :

« Je suis une lumière éclatante ! Mon front brille de l'éclat de » l'argent. C'est ma beauté que le poète a voulu décrire dans ces » vers :

« Elle est une perle intacte et gardée soigneusement. Les cils de » ses paupières sont des flèches, et ses sourcils des arcs redoutables. » Ses joues et son sein sont formés de feuilles de roses et de lis. » Sa taille est un rameau gracieux et flexible pour lequel on don» nerait mille parterres. »

» Ma couleur est celle du jour ; la couleur de la rose blanche, la

» couleur de l'étoile du matin. Lorsque Dieu ordonna à Moïse de » mettre sa main couverte de lèpre dans son sein, il l'en retira toute » blanche. Il est écrit dans le Koran : Ceux qui ont le visage blanc, » c'est-à-dire qui sont purs de tout péché, habiteront éternellement » dans le Paradis. Ma couleur est la reine des couleurs, et ma beauté » est sans égale, quoiqu'on ait coutume de la comparer à la pureté » du corps et de l'ame. La neige qui tombe du ciel est blanche, ainsi » que la mousseline dont les croyans font leurs turbans. Je ne m'é- » tendrai pas davantage sur mes louanges ; la vérité parle d'elle- » même, comme la lumière parle aux yeux. Je m'arrête donc ici, » et je vais critiquer ma rivale noire. Rappelez-vous ce qu'a dit un » poète en parlant d'une femme blanche et d'une noire :

« Ne savez-vous pas combien on doit estimer les perles, et de quel » profond mépris est digne le charbon? La couleur blanche du vi- » sage est un signe de salut, et la noire marque la réprobation.

» C'est la malédiction que Noé prononça sur Ham lorsqu'il se » moqua de sa nudité. Cette malédiction repose encore sur ses des- » cendans, les peuples noirs. Il n'y a qu'une seule opinion sur la » faiblesse de l'intelligence et des moyens de ces peuples. »

» — Assieds-toi, dit alors le maître, et que la noire se lève :

» — Ne connais-tu pas, dit celle-ci, en s'adressant à sa rivale, ne » connais-tu pas le passage du Koran, où Dieu a juré par les ténè- » bres de la nuit et la lumière du jour? Si la nuit ne l'emportait » pas sur le jour, Dieu ne l'aurait point nommée la première. Le » noir n'est-il pas le signe de la jeunesse, et les beaux jours de la » vie ne sont-ils pas finis lorsqu'on commence à blanchir? C'est de » moi que voulait parler le poète, lorsqu'il dit :

« J'aime une femme noire qui a l'éclat de l'ébène, et qui m'est

» plus chère que la noirceur de ses yeux. Sa couleur est celle de la » nuit ; mais son visage ressemble à la nouvelle lune. »

» Je pourrais encore dire beaucoup à ma louange et beaucoup » pour vous déprécier. Votre couleur n'est-elle pas celle de la glace » et de la gelée? Mais j'aime mieux vanter mes qualités que de blâ- » mer les défauts de ma rivale.

» L'encre avec laquelle on écrit le nom de Dieu dans le Koran n'est- » elle pas noire? Noir est le musc dont les rois se font des présens, » et qui exhale un parfum si précieux. « Ne savez-vous pas, dit un » poète, combien on estime le musc, et combien on méprise le plâ- » tre? quel prix on attache à la noirceur des yeux, et combien peu » on s'inquiète du blanc? »

» — C'est assez, dit le maître ; asseyez-vous. » Et en même tems il fit signe à l'esclave qui avait de l'embonpoint de se lever. Celle-ci commença par se déshabiller, et ne garda que sa chemise, dont le tissu léger l'enveloppant comme d'un nuage diaphane, offrait, dans le jour le plus favorable, ses formes arrondies.

« Louanges à Dieu, dit-elle, qui m'a accordé de l'embonpoint ! » Qui pourrait contempler sans plaisir ces formes voluptueuses? Dieu » lui-même a fait, dans le Koran, l'éloge de la graisse, lorsqu'il de- » mande que les agneaux immolés dans les sacrifices soient des » agneaux gras. Contemple les fruits des jardins dont l'extérieur est » si séduisant ! Ce sont les oranges, les melons et les pêches. N'ont- » ils pas la forme de mes joues, de mon cou et de ma gorge? Quel » est l'oiseau que les Israélites regrettèrent plus que toutes les autres

» choses qu'ils avaient laissées en Égypte? N'est-ce pas la caille si » renommée à cause de sa chair grasse?

» A-t-on jamais entendu demander de la chair maigre au bou- » cher, et peut-on mieux jouir des plaisirs de la chair que lors- » qu'on en a en abondance? Qu'êtes-vous, mes rivales, vous qui » semblez près de mourir de faim? qu'êtes-vous, si ce n'est un moi- » neau étique et desséché, un bec d'étourneau? »

» — Assieds-toi, dit le maître, et laisse parler ta rivale.

» — Louanges à Dieu, dit celle-ci, qui m'a donné la forme d'un » rameau de l'arbre de ban et de la tige du cyprès! Lorsque je » me lève, lorsque je m'assieds, rien n'égale la grâce et la légèreté » de mes mouvemens! Je suis légère comme le souffle du zéphyr, » comme le parfum des fleurs! Je n'ai jamais entendu qu'un amant, » pour louer sa bien-aimée, dit : Elle ressemble à un éléphant; c'est » une montagne de chair. Peu de chose suffit pour ma nourriture, » et quelques gouttes apaisent ma soif. Mes caresses sont légères, et » mes embrassemens pleins de volupté. Je suis plus agile qu'un étour- » neau, plus vive qu'un moineau. Tous les cœurs brûlent pour moi; » on me compare à la vigne qui s'enlace autour du palmier, à la » gazelle au regard languissant. J'inspire les passions les plus vio- » lentes. Je rends insensés les hommes les plus sages. Mon amour » est constant, et je me prête à tous les désirs de mon bien-aimé. » Lorsqu'il se penche vers moi, je l'attire sur mon sein; lorsqu'il » me presse dans ses bras, je réponds avec ivresse à ses transports. » Combien vous êtes loin de connaître et d'éprouver ces jouissances, » ô vous qui êtes un monceau de chair et de graisse! A peine votre » bien-aimé peut-il s'approcher de vous; la masse de votre corps » même est un obstacle à ses désirs. Lorsqu'il soupire, vous pouvez

» à peine respirer; lorsqu'il vous embrasse, vous êtes inondée de
» sueur. Lorsque vous veillez, vous êtes haletante ; lorsque vous dor-
» mez, vous l'êtes encore ; le plus léger mouvement vous tue, et lors-
» que vous reposez, vous êtes un fardeau à vous-même. Vous êtes
» une montagne dont le seul aspect fait prendre la fuite, car on
» n'ose entreprendre de vous gravir. Dormir et manger, manger et
» dormir, voilà vos seuls plaisirs. Vous êtes un ballon gonflé d'air ;
» au lieu de parler, vous mugissez comme un jeune taureau qu'on
» égorge. C'est de vous que parle un poète en disant :

« Elle ressemble à une outre enflée ; ses reins sont comme la
» croupe d'une montagne. Elle a une démarche si pesante, que, lors-
» qu'elle s'avance vers l'Occident, l'Orient en est ébranlé. »

» — Assez, dit le maître, et assieds-toi ; c'est maintenant le tour de la blonde. » Alors celle-ci dit en se levant :

« Dieu a parlé en ma faveur lorsque, dans le Koran, il a dit de ma
» couleur : Le jaune est la couleur qui réjouit le visage. Ma couleur
» donne à l'or sa beauté ; elle brille dans le soleil et dans les étoiles ;
» elle embellit les pêches et le safran. Je suis une véritable pierre
» précieuse, tandis que rien n'est plus commun que la couleur
» brune ; c'est la couleur des bœufs et des renards. Nommez-moi
» un seul mets dans lequel on voie avec plaisir cette couleur. Au-
» cune fleur, aucune pierre précieuse, n'en est ornée. Vous n'êtes ni
» blanche, ni noire ; ainsi l'on ne peut vous attribuer ce qu'on a dit
» à la louange de ces deux couleurs. »

» — Assez, dit le maître, assieds-toi, et écoutons la

réponse de ta rivale. » Celle-ci avait le corps le plus gracieux, et les proportions les plus élégantes et les plus admirables ; elle se leva, et dit :

« Louanges à Dieu, *qui ne m'a faite ni grande, ni petite, ni* » grasse, ni maigre, ni noire ni blanche, mais qui a réuni en moi » avec une harmonie parfaite, toutes les formes et toutes les cou- » leurs! Il y a une foule de poètes qui préfèrent la couleur brune à » toutes les autres. Témoin celui qui a dit :

» J'aime une charmante brune dont la couleur m'enchante. La » petite tache noire qui brille sur sa joue m'a ravi mille fois. Par » sa couleur et le parfum qu'elle exhale, elle ressemble au bois » d'aloès. Lorsqu'elle vient me voir, au déclin du jour, je la retiens » auprès de moi, jusqu'à ce que la couleur de la nuit se change en » songe. »

» Quelle couleur, au contraire, paraît sur votre visage? celle de » l'ocre et de l'orpiment dont nous nous servons au bain pour nous » épiler. Vous avez un visage de bronze, semblable aux fruits de » l'arbre zakoum, dans l'enfer, qui, comme vous le savez, porte au » lieu de fruits des têtes de diables. »

» — Assez, » dit le maître, en ordonnant à l'esclave de s'asseoir. Ensuite il partagea entre toutes ses es- claves des habits et des pierreries pour prix de leur lutte. »

Cette histoire fit éclater de rire le khalife et toutes les esclaves de son harem : ces dernières se la firent répéter plus d'une fois, et riaient toujours de plus en plus. « Et que fait maintenant cet homme avec ses six

esclaves? demanda Mamoun. — Il est toujours épris d'elles, répondit Mohammed, de Bassra. — Va, reprit Mamoun, et vois si tu pourras me les acheter à quelque prix que ce soit. Ton récit m'en a rendu amoureux, sans que je les connaisse. »

Ali Mohammed, de Bassra, se chargea de cette mission; et, comme on ne pouvait rien refuser au khalife, le maître des six esclaves les envoya à la cour, pour être présentées à Mamoun. Celui-ci fut enchanté de la variété de leurs couleurs, de leurs formes, de leurs manières, et des agrémens de leur esprit cultivé avec tant de soin. Mais ayant appris que leur ancien maître mourrait du désespoir que lui causait leur perte, il les lui renvoya, après leur avoir fait présent à chacune de mille ducats.

CCCXXXVIII^e — CCCXL^e NUIT.

AVENTURE DE HAROUN-AL-RASCHID ET D'ABOU-NOWAS.

Une nuit que le khalife Haroun-al-Raschid ne pouvait dormir, il se leva pour se promener seul dans son palais. En passant dans une cour, il aperçut une porte ouverte; et, comme ce prince était extrê-

mement curieux, il leva la portière pour voir ce qui se passait dans cet appartement. Il vit que c'était la chambre d'un eunuque noir qui ronflait étendu sur son lit. A sa droite et à sa gauche étaient deux flambeaux allumés, une cruche de vin et des tasses. « Il me paraît, dit Haroun, qu'on attend de la société ici ce soir; voyons les personnes qui vont venir. » Mais en cherchant à se cacher, le khalife reconnut que la société se trouvait déjà présente : c'était une jeune dame qui dormait sur l'autre côté du lit. Haroun, s'approchant d'elle, leva la couverture, et vit une beauté brillante de fraîcheur et de jeunesse; il la réveilla. « Grand Dieu! s'écria-t-elle en ouvrant les yeux, que vois-je? — Rassurez-vous, reprit-il; c'est un étranger qui vous prie de lui accorder les droits de l'hospitalité jusqu'à demain matin. — Très-volontiers, » répondit-elle d'une voix très-mélancolique; et en même tems elle se mit à gémir sur la rigueur de sa destinée. « Pourquoi t'affliges-tu ainsi? demanda le khalife. — Je devais avoir, répondit-elle, le bonheur de vous appartenir, commandeur des croyans! Votre fils m'avait achetée pour vous faire présent de ma personne; mais votre épouse, ayant eu connaissance de son projet, lui envoya la somme que je lui avais coûtée, et me remit entre les mains

de cet eunuque, pour me garder dans cette chambre.» Le khalife passa la nuit avec la belle esclave, et lui promit qu'elle serait le lendemain dans son harem. Haroun retourna le matin dans son appartement, et ordonna de faire venir Abou-Nowas, son poète favori, auquel il racontait toutes ses aventures, pour qu'il les mît en vers. L'officier, qui avait été chercher Abou-Nowas, apprit toute l'aventure du khalife par la bouche de l'eunuque, qui était son ami. Après avoir longtems inutilement cherché le poète, il le trouva enfin dans un mauvais lieu : il lui dit que le khalife voulait lui parler, et il lui raconta en même tems son aventure, ajoutant que ce prince désirait sans doute le charger de la mettre en vers. « C'est très-bien, répondit Abou-Nowas ; mais je ne puis sortir d'ici sans avoir payé mille ducats que je dois à un jeune homme, et je ne les ai point.—Voyons ce jeune homme, dit le chambellan, et s'il mérite que je paie pour vous. » Au même instant entra le jeune homme qui était de la plus grande beauté, et qui portait trois tuniques l'une sur l'autre ; la première blanche, la seconde rouge, et la troisième noire. Abou-Nowas, le voyant paraître vêtu de blanc, improvisa ces vers :

« Viens-tu, comme le sacrificateur, pour immoler la victime ?
« Elle est prête à tomber sous tes coups. Blanc est ton corps et blanc

» est ton vêtement ; blanc est ton visage et blanc est le duvet de tes » joues. C'est blanc sur blanc, et blanc sur blanc. »

Alors le jeune homme ôta sa tunique blanche, et parut habillé tout en rouge ; Abou-Nowas improvisa ainsi :

« Que vois-je? Est-ce une robe d'anémone, ou est-elle teinte du » sang des cœurs? Non, vas-tu me répondre ; l'Aurore m'avait prêté » son vêtement, et le soleil paraît déjà. Rouge est la couleur de ton » habit, de tes joues, de tes lèvres et du vin qu'elles savourent. » C'est rouge sur rouge, et rouge sur rouge. »

Le jeune homme ayant ôté sa tunique rouge, resta tout en noir ; Abou-Nowas improvisa :

« Tu viens dans un vêtement noir comme la nuit, sois le bien » venu. Noirs sont tes vêtemens, noire est ta chevelure, noirs sont » tes yeux, noire est la petite tache qu'on admire sur ton visage. » C'est noir sur noir, et noir sur noir. »

Lorsque le chambellan eut entendu ces vers, il retourna auprès du khalife, pour lui rendre compte de la situation où il avait trouvé Abou-Nowas. Le khalife donna mille ducats pour payer ce que devait le poète, et le fit venir auprès de lui : « Eh bien, lui dit Haroun, comme il entrait, raconte-moi en vers ton aventure. » Abou-Nowas, dont la tête était un peu troublée par le vin, au lieu de sa propre aventure, raconta celle qui était arrivée au khalife la nuit

précédente. Haroun entra en fureur, et, tirant son sabre, s'élança sur le poète. A cet aspect, Abou-Nowas retrouva sa raison, et satisfit au désir du khalife, en lui racontant sa propre aventure.

CCCXL^e NUIT.

ANECDOTE.

Un homme, qui avait perdu toute sa fortune, quitta sa famille; et, errant à l'aventure de pays en pays, arriva enfin dans une grande ville. Épuisé par la faim et la fatigue, il se rendit dans la première rue qui se présenta, et où il vit une foule immense qui se pressait vers la maison d'un grand seigneur. Là, l'étranger aperçut une cour nombreuse, une multitude d'esclaves et de mamelouks. Craignant d'être à charge, il s'éloigna de la foule, et s'assit dans un endroit où il ne pouvait pas être aperçu. Il vint à passer auprès de lui un homme qui conduisait quatre chiens en laisse; ces chiens avaient des colliers d'or, ornés de pierreries, et étaient attachés avec des chaînes d'argent : on les conduisit chacun dans un endroit particulier, et on leur apporta à manger dans

des plats d'or. Le pauvre homme, mourant de faim, dévorait des yeux ces mets, sans oser s'en approcher, par crainte des chiens. Un de ces chiens, à qui Dieu fit connaître les besoins du malheureux étranger, cessa de manger, et, s'éloignant, lui fit signe avec sa queue de manger ce qui restait dans son plat. Il ne se fit pas prier long-tems, et, s'étant approché, il prit la nourriture avec le plat qu'il vendit dans une autre ville, et paya ses dettes avec l'argent qu'il en retira. Après avoir mis ordre à ses affaires, il résolut de retourner dans la première ville, pour payer le plat, et faire un présent considérable au maître de la maison, dont nous avons parlé.

Après avoir long-tems cherché en vain le palais de ce seigneur, il le trouva enfin, mais tout en ruines et abandonné. Ayant aperçu un pauvre dont l'aspect misérable faisait frissonner, il lui demanda comment le destin avait changé en ruines ce superbe palais, et ce qu'étaient devenus ses anciens habitans. « Ah! reprit le pauvre, ne m'adressez point cette question; je suis moi-même le maître du palais, et je ne puis vous donner aucun motif de l'injustice du sort envers moi. —Vous avez tort d'accuser le destin d'injustice : si vous ignorez la cause de votre ruine, je vais vous l'apprendre. Vous avez servi à manger à

des chiens dans des plats d'or, et laissé les pauvres mourir de faim. » Il lui raconta ensuite comment son sort avait pris un aspect plus favorable, et il lui donna le présent qu'il lui avait destiné.

CCCXLI^e — NUIT.

ADRESSE D'UN VOLEUR.

Il y avait une fois dans la ville d'Alexandrie un lieutenant de police appelé Hassameddin. Un jour, un homme digne de foi se présenta devant lui, pour se plaindre qu'on lui avait volé la veille, dans le khan où il demeurait, une bourse de mille ducats. Le lieutenant de police fit venir le lendemain tous les habitans du khan, et il ordonna en même tems de préparer les instrumens de torture. Au moment où l'interrogatoire avait lieu, un homme traversa la foule, en tenant une bourse à sa main, et vint baiser la terre devant le lieutenant de police. « Renvoyez ces gens-là chez eux, lui dit-il; c'est moi qui ai volé la bourse, et je viens ici pour la remettre entre les mains de celui à qui elle appartient. » Il rendit la bourse au propriétaire; et, s'adressant ensuite au juge : « Vous

me regardez sans doute comme un voleur, lui dit-il; mais je n'ai voulu faire qu'un tour d'adresse, et remplir une gageure. Il s'agissait d'enlever la bourse, tandis que le possesseur la tenait à sa main; et je vais vous montrer comment je m'y suis pris. » En disant cela, il saisit la bourse; et, se mettant à courir de toutes ses forces, il était déjà bien loin avant que le lieutenant de police et le maître de la bourse se fussent doutés seulement de la ruse du voleur. « Une autre fois, dit alors le lieutenant de police au malheureux volé, apprends à mieux garder ta bourse, lorsque tu la tiendras à ta main. »

CCCXLII[e] — CCCXLIV[e] NUIT.

ANECDOTE SUR TROIS VOLEURS.

Nasir, roi d'Égypte, fit venir un jour les trois lieutenans de police de sa capitale, celui du Caire, celui du Vieux-Caire, et celui de Boulak. « Je désire, leur dit-il, que chacun de vous me raconte quelque aventure singulière qui lui soit arrivée pendant l'exercice de sa charge.

—Il y avait une fois dans cette ville, dit le lieutenant de police du Caire, deux vauriens qui faisaient le métier de faux témoins; de plus, ils procuraient des femmes, buvaient du vin, et se rendaient coupables de mille excès. Je les surveillais depuis long-tems, sans avoir encore pu trouver occasion de les faire arrêter. J'avais recommandé aux conducteurs d'ânes, aux marchands en détail, enfin à tous ceux qui fréquentent les cafés, de venir m'avertir, s'ils les rencontraient à boire quelque part.

» Un soir, on vint enfin me dire qu'ils étaient à boire dans une maison qu'on me nomma. Je m'y rendis aussitôt incognito, et je les y trouvai effectivement. Ils m'accueillirent bien, et me forcèrent de boire avec eux, sans témoigner la plus légère inquiétude; ensuite ils me prièrent de leur garder en dépôt trois cents ducats : comme j'étais seul, il me fallut conserver mon déguisement. Je pris donc les trois cents ducats, et je leur en donnai un reçu. Le lendemain matin, je fus cité devant le kadi; je me rendis à son tribunal, et je trouvai mes deux témoins, qui me demandèrent trois cents ducats, conformément à la reconnaissance que je leur avais laissée. Forcé de les rendre, je le fis; et, depuis ce tems, je n'ai pu avoir aucune nouvelle de ces fripons, qui m'avaient très-

bien reconnu le soir, et ne m'avaient donné cette somme que pour se moquer de moi.

—J'avais dans ma maison, raconta ensuite le lieutenant de police de Boulak, mille ducats que j'avais rassemblés avec beaucoup de peine pour payer mes dettes. Des fripons, qui avaient découvert que je possédais cet argent, vinrent un soir avec un coffre, qu'ils me prièrent de garder en dépôt, en me disant que ce coffre renfermait pour plus de trois mille ducats de vases. Je le fis ouvrir, et j'y vis effectivement des vases rouges : pendant que je le refermais, les fripons trouvèrent moyen de s'emparer de mes mille ducats, et le lendemain il se trouva que les vases n'en valaient pas cinq cents.

—Dans mon quartier, raconta le lieutenant de police du Vieux-Caire, il y avait un voleur qui était parvenu à s'introduire dans la maison d'un banquier, où il vola une bourse remplie d'or. Les soupçons tombèrent sur une esclave de la maison ; elle allait périr innocente, lorsque le voleur résolut de la sauver. Il se rendit, avec la bourse à sa main, chez le banquier, et lui dit qu'on l'avait chargé de lui rendre cette bourse. Le banquier fut transporté de joie. « Mais, dit le voleur, je ne puis vous remettre cet argent sans que vous m'en donniez un reçu. —Très-

volontiers, répondit le banquier ; » et tandis qu'il était allé à son bureau pour écrire la quittance, le voleur s'empara de la bourse de nouveau, et prit la fuite. L'ayant attrapé dans la suite, je le condamnai à être pendu ; mais jugez quel fut mon étonnement, lorsque, le matin du jour où devait avoir lieu son exécution, je vis que, non-seulement il s'était échappé, mais encore qu'il avait volé la potence! »

CCCXLV^e — CCCXLVII^e NUIT.

MARIAGE D'IBRAHIM ALMAHADI.

Ibrahim Almahadi raconta à son frère le khalife Mamoun ce qui suit :

« Un jour que j'étais sorti, je m'arrêtai, après avoir long-tems marché de côté et d'autre, dans un endroit où l'odeur d'une excellente cuisine parvint jusqu'à moi. En levant les yeux vers la fenêtre de la maison, j'aperçus une jolie main blanche et potelée, dont la vue me fit perdre l'appétit. Bientôt après arrivèrent deux hommes très-bien vêtus qui étaient invités dans cette maison. Je les suivis, et j'entrai

avec eux; ils me prirent pour un des convives, et le maître de la maison crut de son côté que j'étais un de leurs amis. A table, il m'engagea, avec toute la politesse possible, à faire honneur au festin; mais je ne pouvais manger, la jolie main blanche m'avait ôté tout mon appétit. Après le repas, on se mit à boire, à s'entretenir et à chanter. Une esclave, d'une beauté ravissante, ajouta encore au plaisir de cette réunion par les charmes de sa voix. S'étant aperçue que je n'étais point du nombre des personnes invitées, elle m'attaqua par une tirade de vers, à laquelle je répondis également en chantant, et à la grande satisfaction du maître de la maison. Lorsque les deux autres convives se furent retirés, je me fis connaître au maître de la maison, qui ne pouvait trouver assez d'expressions pour me remercier de l'honneur que je lui avais fait. Je lui racontai le motif qui m'avait fait entrer chez lui, et il me promit que je reverrais la jolie main, bien qu'il ne sût pas à laquelle de ses esclaves elle appartenait. Il les appela toutes l'une après l'autre par leur nom; mais je ne reconnus point la jolie main blanche et potelée. « Il ne reste plus maintenant, dit-il, d'autres femmes dans la maison que ma mère et ma sœur; mais pour Dieu! vous les verrez aussi. » Je restai frappé d'étonnement en voyant la générosité

de sa conduite. Il fit venir sa sœur, et je reconnus en elle la dame à la jolie main blanche et potelée. « Elle est votre esclave, » me dit-il; et il envoya sur-le-champ chercher un kadi et des témoins pour dresser le contrat de mariage. Il donna à sa sœur vingt mille ducats de dot, et les noces furent célébrées dès le soir même. L'enfant que vous voyez, commandeur des croyans, est le fruit de cette heureuse union. » Le khalife admira la générosité du beau-frère d'Almahadi, et il l'admit au rang de ses favoris.

CCCXLVII^e NUIT.

PUISSANCE DE L'AUMONE ET DE L'AMOUR MATERNEL.

Un roi avait défendu de faire l'aumône, et ordonné en outre que ceux qui contreviendraient à cette loi auraient les mains coupées. Une femme, ayant désobéi à cette défense, souffrit ce cruel supplice. Peu de tems après, le roi forma le projet de se marier; mais il n'existait pas alors de femme plus belle que celle à qui on avait coupé les mains. Cette cruelle mutilation ne l'empêcha pas cependant de devenir reine, et

bientôt après elle donna le jour à un fils; mais ses ennemies la calomnièrent, et elle fut chassée de la cour avec son enfant. En marchant le long d'un fleuve, elle laissa tomber son enfant dans l'eau; elle s'y précipite pour l'arracher à la mort, et, ô merveille de l'amour maternel! ses mains, qui étaient coupées, lui furent rendues pour le sauver. Deux hommes, qui passaient alors, s'écrièrent : « Voyez la puissance de l'aumône et de l'amour maternel! »

CCCXLVIII• NUIT.

FRUITS QU'ON RETIRE DE L'AUMONE.

Un pieux Israélite, qui gagnait sa vie à filer du coton, et nourrissait sa famille du produit de ce travail, rencontra un jour un de ses frères qui lui demanda l'aumône; il lui donna l'argent qu'il avait retiré de la vente de son coton. Comme il ne lui restait plus rien, l'Israélite alla au marché pour vendre son coton filé; il acheta un poisson qu'il apporta chez lui pour sa famille : en vidant ce poisson, il lui trouva dans le corps une perle d'un grand prix. « Si cette perle, dit-il, est déjà percée, elle appartient à quel-

qu'un, et je n'ai pas le droit de la garder; mais si elle ne l'est point, c'est un don de Dieu.» La perle n'était pas percée, et il la vendit soixante-dix mille ducats. Voilà les fruits qu'on retire de l'aumône!

CCCXLIX^e NUIT.

ANECDOTE SUR ABOU-HASSAN LE ZEYADITE.

J'ÉTAIS très-embarrassé dans mes affaires, raconte Abou-Hassan le Zeyadite; je devais au boulanger et au boucher, et je ne voyais aucun moyen de m'acquitter envers eux. Il se présenta un jour un homme qui demandait à me parler; c'était un habitant du Khorassan : il me salua, et je lui rendis son salut. « Je suis étranger, me dit-il; j'ai entrepris le pélerinage de la Mekke, et je désirerais vous laisser en dépôt dix mille ducats. Si je ne reviens point, cette somme vous appartient de droit, et je vous prie de la recevoir comme un don de mon amitié. »

La première chose que je fis, ce fut de payer mes créanciers avec une partie de cet argent; car j'avais la certitude de pouvoir remettre, avant le retour du pélerin, la somme dont j'avais disposé. Mais son

esclave revint dès le lendemain me réclamer le dépôt au nom de son maître ; car celui-ci ayant appris la mort de son père, avait renoncé au voyage de la Mekke : je me trouvai dans le plus cruel embarras. Je dis à l'esclave de revenir le lendemain, car l'heure était trop avancée. Il me fut impossible de fermer l'œil toute la nuit ; et, dès la pointe du jour, je fis seller ma mule pour m'enfuir, sans savoir où aller. Je rencontrai en chemin des gens qui me demandèrent si je n'étais pas Abou-Hassan le Zeyadite ; ils venaient me chercher de la part du khalife Mamoun. Je les suivis. « Qui es-tu ? me demanda Mamoun. — Je suis, répondis-je, un des descendans d'Abou-Sofian, l'un des plus fidèles compagnons du Prophète. — Raconte-moi ton histoire, reprit le khalife. » Je la lui racontai, et il fut très-touché de mon récit. « Je n'ai dormi de toute la nuit à cause de vous, me dit alors le khalife ; le Prophète m'apparaissait à chaque instant pour m'ordonner de vous envoyer chercher. Voici dix mille ducats pour rendre le dépôt de l'habitant du Khorassan, et voici dix mille autres ducats pour subvenir à vos besoins. Si c'était aujourd'hui jour de divan, je vous revêtirais d'une charge digne du descendant de l'un des premiers compagnons du Prophète. »

Je rendis à l'habitant du Khorassan la somme qu'il m'avait laissée entre les mains ; et, à la première assemblée du conseil d'état, Mamoun m'accorda la place de kadi dans la ville sainte.

Abou-Hassan le Zeyadite remplit cette charge jusqu'à sa mort, qui arriva sous le règne du khalife Mamoun.

CCCL^e — CCCLI^e NUIT.

LE SONGE RÉALISÉ.

Un homme de Bagdad, qui avait été très-riche autrefois, mais qui s'était vu privé de tous ses biens, entendit en songe une voix qui lui ordonna d'aller au Caire, où il ferait fortune. Il s'y rendit, et dormit la première nuit dans une mosquée. Par hasard, plusieurs voleurs s'étaient donné rendez-vous cette nuit-là même dans la mosquée, pour forcer une maison voisine ; mais les gens de la maison, s'étant réveillés, se mirent à crier au voleur. Les voleurs se sauvèrent par la fuite ; et le lieutenant de police, ayant rencontré l'homme de Bagdad, le prit pour un des leurs. Il commença son interrogatoire par lui

faire donner la bastonnade, et le faire mettre en prison. A l'audience, qui se tint trois jours après, l'étranger raconta comment il était venu au Caire pour faire fortune. Le lieutenant de police partit d'un éclat de rire. « Imbécille que tu es de croire à un songe, lui dit-il ; j'ai rêvé trois fois qu'il y avait un trésor de caché dans tel et tel coin d'une maison de Bagdad, et je ne m'y suis pas rendu pour cela ; mais toi, sur la foi d'un songe, tu viens ici chercher des coups de bâton. » Il lui donna alors quelque argent, et le renvoya chez lui. L'homme revint à Bagdad, et, cherchant dans la maison dont le lieutenant de police lui avait fait la description, et qui était la sienne propre, il trouva le trésor à l'endroit indiqué.

CCCLI^e — CCCLII^e NUIT.

LE KHALIFE MOTAWAKKEL ET SON ESCLAVE BIEN-AIMÉE.

Le khalife Motawakkel avait un sérail de quatre mille esclaves blanches et noires, éthiopiennes et circassiennes. Dans ce sérail se trouvait une esclave, appelée Mahboub, d'une rare beauté, qui écrivait et chantait avec un talent admirable. Le khalife l'ai-

mait si éperdument, qu'il ne pouvait être un seul instant sans elle. Cependant ils se brouillèrent un jour, et le khalife fut long-tems sans la voir. Un soir il dit à ses courtisans : « J'ai rêvé cette nuit que je m'étais réconcilié avec Mahboub. — Puisse-t-il en être ainsi, commandeur des croyans ! » répondirent les courtisans. Ils s'entretenaient encore de cette réconciliation, lorsqu'une des gardiennes du harem vint annoncer au khalife que son esclave chérie chantait dans sa chambre, en s'accompagnant du luth, ce qu'elle n'avait pas fait depuis qu'il régnait entre eux quelque mésintelligence. Le khalife se rendit à la porte de son appartement pour l'écouter ; elle chantait :

« Je parcours le palais. Chacun plaint mon sort, mais personne » ne m'adresse la parole.

» N'y a-t-il aucun médiateur qui puisse me réconcilier avec le » roi ? Dois-je voir chaque matin se rouvrir la blessure de la sé- » paration ? »

Charmé par ces paroles, le khalife ouvrit la porte, et trouva Mahboub dans la même situation qu'elle lui était apparue en songe ; elle se jeta à ses pieds, et les couvrit de baisers. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai fait en songe ces vers que je viens de chanter, et je

les ai écrits à mon réveil : puissent-ils me rendre votre amour ! »

Depuis cet instant ils passèrent ensemble sept jours et sept nuits. Mahboub écrivit avec du musc sur ses joues le nom de Motawakkel. Lorsque le khalife s'en aperçut, il improvisa ces vers :

« Elle a écrit, avec du musc, mon nom sur sa joue ; mais le » sien est gravé dans mon cœur. Mes baisers vont effacer les carac- » tères tracés sur sa joue, mais rien n'effacera ce qui est profon- » dément gravé dans mon cœur. »

Après la mort de Motawakkel, toutes ses esclaves s'en consolèrent, excepté Mahboub. Elle mourut peu de tems après, et fut enterrée auprès du khalife.

CCCLII^e — CCCLIV^e NUIT.

TRÉSOR TROUVÉ AU TEMS DU KHALIFE HAKEM-BIEMRILLAH.

Au tems que le khalife Hakem-Biemrillah régnait en Égypte, il y avait au Caire un boucher appelé Wirdan. Tous les jours il venait à sa boutique une femme qui achetait pour un ducat de viande, et lui donnait en outre un ducat de gratification. Wirdan,

curieux de savoir ce que pouvait être cette femme, demanda un jour à l'homme qui l'accompagnait pour emporter sa viande, s'il pourrait lui fournir quelques renseignemens sur cette inconnue. « Je n'en sais pas plus que vous, répondit le porteur ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle achète tous les jours des fruits, des légumes, du vin, qu'elle paie aussi généreusement que votre viande. Je porte toutes ces provisions jusqu'au jardin du vizir ; là, elle me bande les yeux, et me conduit dans un endroit où elle me décharge de mon fardeau : ensuite elle me ramène, me débande les yeux, et me donne dix dragmes d'argent. Voilà tous les éclaircissemens que je puis vous donner sur cette femme. »

Ce que Wirdan venait d'entendre ne fit qu'augmenter encore sa curiosité, et il ne put dormir la nuit, tant son esprit était agité. Lorsque la femme revint le lendemain, selon sa coutume, pour acheter de la viande, il la suivit de loin, de rue en rue, jusqu'aux jardins du vizir, hors du Caire. De cet endroit il la suivit jusqu'auprès d'une montagne, où il la vit faire déposer ses provisions sur une grosse pierre par le porteur, qu'elle ramena ensuite. Lorsque la femme fut de retour, elle frappa légèrement sur la pierre, qui se leva, et elle descendit dans une sorte de caverne.

Quelques instans après, Wirdan s'approcha de la pierre, la frappa légèrement, comme avait fait la femme, et descendit dans une ouverture souterraine éclairée par un grand nombre de flambeaux. Il trouva une porte entr'ouverte par où il pouvait voir ce qui se passait; il vit la dame qui s'occupait à faire la cuisine, et un gros ours qui dormait à terre auprès d'elle. Lorsqu'elle eut achevé de préparer le dîner, elle le servit devant l'ours, et lui présenta à boire dans une tasse d'or : elle se déshabilla ensuite, et se coucha avec lui. Après s'être fait beaucoup de caresses, ils s'endormirent tous deux. Wirdan profita de ce moment favorable pour entrer dans l'appartement, et fendit avec son grand couteau le ventre à l'ours. La femme se réveilla en sursaut aux cris de l'animal, et poussa un cri de désespoir lorsqu'elle l'aperçut nageant dans son sang. « Wirdan ! s'écria-t-elle, est-ce ainsi que tu te montres reconnaissant du bien que je t'ai fait ? Mais si tu veux réparer ton ingratitude, tue-moi avec le même couteau avec lequel tu as tué mon bien-aimé. » Wirdan s'y refusa, et lui proposa au contraire de l'épouser, en la priant de lui permettre de remplacer l'ours. « Non, répondit-elle, tue-moi, ou je te tue. » Le boucher remplit son désir, et l'étendit morte à côté de l'ours. Ensuite il ramassa tout ce qu'il

trouva d'or et d'argent, et s'en revint au Caire. A la porte de la ville, il fut arrêté par des soldats du khalife qui le conduisirent devant ce prince. « Tu as bien fait, lui dit Hakem-Biemrillah, de tuer l'ours et la femme : mes livres de magie m'ont instruit de tout ce qui s'est passé. Le trésor qui se trouve dans cette voûte souterraine ne pouvait être découvert que par toi seul : va donc, et ouvre-le. » Wirdan retourna au souterrain, et trouva ce trésor, qui fut porté en grande partie dans celui du khalife Hakem-Biemrillah.

CCCLV^e NUIT.

LA PRINCESSE ET LE SINGE.

Un sultan avait une fille, qui, malgré la surveillance active du harem, avait trouvé moyen d'avoir commerce non-seulement avec un nègre, mais avec un singe ; elle avait un amour extrême pour ce singe. Lorsque le sultan fut instruit des goûts dépravés de sa fille, il voulut la tuer ; mais elle eut le tems de se sauver avec ses pierreries et son singe : elle se réfugia au Caire. Là, elle continua de mener le même genre

de vie, jusqu'à ce qu'un jour un homme, curieux comme Wirdan, dont il a été question dans l'histoire précédente, la surprit dans un de ses entretiens secrets avec le singe, et lui fendit le ventre, comme Wirdan avait fait à l'ours.

CCCLXXXII^e—CCCLXXXIII^e NUIT.

L'ESCLAVE RENDUE A SON ANCIEN MAITRE.

Un homme de Bagdad possédait une esclave qu'il avait élevée et instruite lui-même, et qu'il aimait beaucoup. Cet homme tomba dans la plus profonde misère. L'esclave lui conseilla de la vendre, afin qu'il se procurât de quoi vivre. Après un long combat entre l'amour et la nécessité, il prit enfin ce parti, et la vendit cinq cents ducats à Abdallah, fils de Motamer-al-Yetimi. Alors l'esclave improvisa ces vers :

« Je vous abandonne avec un cœur brisé par le désespoir, je » vous dis adieu pour la dernière fois. Hélas! il n'y a plus de bon- » heur pour nous jusqu'à ce que le permette le fils de Motamer. »

Abdallah s'aperçut bien qu'il avait arraché une

esclave fidèle à son amant désespéré. Non-seulement il ne voulut point la retenir, mais il la rendit à son ancien maître, en lui abandonnant le prix de la vente.

CCCLXXXIV^e NUIT.

LE VIZIR DISCRET.

Bedreddin, vizir du Yemen, avait un frère d'une beauté extraordinaire qu'il tenait soigneusement éloigné des regards des hommes. Un vieux scheïkh, son maître, et qui demeurait dans le voisinage, devint épris de la beauté de ce jeune homme; non content d'être auprès de son élève pendant les entretiens du jour, il désira de passer avec lui la soirée dans un souper en tête à tête. Il proposa donc au jeune homme de venir avec lui sur la terrasse de la maison, tandis que son frère dormait, et le jeune homme y consentit. Le vizir s'étant réveillé, et ne voyant point son frère, se mit à sa recherche, et le trouva buvant sur la terrasse avec le scheïkh, qui chantait ces paroles :

« Il m'a présenté du vin mêlé avec la salive de sa bouche; la

» pourpre de la coupe brille sur ses joues. Si son frère s'appelle la » pleine lune de la religion (1), pourquoi ne le nommerais-je pas la » pleine lune de la beauté ? »

Le vizir, voyant qu'il ne se passait rien d'inconvenant, se retira sans troubler leur entretien.

CCCLXXXIV^e NUIT.

LE MAITRE D'ÉCOLE DISCRET.

Un enfant allait à l'école avec une jeune fille dont il devint amoureux ; et, comme il n'osait lui faire de vive voix une déclaration d'amour, il profita d'un instant favorable pour écrire sur ses tablettes ce qui suit :

« Connais-tu la main qui a tracé ces caractères ? Elle tremblait » par l'excès de l'amour que tu m'as inspiré. »

La jeune fille fut touchée de cette déclaration d'amour, et elle y répondit ainsi :

« Mon cœur m'a fait reconnaître la main qui a tracé ces carac- » tères. Il n'est point insensible au sentiment de l'amour. »

(1) *Bedreddin* veut dire, en arabe, la pleine lune de la religion.

Le maître d'école, ayant trouvé ces tablettes, y écrivit à son tour :

« Ne vous contraignez point, mes enfans ; personne n'est plus » indulgent sur l'amour que celui qui est chargé de veiller sur » vous. »

Lorsque le maître de la petite fille (car elle était esclave) vint la chercher à l'école pour la ramener chez lui, il vit les tablettes chargées d'écritures, et il y ajouta ce qui suit :

« Soyez toujours unis, sans jamais vous séparer. Je vous donne » mon approbation. Le maître applaudit à la conduite indulgente » de l'instituteur. »

CCCLXXXIV^e^ NUIT.

LA PRINCESSE ZOBÉÏDE AU BAIN.

Le khalife Haroun-al-Raschid avait beaucoup d'amour et d'estime pour son épouse et cousine Zobéïde Il avait fait construire pour elle, dans un de ses jardins, un bassin d'eau environné d'un bosquet impénétrable non-seulement aux yeux des hommes, mais encore aux rayons du soleil. Zobéïde prenait souvent

dans ce lieu le plaisir du bain. Le khalife, l'ayant surprise une fois toute nue, ordonna au poète Abou-Nowas de composer quelques vers sur ce sujet, et il fit les suivans :

« J'ai vu l'argent brillant, mes yeux se sont enivrés de lait. Oh! que » n'ai-je pu me changer en onde, et caresser ces membres délicats! »

Le khalife fut satisfait de ces vers, et récompensa le poète.

CCCLXXXIV^e^ NUIT.

LE JOUR EFFACE LES PAROLES DE LA NUIT.

Une fois que le khalife Haroun-al-Raschid se promenait, pendant une belle nuit, dans la cour de son palais, il rencontra une de ses esclaves qu'il aimait beaucoup, mais qui n'avait jamais voulu se rendre à ses désirs. Il lui demanda ce qu'un maître est en droit d'exiger de ses esclaves. « Commandeur des croyans, dit-elle, excusez-moi pour cette nuit ; je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir, et je ne suis nullement préparée à cela : remettons à demain, je vous prie. » Haroun la laissa aller, et elle retourna

dans son appartement. Le lendemain, le khalife lui fit dire de se rappeler la promesse qu'elle lui avait faite la nuit précédente. L'esclave se contenta, pour toute réponse, de citer le proverbe : *Le jour efface les paroles de la nuit.* Au même instant entrèrent les trois premiers poètes de la cour, Abou-Nowas, Rakaschi, et Mossab. Le khalife leur fit part de la réponse qu'il venait de recevoir, et Rakaschi dit :

« Gardez-vous de la belle qui ne veut ni faire, ni recevoir de » visites, qui assigne un rendez-vous, et s'excuse d'y manquer, en di- » sant que *le jour efface les paroles de la nuit.* »

Mossab dit ensuite :

« Elle se joue de l'ardeur de votre cœur, et, lorsque vous lui » rappelez sa promesse, elle répond en riant : *Le jour efface les pa-* » *roles de la nuit.* »

Lorsque ce fut le tour d'Abou-Nowas de parler, il improvisa ces vers :

« Ah ! combien elle était belle dans son trouble, et que sa résis- » tance avait de charmes ! Le vent de la nuit a soulevé son voile et » découvert deux pommes de grenade suspendues à un rameau de » l'arbre de ban, auquel ressemble sa taille. Hélas ! quel dommage » qu'au lieu de couronner les désirs de son amant elle lui fasse seu- » lement dire : *Le jour efface les paroles de la nuit !* »

Haroun-al-Raschid récompensa les deux premiers

poètes. « Mais toi, dit-il à Abou-Nowas, je vais te faire couper la tête ; car il serait impossible que tu pusses me faire une description si vraie de ses charmes et du trouble où je l'ai trouvée, si tu n'étais pas d'intelligence avec elle. — Pardonnez, commandeur des croyans, répondit Abou-Nowas ; le véritable talent du poète consiste à deviner, d'après ce qu'on lui a dit, ce qu'on ne lui a pas dit. » Haroun lui fit un présent double de celui qu'avaient reçu ses deux collègues.

CCCLXXXV^e^ — CCCLXXXVI^e^ NUIT.

MARIAGE DE MOSSAB.

Lorsque le poète Mossab voulut se marier, il pria Asar, l'une des femmes les plus spirituelles de Médine, de faire une visite à Aïché, fille de Talha, afin de lui dire si cette dernière était belle. Asar se chargea de cette commission, et rendit à Mossab la réponse suivante : « J'ai vu un visage beau comme la santé, des yeux brillans et pleins de feu, deux joues qui appellent les baisers des anges, une bouche semblable à un écrin rempli de rubis, une gorge ayant

la forme de deux grenades, des hanches qui ressemblent au penchant d'une colline, et les plus heureux indices pour les charmes secrets que je n'ai point vus, et que je vous laisse à deviner. »

D'après ce portrait, Mossab épousa Aïché, fille de Talha, et il invita à cette noce Asar et les autres femmes koraïschites de Médine.

CCCLXXXVI^e NUIT.

HAROUN ET LES DEUX ESCLAVES DE MÉDINE ET DE KHOUFAH.

Haroun-al-Raschid dormait une fois entre deux esclaves, dont l'une était de Médine et l'autre de Koufah, et elles avaient toutes deux une grande connaissance des traditions du Prophète.

La première des deux esclaves réveilla le khalife, et prétendit avoir droit à ses caresses, en vertu de ces paroles du Prophète qui nous ont été conservées par Hescham : « Celui qui rappelle un mort à la vie, a des droits sur lui. »

L'autre esclave prit le khalife par la main, et fonda ses prétentions sur les paroles citées par Abou-Houreïra, également versé dans la connaissance des tra-

ditions du Prophète : « Le gibier appartient à celui qui le prend, et non à celui qui le fait partir. »

Haroun trouva ces citations si justes, qu'il traita également bien les deux esclaves.

CCCLXXXVI^{e}—CCCLXXXVII^{e} NUIT.

SECRET CONFIÉ A UNE FEMME.

Un meûnier avait pour femme une négresse qui lui avait fait nombre d'infidélités avec son voisin. Une fois le meûnier entendit en songe une voix qui lui indiqua un endroit de son moulin où il y avait un trésor. A son réveil, il raconta ce songe à sa femme. Celle-ci n'eut rien de plus pressé que d'aller en faire part à son voisin. La nuit suivante, ils se rendirent tous deux à l'endroit indiqué, où ils trouvèrent effectivement le trésor ; mais, ne pouvant s'accorder sur le partage, le voisin termina cette contestation en tuant la femme, et il emporta le trésor : ce trésor se trouvait précisément dans le lieu où passait l'âne qui faisait tourner la meule du moulin, qui s'arrêta. Le meûnier, n'entendant plus le bruit accoutumé, se lève au milieu de la nuit pour battre son âne, qui ne pou-

vait pas passer sur le cadavre de la femme : il donna tant de coups au pauvre animal, que celui-ci tomba mort à côté de la femme. Bientôt après, le jour vint éclairer ces beaux résultats d'un secret confié à une femme.

CCCLXXXVII^e NUIT.

LE DINER DES MARCHANDS DU CAIRE.

Le khalife Hakem-Biemrillah, un jour qu'il parcourait le Caire, en se promenant, entra dans un jardin qui appartenait à un marchand. Aussitôt on lui apporta un dîner composé de cent plats de viandes, cent plats de légumes, et cent plats de fruits. Le khalife témoigna sa surprise qu'on eût pu préparer en aussi peu de tems un si splendide festin. « Je n'ai point fait tous ces préparatifs, répondit le maître du jardin ; chacun des marchands vos sujets a sur sa table au moins un plat de viande, un plat de légumes et un plat de fruits. Je n'ai fait rien autre chose que de rassembler leur dîner. » Le khalife fut enchanté de cette explication, et remercia le ciel que, sous son

règne, chaque marchand eût à son dîner un plat de viande, un plat de légumes et un plat de fruits.

CCCLXXXVIII^e — CCCLXXXIX^e NUIT.

ANECDOTE SUR NOUSCHIRVAN.

Nouschirvan-le-juste, roi de Perse, étant un jour à la chasse, vint dans un village, et s'arrêta à la porte d'une maison pour demander à boire; car il se trouvait épuisé par l'excès de la chaleur. Une jeune fille lui présenta une tasse remplie d'un sirop composé avec du sucre brut; mais comme cette boisson était un peu trouble, Nouschirvan but lentement, afin de la laisser s'éclaircir. « Pourquoi, demanda-t-il à la jeune fille, pourquoi m'avez-vous donné une boisson trouble? — Je l'ai fait avec intention, grand roi, répondit-elle; je voulais par là vous forcer à boire lentement, afin qu'étant échauffé comme vous êtes il n'en résultât rien de fâcheux pour vous. » Nouschirvan fut enchanté de cette réponse spirituelle. « Combien faut-il de cannes à sucre pour remplir ce vase? — Une seule, répondit la jeune fille. » Nouschirvan réfléchit aussitôt que les impôts du village

devaient être augmentés, puisqu'il produisait une si riche récolte de cannes à sucre, et payait si peu à l'état. On éleva les impôts en conséquence. L'année suivante, Nouschirvan s'arrêta à la même porte, et demanda à boire à la même jeune fille ; mais cette fois elle fut long-tems avant de revenir avec la tasse de sirop de cannes à sucre. « Pourquoi avez-vous tardé si long-tems ? lui dit Nouschirvan. — C'est parce que j'ai été obligée, répondit-elle, de presser trois tiges de cannes à sucre pour remplir cette tasse. Trois tiges donnent à peine autant de sirop aujourd'hui, qu'une seule faisait avant que le roi eût augmenté les impôts. » Nouschirvan, souriant de cette ingénieuse réponse, fit rétablir les impôts sur l'ancien pied, et épousa la jeune fille.

CCCLXXXIXe NUIT.

REPRÉSAILLES.

Un porteur d'eau, qui, depuis trois ans, fournissait de l'eau dans la maison d'un marchand de Médine, s'oublia une fois jusqu'au point de prendre et de baiser la main à la maîtresse de la maison. Lorsque le mar-

chand fut de retour, sa femme lui dit : « Dis-moi, je t'en conjure, ce qui t'est arrivé aujourd'hui au marché. » Après s'être fait prier quelque tems, le marchand lui raconta qu'une femme était venue dans sa boutique, et qu'il n'avait pu résister à la tentation de lui prendre la main et de la lui baiser. « Eh bien, dit-elle, voyez la juste vengeance du ciel ! L'homme qui apporte de l'eau ici depuis trois ans, a pris aujourd'hui avec moi la même liberté. » Le porteur d'eau revint le lendemain, et s'excusa sur la conduite étrange qu'il s'était permise la veille. « Je n'ai pas de reproche à vous faire, répondit la femme ; la faute n'en est point à vous, mais bien à mon mari, qui, au même instant, commettait au marché, avec une autre femme, la même infidélité envers moi : dans ce monde, tout se trouve puni. »

CCCXC^{e} — CCCXCI^{e} NUIT.

KHOSROU-PERVIZ, SCHIRINE ET LE PÊCHEUR.

Le roi de Perse Khosrou-Perviz (1) était un

(1) Khosrou-Perviz, le plus grand des princes de la dynastie des Sassanides, se rendit maître de Chalcédoine et porta ses conquêtes

grand amateur de poissons. Un jour qu'un pêcheur lui en avait apporté un d'une grosseur extraordinaire, il lui fit donner quatre mille dragmes d'argent. Schirine, l'amante de Khosrou, lui représenta que c'était une prodigalité insensée que de donner quatre

en Egypte, jusqu'aux frontières de la Libye et de l'Ethiopie, et s'empara aussi du Yémen; mais le cours de ses prospérités fut interrompu tout à coup par Héraclius. Il perdit toutes ses conquêtes et fut assassiné par son fils Schirouyeh. Khosrou-Perviz est moins connu encore par ses victoires que par la magnificence de sa cour et les chefs-d'œuvre des hommes célèbres qui illustrèrent son règne. Les plus grands artistes dont il soit question dans l'histoire orientale vécurent à sa cour : le peintre Schabour, les musiciens Nigissar et Barboud, inventeur du luth et de trente airs, et le sculpteur Ferhad. Ce prince aima passionnément la belle Schirine, qui passe parmi les Orientaux pour l'idéal de la beauté et de l'amour chez les femmes. Nizami, Mir Khosrou de Dehli, Hatifi et Kasim, parmi les Persans; Ahi et Mewlana Karamani, chez les Turks, ont chanté les amours de Khosrou et de Schirine. M. Joseph de Hammer, qui, au milieu de ses immenses travaux historiques et philologiques sur l'Orient, trouve encore le tems de payer son tribut aux muses, a composé, sur le même sujet, un poème allemand empreint des couleurs de la plus brillante poésie, et dans lequel il a su reproduire, avec un rare talent, les principales beautés des auteurs cités plus haut. J'ai commencé, depuis long-tems, une traduction de ce charmant ouvrage, que d'autres travaux m'ont empêché de terminer; mais j'espère l'achever et la faire paraître assez prochainement.

mille dragmes pour un seul poisson, et qu'il fallait se faire rendre cette somme. « Non ! s'écria Khosrou, il serait honteux pour un roi de reprendre ce qu'il a donné. — Oh ! reprit Schirine, il y a moyen d'arranger cela, sans qu'on y puisse trouver à redire. Demandez au pêcheur si le poisson est mâle ou femelle : dans le premier cas, dites-lui que vous vouliez une femelle ; dans le second, rendez-lui le poisson, et dites que vous vouliez un mâle.

— Ton poisson est-il mâle ou femelle ? demanda Khosrou-Perviz au pêcheur. — Il est hermaphrodite, répondit celui-ci. » Cette ingénieuse répartie fit rire Khosrou-Perviz, et il ordonna à son trésorier de compter encore quatre mille dragmes d'argent. En s'en allant, le pêcheur laissa tomber une dragme, et il se débarrassa de son sac d'argent pour la chercher. Schirine, l'ayant aperçu par la fenêtre, dit à Khosrou-Perviz : « Voyez quel homme vil cela fait ! il ne veut pas laisser une dragme à terre pour qu'un pauvre la ramasse. » Khosrou-Perviz fit venir le pêcheur, et lui reprocha son avarice. « Pardonnez, grand roi, répondit le pêcheur ; en ramassant cette dragme, j'ai suivi l'exemple que vous m'avez montré vous-même en me tirant de la poussière, moi qui suis un homme d'aussi basse condition que cette dragme

a peu de valeur. Je ne l'ai point ramassée à cause de son prix réel, mais parce qu'elle porte d'un côté votre image, et de l'autre votre nom : j'aurais cru manquer au respect que je dois à votre majesté, si je l'avais laissée à terre. »

Kosrou-Perviz fut si satisfait de cette réponse, qu'il fit donner encore au pêcheur quatre mille dragmes, et apprit en même tems qu'il ne faut jamais suivre le conseil des femmes dans les affaires domestiques ; car elles jettent dans une dépense double lorsqu'elles conseillent d'épargner la moitié d'une somme.

CCCXCII^e NUIT.

LA FEMME INFIDÈLE.

Un homme d'un esprit très-borné avait une femme qui menait une mauvaise vie. Un vendredi, il lui apporta un poisson pour le faire cuire. La femme, qui avait donné précisément, ce jour-là, un rendez-vous à son amant, alla le joindre, et le régala avec le poisson. Huit jours après, elle revint avec un autre poisson, et raconta à son mari que le poisson

s'était échappé, et qu'elle l'avait poursuivi pendant huit jours entiers avant de pouvoir le rattrapper. Le mari fut assez simple pour la croire, et il devint la fable de toute la ville.

Mais s'il y a des femmes dont la conduite soit coupable, il y en a aussi de vertueuses, ainsi que le prouve l'histoire suivante.

CCCXCIII^e NUIT.

LA CHASTE SUZANNE.

Il y avait parmi les enfans d'Israël une vertueuse femme, appelée Suzanne, qui allait tous les jours faire sa prière dans son jardin, où elle fut surprise un jour par deux vieillards qui voulurent lui faire violence. Elle se mit à pousser de grands cris qui attirèrent du monde; alors les deux vieillards l'accusèrent de l'avoir surprise avec un jeune homme. Le prophète Daniel, qui n'était âgé que de douze ans, fit connaître la vérité, en demandant aux deux vieillards, l'un après l'autre, où ils l'avaient vue. « Le matin sous un poirier, dit l'un; le soir sous un pom-

mier, dit l'autre. » Ainsi furent confondus les calomniateurs, et fut sauvée l'innocence.

CCCXCIV• NUIT.

ANECDOTE SUR DJAFAR.

Haroun-al-Raschid et Djafar, ayant rencontré dans une de leurs promenades un homme qui allait de Bassra à Bagdad, pour acheter une médecine, le khalife dit à son vizir de s'amuser aux dépens de cet homme. « Qu'as-tu besoin d'aller à Bagdad ? lui dit Djafar ; je possède un remède contre toutes les maladies. — Faites-le moi connaître, je vous prie, dit cet homme. — Prends trois onces de souffle de vent, répondit Djafar, trois de rayons du soleil, trois de clair de lune, et autant de lumière de lanterne ; mêle le tout, et laisse-le pendant trois mois exposé au grand air : alors prends-en trois cents fois tous les soirs avant de te mettre au lit. » A peine Djafar avait-il fini de parler, que l'âne de l'étranger laissa échapper quelques vents. « Monsieur le docteur, dit l'étranger à Djafar, voici mes remercîmens pour votre médecine venteuse. »

CCCXCV^e NUIT.

LOYAUTÉ D'UN BÉDOUIN.

Le schérif Ben-Hossein-Ben-Ryan raconte qu'une fois, comme le khalife Omar siégeait sur son tribunal entouré d'une assemblée des compagnons du Prophète, et des hommes illustres de son tems, on vit paraître devant lui deux jeunes gens qui en conduisaient un troisième dont la beauté embrasait tous les cœurs. Omar leur fit signe de s'approcher, et l'un d'eux, qui tenait le troisième attaché, parla de la sorte :

« Nous sommes deux frères qui avions le bonheur d'avoir un père qui était honoré, par ses vertus, de toute la tribu. Il allait pour respirer le frais dans le jardin, et ce jeune homme l'a tué. Nous l'avons arrêté, et nous l'amenons devant vous pour qu'il reçoive le châtiment de son crime.

— Qu'as-tu à répondre ? » demanda Omar au jeune homme, qui ne parut point troublé de cette accusation, et conservait toujours le sourire de l'innocence. Alors il exposa sa cause avec beaucoup d'éloquence. « Ils ont rapporté la vérité, dit-il ; mais

écoutez mon histoire, commandeur des croyans. J'appartiens à une famille de Bédouins qui habite dans le désert. Un de nos jeunes et de nos plus beaux chameaux, s'étant approché des murs de la ville, rongea avec ses dents les branches d'un arbre qui passaient par dessus le mur. Alors un vieillard parut sur le mur, et lança une grosse pierre qui tua mon jeune chameau. Dans la colère où j'étais, je ramassai la même pierre, et, l'ayant jetée vers le jardin, elle atteignit le vieillard qui avait tué mon chameau : le coup fut mortel. Je pris la fuite pour me sauver; mais ces deux jeunes gens m'ont arrêté et conduit devant vous.

— Tu as avoué ton crime, dit Omar, et la peine du talion t'est réservée. —Je suis prêt à la souffrir, répondit le jeune homme ; mais j'ai un frère que mon père m'a recommandé à son lit de mort. L'argent qui revient de l'héritage paternel est caché dans un lieu qui n'est connu que de moi seul : si vous me faites mourir avant que je lui remette cette somme, vous aurez à répondre devant Dieu, ô commandeur des croyans ! de la perte de l'héritage de mon frère. Accordez-moi seulement trois jours, pour que je prenne les arrangemens nécessaires. »

Après un instant de réflexion, Omar lui dit : « Mais

qui me répondra de toi ? » Le jeune homme étendit sa main vers Ebizar, l'un des membres de l'assemblée : celui-ci se rendit caution du jeune homme, n'ayant d'autre sûreté que la confiance que lui inspirait sa physionomie pleine de candeur.

Le troisième jour était bientôt écoulé, et le Bédouin ne paraissait pas encore. Les deux frères commencèrent à demander à grands cris le sang de l'homme qui s'était rendu caution du meurtrier. Les compagnons du Prophète s'y opposèrent; mais le sévère Omar ordonna que le sang d'Ebizar coulerait sur l'échafaud, si le jeune homme n'était pas de retour au coucher du soleil; mais tout à coup on le vit arriver hors d'haleine et couvert de sueur. « Pardonnez-moi, dit-il, si la chaleur excessive m'a retardé plus que je n'espérais. — Commandeur des croyans, dit Ebizar, je me suis rendu caution pour ce jeune homme, sans le connaître, que par son visage où brillent l'honneur et la bonne foi; vous voyez qu'il est revenu se livrer lui-même. Désormais qu'on ne vienne pas me dire que l'honneur et la bonne foi n'existent plus sur la terre! » Tout le peuple admira cet héroïque retour, et les deux jeunes gens en furent également touchés; ils se désistèrent de leur accusation, et déclarèrent qu'ils pardonnaient au jeune homme.

Quelque inflexible que fût Omar, il approuva ce pardon, et s'estima heureux que, sous son règne, il y eût tant d'honneur et de bonne foi sur la terre, et surtout parmi les Bédouins.

CCCXCV^e NUIT.

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

Mamoun, fils du khalife Haroun-al-Raschid, voulut prendre, pendant son séjour au Caire, des informations sur les pyramides. Les anciens ont prétendu qu'il se trouvait dans la grande pyramide qui s'élève au couchant, trente magasins de granit rouge remplis de pierres précieuses, d'idoles bizarres, d'instrumens et d'armes qui annoncent une grande perfection de l'art. On y trouvait du verre flexible qui ne pouvait se briser, différentes sortes de pierres factices, et des réservoirs remplis d'eau. Dans le second magasin devaient se trouver les tables des anciens magiciens ou prêtres; car chaque prêtre avait une table sur laquelle étaient tracés les mystères de la sagesse et les merveilles de l'art : sur les murs on avait représenté des figures humaines qui exécutaient avec

leurs mains différens ouvrages et différens métiers. Chaque pyramide a un talisman protecteur qui doit la conserver éternellement. Les poètes ont dit de fort belles choses sur les pyramides ; voici quelques-unes de leurs pensées :

« Considère les pyramides et prête l'oreille au témoignage qu'elles » rendent des siècles passés. — Elles sont les témoins du tems, mais » elles n'apprennent rien sur celui qui a précédé tous les tems.

» Elles s'élèvent comme des montagnes, entre le ciel et la terre, » bravant les tems et la destinée. Ah ! qu'elles tremblent ! tout ce » qui est sur la terre doit craindre le tems et la destinée.

» Où sont ceux qui ont construit les pyramides ? Ils ne sont plus. » Mais leurs monumens feront honte à jamais aux monumens de la » postérité. »

CCCXCVII^e NUIT.

ANECDOTE SUR UN VOLEUR.

Un voleur avait eu la hardiesse de se rendre, pendant la nuit, au bazar avec un flambeau et des clefs, comme s'il eût été le maître d'une boutique. Les gardes s'y laissèrent prendre, et le voleur ouvrit une boutique avec ses clefs. Il pria ensuite les gardes de lui amener un chameau ; car il avait, disait-il, la plus

grande hâte d'embarquer ces marchandises. Le lendemain, la fraude s'étant découverte, on suivit les traces du voleur jusqu'à l'endroit où il avait caché son larcin. « Voici vos marchandises, dit-il au marchand à qui elles appartenaient; elles sont parfaitement conservées, et j'espère que vous ne me refuserez pas une récompense pour les avoir gardées dans mon magasin. » Le marchand, qui aimait les bons mots, pardonna au voleur en faveur de cette plaisante idée, et il lui fit encore un présent.

CCCXCVIII^e — CD^e NUIT.

ACCORD ENTRE MESROUR ET LE FILS DE FARABI.

Une nuit que le khalife Haroun-al-Raschid ne pouvait dormir, il dit à son grand-vizir Djafar-le-Barmékide : « J'ai un poids qui m'accable; je ne sais ce que je dois faire. » Mesrour, chef des eunuques, qui se trouvait présent, partit tout à coup d'un éclat de rire. « Eh bien, que signifie ce rire? demanda Haroun; veux-tu te moquer de moi, ou bien chercher à me réjouir? — Pardonnez, répondit Mesrour, je n'ai eu aucune de ces deux intentions. Je vais vous

raconter, commandeur des croyans, la cause de cette hilarité. Je me suis rappelé les discours d'un homme que j'ai vu hier sur le bord du Tigre, et je n'ai pu y songer sans rire aux éclats. — Va vite me chercher cet homme, car j'ai moi-même le plus grand besoin de rire. »

Mesrour alla chercher cet homme, qui s'appelait le fils de Farabi. « Suivez-moi promptement, lui dit-il, je vais vous présenter au khalife; mais sous la condition que nous partagerons ensemble le présent qu'il vous fera : il m'en faut les trois quarts. — Oh ! c'est beaucoup trop, reprit le fils de Farabi. » Enfin, il lui promit les deux tiers de ce qu'il recevrait. Mesrour le présenta donc au khalife. « Si tu me fais rire, lui dit Haroun, tu auras de l'or; mais si tu ne me fais point rire, tu recevras la bastonnade. » Le fils de Farabi, qui était un véritable bouffon, s'épuisa en tours d'adresses et en saillies plaisantes, qui eussent fait rire des pierres; mais il lui fut tout-à-fait impossible de dérider le front de Haroun.

« Misérable, dit le khalife, tu ne m'as point fait rire; ainsi prépare-toi à recevoir ce que je t'ai promis. » En disant cela, il prit un bâton, et en joua de toutes ses forces sur le dos du pauvre fils de Farabi. Celui-ci se ressouvint alors de l'accord qu'il avait

fait avec Mesrour. « Permettez, dit-il, permettez, commandeur des croyans, que je m'acquitte envers Mesrour ; car je lui ai promis, d'après une convention faite entre nous, les deux tiers de ce que je recevrais de votre majesté. » Le khalife éclata de rire, et permit au fils de Farabi d'indemniser Mesrour. Lorsque celui-ci sentit les coups, il s'écria qu'il se contenterait volontiers du tiers. Le khalife se mit à rire de nouveau, et il leur fit donner mille ducats, qu'ils partagèrent entre eux par moitié.

CD^e — CDII^e NUIT.

SAINTETÉ D'UN FILS DE HAROUN-AL-RASCHID.

Haroun-al-Raschid avait un fils âgé de seize ans, qui se faisait remarquer par un caractère triste et mélancolique ; ses promenades favorites étaient de visiter les tombeaux, où il versait des larmes sur le néant des grandeurs humaines. Son père étant entré un jour dans sa chambre, accompagné des grands de sa cour, on le trouva revêtu de l'habillement des derviches. Les ministres conseillèrent à Haroun de faire à son fils quelques remontrances, qui produiraient

peut-être sur lui un effet salutaire. Haroun suivit cet avis, et exhorta son fils à prendre un genre de vie conforme au rang qu'il devait occuper; mais le prince, suivant la légende, répondit à ce discours par un miracle. Il appela un oiseau qui était perché sur le haut du toit, et qui vint aussitôt se poser sur son doigt; ensuite il adressa des reproches à son père, pour avoir troublé sa solitude, et il quitta le palais du khalife pour se rendre à Bassra. Là, il se fit journalier, ne recevant par jour qu'une dragme d'argent, pour subvenir aux besoins indispensables de la vie. Abou Hamik fait à ce sujet le récit suivant :

« J'avais un mur à réparer dans ma maison; je me rendis un jour dans le quartier des maçons pour chercher un ouvrier. Mes regards s'arrêtèrent aussitôt sur un jeune homme d'une grande beauté, auquel je dis : « Voulez-vous travailler, mon ami? — Oui, me répondit-il; mais à condition que je ne recevrai qu'une dragme par jour, et que chaque fois qu'on appellera à la prière, je pourrai sortir pour aller à la mosquée. » Je l'emmenai chez moi, et je m'aperçus bientôt que j'avais pour travailler un jeune homme rempli de sainteté. Le soir, je voulus lui donner deux dragmes; mais il m'en rendit une, en me disant qu'il ne s'était engagé que pour une seule. Le lendemain,

je vins examiner son travail, et mon étonnement fut extrême, en voyant que les pierres se rangeaient d'elles-mêmes sous ses mains. « Voici, me dis-je en moi-même un grand miracle, et un homme béni de Dieu ! » Étant venu quelque tems après au marché pour le chercher, on me dit qu'il était malade dans une tente; cette tente était celle d'une pauvre femme qui avait été touchée de sa sainteté. Je le trouvai couché sur la terre, et chantant une hymne à la louange de Dieu. Je m'approchai en versant des larmes sur son sort, et lui demandai si je pouvais lui rendre quelque service. «Oui, me dit-il, demain, à l'heure qu'on appelle à la prière, j'aurai cessé de vivre; je vous prie de laver mon corps, et de l'enterrer sans en parler à personne. Prenez ensuite ce que vous trouverez dans ma poche, et portez-le à Haroun-al-Raschid. » En effet, je le trouvai mort le lendemain, et je l'enterrai. Ayant trouvé dans ses poches un rubis qui valait plus de mille ducats, je me mis de suite en chemin pour le porter à Bagdad. La première fois que le khalife sortit de son palais, je me présentai devant lui avec le rubis : à cette vue, il changea tout à coup de couleur, et ordonna à ceux qui l'accompagnaient de s'éloigner. Ensuite, entrant seul avec moi dans son cabinet : « Que fait, me dit-il, le maître de ce rubis?

— Il est mort, répondis-je. — Hélas ! s'écria Haroun, j'ai donc perdu mon fils ! » Il fit appeler ensuite une dame du palais ; mais, m'ayant aperçu en entrant, elle voulut se retirer. « Venez sans crainte, » lui dit le khalife. Elle se jeta à ses pieds, et Haroun lui donna le rubis. « Ah ! commandeur des croyans, s'écria-t-elle, que fait mon fils ? — Raconte-lui sa triste histoire, » me dit le khalife. Je lui fis un récit exact de ce que j'avais vu, et la dame poussa des cris déchirans. « Comment, dis-je à mon tour, c'était votre fils, commandeur des croyans ? — Oui, répondit Haroun, c'est le même dont la vie pieuse et solitaire a causé tant d'inquiétude à mes ministres. Il quitta enfin le palais, n'emportant que ce rubis que je lui avais donné pour se faire reconnaître au besoin. »

CDII^e NUIT.

ANECDOTE SUR UN MAITRE D'ÉCOLE.

Je passais un jour, raconte quelqu'un, devant une école dont le chef était regardé comme un très-habile

homme, et qui me parut doué d'un jugement sain. Étant venu le voir un jour, on me dit qu'il était à rendre les derniers devoirs à un mort. Je le trouvai dans le grand cimetière du Caire, plongé dans la douleur, et pleurant auprès d'un tombeau. « Avez-vous perdu votre père? lui demandai-je.—Non.—Votre mère?—Non.—Un de vos parens?—Non.—Qui pleurez-vous donc ainsi?—Ma bien-aimée.—Consolez-vous, repris-je, je veux vous en trouver une qui sera encore plus belle.—Je ne sais pas si vous serez assez heureux pour cela, répondit-il; car je ne l'ai jamais vue.—Comment, dis-je, vous aimez une beauté imaginaire?—Je vais vous raconter mon histoire, me répondit-il. Un jour que j'étais assis dans mon école, j'entendis quelqu'un qui chantait en passant: « Ommi Omer, puisse » Dieu protéger les cœurs contre toi, car tu les acca- » bles de tourmens! » Ces paroles firent sur moi une profonde impression. « Cette Ommi Omer, dis-je en moi-même, doit être une beauté incomparable, puisqu'on la chante dans les rues. » Depuis cet instant, je devins éperdument amoureux de ses charmes. Quelque tems après, j'entendis une autre personne qui chantait en passant: « Ommi Omer s'est éloignée » sur son âne; mais l'âne est revenu sans elle. » M'imaginant par-là qu'elle était morte, je me rendis ici

pour pleurer au hasard sur le premier tombeau venu.

— Voilà bien, me dis-je alors en moi-même, l'homme que tu supposais doué d'une saine raison! Il devient amoureux d'une belle sur une chanson, et la pleure sur les paroles d'un conducteur d'ânes! Voilà un amour et une affliction bien dignes d'un maître d'école! »

CDII^e NUIT.

AUTRE ANECDOTE SUR UN MAITRE D'ÉCOLE.

Un homme, qui ne savait ni lire ni écrire, se mit un jour dans la tête de se faire maître d'école pour gagner sa vie. Dans ce dessein, il acheta tous les livres et tous les cahiers qu'il put trouver, donna de l'ampleur à son turban, et s'assit dans une boutique, attendant marchand pour sa science. Les passans, qui l'aperçurent avec des tablettes et un gros turban, s'y laissèrent prendre, et lui envoyèrent leurs enfans. Heureusement que, parmi ces enfans, il s'en trouva quelques-uns qui savaient lire un peu : ils montrèrent aux autres, et de cette manière les affaires du nouveau maître d'école prirent une bonne tournure. Un

jour, il vit s'approcher de son école une femme qui tenait une lettre à la main. « Oh ! oh ! dit en lui-même le maître d'école, si je ne veux pas devenir le sujet d'une belle histoire, il faut que je m'éloigne avant que cette femme mette ma science à l'épreuve. » Mais la femme entra précisément à l'instant où il allait sortir. « Où allez-vous ? lui demanda-t-elle. — Je vais faire la prière de midi, répondit-il. — Il y a encore bien du tems, reprit la femme ; lisez-moi cette lettre auparavant. » Le maître d'école la prit à rebours, et, dans l'embarras où il se trouvait, il haussait les épaules, se frappait le front, déchirait son turban. La femme, dont le mari était absent, crut que cette lettre annonçait sa mort, et que le maître d'école voulait lui cacher cette nouvelle ; alors elle se mit à pousser de grands cris, et à remplir de ses plaintes tout le voisinage : elle serait restée dans cette persuasion, si son mari, qui lui annonçait son retour dans la lettre, ne fût arrivé pour la tirer de son erreur, et prouver l'ignorance du maître d'école.

CDIII^e NUIT.

LEÇON DONNÉE A UN ROI PAR UNE PAYSANNE.

Un roi, s'étant éloigné de sa suite, à la chasse, vint dans un village, et s'arrêta à la porte d'une maison, où il demanda à boire. La femme qui lui en présenta était jeune et jolie, et elle alluma en lui de vifs désirs. Le roi entra dans la maison du paysan; mais la femme, se doutant de son dessein, lui donna un livre, et le pria de lire en attendant qu'elle fût de retour. Ce livre traitait précisément de l'adultère, et renfermait une foule de préceptes utiles. Le roi resta confus, et sortit avant le retour de la femme. La villageoise raconta cette aventure à son mari, qui, dès-lors, cessa d'avoir commerce avec elle, soit qu'il craignît que son honneur n'eût reçu quelque atteinte, soit qu'il crût déplaire au roi en s'approchant de sa femme, après le bonheur qu'elle avait eu de plaire à ce prince. Les parens de la femme, qui s'était plainte à eux de la conduite de son mari, se rendirent avec ce dernier devant le roi, et lui dirent : « Nous avons donné à cet homme un champ fertile, à condition

qu'il le laboureraît et l'ensemencerait ; mais il ne le laboure et ne l'ensemence plus, et le champ reste inculte. — Pourquoi cela ? demanda le roi au mari. — Grand roi, répondit celui-ci, c'est parce qu'il s'est montré à moi un lion, dont les traces me remplissent encore d'effroi. — Rassurez-vous, dit le roi ; si le lion a rôdé autour de votre champ, il n'y est pas entré, et n'a fait aucun dommage à votre maison : continuez de cultiver et d'ensemencer votre champ, le lion ne s'en approchera plus. »

CDIII^e^—CDIV^e^ NUIT.

L'OISEAU ROKH.

Le Mograbe Abderahman, qui avait entrepris de longs voyages dans les mers de l'Orient et de l'Occident, vit, entre autres choses curieuses, le monstrueux oiseau connu sous le nom de *rokh*. Étant débarqué avec des matelots dans une île inconnue et déserte, ils aperçurent une sorte de dôme brillant et très-élevé ; mais, lorsqu'ils s'en furent approchés, ils virent que c'était un œuf de rokh. Ils le brisèrent avec des flèches qu'ils lancèrent contre, l'ouvrirent

enfin avec des lances et des haches, et y trouvèrent un petit rokh. Ses plumes ne faisaient que de commencer à pousser, et il était trop pesant pour que les gens de l'équipage pussent l'emporter. Ils s'embarquèrent, et firent voile toute la nuit. Le lendemain, au lever du soleil, ils aperçurent le rokh lui-même, dont les ailes obscurcissaient le jour ; l'oiseau portait dans ses serres un rocher, ou plutôt une petite montagne, qu'il laissa tomber dans la mer, pour écraser le vaisseau. Heureusement les marins, par une rapide manœuvre, évitèrent le rocher, dont la chute bouleversa les flots de la mer. Ensuite ils mangèrent quelques morceaux de la chair du petit rokh, qu'ils avaient apportés de l'île déserte. Il en résulta un singulier effet : tous ceux dont la barbe était noire, l'eurent blanche le lendemain, et tous ceux qui l'avaient blanche, l'eurent noire le reste de leur vie.

CDIV^e — CDVI^e NUIT.

ANECDOTE SUR LA PRINCESSE HIND, FILLE DE NAAMAN.

Le roi Naaman, vice-roi du schah de Perse, dans la Mésopotamie, avait une fille appelée Hind ; elle

était d'une beauté accomplie, et âgée de onze ans lorsqu'elle parut pour la première fois à la pâque dans l'église. Le même jour, Adi, fils de Zeïd, était précisément arrivé avec des présens de la part du schah. Adi était un jeune homme d'un extérieur charmant, et qui possédait les manières les plus aimables. Parmi la suite de la princesse se trouvait une de ses femmes, nommée Mariem, qui aimait éperdument Adi, quoiqu'elle n'eût aucun espoir d'être payée de retour. Ce fut elle qui fit remarquer à la princesse, dans l'église, la beauté du jeune homme. Hind fut tout à coup embrasée d'amour pour Adi, qui, de son côté, ressentit pour elle la plus violente passion. Mariem aimait trop sa maîtresse pour ne pas lui sacrifier sa jalousie; elle lui procura même une entrevue avec Adi: elle découvrit au roi la passion des deux amans, et lui conseilla de les unir, avant qu'aucun bruit fâcheux se répandît à ce sujet parmi les Arabes. Naaman se laissa persuader, bien qu'il n'eût pas un grand désir de donner sa fille à Adi, fils de Zeïd. Lorsque, vers la suite, Naaman fit mourir son gendre, Hind manqua de mourir de douleur: elle fit bâtir un monastère où elle passa le reste de ses jours, et ce monastère existe encore aujourd'hui auprès de l'ancienne

ville de Hira, qui était la résidence du vice-roi de Mésopotamie.

CDVI^e NUIT.

DAABAL ALKHOZAÏ ET SA BELLE.

J'ÉTAIS assis un jour dans la rue, raconte Daabal Alkhozaï, lorsqu'il vint à passer une jeune fille d'une très-grande beauté. Voulant attirer sur moi son attention, je dis :

« Pour elle mes yeux se remplissent de larmes; pour elle mes » yeux sont privés de sommeil. »

La jeune fille se tourna vers moi, et me répondit sur la même rime :

« Vos yeux doivent donc être bien malades. »

Je poursuivis :

« Celle que j'adore est-elle sensible ? ses sentimens répondent-ils » aux miens ? »

Elle me répondit aussitôt :

« L'amour ne peut être que réciproque, il rend ce qu'il reçoit. »

Enchanté de cette réponse, je baisai la main de la

jeune fille ; et, pour ne point perdre l'occasion favorable, je la priai de me suivre : je n'avais point alors de maison digne de la recevoir. Je me rendis avec elle chez un musulman de mes amis, le fils de Welid ; il m'accueillit avec beaucoup de joie, et me donna du linge et de l'argent. « Prends cela, me dit-il, et va nous chercher quelque chose pour souper. » A mon retour, je le trouvai dans un entretien très-animé avec ma belle. « Par Dieu ! me dit-il, vous n'avez point mauvais goût ; votre compagne m'a causé le plus grand plaisir : puisse le ciel vous en récompenser ! » En disant cela, il prit ce que j'avais apporté pour le souper, et s'enferma à mon nez avec ma belle. Je me mis alors en fureur ; mais le bourreau fut inexorable. Je m'en retournai furieux chez moi, et depuis ce tems je n'ai point revu ma perfide beauté.

CDVI^e^—CDVIII^e^ NUIT.

AVENTURE D'ISHAK, FILS D'IBRAHIM, DE MOSSOUL.

Le célèbre musicien, Ishak de Mossoul, raconte ce qui suit :

« Un jour que j'étais fatigué de l'éclat et des pompes

de la cour, je résolus, au lieu de me rendre au palais, d'aller me promener dans la campagne. J'ordonnai à mes esclaves de dire, si le khalife m'envoyait chercher, que j'étais sorti de bonne heure pour une affaire pressante. Je me promenai dans les rues jusqu'à ce que la chaleur du jour me forçât de chercher dans une rue écartée un abri contre les rayons du soleil.

» Là, je vis venir un esclave noir avec un âne sur lequel était montée une dame magnifiquement habillée. A son aspect, je perdis la raison, et je pouvais à peine me tenir sur ma mule. La dame entra dans la maison devant laquelle j'étais arrêté, et je songeai alors aux moyens de m'y introduire.

» Tout à coup j'aperçus deux jeunes gens qui s'avancèrent vers cette maison. Je les saluai, et entrai avec eux, en leur disant que j'étais invité par le maître de la maison. Celui-ci crut que j'étais un ami de ses deux convives, et nous nous mîmes à table. La conversation fut très-animée; on rit et l'on plaisanta beaucoup. Le maître de la maison demanda aux deux convives qui j'étais; et, de leur côté, ils lui adressèrent la même question. « Je vois bien, dit-il alors, que c'est un parasite, mais un parasite aimable et un bon compagnon. »

» Alors entra l'esclave, que la magnificence de ses vêtemens m'avait fait prendre pour une grande dame; elle tenait un luth, et joua différens airs de ma composition. Je feignis de ne point me connaître en musique, et les deux convives m'en firent des reproches. Ils se levèrent pour faire leur prière; et, pendant ce tems-là, j'accordai le luth sur un autre ton. L'esclave resta frappée d'étonnement lorsqu'elle me vit accorder son luth de cette manière. « C'est la main d'un habile musicien, s'écria-t-elle, qui a touché ce luth; puisse-t-il nous en faire entendre quelques sons! » Je pris le luth, et chantai, en m'accompagnant, quelques airs nouveaux et difficiles, qui excitèrent l'admiration de toute la société. Plus je chantais, plus on me pressait de chanter. Enfin, impatienté de toutes ces prières, je jetai le luth, en disant: « Sachez que je suis Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul; je ne me suis point rendu aujourd'hui à la cour du khalife, pour reprendre un peu haleine, et vous m'assommez par vos importunités. » Le maître de la maison me demanda, avec beaucoup de politesse, ce qui lui avait procuré l'honneur de ma visite; et, lorsqu'il sut que c'était son esclave, il me la promit, à condition que je passerais un mois entier chez lui. J'y restai donc caché tout ce tems, pendant lequel le

khalife me fit chercher partout. Enfin, je me rendis à la cour, et racontai mon aventure à Mamoun, qui donna à mon esclave une dot de cinquante mille pièces d'or. »

CDVIII^e—CDIX^e NUIT.

LES TROIS VICTIMES DE L'AMOUR.

Dans une société, rapporte Alkabi, où l'on avait récité plusieurs histoires d'amour, un homme, qui jusque-là avait gardé le silence, raconta l'histoire suivante :

« J'avais une fille qui aimait un jeune homme, sans que j'en fusse instruit. Ce jeune homme aimait une jeune fille, qui, de son côté, brûlait pour la mienne. Lorsque le jeune homme vit son amour dédaigné, il en mourut de désespoir. Ma fille expira aussi le même jour; et, comme nous allions leur rendre les derniers devoirs, nous rencontrâmes un troisième convoi qui accompagnait le corps de la jeune personne qui avait aimé ma fille.

» Ainsi le même jour vit descendre, à la fleur de

leur âge, dans le tombeau, les trois victimes de cette déplorable passion. »

CDIX^e NUIT.

LES DEUX AMANS RÉUNIS APRÈS LEUR SÉPARATION.

Kasem, fils d'Adi, de la tribu des Beni-Temim, raconte qu'étant un jour à la recherche d'un chameau qui s'était égaré, il vint auprès de la fontaine de la tribu des Beni-Temim, où il trouva morts deux amans qui s'étaient retrouvés après une longue séparation.

Ils se tenaient embrassés et avaient rendu le dernier soupir dans les bras l'un de l'autre. Un vieillard qui survint les arrosa de ses larmes. « Hélas! s'écria-t-il, plût au ciel que vous eussiez été unis tandis que vous possédiez l'existence! » Ce vieillard apprit à Kasem que ces deux amans infortunés étaient sa fille et son neveu, et que, pour ne pas exposer son honneur, il les avait séparés l'un de l'autre. Une langueur prolongée, et enfin cette triste scène avaient été les fruits de cette séparation.

CDX^e — CDXI^e NUIT.

ANECDOTE SUR UN FOU.

Ebal-Ibad-Almobrid raconte que, dans ses voyages, il s'arrêta auprès d'un monastère, où on lui dit qu'il y avait un homme fou qui parlait beaucoup de la sagesse divine. Almobrid se rendit avec ses compagnons au monastère, où ils virent un homme qui était assis dans sa cellule, la tête découverte, et regardant fixément les murs. Les voyageurs le saluèrent, et il leur rendit leur salut sans lever les yeux. Almobrid lui dit : « Salut à toi, ornement des fils d'Ève, à toi qui jouis de la contemplation de Dieu ! — Hélas ! répondit-il, je suis un misérable pécheur ; deux ames se livrent en moi de terribles combats. Dans mon extase, je me sens ravi dans un monde meilleur où je croyais trouver ce que je ne trouve pas. » Ensuite il prit une grosse pierre qui était auprès de lui, et tous les assistans craignirent qu'il ne la lançât sur eux, ainsi qu'il paraissait en avoir l'intention ; mais il s'en frappa le sein, et dit aux

voyageurs qu'ils pouvaient s'approcher davantage, sans avoir rien à craindre. Alors il se mit à improviser ces vers :

« Son image est sans cesse présente à mes yeux et en fait couler des torrens de larmes !

» Je demeurerai à jamais fidèle à l'amour que je lui ai juré. »

« As-tu compris le sens de ces vers ? demanda-t-il à Almobrid. — Oui, répondit celui-ci ; ta bien-aimée est morte. — Tu as raison ! » reprit-il, en poussant un grand cri ; et il tomba mort. Nous vîmes par là, ajoute Almobrid, que toute sa folie et sa sainteté n'étaient rien autre chose que la suite d'un amour malheureux.

CDXI^e — CDXIII^e NUIT.

LE PRIEUR D'UN MONASTÈRE CHRÉTIEN QUI SE FIT MUSULMAN.

Aboubekr, fils de Mohammed, raconte ce qui suit :

J'allais un jour de la ville d'Obar à la ville d'Amoria, capitale des possessions grecques en Asie. Je m'arrêtai dans un monastère appelé le monastère de la Sagesse, et qui était situé dans un

village tout près d'Amoria. Le prieur de ce monastère, qui se nommait Abdolmessih, c'est-à-dire Serviteur-du-Messie, me reçut très-bien, et me fit entrer. Je trouvai quarante moines qui me régalèrent d'un splendide souper. Le lendemain, je pris congé d'eux, enchanté de leur réception hospitalière, et édifié de l'austérité de leurs exercices religieux. Ayant fait, l'année suivante, un pélerinage à la Mekke, je fus très-étonné de rencontrer, parmi ceux qui se rendaient à la ville sainte, le prieur Serviteur-du-Messie, avec cinq de ses moines. « Êtes-vous vraiment le prieur Abdolmessih ? lui demandai-je. — Non, me répondit-il, je suis maintenant le derviche Abdallah, c'est-à-dire le Serviteur-de-Dieu. » En disant cela, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Je lui pris la main, et le priai de m'apprendre ce qui l'avait porté à embrasser l'islamisme. « C'est, me répondit-il, un événement très-surprenant, ainsi que vous allez le voir. Une caravane de pélerins musulmans s'arrêta dans le village où était situé notre monastère. Ils envoyèrent un jeune homme au marché pour leur acheter des provisions ; ce jeune homme ayant vu une chrétienne qui vendait du pain, il en devint tout à coup si éperdument amoureux, qu'au même instant il tomba par terre privé de sentiment. Lorsqu'il re-

vint à lui, il pria ses compagnons de poursuivre leur route, et de le laisser dans le village. Il retourna à la porte du khan où il avait vu la chrétienne, et lui déclara son amour; mais sa déclaration ne fut pas accueillie favorablement. Pendant trois jours et trois nuits il resta à la même place, sans boire ni manger, et sans fermer les yeux. La chrétienne, voyant qu'elle ne pouvait se débarrasser d'un amant aussi opiniâtre, en avertit ses parens, et ceux-ci envoyèrent une troupe d'enfans pour le chasser à coups de pierres; ils lui brisèrent de cette manière une douzaine de côtes, lui firent plusieurs trous à la tête; rien ne put l'éloigner de la place où il se tenait. Ayant été instruit de ce qui se passait, je voulus voir ce modèle d'un amour si constant, et je fis porter le jeune musulman dans notre monastère où il demeura pendant quatorze jours, pour se guérir de ses blessures. Au bout de ce tems il sortit, et se rendit de nouveau auprès de sa bien-aimée. Lorsque celle-ci l'aperçut, elle se leva, et lui dit : « Vous me faites compassion, et si vous voulez embrasser ma religion, je vous épouserai. — Le ciel me préserve, répondit-il, de renoncer à la croyance d'un seul Dieu, pour en adorer plusieurs! — Eh bien, reprit-elle, tu peux t'en retourner où tu étais. » Et les enfans commencèrent

aussitôt à l'accabler d'une grêle de pierres. Mais il se jeta à terre, et leva la tête vers le ciel, en disant : « O mon Dieu ! réunis-moi à elle dans ton paradis ! » Je le fis transporter de nouveau au monastère; mais, avant le soir, la mort mit un terme à ses douleurs, et je le fis enterrer la même nuit.

» Au milieu de la nuit, la chrétienne poussa un grand cri dans son lit ; tous ses parens accoururent pour voir ce qu'elle avait. Alors elle leur dit : « Le musulman qui m'aimait est venu vers moi, et m'a prise par la main pour me conduire dans le ciel ; mais lorsque nous sommes arrivés à la porte du paradis, le portier m'a arrêtée, en disant que l'entrée du paradis était défendue aux infidèles. Je me convertis à l'instant, et j'entrai avec le jeune musulman dans le paradis, où j'ai vu de si beaux et de si magnifiques palais, qu'il me serait impossible de les décrire. Il me conduisit ensuite dans un pavillon, qui était bâti tout en pierres précieuses. « Voici, me dit-il, la demeure où nous jouirons » éternellement de la béatitude de la vie céleste. » Ensuite il cueillit deux pommes à un arbre qui était auprès de la porte : « Mange une de ces pommes, » me dit-il, et emporte l'autre pour la montrer aux » moines du monastère. » Je mangeai une des pommes

qui exhalait un parfum délicieux, et je mis l'autre dans ma poche : la voici. » A ces mots, elle tira en effet de sa poche une pomme, qui jetait un vif éclat au milieu des ténèbres de la nuit. Elle vint au monastère pour raconter son histoire ; et, prenant ensuite un couteau, elle divisa la pomme en autant de parts qu'il y avait de moines. Nous n'avions jamais goûté rien d'aussi délicieux ; mais nous craignions tous que ce ne fût une œuvre du diable pour nous faire renier notre foi. La jeune fille resta ensuite quatre jours sans prendre aucune nourriture.

» La cinquième nuit, elle se leva de son lit, et se rendit, à l'insu de ses parens, au tombeau de son bien-aimé, pour y mourir. Le lendemain matin, deux vieillards musulmans, revêtus d'habits de crin, vinrent dans le voisinage, pour demander le corps d'un saint de leur religion, qui, disaient-ils, était mort cette nuit même dans le village. D'abord on ne savait trop ce qu'ils voulaient dire ; mais à la fin on trouva la bien-aimée du jeune musulman étendue sans vie sur son tombeau. Les habitans du village prétendaient qu'elle était morte chrétienne ; les vieillards soutenaient, au contraire, qu'elle était morte dans la religion musulmane, et cette contestation s'échauffait toujours de plus en plus. Pour y mettre

un terme, un des vieillards proposa aux quarante religieux du monastère d'enlever le cadavre de dessus le tombeau. « S'ils peuvent en venir à bout, dit-il, c'est une preuve que la bien-aimée du jeune musulman est morte chrétienne ; mais, dans le cas contraire, il sera évident qu'elle est morte musulmane. » Les quarante moines et tous les habitans du village tentèrent vainement cette entreprise ; ils ne purent pas seulement faire changer de place le corps. Un des vieillards s'approcha ensuite, et, après avoir prononcé le nom de Dieu, il enleva le cadavre sans le plus léger obstacle. On le lava, et on l'enterra auprès du jeune musulman, selon les rites des croyans. Ce miracle produisit une si profonde impression sur les moines et sur moi, que nous embrassâmes tous à l'instant la religion musulmane. »

CDXIII^e—CDXVII^e NUIT.

AMOUR D'ABOU-ISA.

Abou-Isa, fils du khalife Haroun-al-Raschid, et frère de Mamoun (raconte Amrou, fils de Mosandas), était devenu amoureux de Charme-des-Yeux, esclave

d'Ali, fils de Hescham. Il tint son amour enseveli dans le plus profond mystère, après avoir inutilement employé tous les moyens possibles pour engager son maître à la lui vendre. Cependant il ne renonça pas à son plan, et il proposa un jour à son frère le khalife Mamoun d'aller faire une surprise à Ali dans son palais. Le khalife ayant approuvé cette idée, on sella les chevaux, et ils se rendirent au palais d'Ali, fils de Hescham, qui s'amusait alors à écouter des musiciens persans.

On servit le dîner, et, comme il n'y avait point de gibier parmi les mets dont se composait ce festin, Mamoun mangea avec très-peu d'appétit. Il pria qu'on enlevât la table pour passer dans la salle de réception ; c'était un appartement de la plus grande magnificence, dont les colonnes et les murs, jusqu'à l'antichambre, étaient de marbre de différentes couleurs qui charmaient les regards. Le parquet était couvert d'une natte des Indes recouverte d'un tapis de Bassra, fait d'une seule pièce. Mamoun demanda à boire, et on apporta du vin composé avec différentes espèces de fruits, et qu'on servit dans des tasses d'or et de cristal. Ensuite on fit entrer les esclaves : elles étaient vêtues d'étoffes d'Alexandrie brodées en or, et elles portaient à leur ceinture des flacons remplis d'essence

de rose et de musc ; elles avaient en outre des voiles de mousseline brodée qu'elles étendirent sur les convives, après quoi elles les arrosèrent d'eau de rose, et les parfumèrent de musc et d'aloès. Mamoun, surpris de tant de luxe réuni à tant de goût, donna au maître de la maison le surnom d'Aboul-Djemal, c'est-à-dire, Père-de-la-Beauté, surnom qu'il conserva toujours depuis. « Que désirez-vous encore, commandeur des croyans ? demanda le maître de la maison.—Faites-nous entendre quelques voix, répondit le khalife. — Vos ordres vont être exécutés, » reprit Ali ; et il frappa des mains. Aussitôt dix esclaves rangèrent en cercle dix siéges d'or, et l'on vit paraître dix jeunes beautés habillées de noir, et portant un diadème sur la tête : elles chantèrent en chœur, en s'accompagnant de divers instrumens. Mamoun, adressant la parole à une de ces esclaves, dont la voix l'avait vivement ému, lui demanda son nom. « Je m'appelle Harmonie, répondit-elle. — Chante-moi quelque chose, » dit le khalife. Harmonie chanta :

« Mon cœur est sensible, mais je crains les yeux des ennemis et » des observateurs. Lorsque Ali s'approche de moi, je me rends » comme une gazelle à qui on a enlevé son faon. »

« De qui sont les paroles de cette chanson ? de-

manda le khalife. — D'Amrou, fils de Modi-Korb, répondit l'esclave, et la musique est de Mabed. » Mamoun, Abou-Isa, et Ali, fils de Hescham, firent alors circuler la coupe entre eux. Les dix esclaves s'éloignèrent, et furent remplacées par dix autres qui étaient habillées d'étoffes de soie brochée d'or. Mamoun, ayant fixé particulièrement ses regards sur l'une d'elles, lui demanda son nom. « Je me nomme Gazelle, répondit-elle. — Eh bien, Gazelle, reprit le khalife, chante-nous quelque chose. » Elle chanta :

« L'amour doit être libre comme la gazelle de la Mekke qu'il est » défendu de chasser. »

« Qui a composé ces vers ? demanda le khalife. — Djerir, répondit-elle, et Ibn Serib est l'auteur de la musique. » Mamoun, Abou-Isa et Ali, fils de Hescham, se mirent à boire de nouveau. Les esclaves se retirèrent. Elles furent remplacées par dix autres, habillées en écarlate, avec des ceintures rouges et un schawl roulé avec beaucoup de grâce autour de la tête. Après qu'elles eurent chanté en chœur, Mamoun demanda à l'une d'elles, belle comme le jour, comment elle s'appelait : « Mon nom est Enchanteresse, répondit-elle. — Eh bien, reprit le khalife, chante-

nous quelque chose à ton choix. » L'esclave chanta :

« Les filles charmantes s'inquiètent peu de leur parure. La beauté » seule enchante les yeux et triomphe en dépit des riches étoffes et » des diamans. »

« De qui sont ces paroles ? demanda le khalife. — De Adi, fils de Zeïd, répondit l'esclave : quant à la musique, on en ignore l'auteur; car cette composition est très-ancienne. »

Mamoun, Abou-Isa et le fils de Hescham firent circuler de nouveau les coupes, et dix autres esclaves vêtues d'étoffes d'or, et portant des ceintures étincelantes de pierreries, se placèrent sur les dix siéges. « Ton nom ? demanda le khalife à l'une de ces esclaves qui se faisait remarquer par la beauté de sa taille. — Je me nomme Goutte-de-Rosée, répondit-elle. — Fais-nous entendre ta voix, » reprit le khalife. Elle chanta :

« J'ai bu la liqueur de la vigne et je m'en suis teint le visage. Je » reste privée de raison et me dis : Voilà l'image de la mort. »

Mamoun l'applaudit; mais comme il voulait mettre fin à cette partie de plaisir, il ordonna de seller les chevaux. Ali, fils de Hescham, lui dit alors : « Daignez rester encore un instant, commandeur des croyans; j'ai une esclave qui m'a coûté dix mille

ducats, et je veux vous la faire voir ; si elle vous plaît, vous pouvez la regarder comme la vôtre. » Alors il entra une esclave dont la beauté était au-delà de toute expression ; elle portait un diadème d'or, enrichi de perles et de diamans d'un prix inestimable.

Abou-Isa changea de couleur en apercevant cette esclave. « Qu'avez-vous, mon frère ? lui demanda Mamoun. — Ce n'est rien, répondit-il ; souvent il m'arrive, aux changemens de lune, de perdre la couleur. » Mamoun demanda ensuite à l'esclave quel était son nom. « Charme-des-Yeux, répondit-elle. Permettez-moi, commandeur des croyans, de vous chanter quelque chose. » Le khalife y consentit, et elle chanta :

« Il ne connaît pas le bonheur, celui qui ne porte l'amour que sur » sa langue et nourrit l'indifférence dans son cœur ? Il ne connaît » pas le bonheur, celui dont le cœur est de glace tandis que son » visage feint la passion. »

« Voulez-vous me permettre de lui répondre, commandeur des croyans ? » demanda Abou-Isa. Mamoun ayant donné son approbation par un signe de tête, Abou-Isa chanta ce qui suit :

« Il est vrai, je renferme l'amour dans mon sein, et s'il ne se pré-

» sente point dans mes yeux, c'est par crainte que ma bouche ne le
» condamne. »

Ali, fils de Hescham, voyant par ces vers que son esclave aimait aussi éperdument le frère du khalife qu'elle en était aimée, l'offrit à Abou-Isa, si Mamoun voulait le permettre : celui-ci ayant donné son approbation, Abou-Isa conduisit l'esclave chez lui, et depuis ce tems il ne cessa de vanter la générosité d'Ali, fils de Hescham.

CDXVII^e NUIT.

INSCRIPTION D'UNE CHEMISE.

Émin, frère du khalife Mamoun, étant venu un jour dans la maison de son oncle Ibrahim Almahadi, y trouva une esclave d'une grande beauté qui jouait du luth, et il en devint amoureux. Ibrahim, qui s'en aperçut, lui fit présent de l'esclave; mais Émin, qui croyait que son oncle avait déjà eu commerce avec elle, le remercia. Ibrahim la lui fit voir une autre fois qu'elle n'avait pour tout vêtement qu'une che-

mise, autour de laquelle se trouvait en lettres d'or l'inscription suivante :

« Aucune main ne m'a touchée, et les charmes que je cache, per-» sonne ne les connaît, ni de vue, ni par ouï dire. »

Émin ne put résister à cet aspect, et prit l'esclave.

CDXVII^e NUIT.

INSCRIPTION D'UNE COUPE.

Feth, fils de Khakan, fit présent au khalife Motavakkel d'une esclave, et d'une coupe sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

« Le vin est le baume universel ; il calme les maux du corps et » de l'ame. »

Le docteur Iahia, qui se trouvait auprès du khalife lorsqu'il reçut ce présent, se mit à rire, et dit : « Feth se connaît mieux en médecine que moi. »

CDXVIII^e — CDXXII^e NUIT.

L'INSTITUTRICE DES SCHEIKHS.

Un ancien auteur dit qu'il n'a jamais vu dans toute sa vie une femme qui eût autant d'esprit, de connaissances, de jugement et d'éloquence que la docte femme de Bagdad, surnommée l'institutrice des scheïkhs. Lorsqu'elle vint à Hamah, dans la cinq cent soixantième année de l'hégire, elle y soutint plusieurs thèses publiques, où les plus savans docteurs lui adressèrent des questions sur la jurisprudence et la morale.

« Un jour (raconte l'auteur dont nous avons parlé), je me rendis avec un homme très-instruit dans le lieu où elle argumentait en public. Nous nous assîmes, et l'on nous servit quelques fruits. Elle ne pouvait nous voir, car elle se tenait derrière un rideau; mais son frère, jeune homme d'une beauté extraordinaire, eut soin de nous. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, j'entamai avec la dame une dispute, dans laquelle je lui adressai plusieurs questions sur la théologie, et surtout sur la différence qui existe entre les

premiers docteurs de la religion. Elle me répondit de sa place derrière le rideau ; et, pendant ce tems-là, mon compagnon, ravi de la beauté du jeune homme, ne pouvait en arracher ses regards. « Il me paraît, dit la dame, en s'adressant à lui tout à coup, que vous préférez les jeunes garçons aux femmes ?— Assurément, répondit-il. — Et pourquoi ? — Parce que Dieu a créé les hommes plus parfaits que les femmes, et que je préfère dans tout la perfection. — Allons, reprit-elle, défendez ce paradoxe si vous voulez, je suis prête à le combattre. — Très-volontiers, répondit mon compagnon. » Alors il s'éleva entre eux une grande contestation sur la prééminence du sexe masculin ou du sexe féminin.

« Comment me prouverez-vous la supériorité des » hommes sur les femmes ? demanda la dame. — Par » la raison et par les révélations positives, répondit » mon compagnon, c'est-à-dire, par le Koran et la » Sonnah (1). *Les hommes*, est-il dit dans le Koran,

(1) Ce mot arabe signifie proprement ce que les Hébreux appellent *Mischnah*, la seconde loi, ou la loi orale, qui n'a point été écrite par le législateur et qui est seulement tirée de ce qu'il a dit ou fait, et conservée par tradition de main en main, par des personnes autorisées.

(D'Herbelot.)

» *surpassent les femmes. Dieu a donné la supériorité* » *aux premiers.* Plus loin, Dieu dit encore dans le » Koran, en parlant des héritages : *Si un homme et* » *deux femmes viennent à hériter ensemble, la part* » *de l'homme doit être aussi considérable que celle* » *des deux femmes.* Ces paroles prouvent bien clai- » rement la supériorité des hommes sur les femmes. » Une femme, d'après cela, ne doit être regardée » que comme la moitié d'un homme. Et dans la Son- » nah, nous apprenons que le Prophète a placé le sa- » crifice expiatoire d'un homme une fois au-dessus de » celui d'une femme; mais la raison vient ici à l'ap- » pui de la tradition. L'homme agit et la femme souf- » fre; et il n'y a aucun doute que le principe agissant » ne soit au-dessus du principe passif.

» —Vous avez très-bien cité, dit l'institutrice des » scheïkhs; mais je veux vous présenter, à l'appui de » mon opinion, des argumens contre lesquels vous » n'aurez rien à répondre. Je vous accorde que Dieu » a donné, dans ces passages, la préférence aux » hommes sur les femmes; mais aux hommes en gé- » néral, aux garçons comme aux jeunes gens, à » l'homme comme aux vieillards. Pourquoi donc vous » attachez-vous particulièrement aux jeunes garçons, » si vous cherchez la perfection dans toute chose?

» Vous devriez plutôt préférer les vieillards, et leur accorder la palme, comme ayant acquis par une » longue expérience une sagesse accomplie.

» — Très-bien, répondit le sage ; si nous venons » à comparer les vieillards avec les vieilles femmes, » vous aurez raison ; mais comme nous ne parlons » maintenant que des jeunes gens, je prétends en- » core une fois que la beauté des hommes surpasse » de beaucoup celle des femmes, sous le rapport de » la majesté, de la taille, du mélange des couleurs » du visage, et du charme de la voix. Le Prophète » lui-même a rendu témoignage en faveur de ce que » j'avance, lorsqu'il a dit : *Ne regardez pas les* » *jeunes garçons, car ils ont le regard des houris du* » *paradis*. La plus grande louange qu'on puisse don- » ner à la beauté d'une jeune fille, c'est de la com- » parer à celle d'un jeune garçon. Voici comment » parle le poète Abou-Nowas :

« Elle avait les joues d'un jeune garçon, les hanches d'un jeune » garçon, dont la taille ressemble à un rameau de l'arbre de ban » balancé par le zéphyr. »

» Un jeune homme anime la conversation par son » esprit et ses connaissances ; il ravit les cœurs par le » charme de son éloquence et ses manières agréables. » Et que peut-on comparer aux charmes du léger

» duvet qui ombrage ses lèvres? Écoutez ce qu'en dit
» Abou-Nowas :

« Des calomniateurs envieux disent : Le duvet commence à croître
» autour de ses lèvres. Je leur réponds : Vous êtes bien dans l'er-
» reur, si vous regardez cela comme un défaut. Le jeune homme
» acquiert une nouvelle force, et sa barbe relève la blancheur de
» son visage et de ses dents, comme une verte parure relève l'éclat
» des perles. La rose a fait le serment de ne jamais s'éloigner de ses
» joues; ses paupières ont une langue éloquente, et ses sourcils leur
» répondent; mais ce qui ajoute encore à tous ses charmes, c'est
» la barbe qui croît sur ses joues d'argent. »

» Un autre poète a dit :

« Si la blancheur de son visage n'était pas tempérée par la noir-
» ceur du duvet qui ombrage ses lèvres, il serait impossible aux
» yeux d'en soutenir l'éclat. Les déserts seuls sont stériles; une terre
» bien cultivée produit des fleurs et des fruits. »

» En voilà assez, je crois, pour prouver la supério-
» rité de la beauté des hommes sur celle des femmes.

» —Dieu vous pardonne vos paradoxes! dit la dame;
» vous avez rassemblé tous les argumens possibles en
» faveur de votre opinion, et vous avez parlé par jeu
» et pour vous amuser; mais maintenant la vérité
» doit triompher. Où est le jeune homme dont la
» beauté pourrait être comparée à celle d'une jeune
» fille, dont la peau n'a pas seulement l'éclat et la

» blancheur de l'argent, mais encore la douceur du
» velours, dont la taille ressemble à un rameau de
» l'arbre de ban ? La pourpre la plus belle pâlit de-
» vant ses lèvres, et l'anémone devant ses joues ! Son
» visage a la forme d'une pomme, et son sein res-
» semble à deux grenades. Son front rayonne de
» beauté, et ses deux sourcils paraissent incertains
» s'ils veulent se réunir ou se séparer. Lorsqu'elle
» parle, les perles les plus précieuses coulent de sa
» bouche ; lorsqu'elle sourit, des torrens de lumière
» jaillissent de ses lèvres. Le sceau de la beauté est
» imprimé sur la fossette de son menton ; ses lèvres
» ont la douceur du miel. Rien n'égale la grâce de
» son corps élégant et flexible. On dirait que ses pieds
» soutiennent des colonnes d'ivoire, et qu'ils sont
» formés de pâte d'amande. Pauvre docteur ! vous ne
» savez donc pas que les plus grands rois et les plus
» illustres personnages du monde se sont fait un hon-
» neur d'être les esclaves des femmes, et ont trouvé
» de la gloire à porter leur joug ? Combien d'empires
» n'ont-ils pas été détruits pour les femmes ? Combien
» de grands hommes n'ont-ils pas courbé leurs fronts
» devant elles ? Combien d'hommes n'ont-ils pas aban-
» donné pour elles leur patrie et les auteurs de leurs
» jours ? Pauvre docteur ! vous ne savez donc pas que

» c'est pour les femmes qu'on élève les palais, qu'on
» brode les voiles, qu'on façonne les étoffes ? C'est
» pour elles encore que l'ambre et le musc exhalent
» leur doux parfum ! Leurs charmes ont bouleversé
» l'univers et fait couler des flots de sang ! N'a-t-on
» pas comparé le monde à une belle femme ? Et quant
» à la comparaison que vous avez empruntée aux tra-
» ditions du Prophète, elle est beaucoup plus favo-
» rable à ma cause qu'à la vôtre. *Ne regardez pas les*
» *jeunes garçons, car ils ont le regard des houris du*
» *paradis*. Eh bien, la plus grande louange qu'on
» puisse leur donner, c'est de les comparer aux houris
» du paradis qui sont des femmes. Vous dites encore
» qu'on compare la beauté d'une jeune fille à celle
» d'un jeune garçon, mais vous savez bien qu'on
» fait le contraire. Vous autres, amis des jeunes
» garçons, n'êtes-vous pas les premiers à comparer
» leurs caresses à celles des jeunes filles ? Ne rougis-
» sez-vous pas de votre goût dépravé ? Ne connaissez-
» vous pas les paroles du Koran ? *Qui recherche l'a-*
» *mour des hommes ? Jouissez des femmes que votre*
» *Dieu a créées pour vous ; mais vous êtes un peuple*
» *obstiné !* Il y en a qui comparent les jeunes filles
» aux garçons pour satisfaire leurs goûts pervers.
» Abou-Nowas, un des premiers parmi cette classe

» d'hommes, dit, en parlant d'une jeune fille :

« Sa coiffure ressemble à celle d'un jeune garçon ; un tendre du-
» vet orne son visage ; elle possède tous les charmes propres à sa-
» tisfaire à la fois ceux qui aiment les hommes et ceux qui aiment
» les femmes. »

» Au reste, j'admire l'artifice avec lequel vous
» voulez faire aux hommes une beauté particulière de
» leur barbe. Ne savez-vous pas ce qu'un poète a dit
» à ce sujet ?

« Les poils qui croissent sur son visage chassent les amans. Lors-
» que la fumée de la barbe monte au menton, elle change en char-
» bon les attraits de la jeunesse. Lorsque la page blanche du visage
» est remplie par le noir de l'écriture, un ignorant seul pourrait
» vouloir encore prendre la plume. »

» Louanges à Dieu qui a réuni toutes les jouissances
» dans les femmes, et les a destinées à être la récom-
» pense la plus douce des croyans ! Il a promis au
» Prophète et aux bienheureux les houris du paradis,
» pour les récompenser de leurs bonnes actions. Elles
» offriront donc les plus grandes jouissances, puisque
» Dieu les a réservées à ses élus ; mais il n'y aura
» point dans le paradis de jeunes garçons pour servir
» le Prophète et les bienheureux ; les houris seules
» feront votre bonheur. Mais je vois que, dans la cha-
» leur de la dispute, j'ai passé les bornes de la mo-

» dération qui convient à mon sexe; j'en demande » pardon à Dieu et aux fidèles qui auraient pu s'en » offenser. »

» Ainsi se termina cet entretien. »

CDXXII^e — CDXXIII^e NUIT.

LA FEMME AUX CHEVEUX BLANCS.

Eba-Soweïd raconte qu'étant venu un jour dans un jardin pour y acheter des fruits, il y rencontra une vieille femme parfaitement bien conservée, à l'exception qu'elle avait les cheveux blancs. Elle se peignait alors avec un peigne d'ivoire. Eba-Soweïd s'arrêta auprès d'elle et lui dit : « Si vous teigniez vos cheveux, vous ressembleriez tout à fait à une jeune fille. Pourquoi ne les teignez-vous pas? » La femme leva la tête et lui répondit :

« Je les ai teints, mais la couleur a disparu, et celle du tems est restée. Si la vieillesse ne se montre pas encore sur mon visage, elle n'en a pas moins exercé ses effets sur toutes les autres parties de mon corps. »

CDXXIIIe NUIT.

RÉPONSE D'UNE ESCLAVE.

Ali, fils de Mohammed, oncle d'Abdallah, et grand-oncle de Taher, rencontra un jour une esclave appelée Moennis : il lui demanda son nom, quoiqu'il le connût bien ; mais il lui faisait cette question seulement pour entrer en conversation avec elle. Comme l'esclave gardait le silence, Ali leva la tête, et lui dit : « Que dites-vous de celui dont les lèvres, blessées par l'amour qu'il éprouve pour vous, ne peuvent plus articuler aucune parole ? — Dieu donne une vie longue et glorieuse à l'émir Taher ! répondit-elle : nous allons essayer de guérir les blessures que l'amour lui a faites pour nous. » Cette réponse causa tant de plaisir à l'émir, qu'il acheta soixante mille dragmes cette esclave, dont il eut Obeïd-Allah, fils de Mohammed.

CDXXIII^e NUIT.

DIFFÉRENCE ENTRE LES HOMMES.

ABOUL-AÏNA raconte qu'étant monté une nuit sur sa terrasse, sans être vu, il entendit l'entretien de deux de ses voisines, dont l'une avait pour amant un homme d'un âge mûr, et l'autre un jeune homme. « Comment pouvez-vous, disait celle-ci, comment pouvez-vous supporter la rudesse de la barbe de votre galant ? elle ne vous déchire donc pas ? — Quelle plaisante délicatesse ! répondit l'autre ; aime-t-on un arbre sans feuilles et sans fruits ? La barbe est pour un homme ce que les tresses de cheveux sont pour les femmes. Dieu a créé un ange dans le ciel, qui n'a d'autre occupation que de chanter les louanges du Créateur, pour avoir donné de la barbe aux hommes et de longs cheveux aux femmes. — Cela peut être, reprit la première ; mais cependant je vous conseille de prendre un jeune homme : outre la barbe, il y a encore tant d'autres choses !... »

CDXXXIII^e—CDXXXIV^e NUIT.

LA BÉDOUINE.

Un pélerin s'était endormi en chemin ; et, lorsqu'il se réveilla, la caravane était déjà loin. Il poursuivit sa route seul, jusqu'à ce qu'il arrivât auprès d'une tente, où il vit une vieille femme assise avec un chien couché à ses pieds. Il entra dans la tente, salua la vieille, et lui demanda quelque chose à manger : « Va dans cette vallée, lui répondit-elle, prends autant de serpens que tu voudras, et fais-les cuire pour ton dîner. — Je ne sais point faire la chasse aux serpens, reprit le pélerin, et d'ailleurs je ne me nourris point de ces animaux. — Ne craignez rien, dit-elle, je vais vous accompagner. » Ensuite elle partit avec son chien, prit un certain nombre de serpens, les fit cuire, et les servit à son hôte, qui n'en mangea que parce qu'il craignait de mourir de faim. Comme il avait soif, il demanda à boire. « Vas à cette fontaine, lui dit la vieille, tu y trouveras de l'eau pour étancher ta soif. » Il y alla ; mais l'eau était si amère et si saumâtre, qu'il put à peine en avaler une gor-

gée. « Je suis étonné, dit-il à la vieille, en rentrant dans la tente, je suis étonné que vous puissiez vivre dans un endroit semblable ! Comment pouvez-vous rester dans un tel voisinage, et boire une eau pareille ? — Et comment donc vit-on dans votre pays ? lui demanda-t-elle. — Notre pays, répondit le pélerin, est riche en beaux jardins, en fruits exquis, en viande excellente, en blés dont on fait un pain nourrissant, et en sources d'eaux excellentes à boire. C'est un pays rempli de délices, comme le paradis que Dieu a créé pour la récompense des fidèles croyans. — J'ai entendu parler de tout cela, reprit la vieille ; mais dites-moi maintenant : êtes-vous soumis à un sultan qui dispose à son gré de vos biens, de votre liberté et de votre vie ? — Sans doute, répondit le pélerin. — Eh bien, cela seul, poursuivit la vieille, suffit pour ôter à mes yeux tout le prix des jouissances que vous venez d'énumérer. — Vous avez tort, reprit le pélerin ; les deux premiers biens, ainsi que l'enseigne l'islamisme, sont la santé et la sûreté. Ces deux biens ne se trouvent que dans une région saine, et sous un gouvernement juste et fort. Le sultan, qui est sur la terre le lieutenant de Dieu, doit être revêtu de la puissance nécessaire pour retenir dans l'obéissance les peuples soumis à son sceptre ;

et, de nos jours, les sultans ont plus besoin de la force pour se faire respecter, que dans l'antiquité, où les hommes étaient moins corrompus et moins difficiles à gouverner. Maintenant, l'esprit de vertige et de perversité s'est emparé des hommes, et le plus grand des malheurs pour l'humanité serait un sultan faible : un gouvernement sans énergie entraînerait la ruine des peuples, de la religion et du monde entier. Au reste, le ciel envoie quelquefois dans sa colère un sultan qui gouverne avec un sceptre de fer, pour punir les peuples de leurs fautes. On raconte que le tyran Hedjadj, un jour qu'il parlait au peuple, reçut un billet qui contenait ces mots : « Crains Dieu, » et cesse de tourmenter ses serviteurs par tes injus- » tices et tes cruautés. » Il lut aussitôt ce billet à haute voix, et fit à ce sujet le discours suivant :

« Peuple ! vous avez remis entre mes mains le » soin de vos propres affaires. Dieu a créé plus d'un » prince semblable à moi ; et s'il ne m'avait pas en- » voyé, vous auriez un maître plus injuste et plus cruel » encore ! Ce qui vous arrive par moi vous vient de » Dieu, et mon règne est la récompense de vos ac- » tions. »

CDLX. NUIT.

L'ANGE DE LA MORT APPARAISSANT A UN ROI ET A UN HOMME VERTUEUX.

Un très-puissant roi de l'antiquité sortit un jour, environné de toute sa cour, pour se montrer au peuple dans tout l'éclat de sa grandeur et de sa majesté. Il fit tirer de son trésor les habits magnifiques et les harnois les plus riches ; ensuite, montant sur un cheval tout couvert de perles et de rubis, il s'avança à la tête de son armée. Le démon de l'orgueil s'était emparé de son ame. « Où est, s'écria-t-il avec vanité, où est le monarque qui puisse se comparer à moi pour sa grandeur, sa force et sa puissance ? »

A peine le roi avait-il achevé ces paroles, qu'une figure étrange s'approcha tout à coup de son cheval, et le saisit par la bride. « Que veux-tu ? dit le roi ; attends que je descende, et dis-moi ce que tu désires. — Je suis pressé, répondit la figure, et ma demande doit être remplie à l'instant même. Je suis l'ange de la mort, et je viens m'emparer de ton ame. — Attends un peu, reprit le roi, que j'aie le tems

de dire adieu à mes femmes, à mes enfans et à mon peuple. — Tu ne les reverras point, répondit l'ange de la mort; ton heure est arrivée. » Et au même instant le roi rendit le dernier soupir.

De là, l'ange de la mort se rendit chez un saint personnage qui avait consacré tous ses jours à pratiquer les vertus, et à remplir les commandemens du Seigneur. « Je suis venu, lui dit l'ange de la mort, pour m'emparer de ton ame. — Sois le bien venu, répondit l'homme vertueux; depuis long-tems tu m'as annoncé ton arrivée, et depuis long-tems je t'attendais avec impatience. — S'il te reste encore quelques dispositions à faire, poursuivit l'ange de la mort, je te le permets. — Je n'ai rien de plus pressé, répondit le saint homme, que de m'unir à Dieu. — De quelle manière veux-tu mourir? car le Seigneur m'a ordonné de me conformer à tes désirs. — Eh bien, permets-moi d'aller d'abord au bain, et de faire ensuite ma prière; lorsque je serai prosterné à terre pour prier le Seigneur, alors empare-toi de mon ame. »

L'ange de la mort remplit les désirs de l'homme vertueux, et porta son ame dans le séjour de la miséricorde éternelle.

CDLX^e NUIT.

L'ANGE DE LA MORT ET UN ROI.

Un roi, qui possédait d'immenses trésors, fit construire un magnifique palais qu'il remplit de grands et d'esclaves. Un jour qu'il avait réuni dans ce palais toute sa cour à une fête brillante, et qu'il se voyait au faîte du bonheur et de la prospérité, il dit en lui-même : « O mon ame ! tu possèdes donc tous les biens de la terre ! que te reste-t-il encore à désirer, si ce n'est une longue vie, et la continuation de cette félicité ? » Tout à coup s'avance un homme couvert de haillons, et dont l'aspect était celui d'un mendiant. Il frappa à la porte avec tant de violence, que le palais en fut ébranlé. « Holà ! s'écrièrent les portiers, pourquoi frappes-tu de cette manière ? attends que le roi soit sorti de table, et alors il t'accordera ce que tu demandes. — Dites à votre maître, répondit l'étranger, qu'il vienne à l'instant ; car j'ai quelque chose de pressé à terminer avec lui. — Misérable ! dirent les portiers, qui es-tu, pour te faire annoncer de la sorte ? — Annoncez-moi toujours, répondit

l'étranger. » Le roi ordonna de le faire entrer. L'étranger frappa de nouveau, et avec encore plus de force que la première fois, et les portiers mirent les armes à la main pour fondre sur lui. « Arrêtez ! leur cria-t-il d'une voix terrible, je suis l'ange de la mort ! » Leurs cœurs se glacèrent, et ils restèrent immobiles de terreur. « Prenez l'un d'eux à ma place, dit le roi, je vous en supplie. — Je ne le puis, répondit l'ange de la mort ; je suis venu pour toi seul, pour t'arracher aux richesses et aux trésors que tu as amassés. — Maudites soient les richesses ! s'écria le roi en pleurant, elles m'ont empêché de servir le Seigneur. Je croyais qu'elles me seraient utiles, et aujourd'hui je me vois forcé de les abandonner les mains vides ; il ne m'en reste qu'un vain amour. »

Par un effet miraculeux de sa puissance, Dieu accorda, à l'instant, la parole aux trésors du roi, et ils lui dirent : « Pourquoi nous maudis-tu ? maudis bien plutôt ton ame. Dieu nous a créés de terre comme toi, et il nous a mis entre tes mains pour faire du bien aux pauvres et aux malheureux, pour faire construire des mosquées, des édifices utiles, des caravanserails pour les étrangers pauvres ; enfin, pour que tu t'en fisses, par tes bonnes œuvres, un mérite dans ce monde-ci et dans l'autre ; mais tu ne

nous as amassés que pour satisfaire ta cupidité, et tu t'es montré ingrat envers nous : tu nous quittes avec regret, et tu nous maudis comme tes ennemis; mais sommes-nous coupables de la plus légère faute ? »

Le roi voulut répondre; mais l'ange de la mort ne lui en donna pas le tems; il se saisit de son ame avant que le prince eût pu prononcer une seule parole.

CDLXI^e^—CDLXII^e^ NUIT.

L'ANGE DE LA MORT ET UN ROI.

Un tyran, parmi les enfans d'Israël, était assis un jour sur son trône, environné de toute sa cour. Tout à coup s'approcha un homme d'un aspect effrayant et hideux. « Qui es-tu ? lui demanda le roi, et qui t'a permis d'entrer dans ce palais ? — Le maître de ce palais, répondit l'étranger : aucun portier, aucune garde ne m'arrête; je n'ai point besoin de chambellans pour me faire annoncer aux rois, et je ne crains ni le nombre, ni la force de leurs armées. Les grands de la terre ne peuvent me fuir, et ceux que mon bras atteint ne peuvent m'échapper. Je trouble les félicités du monde, je brise tous les nœuds ! » Le roi,

tout hors de lui, se jeta à terre, et se releva au bout de quelques instans : « Vous êtes donc l'ange de la mort? dit-il. Je vous en conjure, au nom de Dieu, laissez-moi vivre encore un seul jour, afin que je fasse pénitence de mes fautes, que j'implore la miséricorde infinie du Seigneur, que je rende mes trésors injustement acquis, et que j'allége le compte que j'ai à rendre. — Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit l'ange de la mort. — Eh bien, accordez-moi seulement une heure, reprit le roi. — Je ne le puis davantage, dit l'ange; ton heure est arrivée, et tes momens sont comptés : le passé seul t'appartient. » A ces mots, il lui ôta la vie.

CDLXII^e NUIT.

ALEXANDRE ET DEUX CRANES DE ROIS.

ALEXANDRE (1), en poursuivant le cours de ses conquêtes, rencontra un peuple misérable qui vivait au milieu des tombeaux, semblable à leurs pâles habi-

(1) Les personnes qui désireraient connaître les traditions fabuleuses des Orientaux sur Alexandre peuvent consulter le *Rosenœl*, par M. de Hammer, première partie, page 267.

tans, et qui ne se nourrissait que d'herbes et de racines. Alexandre manda le chef de ce peuple ; mais il refusa de paraître devant lui. Alexandre alla donc le visiter lui-même. « Comment vivez-vous ? lui dit Alexandre ; vous n'avez ni or, ni argent, ni rien de ce qui fait les aises de la vie ; vous vous nourrissez de plantes, et vous habitez au milieu des tombeaux. — Les biens de la terre, répondit le chef, ne rassasient personne ; nous vivons d'herbes, car nous ne voulons point ensevelir d'êtres vivans dans notre corps ; et nous habitons au milieu des tombeaux, car la pensée de la mort est le meilleur moyen de nous préserver des vanités de ce monde. » Prenant ensuite un crâne, il le montra à Alexandre, et lui dit : « Connais-tu cela ? — Non. — C'était un roi injuste et avide de conquêtes, qui ravagea le monde et fit le malheur des peuples ; maintenant il brûle dans les flammes éternelles. Et celui-ci, le connais-tu ? ajouta-t-il, en montrant un autre crâne. — Non. — C'était un roi juste, qui régna en paix, et rendit ses peuples heureux. Maintenant il habite le séjour de la béatitude éternelle. »

Alexandre embrassa le vieux chef en pleurant, tant était profonde l'impression qu'avaient faite sur lui ces deux crânes de rois !

CDLXII^e — CDLXIII^e NUIT.

NOUSCHIRVAN FAISANT CHERCHER UN VILLAGE EN RUINES.

Le roi de Perse Nouschirvan-le-Juste fit parcourir une fois ses immenses états, pour voir s'il s'y trouvait un village désert et en ruines; mais on n'en trouva aucun. Lorsque ses ministres lui apprirent cette nouvelle, il éprouva la joie la plus vive. «Maintenant je suis satisfait, dit-il; je vois que la culture de la terre est parvenue dans mon empire au plus haut degré de perfection; et puisqu'il n'y a point de village désert, les peuples sont heureux.—Vous avez raison de vous réjouir, répondirent les ministres; cet état florissant de l'agriculture est le fruit des sages principes que suivirent vos ancêtres, les anciens rois de Perse. Ils savaient que la religion ne se maintient que dans un empire bien défendu, qu'un empire ne peut être défendu que par des armées, qu'il faut avoir des trésors pour entretenir sur pied les armées, que les trésors sont le produit de l'agriculture, et que l'agriculture ne fleurit qu'où règne la justice. Ils veillaient donc attentivement à la conduite de leurs gou-

verneurs, car ils savaient que l'injustice et les exactions de ces derniers sont la cause de la ruine des peuples ; ils savaient aussi que, sous un gouvernement injuste, les champs restent incultes, les villages se dépeuplent, les soldats abandonnent leurs drapeaux, l'empire chancelle et la religion s'éteint.

CDLXIII^e — CDLXIV^e NUIT.

LA VERTUEUSE ISRAÉLITE.

Un juge, parmi les enfans d'Israël, avait une femme très-belle et très-vertueuse. Étant sur le point d'entreprendre un voyage, il confia à son frère le soin de ses affaires, et lui recommanda en même tems sa femme. Le frère, épris de ses charmes, employa tous les moyens pour triompher de sa vertu ; mais elle fut inébranlable. Alors son criminel amant, craignant qu'elle ne révélât à son mari ce qu'il avait entrepris contre son honneur, forma la résolution de l'accuser d'adultère ; et à l'aide de faux témoins il parvint à la faire passer pour coupable : elle fut condamnée à être jetée vivante dans une fosse, et recouverte de pierres. Cette sentence fut exécutée ; mais, par un mira-

cle de Dieu, la vertueuse femme fut conservée à la vie, bien que ses bourreaux la crussent morte. Un paysan qui passait par là, au clair de la lune, entendit des soupirs qui sortaient de sous les pierres; il en ôta le plus possible, et trouva la pauvre femme encore vivante, mais dans le plus déplorable état. Le paysan l'emporta chez lui, et sa femme prit soin de ses blessures. Les blessures de l'Israélite se guérirent en peu de tems; mais sa beauté l'exposa bientôt à un nouveau danger. Un homme qui avait cherché à la séduire voulut la surprendre pendant la nuit. Elle couchait dans le même lit avec l'enfant de ses hôtes. L'enfant se mit à crier aussitôt qu'il aperçut un homme armé, et le scélérat, pour n'être point découvert, le poignarda. A peine eut-il commis ce crime, que, éprouvant un remords de conscience, il s'éloigna sans entreprendre autre chose. Lorsque la mère de l'enfant le trouva mort le matin, elle accusa de ce meurtre la vertueuse femme, et l'aurait immolée si son mari ne l'en eût empêchée. L'Israélite quitta aussitôt cette maison; mais le mari, qui était convaincu de son innocence, lui donna quelque argent. Elle poursuivit sa route sans savoir où elle allait, et elle arriva enfin dans une ville où l'on était sur le point de mettre un homme au poteau, parce qu'il ne pou-

vait payer ce qu'il devait. Elle donna aussitôt tout ce qu'elle avait d'argent pour payer les dettes de cet homme, qui lui bâtit par reconnaissance une cellule d'hermite. Elle y vécut comme une sainte, dans de continuels exercices de piété, attirant les bénédictions de Dieu sur les bons, et guérissant les malades par ses prières. Alors il arriva que le frère de son mari, la mère de l'enfant assassiné et le meurtrier de cet enfant, qui avait voulu attenter à son honneur, ayant été attaqués de la lèpre, vinrent à la retraite de la sainte femme pour se faire guérir. Elle rendait ses oracles sans rien prendre, et se tenait derrière un rideau. Elle leur dit qu'elle ne pouvait les guérir, s'ils ne confessaient pas publiquement leurs plus grandes fautes. Ils s'accusèrent donc eux-mêmes, et l'innocence de la vertueuse femme fut mise au jour; alors elle leva le rideau, et, se faisant reconnaître, retourna avec son mari.

CDLXIV^e—CDLXV^e NUIT.

LA FEMME SAUVÉE D'UN NAUFRAGE.

Un Seïd, c'est-à-dire un des descendans du Prophète, raconte que, s'étant rendu un jour à la Kaaba, il entendit une voix qui prononça ces paroles : « O Dieu clément et miséricordieux, je n'ai pas oublié le vœu que j'ai juré d'accomplir ! » Touché de ces paroles et du ton de cette voix, le Seïd s'approcha de l'endroit d'où elle venait, et y trouva une femme. Il la salua en lui adressant ces paroles : « La paix soit avec vous, sainte femme ! — La paix soit avec vous, lui répondit-elle, que Dieu répande sur vous sa bénédiction et sa miséricorde ! — Je vous en conjure au nom de Dieu, reprit le Seïd, dites-moi quel est le vœu que vous avez juré d'accomplir. — Si vous ne m'en aviez pas conjurée au nom de Dieu, répondit-elle, je ne vous aurais sans doute pas révélé mon secret. Voyez ce que je tiens sur mes genoux ! » Le Seïd vit un jeune enfant endormi. « J'étais enceinte de cet enfant, poursuivit la femme, lorsque je quittai ma demeure pour entreprendre un pélerinage à la

maison du Seigneur. Il s'éleva en mer une tempête affreuse, et les flots engloutirent le vaisseau sur lequel je m'étais embarquée. Je me sauvai sur une planche, et je mis cet enfant au jour au milieu des horreurs de la mort. Mais ce n'était pas encore assez d'infortunes pour moi, d'errer ainsi avec mon enfant au gré des vagues; un matelot qui s'était sauvé à la nage s'accrocha aussi à ma planche, et se mit à me parler d'amour au moment où nous paraissions menacés d'une mort certaine. « Attendez, lui dis-je, que nous soyons hors de danger; et comment pourrions-nous nous sauver en commettant cette action criminelle? » Mais ses désirs grossiers restèrent sourds à ma voix. « Attendez au moins, ajoutai-je, que mon enfant soit endormi. » Mais le scélérat saisit l'enfant et le jeta dans la mer. Alors, levant les mains vers le ciel, je prononçai ces paroles : « O juge souverain des cœurs, prononce entre cet homme et moi! » Je n'avais pas encore achevé ces mots, qu'une vague énorme, s'élevant de la mer, emporta le misérable, qui trouva sa punition au sein des flots.

» Je passai la nuit dans les larmes et une angoisse mortelle. Le matin j'aperçus une voile qui s'avançait vers moi, et je retrouvai mon enfant à bord du navire. On me raconta qu'un monstre marin avait ap-

porté mon enfant sur son dos dans le vaisseau. Je me jetai à genoux pour remercier le ciel, et je fis vœu de consacrer le reste de ma vie au service de Dieu, dans sa sainte demeure. Voilà le vœu que j'ai juré d'accomplir, et que je ne romprai jamais. »

Ce récit produisit tant d'impression sur le Seïd, qu'il improvisa sur-le-champ une pièce de vers sur ce sujet.

CDLXV^e—CDLXVI^e NUIT.

EFFETS DE L'AMOUR DIVIN.

Il y eut une fois (raconte Malek, fils de Drouar, que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) une très-grande sécheresse à Bagdad. On avait plusieurs fois inutilement offert des prières publiques pour obtenir de la pluie. Un jour j'étais sorti dans le même but, et accompagné d'Afha-al-Moslemi, de Thabet-Al-bounani, de Nedja-al-Beki, de Mohammed, fils de Wasi, d'Eïoub Es-Sakhtiani, de Habib-al-Farsi, de Hassan, fils de Ebisthaou, de l'esclave Abla et du barbier Saleh. Partout où nous passions, les enfans désertaient leurs écoles pour nous suivre. Nous priâ-

mes jusqu'au coucher du soleil, mais tout à fait inutilement. La plupart s'en retournèrent chez eux, et il ne resta dans la salle de prière que moi et Thabet-Albounani. Vers le milieu de la nuit entra un nègre, qui avait le ventre très-gros, mais qui du reste était assez bien fait, et n'avait que son collier, qui valait deux dragmes au plus. Il fit ses ablutions, et, après s'être agenouillé deux fois et avoir fait ses prières, il leva les yeux vers le ciel, et prononça ces paroles à haute voix : « O mon Dieu et mon Seigneur! combien de tems encore veux-tu tenir fermés les trésors de ta miséricorde ? Je t'en conjure, ô mon Dieu! pour l'amour extrême qui m'attire vers toi, envoie-nous de la pluie! » Aussitôt que le nègre eut achevé sa prière, la pluie se mit à tomber par torrens à notre grand étonnement. Je m'approchai du nègre et je lui dis : « N'as-tu point honte de parler d'amour dans tes prières ? — Comment, répondit-il, pourrais-je exprimer autrement les sentimens que m'inspirent la pensée et l'unité de Dieu ? » Ensuite nous suivîmes de loin le nègre, et nous le vîmes entrer dans la maison d'un marchand d'esclaves. Le matin nous allâmes chez ce marchand, et nous lui dîmes que nous voulions acheter un esclave noir. « J'en ai plus de cent à votre service, répondit-il. » Ensuite il en fit paraître

soixante-dix devant nous ; mais le nègre ne se trouvait point parmi eux. Le marchand nous assura qu'il ne lui en restait pas d'autre. Comme nous sortions de la maison, j'aperçus notre nègre dans le coin d'un appartement en ruines. Je revins sur mes pas et le demandai au marchand. « Ce misérable, me dit le marchand d'esclaves, est un fainéant qui passe ses nuits à prier et dort tout le jour. — Eh bien, repris-je, combien voulez-vous le vendre ? » Il le fit appeler ; le nègre vint en boitant, et je l'achetai vingt ducats. « Mon nouveau maître, me dit-il en chemin, vous avez fait un mauvais marché ; je vous jure que je ne vaux rien du tout. — Je ne t'ai point acheté, lui répondis-je, pour me servir, mais pour profiter de tes prières. Ne reconnais-tu pas celui qui t'a reproché, la nuit dernière, ton amour pour Dieu ? » Nous entrâmes ensuite dans une mosquée, et le nègre se mit à prier : « O mon Dieu et mon Seigneur, disait-il, combien de tems vivrai-je encore, puisque les hommes ont découvert le mystère de mon amour pour toi ? Je t'en conjure par cet amour, appelle-moi dans ton sein ! » Ensuite il se prosterna à terre, et il avait cessé d'exister.

Tels sont les effets de l'amour de Dieu. Ils sont incompréhensibles pour les cœurs terrestres et profa-

nes. Ceux-ci éprouvent de l'ennui lorsqu'on leur en parle.

CDLXVI^e—CDLXVII^e NUIT.

LES PIEUX ÉPOUX.

Il y avait une fois, parmi les enfans d'Israël, un homme pieux qui s'était tout-à-fait retiré du monde. Sa femme se conformait en tout à ses saintes occupations, et au genre de vie qu'il avait adopté. Ils gagnaient leur pain à raccommoder des colliers et des éventails, et voici quel était l'emploi de leur tems : ils travaillaient un jour ; le lendemain ils allaient à la ville pour vendre le produit de leur travail, et ils passaient le troisième jour chez eux dans le jeûne et la prière.

Le mari, qui était encore jeune et d'un extérieur agréable, ayant passé une fois devant la maison d'une dame riche et d'un rang élevé, celle-ci en devint éperdument amoureuse. Elle lui fit dire par une esclave de venir la trouver ; elle ajouta qu'elle voulait acheter toutes les marchandises qu'il avait au prix qu'il fixerait lui-même.

L'esclave s'acquitta de son message, et l'homme se rendit chez la dame, sans soupçonner ses mauvais desseins; elle s'empressa aussitôt de fermer la porte. « Je vous aime, lui dit-elle alors, et je me livre à vous tout entière, quoique beaucoup de vizirs, de grands-officiers, de courtisans et de receveurs des finances; aient fait tous leurs efforts pour me posséder. » Pendant ce discours, le jeune homme songeait déjà aux moyens de s'échapper. « Je vous demande une grâce, dit-il. — Vous n'avez qu'à parler. — Je demande de l'eau fraîche, et la permission de monter en haut pour faire mes ablutions. — Vous pouvez vous baigner en bas tout à votre aise, reprit-elle; il y a plusieurs cabinets qui sont destinés à cet usage. — Non, dit-il, je n'aime rien tant qu'une belle vue; ainsi, je vous supplie de me laisser monter en haut. — Conduisez-le donc dans le pavillon, dit la dame à son esclave. » Celle-ci lui montra le chemin, et le laissa seul avec un vase plein d'eau. L'homme fit ses ablutions et sa prière. Regardant ensuite de tous côtés, il vit que l'appartement où il se trouvait était très-élevé, et qu'il exposerait sa vie en voulant sauter en bas. Cependant, ne voyant pas d'autre moyen d'évasion, il aima mieux risquer de se rompre le cou que de désobéir aux ordres de Dieu, et attenter à

l'honneur de son prochain : il résolut donc de sauter, et se jeta du haut de la terrasse en bas.

Mais Dieu envoya un ange qui déploya ses ailes pour le recevoir dans sa chute, et le déposa doucement à terre. Sauvé par ce miracle, il se rendit chez lui, où sa femme l'attendait avec beaucoup d'impatience ; il lui raconta la cause de son retard, et comment il avait échappé à la tentation. La femme remercia Dieu d'avoir conservé l'innocence de son mari ; mais comme leurs marchandises étaient restées dans la maison de la dame riche, ils n'avaient point de pain pour leur souper. « Viens, dit le mari, nous allons nous mettre au lit. — Non pas, répondit la femme ; comme nos voisins ont coutume de nous voir de la lumière tous les soirs à l'heure de notre souper, allumons du feu comme à l'ordinaire, et passons la nuit dans le jeûne et la prière : les voisins croiront que nous soupons, et l'on gagne toujours dans l'opinion publique à faire croire aux gens que l'on mange, lorsque dans le fait on n'a rien à manger. » Le mari suivit le conseil de sa femme. Quelques momens après, une voisine vint allumer sa lampe à leur four. « Votre pain doit être trop cuit, dit-elle ; pourquoi ne le tirez-vous pas ? » La femme s'approcha du four, et resta frappée de surprise en

le voyant rempli de très-beau pain blanc. « Remercions Dieu, dit-elle, qui a pris soin de pourvoir à notre souper. Combien il est heureux d'avoir un mari aussi saint que vous l'êtes ! Je suis convaincue que si, dans ce moment, vous vouliez prier Dieu avec ferveur, il vous accorderait tout ce que vous lui demanderiez. — Je ne veux point prier avec la bouche, répondit le mari, mais je veux prier de toutes mes forces. » Il priait déjà depuis quelques instans, lorsque le toit de la maison s'ouvrit tout à coup, et il en descendit un siége de rubis, qui resta suspendu dans l'air. La femme éprouva une grande surprise ; mais, remettant l'examen de cet objet jusqu'au lendemain, elle s'endormit, et rêva qu'elle était dans le paradis, où elle voyait les saints et les bienheureux assis sur des trônes et des siéges de rubis. « Où est donc, demanda-t-elle à son guide, le siége de mon mari ? » On lui montra une place vide ; alors elle se mit à pleurer amèrement ; car elle croyait qu'il n'y avait point de place pour son mari dans le paradis : mais l'ange qui la conduisait la consola, et lui dit que son siége était descendu dans sa chambre pour le chercher. « Faites-le revenir, et laissez-moi mon mari. » Dieu exauça sa prière, et le siége remonta au ciel.

CDLXVII^e — CDLXVIII^e NUIT.

HEDJADJ ET SON PRISONNIER.

Le tyran Hedjadj (1), fils de Joussouf, fit un jour charger de fers un homme vertueux qui avait osé lui dire en face la vérité. On fit venir un maréchal pour river ses chaînes ; et, à chaque coup de marteau que frappait le maréchal, l'homme vertueux levait ses regards vers le ciel, pour témoigner sa résignation aux décrets de la Providence. Le lendemain matin, lorsque le geôlier entra dans la prison, il trouva les chaînes brisées, et le prisonnier évadé. Connaissant le sort qui

(1) Cet Hedjadj ; l'un des plus fameux généraux musulmans du premier siècle de l'hégire, devint gouverneur de l'Irak, sous le kalifat d'Abdolmelek. Cette province était tellement livrée à la rebellion, que le gouverneur ne pouvait s'y maintenir. Le kalife ne trouvait personne parmi ses officiers qui osât se charger de la réduction des rebelles. Hedjadj se présenta et les soumit. Il gouverna les deux Irak pendant vingt-deux ans, avec une autorité absolue et un grand éclat. Il mourut en 514 de l'hégire ; les écrivains arabes prétendent que, dans le cours de sa vie, il avait fait périr cent vingt mille personnes, et, qu'à sa mort, il y en avait dans les prisons cinquante mille auxquelles cette circonstance sauva la vie.

l'attendait, et voulant le prévenir, il prit d'une main un linceul, et dans l'autre une essence dont on frotte les morts, et il se rendit devant Hedjadj. « Que viens-tu m'annoncer? lui dit celui-ci, en voyant le linceul et l'essence pour les morts. — Je viens me livrer moi-même à la mort, répondit le geôlier; je l'ai méritée à vos yeux, car le prisonnier a été mis en liberté par une puissance surhumaine. » Il raconta ensuite comment le prisonnier s'était résigné à son sort, et qu'à chaque coup que frappait le maréchal, il levait ses regards vers le ciel, en disant : « Il n'y a que Dieu le créateur et le tout-puissant ! » Ce récit toucha tellement le tyran, que non-seulement il accorda la vie au geôlier, mais il improvisa quelques vers religieux sur la profondeur des décrets de Dieu.

CDLXVIII^e—CDLXIX^e NUIT.

LE MARÉCHAL.

On raconta une fois à un homme qu'il existait dans une certaine ville un maréchal qui possédait l'art de mettre sa main dans le feu, et de prendre du fer rouge sans se brûler. Cet homme se rendit chez le maré-

chal, et le pria de le loger chez lui. Le maréchal le reçut avec beaucoup de politesse, et le conduisit de sa boutique à sa maison. L'étranger était déjà depuis trois jours chez le maréchal, sans avoir remarqué en lui le plus léger signe de dévotion, pour le rendre digne de cette puissance merveilleuse. Il examina attentivement sa manière de vivre, et il vit qu'elle était toujours la même. Il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise au maréchal; il lui demanda comment le ciel lui avait accordé la faculté merveilleuse qu'il possédait, de pouvoir retirer du feu avec ses mains le fer rouge. « Je vais vous le raconter, répondit le maréchal. J'avais une esclave que j'aimais éperdument, mais qui n'avait jamais voulu se rendre à mes désirs, tant elle était pieuse et chaste : cependant il y eut dans ce pays une grande famine. Un jour mon esclave vint me trouver, et me demanda du pain. Je lui répondis que je ne lui en donnerais point qu'elle n'eût répondu à ma passion. « Plutôt mourir ! » s'écria-t-elle; et elle s'éloigna. Elle revint le lendemain pour me faire la même demande, et je lui fis la même réponse; elle me répondit comme le jour précédent, et se retira. Le troisième jour, elle pouvait à peine marcher, tant elle était affaiblie par la faim. « Donnez-moi à manger », me dit-elle; et je lui

fis encore la même proposition : elle garda le silence, et je savais bien que ce n'était point là un signe de consentement. Cependant je m'occupai de ma cuisine, et je commençai à réfléchir en moi-même. « Cette personne, me dis-je, aime mieux mourir que de s'abandonner à moi, quoique je sois son maître légitime. D'un autre côté, ce serait un crime que de la laisser mourir de faim. » Me repentant donc de ma conduite injuste envers elle, je lui portai un plat; je lui dis de manger, et que je renonçais à mes anciennes prétentions. « S'il en est ainsi, répondit-elle, en levant les yeux vers le ciel, fais, ô Dieu miséricordieux! que le feu ne lui soit nuisible ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. » Et, depuis ce tems, je suis à l'épreuve du feu. »

CDLXX^e — CDLXXI^e NUIT.

LE PIEUX ROI.

Il y avait une fois parmi les enfans d'Israël un homme d'une sainteté étonnante ; il ne faisait aucune prière sans être ravi en extase, et sa vie entière était un modèle de vertus. Lorsqu'il voyageait, il était

toujours accompagné d'un nuage qui, non-seulement lui fournissait de l'ombre, mais encore lui servait de guide dans sa route, et lui donnait de la pluie lorsqu'il avait besoin d'eau. Ce nuage était donc en même tems son conducteur, son parasol et sa provision d'eau ; mais il disparut un jour. Le saint homme ne savait pas ce qui avait pu lui attirer cette marque de mécontentement de la part de Dieu. La nuit, il entendit en songe une voix qui lui dit : « Si tu veux retrouver ton nuage, vas vers tel roi, raconte-lui ton malheur et supplie-le de prier pour toi, et Dieu ne manquera pas de te rendre le nuage à sa prière. »

Le saint homme, qui n'avait plus son nuage conducteur, fut obligé de demander son chemin bien des fois pour trouver la ville où régnait le roi. Enfin il y arriva. A la porte du palais du roi était assis un chambellan vêtu avec une grande magnificence, et qui demanda à notre voyageur ce qu'il voulait. « Je suis, répondit le saint homme, un pauvre infortuné qui viens exposer mon malheur au roi. — Cela ne se peut, répondit le chambellan ; c'est aujourd'hui vendredi, et le roi examine les plaintes des docteurs et des théologiens. » Il revint le lendemain, et fut surpris de la foule innombrable des grands qui se pressaient à l'entrée du palais. « Comment s'arrange cela,

disait-il, avec la sainteté de ce roi qui doit me faire retrouver mon nuage ? » Enfin le vizir, revêtu de ses habits de cérémonie, parut, et annonça que tous les suppliants pouvaient entrer. Le saint homme entra avec les autres, et vit le roi assis sur son trône, où il prononça, avec le secours du vizir, sur différentes affaires. Enfin le tour du saint homme arriva. « Salut au maître du nuage ! dit le roi. Qu'il attende que j'aie congédié cette foule. » Lorsque l'assemblée du divan fut terminée, le roi prit le saint homme par la main et le conduisit dans l'intérieur du palais. Ils passèrent devant une petite porte qui était gardée par un eunuque noir tout armé. Enfin ils arrivèrent dans une chambre presque en ruine, où il n'y avait ni tapis ni sofas. Le roi, s'étant dépouillé de ses habits royaux, se revêtit d'une robe grossière de laine, mit sur sa tête un bonnet de derviche, et remplaça sa ceinture ordinaire par une ceinture de derviche, faite de crin.

Appelant ensuite la reine son épouse : « Sais-tu bien, lui dit-il, quel est notre hôte aujourd'hui ? — Oui, répondit une voix de derrière un rideau ; c'est le maître du nuage. » Alors la reine parut. Elle était belle comme la pleine lune ; mais au lieu de pourpre et de soie elle était revêtue d'une étoffe de laine très-grossière. « Tu es étonné, mon frère, dit le roi au

saint homme, de nous voir dans ce costume; en voici la cause. Comme j'étais destiné, par ma naissance, à monter sur le trône de mes ancêtres, je résolus d'unir au moins, aux devoirs de ma place, une vie simple et religieuse. Je m'occupe le jour des affaires de l'empire, et je m'entoure, comme vous l'avez vu, de tout l'éclat de la royauté; mais le soir je me retire, et je me dérobe, avec ma femme, aux yeux du monde. Nous passons la nuit dans le travail, le jeûne et la prière. Le matin un esclave prend notre ouvrage pour aller le vendre, et acheter avec l'argent qui en revient du pain et des fèves, qui composent toute notre nourriture. De cette manière nous vivons du travail de nos mains. Vous êtes venu ici pour chercher un nuage, et ma femme va vous le rendre. » La reine leva les mains vers le ciel, et l'on vit paraître à l'instant le nuage qui était le guide, le parasol et la provision d'eau du saint homme. Celui-ci comprit par là que ses mérites n'étaient rien en comparaison de ceux du saint roi, qui ne se nourrissait que de fèves, et qui se procurait, par le travail de ses mains, l'argent dont il avait besoin pour acheter cette frugale nourriture.

CDLXXI^e — CDLXXIV^e NUIT.

MARIAGE D'UN CROYANT, AU TEMS D'OMAR.

Le commandeur des croyans, Omar, fils de Khatab, assiégeait une fois un château dans la Syrie. Dans son armée, deux frères se distinguaient surtout par leur audace et leur courage. Les infidèles voyaient en eux la terreur du nom chrétien, et ils ne cessèrent de les poursuivre jusqu'à ce que l'un d'eux tombât dans une embuscade, et l'autre fût fait prisonnier. On conduisit ce dernier dans le château de l'émir. « Si je le fais mourir, dit celui-ci, c'est une tache pour mon nom; d'un autre côté, si je lui rends la liberté, je me donne un ennemi dangereux. N'y aurait-il point un moyen de lui faire embrasser la religion chrétienne? » Le grand patriarche se chargea de faire renoncer le jeune musulman à sa croyance. « Je connais, dit-il, la passion des Arabes pour les femmes. J'ai une fille qui est un prodige de beauté; je n'ai besoin que de la faire voir pour qu'il en devienne éperdument amoureux, et fasse tout ce qu'elle voudra. » L'émir approuva ce projet, et le grand pa-

triarche emmena le musulman dans sa demeure, où l'attendait un splendide repas. Sa fille, dont la beauté naturelle était encore augmentée par l'éclat d'une brillante parure, les servit à table. Mais le jeune musulman, pour se défendre contre la séduction, tint ses yeux fermés ; et lorsqu'il se trouva seul avec la fille du patriarche, il ne fit autre chose que lire à haute voix le Koran et réciter des prières, pour se préserver des tentations du diable.

La fille du grand patriarche employa pendant sept jours entiers tout son art pour séduire le jeune musulman ; il l'aimait passionnément, mais sa foi resta inaltérable. La foi de la fille du patriarche était moins assurée. L'amour qui s'était glissé dans son cœur la fit prêter une oreille docile aux paroles du jeune musulman, qui lui prêchait la vraie religion. Enfin elle se convertit à l'islamisme. « Mon frère, dit-elle, j'ai abjuré ma religion par amour pour toi ; je t'en conjure, unissons-nous au plus tôt par des nœuds légitimes. —Tu préviens mes désirs les plus ardens, répondit-il ; mais la loi exige que le contrat de mariage soit dressé en présence de deux croyans appelés comme témoins, et le mari doit assurer une dot à sa femme. Ici il n'y a point de témoins, et je n'ai pas de dot à te donner. Sauvons-nous donc de ce château, et ren-

dons-nous dans le camp des croyans ; je te jure que je ne choisirai point d'autre épouse que toi. »

« Le musulman, dit la fille du patriarche à ses parens, est dans les meilleures dispositions du monde pour entrer dans le sein de l'Église ; mais la mort de son frère qui a péri devant ces murs lui rend odieux le séjour de cette ville. Laissez-moi donc sortir de la ville avec lui ; je le conduirai dans un autre endroit, et je vous réponds de sa personne. » L'émir consentit à cette proposition. Les deux amans quittèrent la ville dès le soir même, et attendirent la nuit dans un village voisin pour continuer leur voyage. Ils pouvaient alors s'adresser l'un à l'autre ce qu'un poète a dit sur les voyages :

« L'instant du départ s'approche : cet instant fatal est pour moi » un instant de trouble et de terreur.

» Devant nous se déploie un horizon sans bornes ; il faut que nous » franchissions en partie cet espace immense.

» Puissé-je parcourir des régions habitées et rencontrer d'autres » fils du voyage ! Je me sens attiré vers eux, et un voyage sans guide » me remplit d'effroi. »

Ils voyagèrent toute la nuit, montés sur d'excellens chevaux. Le matin ils mirent pied à terre pour faire leurs ablutions et leur prière. Alors un grand bruit, qui semblait s'approcher d'eux, se fit enten-

dre; c'était un mélange de voix confuses, et de pas de chevaux qui galopaient sur la terre. « Je crains, dit le musulman, que ce ne soient les chrétiens qui nous poursuivent: comment nous sauver?—Malheur à toi, dit la jeune fille; tu trembles, et tu m'as tant de fois parlé de la puissance de ton Dieu qui n'abandonnait jamais ceux qui invoquent son secours. — Vous avez raison, répondit-il, je vous ai dit la vérité; mais un véritable amour s'inquiète facilement. » Alors, se jetant à terre, il se mit à prier, tandis que sa jeune épouse joignait ses prières aux siennes. Tout à coup le jeune musulman entendit la voix de son frère qui avait reçu le martyre en succombant dans une guerre sainte. « Ne crains rien, mon frère, dit cette voix, le Dieu tout-puissant a envoyé des anges et des martyrs pour être les témoins de votre union. Dieu répandra sur vous ses grâces et sa miséricorde. L'aurore vous trouvera aux portes de Médine. Allez trouver Omar, le commandeur des croyans, et dites-lui que ses efforts pour étendre la vraie foi seront couronnés du plus heureux succès. » Alors les anges entonnèrent une hymne, et ils disaient dans leurs chants que Dieu avait résolu ce mariage dans ses décrets éternels, plus de deux mille ans avant la chute d'Adam... Ces paroles rem-

plirent l'heureux couple de la joie la plus pure; et ils s'y livrèrent sans scrupule, puisque les anges qui avaient été témoins de ce mariage s'en étaient réjouis. Ils arrivèrent à Médine au moment où le commandeur des croyans allait faire sa prière du matin. Il avait coutume de commencer par la prière de la sourate *enaam*, c'est-à-dire la prière d'actions de grâces, ou par la sourate *nisa*, c'est-à-dire des femmes. Pendant qu'il prononçait cette prière, la mosquée se remplit d'une foule de personnes qui faisaient avec lui la prière accoutumée. Il commença cette fois une autre sourate, et lorsqu'elle fut achevée, il adressa aux assistans étonnés ces paroles : « Allez chercher les nouveaux époux qui sont à la porte de la ville. » On les y trouva effectivement. Omar ordonna une grande fête, et les noces furent célébrées avec la plus rare magnificence.

CDLXXIV^e^ — CDLXXV^e^ NUIT.

CONVERSION D'UNE PRINCESSE CHRÉTIENNE.

Seidi Ibrahim-al-Khawas raconte le fait suivant qui lui était arrivé à lui-même.

Un jour il me prit fantaisie de faire une excursion dans le pays des infidèles, pour consacrer tous mes efforts à y détruire l'erreur. J'arrivai aux portes d'une ville où je vis des hommes armés avec des crocs de fer. Aussitôt qu'ils m'eurent aperçu, ils s'avancèrent vers moi, et me demandèrent si j'étais médecin. Je leur répondis que oui. « En ce cas, reprirent-ils, il faut que vous veniez avec nous devant le roi. » Je fus donc conduit devant leur roi que je trouvai environné de tout l'éclat de la royauté. Ce prince m'adressa la même question qu'on m'avait déjà adressée aux portes de la ville, et j'y fis la même réponse. Il me traita avec beaucoup d'égards ; mais lorsque je fus hors de la salle d'audience, on m'apprit que le roi avait une fille qui était dangereusement malade. Jusqu'alors aucun médecin n'avait pu guérir sa maladie, et tous ceux qui tentaient inutilement cette entreprise portaient leur tête sur l'échafaud. Cette circonstance m'inquiéta peu, et je me fis annoncer à la princesse comme médecin. Avant d'entrer dans son appartement, j'entendis chanter quelques vers où elle exprimait son amour envers Dieu et son impatience de voir le médecin qui devait la guérir de sa langueur. Un vénérable vieillard m'ouvrit la chambre de la princesse. Elle était remplie de vases

de fleurs et de plantes odoriférantes, et partagée en deux par un vaste rideau. J'entendis derrière ce rideau des sons plaintifs. D'abord je fus pour saluer la princesse; mais je me rappelai les paroles du Prophète : « Ne salue point le premier les juifs ou les » chrétiens, et, si tu les rencontres sur ta route, » force-les à prendre le côté le plus étroit du che- » min (1). » Je me reprochai ma première résolu-

(1) Voici une des traditions orales du Prophète, qui est peu connue et qui cependant mérite beaucoup de l'être, puisque, seule, elle nous donne la véritable explication d'une foule d'usages et de coutumes des Musulmans. Si l'on connaît, par exemple, la tradition qu'on vient de citer, on ne sera plus surpris de l'impolitesse des Mahométans envers les Chrétiens. On ne sera plus en droit de demander pourquoi le même Turk, qui vient comme suppliant dans notre maison, attend qu'on le salue le premier, et nous force, s'il nous rencontre dans la rue, à nous ranger de côté, et à lui céder le trottoir. Le même principe, qui empêche un Musulman de saluer le premier un Chrétien, l'empêche aussi de se lever le premier. Les janissaires, qui sont employés au service des ambassadeurs européens à Constantinople et leur appartiennent entièrement, en fournissent un exemple. S'ils sont assis lorsque le ministre entre ou sort, ils aiment mieux s'éloigner avant son arrivée que de se lever devant lui. Dans ces derniers tems, les relations des Européens avec les Turks, la campagne d'Égypte, la politesse de quelques ministres turks, et surtout celle du grand amiral Houssein Pacha, ont offert des exceptions à cette conduite et à ces manières; mais ce ne sont que des exceptions. Non seulement le peuple, mais la plus

tion, et j'attendis qu'on me saluât. La princesse, qui attendait la même chose que moi, me dit, de derrière le rideau : « Où est le salut conforme au précepte de la loi, ô Ibrahim-al-Khawas? » Je fus très-surpris de m'entendre appeler par mon nom, et je lui dis : « D'où me connaissez-vous? — Lorsque l'ame est pure, me répondit-elle, elle avoue facilement ses sentimens les plus secrets. Hier je m'adressai à un saint qui me promit que la santé me serait rendue par Ibrahim-al-Khawas, qui me serait envoyé par le ciel lui-même. — Laissez-moi voir, lui dis-je alors, en quoi consiste votre maladie. — Il y a maintenant quatre ans, me répondit-elle, que je languis après la félicité de l'islamisme. Cet irrésistible désir m'a été inspiré par une révélation divine. L'éternelle vérité est l'objet de tous mes vœux et de toutes mes pensées. On me croit malade; on me regarde comme folle; on ne comprend pas l'état d'une ame qui soupire après son salut; on m'envoie des médecins qui me sont à charge, et je n'ose leur révéler le secret de mon cœur. » En ce moment le vieillard entra pour demander si la princesse était contente du médecin.

grande partie des officiers publics se conforment toujours ponctuellement à ces paroles du Prophète.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

« Beaucoup, répondit-elle, il connaît ma maladie, et me donnera des remèdes pour la guérir. »

Le vieillard, transporté de joie, forma mille vœux pour mon bonheur, et courut annoncer au roi cette heureuse nouvelle. Celui-ci me combla de bienfaits et de marqués d'honneur. Je passai sept jours entiers auprès de la princesse que j'instruisis des vérités de l'islamisme. Au bout de ce tems, elle me témoigna la plus grande impatience de se rendre dans le pays des croyans. Nous résolûmes tous deux de prendre la fuite, et nous nous sauvâmes heureusement avec l'aide du Dieu tout-puissant. Car lorsqu'il a dit d'une chose : « Qu'elle se fasse ! » elle se fait. Je n'ai jamais connu de musulmane plus exacte que la princesse à remplir les devoirs de sa religion, plus fervente dans ses prières, plus fidèle à observer le jeûne. Elle vécut encore sept ans à la Mekke, où elle mourut et fut enterrée.

CDLXXV^e — CDLXXVI^e NUIT.

JUSTICE DE LA PROVIDENCE.

Un prophète envoyé de Dieu vivait sur une haute montagne, au pied de laquelle coulait une source

d'eau. Là, il vivait tout-à-fait séparé du monde, entièrement occupé à louer le Seigneur et à se sanctifier. Un jour il aperçut un cavalier qui, étant venu boire à la fontaine, laissa sur le bord son sac de voyage où se trouvait son argent. Un autre voyageur, qui passa quelque tems après, vint boire aussi à la même fontaine, vit le sac et s'en empara. Ensuite arriva un troisième personnage qui portait une lourde charge. Il mit à terre son fardeau et s'approcha de la source pour étancher sa soif. Le cavalier, étant revenu sur ses pas, lui demanda son sac de voyage. « Je ne l'ai point vu, répondit le bûcheron. » Le cavalier tira son sabre, le tua, et partit tout étonné de n'avoir point retrouvé le sac de voyage. « Comment puis-je, ô mon Dieu, s'écria le prophète, accorder avec ta justice le fait dont je viens d'être témoin ? L'innocent reçoit la mort, et le voleur s'éloigne sain et sauf avec l'argent qu'il a enlevé. — Garde-toi des jugemens inconsidérés, dit au prophète une voix qui descendit du ciel, le cavalier avait volé au père de ce jeune homme l'argent qu'il a emporté, et le bûcheron avait tué le père du cavalier. Ainsi tout reçoit son châtiment et sa récompense.

—J'adore les voies de ta justice, ô mon Dieu ! dit

le prophète en se jetant à genoux, j'adore la profondeur des mystères de ta sagesse infinie!... (1) »

CDLXXVI^e—CDLXXVIII^e NUIT.

LA FAMILLE SÉPARÉE ET RÉUNIE.

Un homme très-riche, parmi les enfans d'Israël, avait un fils très-pieux qu'il éleva dans la crainte du Seigneur. Lorsque cet homme sentit arriver sa fin, son fils s'approcha de son lit de mort, et le supplia de lui adresser ses derniers conseils. « Mon fils, dit le mourant, n'abandonne jamais le chemin du Seigneur! » Et, en disant ces mots, il expira. Après sa mort, on vit arriver de toutes parts des gens qui prétendaient que le défunt leur devait de l'argent; et, quoiqu'ils n'eussent aucune preuve, le fils les paya tous. Mais il ne lui resta rien, et il se vit entièrement ruiné. Il avait une femme et deux enfans, et, se trouvant presque réduit à la mendicité après s'être débarrassé de ces avides créanciers, il résolut de quitter son pays avec sa famille, et d'aller

(1) Une anecdote semblable paraît avoir fourni le sujet du conte de l'*Hermite*, par Parnell.

s'établir ailleurs. Il s'embarqua sur le premier vaisseau venu, et fit voile sans savoir de quel côté. Ce vaisseau ayant fait naufrage, l'homme se sauva heureusement sur une planche ainsi que sa femme et ses deux enfans; mais ils furent bientôt séparés par la fureur des vagues et jetés chacun sur des rivages différens. Le père aborda dans une île déserte où il fit d'abord sa prière et remercia le ciel de l'avoir sauvé de ce grand danger. En même tems il implora la miséricorde de Dieu pour sa femme et ses enfans. Alors il vit venir de la mer des hommes de différentes couleurs, qui unirent leurs prières aux siennes. Il était déjà depuis trois jours dans l'île, lorsqu'il entendit la nuit une voix qui lui dit : « Le » Seigneur te récompensera de la perte de l'héritage » de ton père. Cette île t'appartient. » Le lendemain il vit arriver de toutes parts des vaisseaux richement chargés, pour faire le commerce avec les habitans de l'île. Il en fut rempli de joie, car il espérait apprendre, par ces navires, des nouvelles de sa famille; mais son espérance fut trompée : personne n'en avait entendu parler. Pendant dix ans entiers, il se livra au commerce et fit la prospérité de l'île; il en était le roi absolu, et la renommée avait porté le bruit de son nom jusque dans les pays les plus éloignés.

Pendant ce tems, ses deux enfans, qui avaient eu le bonheur de tomber entre les mains de personnes bienfaisantes, étaient devenus grands, et sa femme vivait chez un riche marchand qui l'avait gardée dans sa maison sans avoir jamais rien tenté contre sa vertu. Alors il arriva que ses deux fils, ainsi que le marchand, ayant entendu parler du roi de l'île si renommé par ses vertus et sa piété, formèrent le projet de s'y rendre, afin de s'assurer par leurs propres yeux si la renommée n'exagérait rien. Ils arrivèrent tous trois le même jour à la cour du roi, qui les accueillit avec bonté sans les reconnaître et sans en être reconnu. Au reste, il fut si charmé des deux jeunes gens, qu'il en fit un sur-le-champ son chancelier, et l'autre maréchal du palais, et les invita à passer la nuit à sa cour avec le marchand. Celui-ci s'excusa, en ce qu'il avait à bord une sainte femme qui vivait chez lui depuis dix ans, et qu'il ne voulait point laisser seule pendant la nuit. Le roi lui dit qu'il pouvait être tranquille à cet égard, et qu'il allait envoyer quelques-uns de ses gens à bord du vaisseau pour le garder pendant la nuit. Il y envoya en effet son chancelier et son maréchal du palais. Ils veillèrent l'un à l'avant, et l'autre à l'arrière du vaisseau, en criant de tems en tems

comme les sentinelles ont coutume : « Dieu est un Dieu puissant ! » pour s'assurer que tout est en ordre. Comme ils devaient veiller jusqu'au jour, ils se mirent à s'entretenir pour chasser le sommeil et faire passer le tems. Ils s'adressèrent mutuellement diverses questions, et ils reconnurent à n'en pouvoir douter qu'ils étaient frères. Alors ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et la vertueuse femme, leur mère, avait été témoin, en silence, de tout ce qui s'était passé entre eux. Ils s'éloignèrent le matin, et lorsque le marchand revint sur le vaisseau il trouva la sainte femme plongée dans une profonde rêverie. Il lui en demanda la cause, et elle lui dit que les deux officiers que le roi avait envoyés causaient son trouble. Le marchand, croyant qu'ils s'étaient mal conduits envers elle, et qu'elle ne voulait pas s'expliquer plus clairement, il lui dit qu'elle pouvait venir avec lui les accuser devant le roi. Elle le suivit ; le roi fit appeler le chancelier et le grand maréchal, et leur ordonna de lui raconter ce qui s'était passé la nuit précédente. Alors il reconnut sa femme et ses enfans, et depuis ce moment ils vécurent tous heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

CDLXXVIII^e — CDLXXIX^e NUIT.

LE LÉPREUX.

Dans un pélerinage à la Mekke, raconte Ebal-Hassan-ed-Douradj, je me trouvais continuellement environné d'une foule de peuple qui me suivait pour profiter de mes connaissances en droit. Un jour que je traitais cette matière, j'aperçus un homme couvert de lèpre, assis auprès du Mihrab, c'est-à-dire de l'endroit vers lequel on se tourne pour faire sa prière.

« Ebal-Hassan, me dit-il, il faut que nous fassions connaissance ensemble. » Précisément ce jour-là je n'étais point disposé à m'entretenir avec mes amis, et à plus forte raison moins encore avec un lépreux inconnu. « Je ne fréquente personne! » lui dis-je d'un ton sec. Il garda le silence. Lorsque je me rendis le lendemain matin à la mosquée pour y être le premier, je trouvai déjà mon lépreux assis auprès du Mihrab. « Grand Dieu! m'écriai-je, cet homme m'a donc devancé! — Ebal-Hassan, me dit-il en riant, Dieu accorde au vent la légèreté et lui

refuse les pieds. » Ces paroles firent une profonde impression sur moi ; je résolus de faire connaissance avec cet homme le jour suivant. Quelque matin que je me levasse, je le trouvais toujours assis auprès du Mihrab. Je m'approchai de lui, et lui demandai la permission de m'entretenir avec lui : « Non, me répondit-il, cela ne se peut pas. » Cette réponse inattendue me désespéra, et je versai des larmes de dépit d'avoir laissé échapper la première occasion qui s'était présentée de faire connaissance avec lui. Le lendemain matin, je lui adressai la même prière, et je reçus encore la même réponse, qui m'arracha de nouvelles larmes. « Ces pleurs ne servent à rien, » me dit-il. Et il improvisa quelques vers dans lesquels il me disait que j'aurais plutôt dû considérer son intérieur que son extérieur. Je le perdis de vue et je retournai à Médine. Je racontai mon aventure à Abou-Yezid-al-Bostami, à Aboubekr-Esschebili, et à plusieurs autres vénérables scheïkhs. « Cet homme, me répondirent-ils, est Abou-Djafar, le lépreux et le saint homme dont Dieu écoute toutes les prières. » Ces paroles augmentèrent mon désir de le rencontrer et de le revoir.

Un jour que je me trouvais sur la montagne d'Arefat auprès de la Mekke, je sentis que quelqu'un me

tirait par derrière. Je me retournai, et j'aperçus mon saint lépreux. Je poussai un grand cri ; mais lorsque je fus pour lui parler je ne le vis plus : il avait disparu. Je priai Dieu de me faire la grâce de le rencontrer encore dans un autre endroit. Quelques jours après je me sentis encore une fois tiré par la manche. « Me voici, me dit-il, pour remplir la prière que vous vouliez me faire. » Je lui adressai trois demandes : la première, que Dieu me réduisît à la pauvreté ; la seconde, de ne me rendre coupable d'aucun péché, et enfin de participer un jour à la vue de Dieu. Grâces soient rendues à la puissance de ses prières! Depuis ce tems je n'ai pas un sou dans ma poche, je n'ai commis aucun péché, et j'espère que mon troisième vœu sera rempli comme l'ont été les deux premiers.

DCLXXX^e—DCLXXXI^e NUIT.

LE TOMBEAU D'AFBA ET DE RIYA (1).

ABDALLAH, fils de Motammer-Alkaïs, raconte

(1) Le sujet de cette anecdote est tout-à-fait le même que celui du charmant poème d'*Oina et Riya*, par le célèbre Djami, et dont

qu'ayant fait un pélerinage à la Mekke il s'assit une nuit près de la tombe du Prophète, et entendit une voix qui improvisa les vers suivans :

« Est-ce le gémissement de la tourterelle qui a frappé mon » oreille? Est-ce le rossignol de mon ame qui exhale des sons aussi » plaintifs?

» O nuit! combien tu parais longue à ceux que tourmente une » cruelle maladie, à ceux que dévore la fièvre de l'impatience! » Mes entrailles sont brûlantes comme des charbons enflammés. » Je brûle, j'en prends la lune à témoin, pour un visage aussi » brillant que l'éclat de cet astre.

» Cependant ces douleurs ne seront rien pour moi si elles ne m'ar- » rachent pas à la terre avant que j'aie revu cette beauté ravissante.»

Après un instant de silence pendant lequel je regardai inutilement de tous côtés pour voir d'où venait cette voix, elle continua :

« Que vois-je? mes yeux sont-ils éblouis par l'éclat d'un phare » ou par une image trompeuse de son visage radieux? Cette lu- » mière vient-elle des ténèbres de la nuit ou des boucles de ses » cheveux?

» Les astres de ses yeux préparent de longues souffrances aux » cœurs passionnés, les astres de ses yeux dissipent l'enchantement » du fantôme. J'appelle la nuit, j'appelle les ténèbres; je dis : « O nuit, pourquoi prolonges-tu tes ombres? L'aurore seule sourit

M. de Chezy a donné une élégante traduction dans le premier volume du *Journal Asiatique*, pag. 144.

» aux mortels.—Ne m'adresse point de reproches, me répond-elle. » tu me bénirais au contraire si tu avais le bonheur de reposer dans » les bras de la bien-aimée! »

Après cette tirade passionnée, raconte Abdallah, fils de Motammer-Alkaïs, je vis paraître celui qui venait de la réciter. C'était un jeune homme dont le visage était baigné de larmes. Je me tournai vers lui en m'écriant : « Quel beau jeune homme! — Qui êtes-vous? » me demanda-t-il. Je lui dis mon nom. « Que me voulez-vous ? reprit-il. — Je serais curieux, lui répondis-je, de vous connaître. Toute la nuit vous m'avez troublé par vos gémissemens, comme je faisais mes dévotions au tombeau du Prophète. Je sacrifierais ma vie pour vous si elle pouvait vous être utile. — Asseyez-vous, me dit-il. » Je m'assis. Ensuite il continua en ces termes : « Je suis Afba, fils de Habab, oncle de Mouseb et grand-oncle de Djemouh l'Ansarite. Je priais hier matin dans la mosquée de la tribu, lorsque j'y vis entrer plusieurs femmes d'une beauté ravissante ; mais l'une d'elles effaçait encore les charmes de toutes ses compagnes. Elle s'approcha de moi et me dit : « Afba, que diriez-vous de votre union avec celle qui désire être votre épouse ? » A ces mots elle disparut, et je ne l'ai point revue depuis cet instant. » Alors il se

jeta par terre, et après être resté quelques momens tout hors de lui, il improvisa ces vers :

« Mon cœur te voit, quelqu'éloignés que soient les lieux où tu » peux te trouver.

» Tu habites des régions lointaines, mais mon cœur et mon ame » sont auprès de toi. Jusqu'à l'instant où je te reverrai, je ne goû- » terai aucun bonheur, fussé-je même au milieu des délices du » paradis ! ».

« Afba, mon frère, lui dis-je, mettez votre espoir dans le Seigneur, recourez à lui, et priez-le de vous accorder le pardon de vos fautes. — Je ne quitterai point ces lieux, me répondit-il, jusqu'à ce que paraisse l'aurore. — Eh bien, repris-je, entrons dans la mosquée. » Il y entra avec moi, et nous y restâmes jusqu'au matin, et du matin jusqu'à midi, heure où les femmes viennent à la mosquée. Mais la bien-aimée d'Afba ne se trouvait point parmi elles. « Il faut, lui dis-je alors, nous informer de votre belle à ces femmes. N'était-elle pas dans leur société hier ? » Ces femmes nous apprirent qu'elle se nommait Riya, fille d'Afrif le Selemite. « Courage, Afba, lui dis-je alors; je veux m'intéresser à l'accomplissement de vos désirs ; venez avec moi à la mosquée des Ansarites. » Nous attendîmes que le peuple fût rassem-

blé ; alors je saluai l'assemblée et je dis : « Croyans réunis ici ! que dites-vous d'Afba et de son père ? — Nous disons tous, répondirent-ils d'une voix unanime, que ce sont des Arabes d'une illustre famille. — Sachez donc, repris-je, que ce jeune homme est consumé par une passion violente. Je vous prie d'unir vos efforts aux miens pour assurer son bonheur. — De tout notre cœur, » répondirent-ils. Alors je montai à cheval, et toute l'assemblée en fit autant. Nous nous rendîmes à la tribu des Beni Selim ; Afrif, le chef de cette tribu, sortit de sa tente pour venir à notre rencontre. « Nous venons, lui dis-je, vous demander l'hospitalité. — Soyez les bien-venus, nobles hôtes ! » répondit-il. Et il donna en même tems à ses esclaves les ordres nécessaires pour nous bien recevoir. On étendit des nattes et des tapis, et l'on tua, pour nous offrir un splendide festin, des brebis et des chameaux. « Nous ne toucherons à aucun de vos mets, dis-je alors, que vous ne nous ayez accordé notre demande. — Et quelle est-elle ? — Nous vous demandons la main de votre noble fille pour Afba, fils de Habab, fils de Mouseb, le brave, le bon, l'illustre, le victorieux. — Mon frère, répondit Afrif, je ne contrarierai jamais la volonté de ma fille ; c'est à elle à prononcer. »

Cependant l'expression de son visage démentait le sens de ces paroles. Il se leva plein de colère, et fut trouver sa fille à laquelle il jura, comme nous l'avons su depuis, qu'il ne consentirait jamais à son union avec Afba. Sa fille lui représenta qu'en rejetant sans ménagement cette demande, il pourrait irriter les Ansarites, et s'attirer de leur part une inimitié funeste. Elle ajouta qu'il ferait mieux de déguiser son refus en demandant une dot exorbitante (1).

Afrif revint auprès de ses hôtes. « Ma fille, leur dit-il, ne s'oppose point à ce mariage ; mais elle exige une dot qui soit digne de son mérite. Qui d'entre vous pourra me donner le prix de cette perle incomparable ? — C'est moi, répondit Afba. — Eh bien, reprit le père, elle demande deux cents bracelets d'or, cinq mille perles, mille pièces de riches étoffes, cinq boîtes d'ambre. Consentez-vous à cette demande? — Sans doute, répondit Afba, et j'y ajouterai encore s'il en est besoin. » J'envoyai à Médine chercher tous ces objets qu'on parvint enfin à

(1) On voit par là que, chez les Arabes, la femme n'apporte point de dot; c'est le mari au contraire qui est obligé de lui en assurer une, et les parens de la jeune fille ont le droit de fixer la valeur de cette dot.

(*Note de* M. DE HAMMER.)

rassembler. Afrif ne pouvait revenir sur sa parole ; il fut obligé de recevoir tous ceux qui se réunirent pour le féliciter sur le mariage de sa fille. Quarante jours se passèrent de la sorte. Au bout de ce tems, nous partîmes avec la jeune épouse que suivaient trente chameaux chargés de présens. Nous n'étions plus qu'à environ une journée de chemin de Médine lorsque nous fûmes attaqués tout à coup par une troupe de cavaliers. C'étaient des cavaliers de la tribu des Beni Selim envoyés par Afrif pour enlever sa fille. Afba, fils de Habab, se défendit avec le courage d'un lion, mais il tomba bientôt sur le sable percé d'un coup de lance. A ce spectacle, sa jeune épouse poussa un cri de désespoir et expira au même instant. Nous creusâmes un tombeau où nous les déposâmes tous deux. Sept ans après je revins à Médine pour visiter le tombeau du Prophète. « Je ne retournerai point chez moi, dis-je en moi-même, sans avoir vu le tombeau d'Afba et de Riya. » Je le trouvai ombragé par un très-bel arbre orné de bandelettes rouges, jaunes et vertes. « Comment nommez-vous cet arbre? dis-je à ceux que je trouvai auprès du tombeau. —Nous l'appelons, me répondirent-ils, l'arbre des deux époux. »

DCLXXXI^e—DCLXXXIII^e NUIT.

DIVORCE ET SECOND MARIAGE DE HIND, FILLE DE NAAMAN.

Hind, fille de Naaman, était la plus belle personne de son tems. Hedjadj, gouverneur de Mésopotamie, ayant beaucoup entendu vanter sa beauté, la demanda en mariage, et elle lui fut accordée pour le prix d'une dot de deux cent mille dragmes d'argent. Un jour Hedjadj vint pour la voir ; elle avait le dos tourné à la porte, et était occupée à se regarder dans un miroir. Bientôt après Hedjadj lui entendit prononcer ces paroles :

« Hind, cavale issue du noble sang arabe, est » condamnée à vivre avec un misérable mulet. Puisse » le ciel la préserver de jamais devenir mère ! »

Lorsque Hedjadj s'entendit comparer de la sorte à un âne, il sortit furieux de l'appartement, et envoya chercher à l'instant même Abdallah, fils de Taher, pour faire prononcer son divorce. Abdallah se rendit auprès de Hind et lui dit : « Abou-Mohammed-Al-Hedjadj vous renvoie votre dot de deux cent mille dragmes d'argent, et m'a chargé de rem-

plir les formalités de son divorce avec vous. — Grâces au ciel, s'écrie Hind, me voilà donc libre ! Fils de Taher, vous ne pouviez m'annoncer une nouvelle plus agréable qu'en m'apprenant que je suis délivrée de ce chien importun. Gardez ces deux cent mille dragmes d'argent ; c'est la récompense de l'heureuse nouvelle que vous m'avez apportée. »

Le bruit de la beauté et de l'esprit de Hind parvint jusqu'aux oreilles du khalife Abdallah, fils de Merwan, qui régnait alors. Il l'envoya demander en mariage. Elle lui répondit par la lettre suivante, qui commençait par les louanges de Dieu et des prophètes :

« Sapete, o commandatore de' credenti, che il cane ha macchiato il vaso, mettendoci il suo naso. »

Cette lettre fit beaucoup rire le khalife qui écrivit cette réponse :

« Se il cane ha macchiato il vaso mettendoci il suo naso, io avrò cura di farlo lavare sette volte, e di purificarlo per l'usanza mia. »

Voyant que le khalife ne recevait point d'excuse et qu'elle était obligée de se rendre à ses désirs, Hind lui écrivit encore une seconde fois. Outre les louan-

ges ordinaires de Dieu, sa lettre contenait ce qui suit :

« Sachez, ô commandeur des croyans, que je ne partirai qu'à » une seule condition : c'est que Hedjadj, dans tout l'éclat de sa » grandeur, conduise, pendant le voyage, mon chameau par la » bride jusqu'à votre capitale. »

Cette lettre fit encore plus rire le khalifè que n'avait fait la première. Il envoya sur-le-champ ordre à Hedjadj de conduire par la bride le chameau de Hind ; et Hedjadj, qui savait bien qu'il n'y avait pas moyen de s'en défendre, prit le parti d'obéir. Il se rendit à la demeure de Hind, descendit devant sa maison, et prit le chameau par la bride. Hind monta dans sa litière, et s'égaya de toute son ame aux dépens de son conducteur. Ensuite appelant sa nourrice : « Nourrice, lui dit-elle, lève un peu les rideaux. » Lorsque le rideau fut levé, elle mit la tête à la portière, et jeta à terre un bâton d'or. « Hedjadj, dit-elle alors, relève-moi ce bâton d'argent. » Hedjadj ramassa le bâton, et le lui rendit en disant : « C'est un bâton d'or et non un bâton d'argent. — Dieu soit loué, reprit-elle, que je retrouve en or ce que j'ai jeté en argent ! » Hedjadj vit bien alors que c'était un tour que lui avait joué Hind pour plaisanter sur sa dot ; il devint rouge de honte et de

colère, mais il fut obligé de cacher son ressentiment contre l'épouse du khalife.

DCLXXXIII^e — DCLXXXIV^e NUIT.

AKARMA LE GÉNÉREUX.

Sous le règne du khalife Soleïman, fils d'Abdolmelek, vivait dans la tribu des Benilted un homme appelé Hosaïma, fils de Beschr. C'était un personnage généreux et bienfaisant, et qui ne cessa de faire du bien à ses frères tant que la fortune lui fut favorable. Mais, ayant perdu tout ce qu'il possédait, il s'adressa à ceux qui jusque-là avaient été l'objet de ses libéralités ; mais il les trouva sourds à ses prières : un très-petit nombre lui payèrent la dette de la reconnaissance. « Ma cousine, dit-il à sa femme, j'ai vécu trop long-tems ; je veux m'enfermer à l'instant dans ma maison, et attendre tranquillement que la mort vienne mettre un terme aux jours malheureux qui me restent encore à vivre.

Akarma, gouverneur de la Mésopotamie, et surnommé le Généreux, car la libéralité était sa vertu dominante, Akarma fut instruit par la renommée du

sort de Hosaïma. Le soir même du jour qu'il apprit cette nouvelle, il prit une bourse de quatre mille ducats, fit seller son cheval, et partit secrètement sans faire part de son projet à personne. Seulement il se fit accompagner par deux esclaves qui portèrent la bourse tour à tour.

Il s'arrête à la porte de Hosaïma, descend de cheval, et remet lui-même la bourse entre les mains de Hosaïma. « Qui êtes-vous, lui demande celui-ci, afin que je sacrifie ma vie pour vous? — Il n'est pas nécessaire de vous dire qui je suis, répond Akarma; si j'avais voulu être connu, je ne serais point venu pendant la nuit; au reste, je moissonne quelques épis dans le champ de la libéralité. »

Ivre de joie, Hosaïma porta la bourse à sa femme, qui ne put croire à un bonheur aussi inattendu que lorsqu'elle tint l'or entre ses mains. Akarma retourna chez lui, où son épouse, qui savait qu'il était sorti secrètement, l'attendait avec beaucoup d'impatience. Elle le conjura de lui dire d'où il venait. Vaincu par ses instances, il lui confia le motif de son absence nocturne en lui recommandant de garder le silence à cet égard.

Devenu riche de nouveau, Hosaïma se mit en route dès le lendemain matin pour se rendre auprès

du khalife Soleïman, fils d'Abdolmelek, qui se trouvait alors en Palestine. Il se fit annoncer, et comme le khalife connaissait sa générosité et sa libéralité, il le fit entrer sur-le-champ. « Tu as attendu bien long-tems à venir me voir, lui dit le khalife. — Commandeur des croyans, répondit Hosaïma, ce retard doit être attribué à la pauvreté où je me suis trouvé réduit, et, si je viens maintenant, c'est grâce à la générosité d'un homme que je ne connais pas. — N'as-tu pas entendu sa voix? demanda Soleïman. — Il ne m'a adressé que ces paroles : « Je marche sur le chemin de la générosité. » Je ne l'ai point reconnu du tout. — Le soin de le récompenser, dit le khalife, me regarde, si nous pouvons parvenir à le découvrir; en attendant, je te nomme gouverneur de Mésopotamie à la place d'Akarma. »

Hosaïma se rendit au lieu de sa nouvelle destination; Akarma et toute sa suite vinrent à sa rencontre. Le nouveau gouverneur lui fit rendre ses comptes. Il se trouva un assez grand déficit, et comme Akarma se déclara insolvable, Hosaïma le fit conduire en prison, où il resta un mois. A peine l'épouse et la cousine d'Akarma, qui était alors absente, eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle envoya une de ses fidèles es-

claves afin de solliciter une audience particulière de Hosaïma, et de lui demander si c'était ainsi qu'il récompensait celui qui marchait dans le chemin de la libéralité.

Lorsque l'esclave se fut acquittée de cette commission, Hosaïma poussa un grand cri. Il monta aussitôt à cheval, et, après avoir rassemblé les grands de sa cour, il se rendit avec eux à la porte de la prison d'Akarma. Il baisa ce dernier au front, ordonna de le délivrer de ses chaînes, et de l'en charger lui-même à sa place. « Que faites-vous donc? lui dit Akarma. — Je me rends à moi-même, répondit Hosaïma, la justice que mérite ma coupable conduite envers mon bienfaiteur. » Akarma l'empêcha d'exécuter ce projet, et il l'accompagna jusqu'au palais. « Je redoute encore plus votre épouse que vous, dit Hosaïma ; permettez-moi de m'excuser auprès d'elle. »

Il la combla de riches présens, et il persuada à son époux de se rendre avec lui à la cour du khalife, qui se trouvait alors à Kamla dans la Syrie. Lorsqu'on annonça Hosaïma, le khalife fut extrêmement surpris. « Comment! s'écria-t-il, le gouverneur de Mésopotamie quitte sa résidence sans m'en avoir fait demander la permission! qui peut l'amener ici?

qu'on le fasse entrer ! » Hosaïma n'avait pas encore eu le tems de saluer le khalife que celui-ci lui dit : « Qui te suit, Hosaïma ? — Le bon, commandeur des croyans. — Et qui te précède ? — Le bon, qui réjouira vos yeux. Je vous amène celui qui marche sur le chemin de la générosité, et que vous aviez un si grand désir de connaître. — Quel est-il ? — C'est Akarma le Généreux. — Qu'on le fasse entrer ! — Sois le bien-venu, lui dit le khalife, car le bonheur vient avec toi. Demande tout ce que tu voudras, je te l'accorderai. » Akarma rendit ses comptes, et il ne se trouva de moins que les quatre mille ducats qu'il avait donnés à Hosaïma. Le khalife lui accorda le gouvernement de l'Arménie et de l'Adeboudjan, ainsi que celui de la Mésopotamie ; mais Akarma le pria de conserver cet emploi à Hosaïma. Ainsi ils restèrent tous deux gouverneurs de ces provinces jusqu'à la fin du règne de Soleïman.

DCLXXXIV^e—DCLXXXVI^e NUIT.

JONAS LE SECRÉTAIRE ET SON ESCLAVE.

Au tems du khalife Hescham, fils d'Abdolmelek, vivait un homme célèbre appelé Jonas le Secrétaire. Il voyageait un jour en Syrie avec une esclave très-belle et très-instruite qu'il avait achetée cent mille dragmes d'argent. La caravane ayant fait halte sur le rivage de la mer auprès de Damas, on prépara le dîner. En ce moment parut un très-beau jeune homme monté sur un magnifique cheval et accompagné de deux esclaves. Jonas l'invita à boire avec lui. Le cavalier descendit, et se mit à boire et à chanter des vers à la louange de la belle esclave. Ils passèrent ainsi la soirée fort agréablement à boire et à s'entretenir.

Comme le vin leur avait un peu échauffé la tête à tous, Jonas demanda à l'étranger s'il voulait acheter son esclave, et, après quelques offres faites et rejetées, Jonas la lui vendit cinquante mille dragmes d'argent. « Demain je vous donnerai cette somme, dit le jeune homme; mais en attendant je prends

l'esclave avec moi. » Jonas, qui se trouvait dans un état complet d'ivresse, y consentit sans savoir cé qu'il faisait.

Lorsque les fumées du vin se furent dissipées, il songea à la grande imprudence qu'il avait commise en confiant son esclave à un étranger sans lui demander de garantie, et surtout à un étranger qu'il voyait pour la première fois. Le lendemain matin il fit sa prière, et attendit le retour du cavalier. Le soleil devenait brûlant; Jonas se serait volontiers rendu à la ville, mais il craignait de manquer son homme, et il s'arma de patience. Vers le midi arriva un des deux esclaves qui accompagnaient le jeune homme la veille. Jonas éprouva une joie extraordinaire en l'apercevant. « Connaissez-vous, lui dit l'esclave, le cavalier à qui vous avez vendu votre esclave ? — Non ! — C'est Welid, l'héritier présomptif du khalife. » Jonas monta à cheval aussitôt, et suivit l'esclave à un palais où il retrouva son esclave. Elle lui dit qu'il ne lui était rien arrivé depuis la veille. On vint chercher ensuite Jonas pour le conduire à l'audience du khalife. Il reconnut aussitôt le jeune homme de la veille. Le prince lui demanda son nom et comment il avait passé la nuit. Jonas se garda bien de parler de l'inquiétude qu'il avait eue d'avoir confié son es-

clave à un inconnu. Le prince lui avoua qu'il avait été très-contrarié de le quitter de cette manière. La conversation tomba ensuite sur l'esclave, le marché fut conclu de nouveau, et le prince donna à Jonas, outre les cent cinquante mille dragmes convenues, quinze mille autres dragmes d'argent pour ses frais de voyage.

DCLXXXVI^e NUIT.

HAROUN-AL-RASCHID ET LA JEUNE FILLE ARABE A LA FONTAINE.

Un jour que le khalife Haroun-al-Raschid se promenait avec son grand vizir Djafar le Barmékide, il vint auprès d'une fontaine où plusieurs jeunes filles puisaient de l'eau. Il leur demanda à boire. L'une de ces jeunes filles lui adressa sur-le-champ les vers suivans qu'elle improvisa :

« Lorsque ton image, à l'heure du sommeil, apparaît auprès de » mon lit, je lui adresse ces paroles : Comment puis-je goûter le » repos, comment puis-je éteindre le feu qui me consume ? Vaine- » ment j'élève mes mains suppliantes vers le ciel, pour implorer la » guérison de mes maux. Ah ! je le vois ! il n'y a point de salut pour » moi si je ne te possède pas éternellement ! »

Haroun fut étonné de trouver dans cette jeune fille tant d'esprit et d'éloquence. Cependant, voulant l'éprouver, il lui dit : « Vous avez peut-être pris ces vers-là quelque part. S'ils sont de vous, changez-en la rime en conservant les mêmes idées. La jeune fille changea trois fois la rime et la mesure des vers, au grand étonnement du khalife. « De quelle famille êtes-vous ? lui demanda-t-il. — Je suis d'une maison, répondit-elle, dont le pavillon repose sur des colonnes. » Haroun comprit par cette réponse qu'elle était d'une famille illustre. « Et vous, écuyer, de quels coursiers prenez-vous soin ? demanda-t-elle à son tour au khalife.—De ceux de la race de Haschem, » répondit-il. C'était le nom de la famille du khalife. A ces paroles, la jeune fille, reconnaissant Haroun, se jeta aussitôt à ses pieds, baisa la terre, et se retira avec ses compagnes.

« Il faut que j'épouse cette jeune fille, dit le khalife à Djafar. » Il s'informa de ses parens, et apprenant qu'elle était en effet d'une famille distinguée, il la fit demander en mariage. Le père se trouva très-honoré par cette alliance avec le commandeur des croyans, et sa fille partagea le lit du khalife qui, cette fois, ne s'approcha pas comme une vision, ainsi qu'elle s'en était plainte dans ses vers.

DCXCII^e — DCXCIII^e NUIT.

L'ARABE ET SA FEMME.

Le khalife Moawiyah, étant assis un jour d'été dans son palais à Damas, vit un homme qui courait de toutes ses forces dans les rues, exposé à toute l'ardeur du soleil. « Combien est à plaindre, dit le khalife, celui qui est forcé de marcher ainsi à cette heure du jour! — Cet homme, dit-on au khalife, se dirige vers le palais. — S'il vient vers moi, répondit le prince, il peut être assuré de me trouver très-disposé à lui faire justice. Voyons ce qu'il veut. » L'homme se présenta à la porte du palais en demandant audience. Il fut introduit, et le khalife lui demanda d'où il était et ce qu'il voulait à cette heure du jour. Il répondit qu'il appartenait à la tribu des Beni Temim, et qu'il était venu pour se plaindre de Merwan, gouverneur du khalife. Le khalife lui ordonna d'exposer sa plainte, et l'homme parla ainsi :

« J'avais une épouse que j'aimais tendrement; elle était la lumière de mes yeux, l'unique charme de mon existence. Mes affaires étant tombées dans un

état fâcheux, son père la reprit de force. Je m'adressai au gouverneur Merwan, fils de Hokin, pour me faire rendre justice, et je le priai de faire paraître mon épouse en personne, afin d'apprendre la vérité de sa propre bouche. A peine l'eut-il aperçue qu'il devint épris de ses charmes; il me fit jeter en prison, et proposa à son père de la lui donner en mariage moyennant une dot de mille ducats et dix mille dragmes d'argent. Le père, ébloui par l'or, lui promit sa fille. Alors le gouverneur m'envoya chercher pour me faire consentir au divorce; mais je m'y refusai avec opiniâtreté. Aussitôt il me fit mettre à la torture, et déclara que les cris que m'arrachait la douleur étaient un consentement au divorce. Il épousa donc ma femme et me renvoya.

—C'est une chose inouie! » dit le khalife. Demandant ensuite de l'encre et du papier, il écrivit à Merwan, fils de Hokin : « Tu as méconnu la justice, tu as transgressé la loi; un gouverneur doit commencer par commander à ses passions. Sépare-toi de la femme de l'Arabe, et remets-la entre les mains de Komeit et de Nasr, fils de Dabian, que j'envoie vers toi. »

Ces deux officiers se rendirent à Médine, où Merwan était gouverneur. Il versa des larmes en

lisant la lettre du khalife, mais il fut obligé d'obéir à ses ordres; il remit la femme aux deux envoyés, ainsi qu'une lettre pour implorer le pardon du khalife. Celui-ci fut enchanté de la beauté et de l'esprit de cette femme. « Si tu veux me la céder, dit-il à l'Arabe, je te donnerai à sa place trois de mes plus belles esclaves dont chacune aura une dot de mille ducats, et je t'assigne en outre une pension annuelle sur mon trésor. » A cette proposition l'Arabe poussa un cri de désespoir. « C'est à vous, dit-il, commandeur des croyans, que j'ai eu recours contre l'injustice de Hokin; mais qui pourrais-je implorer maintenant si vous vous montrez injuste vous-même envers moi? Vous m'offririez tout le khalifat, que je ne l'accepterais pas s'il devait me coûter ma chère Saad. Cependant je suis prêt à vous en faire le sacrifice, si elle vous préfère à son ancien époux. — Eh bien! qu'en dis-tu, Saad? demanda le khalife. Peux-tu balancer entre le commandeur des croyans avec toute sa grandeur et sa magnificence, et le Bédouin avec sa pauvreté et sa misère? » Saad se prononça, sans hésiter, pour son mari, et le khalife les congédia tous deux après leur avoir fait présent de dix mille ducats.

DCXCIII· — DCXCV· NUIT.

SAM[illegible], FILS DE MOGAIRA, ET SA BIEN-AIMÉE.

HAROUN-AL-RASCHID[1], étant tourmenté un jour par son insomnie habituelle, fit venir les deux beaux-esprits Assmaï et Hosseïn-al-Khali pour lui raconter quelque histoire. Hosseïn raconta ce qui suit :

« Je m'étais rendu à Bassra avec un discours à la louange de Mohammed, fils de Soleïman le Zebidite. Un jour que j'étais allé me promener par une chaleur excessive, je m'arrêtai auprès d'une porte où j'aperçus une femme dont la taille était élancée comme la tige de l'arbre de ban ; elle portait une robe légère de couleur de pourpre, à travers laquelle on apercevait deux globes semblables à des grenades, et des hanches dont la blancheur effaçait celle de la mousseline d'Égypte la plus blanche, et une peau douce et polie comme du papier de soie le plus fin. Un collier de diamans brillait autour de son cou, et les boucles de sa noire chevelure, parfumées de musc, retombaient sur ses épaules éblouissantes. Ses sourcils se réunissaient l'un à l'autre, ses joues brillaient des plus fraîches couleurs, et son nez était

droit comme une lance. Une atmosphère de parfums enivrans l'environnait ; et, lorsqu'elle marchait, les anneaux d'or qui ornaient ses jambes charmantes faisaient entendre un bruit harmonieux et cadencé. Je la suivis dans la cour de la maison où elle était entrée, et je m'aperçus qu'elle était en proie à un violent désespoir. « Madame, lui dis-je, je suis un étranger que la soif dévore ; vous ferez une bonne œuvre si vous voulez me donner à boire. — Vous vous adressez bien mal, me répondit-elle ; je ne suis plus habituée à boire ni à manger. — Et pourquoi ? lui demandai-je. — Je brûle d'amour, reprit-elle ; j'aime quelqu'un qui me hait, je soupire pour quelqu'un qui me voit avec indifférence. — Est-il possible ? m'écriai-je. — Hélas ! oui, répondit-elle. — Et que faisiez-vous à la porte de cette maison ? repris-je. » Alors elle poussa un profond soupir, et un déluge de larmes vint inonder son visage. « Autrefois, poursuivit-elle, nous étions aussi étroitement unis que les feuilles délicates de la fleur encore captive dans son enveloppe de verdure. Mais, hélas ! une main barbare nous a séparés. Lorsqu'il s'offrait à ma vue, je croyais que les rayons du soleil réfléchis par un mur éblouissaient mes yeux. Mon sang s'arrêtait dans mes veines, et mon ame était près de

s'exhaler de mon corps. Mes charmes se flétrissent et mes forces m'abandonnent. — Et qui a rompu ainsi les liens qui vous unissaient ? demandai-je. — Le destin, répondit-elle, car je suis innocente. Je folâtrais un jour avec une de mes compagnes; nous nous faisions mille tendres caresses, sans avoir la plus légère idée du mal. Mon bien-aimé nous surprit alors. A peine m'eut-il aperçue, qu'il recula comme un noble coursier qui entend le bruit du mors et de la bride. Il s'éloigna plein de colère; trois années se sont écoulées depuis cet instant, sans qu'il veuille me regarder, recevoir mes lettres ni écouter mes prières. — Est-ce un Arabe ou un Persan ? dis-je. — C'est un des princes de Bassra. — Est-il jeune ou vieux ? — Vous êtes un insensé, me répondit-elle vivement : il ressemble à la pleine lune. — Comment s'appelle-t-il ? — Qu'avez-vous besoin de connaître son nom ? — Pour vous réconcilier ensemble. — Quoi ! voudriez-vous vous charger d'une lettre ? — Très-volontiers. — Eh bien, il s'appelle Samra, fils de Mogaira, surnommé le Père-de-la-Générosité; son palais est situé dans le quartier de Morid. » Ayant pris de l'encre et du papier, elle écrivit la lettre suivante :

« Je ne commence point ma lettre par des vœux, car je croirais

» faire une satire si j'exprimais les vœux que je forme inutilement
» depuis si long-tems. Je n'ose donc plus exprimer le vœu de re-
» cevoir une réponse. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire
» connaître au moins combien je désire de vous voir passer devant
» ma demeure. Une ligne de votre main serait-elle donc un grand
» sacrifice? Ah! elle me rappellerait l'ivresse [illegible] bonheur
» que nous avons passées ensemble et où [illegible] vous nommer
« » mon souverain et mon bien-aimé. Cher objet de mon amour,
» adieu! »

Je me rendis avec cette lettre chez Samra, et je trouvai en effet le plus beau jeune homme que j'aie jamais vu de ma vie. Après avoir lu la lettre, il me dit: « Depuis long-tems je me suis dédommagé de son infidélité, ainsi que vous allez le voir. » Il appela aussitôt une esclave d'une grande beauté, à laquelle il remit la lettre de sa rivale. « Scheïkh, me dit-elle, demandez pardon à Dieu de vos pas inutiles. » Je portai à la belle le mauvais succès de mon ambassade; elle ne m'en donna pas moins cinq cents ducats. Quelque tems après je reçus un billet de Samra où il me priait d'excuser la manière dont il avait reçu la lettre que je lui avais remise. Son billet était accompagné d'un riche présent, et j'appris que les deux amans avaient fait la paix et célébraient leurs noces. »

DCXCV^e — DCXCVI^e NUIT.

LA SOIRÉE D'HIVER D'ISHAK, FILS D'IBRAHIM, DE MOSSOUL.

Un soir d'hiver (raconte Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul), je me trouvais seul au coin de mon feu : la pluie tombait par torrens, les rues étaient remplies de boue; il était impossible de sortir. Comme je savais d'avance qu'aucun de mes amis ne viendrait souper avec moi dans la soirée, je dis à mon esclave de me servir ce qu'il y aurait. Je pensais souvent à une esclave qui appartenait à un des fils de Mahadi; c'était une musicienne excellente, une chanteuse habile, et je me souhaitais alors sa compagnie pour abréger cette longue nuit. Au même instant, j'entendis frapper à la porte; je me lève pour voir quelle agréable aventure m'arrivait, et j'aperçois ma chanteuse bien-aimée; elle portait une robe courte, et un morceau d'étoffe d'or sur la tête pour se mettre à l'abri de la pluie : au reste, couverte de boue jusqu'au genou, elle avait une tournure singulière.

« Votre envoyé, me dit-elle, m'a fait un tableau si vif du désir que vous aviez de vous entretenir avec

moi ce soir, que je n'ai pas eu égard, comme vous voyez, au tems affreux qu'il fait. » Je n'avais envoyé personne la chercher, et c'était une ruse dont elle se servait pour excuser sa visite. Je lui dis qu'il était vrai que je mourais du désir de la voir : ensuite je fis apporter de l'eau chaude pour lui laver les pieds; je lui donnai de très-beaux habits, et lui servis à manger; alors il fut question de chanter : elle ne voulut pas me le permettre, et me dit de prendre le premier venu que je trouverais dans la rue, et de l'amener pour le faire chanter. « Croyez-vous, lui dis-je, qu'il y ait maintenant, et du tems qu'il fait, quelque chanteur dans la rue ? » Cependant je sortis, et je trouvai un aveugle qui frappait le long du mur. « Quel vacarme fait cette tempête, dit-il; le vent m'ôte la voix, et personne ne m'entend. — Vous chantez peut-être ? lui dis-je. — Oui, répondit-il. — Eh bien, repris-je, venez avec moi. » L'ayant fait entrer dans la maison, je dis à ma bien-aimée : « Voici un chanteur qui est aveugle, ce qui va nous procurer l'avantage de l'entendre, sans être obligés de nous gêner devant lui. » Je servis à boire et à manger à l'aveugle; après avoir vidé trois tasses toutes pleines, il me demanda mon nom, que je lui dis. « Je suis enchanté de vous connaître, répon-

dit-il; il y a long-tems que je désirais avoir cet honneur. Faites-moi le plaisir de chanter le premier. » Je pris mon luth, et je jouai avec tout le talent qui me fut possible. « Il vous manque peu de chose, me dit l'aveugle, pour être un musicien accompli. » Découragé par ce compliment, je jetai mon luth de côté. « Personne ne chante-t-il plus? » demanda-t-il. Ma bien-aimée chanta. « Ce n'est point là un grand talent, » dit l'aveugle. Et ma belle quitta son luth avec colère. « Maintenant c'est votre tour, » dis-je à l'aveugle. Je fis apporter un luth, et il préluda d'une manière étonnante. Pendant qu'il jouait, j'accablais de caresses ma bien-aimée, pressant sa gorge avec la main, et couvrant ses joues de baisers. L'aveugle chanta ces paroles :

« Je parcours avec ivresse tous les charmes de ma bien-aimée. » Tantôt je presse les grenades de sa gorge, tantôt je baise les pom- » mes de ses joues. »

« Quel diable, dis-je, vous a si bien instruit de ce que nous faisons? — Le diable lui-même, me répondit-il. — Holà, criai-je à mon esclave, éclaire à cet aveugle clairvoyant! » L'esclave prit la lampe et ouvrit la porte; mais, lorsque je retournai la tête, l'aveugle avait disparu. Je connus par là que c'était le diable lui-même.

DCXCVI^e — DCXCVII^e NUIT.

ISHAK DE MOSSOUL ET LE JEUNE ARABE.

Un jour, raconte le même Ishak, fils d'Ibrahim, le célèbre musicien, un jour un jeune homme m'apporta trois cents ducats, et me pria de lui composer un air sur les paroles suivantes :

« Pleurez, mes yeux, pleurez pour éteindre le feu de mes souf-» frances ! Hélas ! je ne verrai plus son visage avant de descendre » dans le tombeau ! »

Je fis un air très-touchant, et, lorsque le jeune homme le chanta, il en fut si vivement ému que je crus qu'il allait mourir. Je le fis revenir en lui jetant de l'eau de rose au visage. Je ne voulais point recevoir son argent ; mais enfin je le gardai, à condition qu'il allait prendre quelque chose pour lui rendre des forces, et me raconter son histoire. Il m'apprit qu'il était de Médine, où il était devenu éperdument amoureux d'une jeune fille que ses parens lui avaient refusée. Ensuite il se mit à chanter de nouveau les paroles sur lesquelles j'avais composé l'air, et il les chanta avec tant de sentiment que les

pierres elles-mêmes en auraient été touchées. M'étant rendu le soir même chez Djafar, fils de Iahia le Barmekide, je lui chantai les vers du jeune homme, qui l'émurent si vivement qu'il ne pouvait parler. Djafar promit de s'intéresser à son mariage. Il monta à cheval pour se rendre à la cour, et raconta toute cette aventure au khalife. Haroun écrivit au gouverneur du Hedjaz de lui envoyer la jeune fille avec son père. Il lui donna mille ducats, et la maria avec le jeune homme, qui depuis cet instant fut admis au nombre des plus intimes amis de Djafar, fils de Iahia le Barmekide.

DCXCVII^e—DCXCVIII^e NUIT.

CONDUITE DU VIZIR ABOU AAMIR.

Le vizir Abou Aamir, fils de Merwan, avait un jeune enfant chrétien dont on lui avait fait présent. Le roi Nassir ayant témoigné le désir de voir ce jeune homme, le vizir ne put se dispenser de le lui donner. Il lui envoya donc l'enfant avec le distique suivant :

« Voici, Seigneur, une lune pour votre horizon. Il n'y a point » d'horizon plus digne de cette lune. »

Peu après, Abou Aamir acheta une esclave qui, dans son genre, n'était pas moins belle que le jeune homme. Comme il craignait que le roi ne demandât encore à la voir, il résolut de lui en faire présent de lui-même. Il l'envoya *avec cet autre distique* :

« Une lune a déjà paru et une autre apparaît encore. Comment deux lunes peuvent-elles se rencontrer sur le même horizon?
» C'est une constellation qui était réservée à votre règne fortuné. »

Quelques envieux dirent au roi que le vizir conservait toujours de l'inclination pour l'esclave et le jeune homme. Pour mettre son vizir à l'épreuve, le roi lui fit écrire par l'esclave et le jeune homme deux lettres où ils témoignaient beaucoup d'aversion pour le roi et d'attachement pour Abou Aamir. Celui-ci ne donna point dans le piége, et fit une réponse pleine de reproches. Le roi vit bien qu'on l'avait accusé injustement : « Comment pouvez-vous, lui dit-il, avoir tant de pouvoir sur vous-même? — Je soumets, répondit le vizir Abou Aamir, l'amour à la raison. »

DCCCXCII^e^—DCCCXCIV^e^ NUIT.

LA FEMME FRANKE ET LE BÉDOUIN.

L'émir Schedjan Eddin Mohammed, gouverneur du Caire, raconte ce qui suit :

« Comme je voyageais dans la Haute-Égypte, je m'arrêtai dans la maison d'un Bédouin ; c'était un vieillard d'une couleur singulière, et je fus très-surpris de le voir environné d'enfans qui avaient tous la peau d'une blancheur éblouissante. Je lui en témoignai mon étonnement. « Leur mère est une » Franke, me dit le vieillard, et son histoire est très-» surprenante. » Je le priai de me la raconter ; ce qu'il fit de la manière suivante :

« Je faisais autrefois, dans la ville d'Acre en Sy-» rie, le commerce de coton, qui me procurait quel-» ques bénéfices et une existence aisée. Un jour une » femme franke vint pour m'acheter du coton. Je » devins épris de sa beauté, que je pouvais admirer » d'autant plus facilement que les femmes des Franks, » comme on sait, sortent sans voile dans les rues. » Elle revint plusieurs fois accompagnée d'une vieille

» femme, et plus je la voyais, plus ma passion pour » elle s'augmentait. Enfin je proposai à la vieille de » servir mon amour ; j'aurais donné pour posséder la » belle Franke non seulement tout ce que je possédais » au monde, mais encore ma vie : ainsi je ne fis point » difficulté d'accorder cinquante ducats que me de- » manda cette vieille. Ma maison était située sur le » bord de la mer. J'ordonnai de préparer sur la ter- » rasse un lit et un souper exquis, me promettant de » passer avec ma bien-aimée une nuit délicieuse, sous » un ciel pur, à la clarté de la lune et des étoiles.

» Mais lorsque je fus pour me mettre au lit je me » sentis arrêté par quelques scrupules. Je craignais » de mériter les peines de l'enfer en ayant commerce » avec une chrétienne. Je dormis seul dans mon lit, » et le lendemain matin la Franke se retira de très- » mauvaise humeur. Elle revint quelques jours après » avec la vieille, et me lança des regards qui achevè- » rent de me mettre tout en feu. Je m'entendis de nou- » veau avec la vieille, qui ne me l'accorda que pour » cent ducats. Mais je ne tirai pas plus de parti de » cette nouvelle entrevue que de la première. Ce- » pendant je m'adressai une troisième fois à la vieille, » qui me jura par le Messie qu'après les deux nuits » passées de cette manière, elle ne pouvait m'en ac-

» corder une troisième à moins de cinq cents ducats.
» C'était précisément le prix de tout ce que je pos-
» sédais alors en marchandises. J'étais en train de les
» vendre, lorsqu'on annonça dans Acre la suspension
» d'armes par suite de laquelle tous les musulmans
» devaient sortir de la ville sur-le-champ, sous peine
» de rester prisonniers. Je m'occupai donc à faire
» mes ballots, et je me mis en route avant le cou-
» cher du soleil. Je partis avec un cœur brûlant d'a-
» mour et rempli tout entier des souvenirs de ma
» belle Franke. Je me rendis à Damas, où je me li-
» vrai à mon commerce pendant trois ans, et peu à
» peu j'oubliai la Franke.

» Ce fut alors que se livra la bataille de Hathyeh;
» et le roi Nassir, poursuivant la victoire, se rendit
» maître de toute la côte de la Syrie. J'avais une très-
» belle esclave que je lui vendis pour le prix de cent
» ducats. Comme les troupes devaient être payées
» ce jour-là en or, il ne resta au roi qu'une bourse
» de quatre-vingt-dix ducats; il me la donna, et me
» permit en même tems de choisir, pour les dix du-
» cats qui restaient encore, une esclave parmi les
» Frankes prisonnières dont il y avait un très-grand
» nombre. La première qui s'offrit à mes yeux, ce
» fut ma Franke d'Acre. « Comment! lui dis-je, tu

» demandais cinq cents ducats, et aujourd'hui le roi » te vend pour dix ducats. — Épousez-moi, dit-» elle alors, je reconnais qu'il n'y a de Dieu que » Dieu, et que Mohammed est son prophète. — Eh » bien, repris-je, s'il en est ainsi, il faût faire ve-» nir un kâdi pour passer le contrat de mariage. » Je » me rendis ensuite auprès de Ibn-Schedad à qui je » racontai mon aventure, et il se chargea de la cé-» lébration des noces.

» Quelques jours après il vint des commissaires » pour échanger les prisonniers. Il ne restait plus » que ma femme, je craignais qu'elle ne voulût re-» tourner dans son pays; mais elle parla avec cou-» rage, et déclara aux commissaires, en présence » du sultan, qu'elle voulait rester, car elle s'était » faite musulmane. Les commissaires n'eurent rien » à répondre, et ils remirent à ma femme un paquet » que sa mère lui envoyait pour subvenir à ses be-» soins les plus pressans. Il renfermait deux bourses, » l'une de cinquante ducats, et l'autre de cent. » J'emmenai ensuite ma femme en Égypte, et elle » m'a rendu père de ces enfans dont vous admirez » la peau blanche. »

DCCCXCIV^e — DCCCXCVII^e NUIT.

LE JEUNE HOMME DE BAGDAD ET SON ESCLAVE.

Il y avait une fois à Bagdad un jeune homme de bonne famille qui dissipa toute sa fortune, et auquel il ne resta qu'une esclave qu'il avait achetée autrefois et qu'il aimait beaucoup. Comme il ne connaissait aucun métier pour gagner sa vie, il résolut de se faire musicien, ainsi que le lui conseillaient quelques-uns de ses amis, et il consulta son esclave sur ce projet. « Vendez-moi au premier marchand venu, lui dit-elle; j'ai eu cette nuit un songe, et je ne doute pas un instant que je ne vous sois bientôt rendue. » Le jeune homme céda enfin à ses prières; et, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de se séparer d'elle, il la vendit quinze cents ducats à un habitant de Bassra. Mais, dès la nuit même, on vola au jeune homme la bourse qui renfermait cet argent et qu'il avait placée sous le chevet de son lit. Par cette double perte de son esclave et de son argent, il se trouva privé de tout ce qu'il possédait au monde. Ne voulant plus rester à Bagdad, il se rendit au bord du Tigre, et s'adressant

au premier batelier qu'il aperçut, il demanda qu'on le conduisît à Bassra. « Ce bateau, lui dit le patron, ne prend point de passagers; il appartient à un homme de la famille de Haschem, très-riche et d'un rang élevé. Cependant, si vous voulez vous habiller en matelot, nous pourrons, à la faveur de ce déguisement, vous emmener avec nous. »

Le jeune homme s'habilla donc en matelot, et se mêla parmi les gens de l'équipage. Bientôt il vit paraître le maître du bateau, accompagné d'une jeune beauté qu'il reconnut à l'instant pour son esclave bien-aimée. On mit à la voile, et le Haschemite pria sa nouvelle esclave de chanter en s'accompagnant du luth. Elle refusa d'abord, en s'excusant sur la tristesse qu'elle éprouvait d'être séparée de son ancien ami; mais enfin, prenant le luth, elle chanta ce qui suit en versant un torrent de larmes :

« Je verse des larmes comme les femmes qui pleurent les morts : » mon cœur est en proie aux plus cruels tourmens !

» La maison est déserte, mon bien-aimé n'y est plus ! les traces » même de ses pas sont effacées ! »

En prononçant ces mots elle poussa un grand cri et resta privée de connaissance ; son bien-aimé lui répondit par un cri non moins déchirant, et il tomba aussi évanoui. Cet événement fit connaître toute la

violence de leur amour : touché de tant de passion et de fidélité, le Haschemite jura de rendre, à son arrivée à Bagdad, la liberté à son esclave, et de la marier avec son bien-aimé, à condition qu'elle resterait dans son palais pour chanter de tems en tems devant lui, car c'était un grand amateur de musique. Il ordonna en même tems de faire revêtir le jeune homme d'habits magnifiques, et il l'admit au rang de ses amis et de ses hôtes.

L'esclave versa encore un déluge de larmes ; mais c'étaient des larmes de joie et de reconnaissance. Elle chanta ces vers :

« Ils n'ont point goûté la coupe amère de la séparation, et ils » vont m'accabler de reproches. Ils l'osent, et ils n'ont point res- » senti les flammes qui consument mes entrailles ! »

Le jeune homme prit ensuite le luth, et chanta en s'accompagnant :

« Ce n'est point une honte d'implorer les hommes généreux, » car ils viennent d'eux-mêmes au-devant de nos désirs.

» Une prière adressée à un homme généreux nous fait honneur, » comme le mépris est le partage de ceux qui s'adressent à des ames » abjectes. »

Tous les gens de l'équipage applaudirent à ces vers, qui étaient une louange indirecte adressée à

leur maître, et la navigation se passa de la plus agréable manière du monde jusqu'à Bassra. On y arriva, et le jeune homme descendit pour dormir sur le rivage. Lorsque les premiers rayons du soleil le réveillèrent, il ne vit plus le bateau qui s'était avancé plus loin pendant la nuit, et il était impossible de le reconnaître parmi les milliers d'autres bateaux qui allaient et venaient de Bagdad à Bassra. Ajoutez à cela qu'il ignorait le nom du Haschemite. Alors il s'abandonna au plus violent désespoir, et continua pendant deux ans ses recherches et ses informations. Pendant tout ce tems il était entré au service d'un épicier qui lui avait donné sa fille en mariage. Après une si longue suite de tourmens, il reconnut un jour par hasard le même vaisseau qui l'avait conduit à Bassra. Le Haschemite, qui se trouvait précisément à bord, lui apprit que l'esclave, depuis l'instant de leur séparation, était plongée dans la plus profonde tristesse, et ne faisait que pleurer jour et nuit. Il conduisit ensuite chez lui le jeune homme, célébra ses noces avec l'esclave, l'admit au nombre de ses hôtes, et convint avec l'épicier de faire prononcer en forme le divorce de sa fille.

CONCLUSION DES MILLE ET UNE NUITS.

Lorsque Scheherzadeh eut fini son histoire de cette manière, n'ayant pas envie d'en recommencer une nouvelle, elle se jeta aux pieds du sultan des Indes, et lui dit :

« Roi du monde, puissant monarque de ce siècle ! ton esclave t'a raconté pendant mille et une nuits des contes agréables et amusans, des histoires et des anecdotes en prose et en vers. N'est-ce point assez, et persistes-tu toujours dans ton ancienne résolution? — C'est assez, dit le sultan des Indes; qu'on lui coupe la tête, car ses dernières histoires surtout m'ont causé un ennui mortel. » Alors Scheherzadeh fit un signe à la nourrice, et celle-ci entra avec trois enfans dont le sultan avait rendu mère Scheherzadeh pendant les mille et une nuits qu'avaient duré ses récits. L'un de ces enfans commençait à marcher seul, le second marchait à la lisière, et le troisième était encore suspendu au sein de la nourrice. Elle

présenta ces enfans au sultan des Indes, et se jeta de nouveau à ses genoux.

« Grand roi, dit-elle, voici tes enfans, je te supplie de m'accorder la vie pour l'amour d'eux, et non à cause de mes histoires; car, si tu les prives de leur mère, ils deviendront orphelins : aucune autre femme ne peut avoir pour eux le cœur d'une mère. » En disant ces mots, elle pressa ses enfans contre son sein, et répandit un torrent de larmes.

Le sultan, ému jusqu'aux larmes par ce spectacle, embrassa ses enfans, et dit : « Par le Dieu miséricordieux ! Scheherzadeh, je te pardonne pour l'amour de ces enfans, car je vois que tu es une bonne mère. Je te pardonne ! Dieu m'en est témoin ! »

Scheherzadeh lui baisa les pieds, et fut transportée de joie. « Que Dieu ! dit-elle, prolonge tes jours, et t'accorde une puissance et une félicité sans fin ! »

La joie se répandit aussitôt dans tout le palais. Cette mille et unième nuit fut une nuit à jamais mémorable ; elle se passa au milieu des réjouissances et d'une allégresse universelle.

Le lendemain le roi convoqua un grand divan, et revêtit d'une magnifique robe d'honneur le vizir père de Scheherzadeh. « Puisse le ciel, lui dit-il, récompenser le service que tu as rendu à l'empire et à ma

propre personne, en mettant un terme à mon courroux contre les filles de mes sujets! Ta fille, qui m'a rendu père de trois enfans, est mon épouse. »

Il ordonna ensuite d'illuminer toute la ville et de faire des réjouissances publiques. Les tambours battirent, les trompettes sonnèrent, les bouffons s'établirent sur les places publiques pour amuser le peuple par leurs jeux. Ces fêtes durèrent trente jours, pendant lesquels tout le monde fut admis aux festins de la cour. Le roi combla les grands de présens magnifiques, et fit distribuer de nombreuses aumônes aux pauvres. Il régna heureux encore de longues années, jusqu'au jour où il fut surpris par la mort, qui met un terme à toutes les félicités de ce monde.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

Histoire du roi Djilia, du vizir Schimas et de leurs fils..... 1
Histoire d'Aboukir et d'Aboussir..... 68
Histoire d'Abdallah l'Habitant de la Mer, et d'Abdallah l'Habitant de la Terre..... 89
Histoire du marchand d'Omman..... 98
Histoire d'Ibrahim, fils de Khasib, et de Djemileh, fille d'Abouleïs..... 117
Histoire d'Ebi-Hassan du Khorassan..... 138
Histoire de Kamar-al-Zeman et de la femme du Joaillier.... 150
Histoire d'Abdallah, fils de Fazl, et de ses Frères..... 187
Histoire de Marouf..... 222

ANECDOTES.

Libéralité de Hatem-Thaï après sa mort..... 270
Anecdote sur Moïn, fils de Saïd..... 272
Autre anecdote sur Moïn, fils de Saïd..... 273
Trésor trouvé dans la ville de Tolède..... 275
Anecdote sur le khalife Hescham, fils d'Abdolmelek, fils de Merwan..... 277
Aventure d'Ibrahim Mahadi, frère du khalife Mamoun..... 279
Le Paradis Terrestre, ou la ville de Schedad, fils d'Aad.... 284
Aventure d'Ishak de Mossoul..... 289
Aventure d'un Marchand de Tripes..... 296
Ali le Persan..... 301
Jugement de l'émir Khaled, fils d'Abdallah..... 305
Mamoun et un Sage..... 309

Pages.
Les six Esclaves. 311
Aventure de Haroun-al-Raschid et d'Abou-Nowas. 321
Anecdote. 325
Adresse d'un voleur. 327
Anecdote sur trois voleurs. 328
Mariage d'Ibrahim Almahadi. 331
Puissance de l'aumône et de l'amour maternel. 333
Fruits qu'on retire de l'aumône. 334
Anecdote sur Eba-Hassan le Zeyadite. 335
Le Songe réalisé. 337
Le khalife Motawakkel et son esclave bien-aimée. 338
Trésor trouvé au tems du khalife Hakem-Biemrillah. 340
La Princesse et le Singe. 343
L'Esclave rendue à son ancien maître. 344
Le Vizir discret. 345
Le Maître d'École discret. 346
La princesse Zobéïde au bain. 347
Le jour efface les paroles de la nuit. 348
Mariage de Mossab. 350
Haroun et les deux Esclaves de Médine et de Khoufah. 351
Secret confié à une femme. 352
Le Dîner des Marchands du Caire. 353
Anecdote sur Nouschirvan. 354
Représailles. 355
Khosrou-Perviz, Schirine et le Pêcheur. 356
La Femme infidèle. 359
La Chaste Suzanne. 360
Anecdote sur Djafar. 361
Loyauté d'un Bédouin. 362
Les Pyramides d'Égypte. 365
Anecdote sur un Voleur. 366
Accord entre Mesrour et le fils de Farabi. 367
Sainteté d'un fils de Haroun-al-Raschid. 369
Anecdote sur un Maître d'École. 372

Pages.
Autre anecdote sur un Maître d'École..... 374
Leçon donnée à un roi par une paysanne..... 376
L'oiseau Rokh..... 377
Anecdote sur la princesse Ilind, fille de Naaman..... 378
Daabal Alkhozaï et sa belle..... 380
Aventure d'Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul..... 381
Les trois victimes de l'amour..... 384
Les deux Amans réunis après leur séparation..... 385
Anecdote sur un Fou..... 386
Le Prieur d'un monastère chrétien qui se fit musulman..... 387
Amour d'Abou-Isa..... 392
Inscription d'une Chemise..... 398
Inscription d'une Coupe..... 399
L'Institutrice des Scheïkhs..... 400
La Femme aux Cheveux blancs..... 408
Réponse d'une Esclave..... 409
Différence entre les hommes..... 410
La Bédouine..... 411
L'Ange de la Mort apparaissant à un roi et à un homme vertueux..... 414
L'Ange de la Mort et un roi..... 416
L'Ange de la Mort et un roi..... 418
Alexandre et deux Crânes de rois..... 419
Nouschirvan faisant chercher un village en ruines..... 421
La vertueuse Israélite..... 422
La Femme sauvée d'un Naufrage..... 425
Effets de l'Amour divin..... 427
Les pieux Époux..... 430
Hedjadj et son Prisonnier..... 434
Le Maréchal..... 435
Le pieux Roi..... 437
Mariage d'un croyant, au tems d'Omar..... 441
Conversion d'une Princesse chrétienne..... 445
Justice de la Providence..... 449

Pages.
La Famille séparée et réunie..... 451
Le Lépreux..... 455
Le Tombeau d'Afba et de Riya..... 457
Divorce et second mariage de Hind, fille de Naaman..... 464
Akarma le Généreux..... 467
Jonas le Secrétaire et son Esclave..... 472
Haroun-al-Raschid et la Jeune Fille arabe à la fontaine..... 474
L'Arabe et sa Femme..... 476
Samra, fils de Mogaira, et sa Bien-Aimée..... 479
La soirée d'hiver d'Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul..... 483
Ishak de Mossoul et le Jeune Arabe..... 486
Conduite du vizir Eba-Aamir..... 487
La Femme franke et le Bédouin..... 489
Le Jeune Homme de Bagdad et son Esclave..... 493
Conclusion des Mille et une Nuits..... 497

FIN DE LA TABLE.

00101610

God
Fr 398.2
Ara/con
101610
Vol III

Arabian nights.
Contes inedits des mille
et une nuits. 1828.

(H)

Digitized with financial assistance from
Hermès India
a project facilitated by the Rotary Club of Bombay
on 10 August, 2018